

Z 19780

Paris

1824-1826

Descartes, René

***Œuvres de Descartes, précédées de l'éloge
de René Descartes par Thomas***

janvier

Tome 9



95

10. 11. 12.

11.

Z. 2130
B. 9.

d. 1000000

19710

ŒUVRES
DE DESCARTES.

DANS UN SEUL VOLUME.

18780

DE L'ÉQUATION DE L'ÉLÉMENTAIRE PNE,
 (ou de l'équation de l'Élé, à l'Élé.)

$$P_{\text{Élé}} = \left(\frac{1}{2} + \frac{1}{2} \right) \cdot \frac{P_{\text{Élé}}}{P_{\text{Élé}}} = \frac{1}{2} \cdot \frac{1}{2}$$

$$P_{\text{Élé}} = \frac{1}{2}$$

$$P_{\text{Élé}} = \frac{1}{2}$$

$$P_{\text{Élé}} = \frac{1}{2}$$

$$P_{\text{Élé}} = \frac{1}{2}$$

ŒUVRES
DE DESCARTES,

REVUES

PAR VICTOR COUSIN.

TOME DEUXIÈME



A PARIS,

CHEZ F. G. LEVRAULT, LIBRAIRE,

105, rue de la Harpe, au-dessous du pont, n° 10.

ou à l'adresse : rue de la Harpe, n° 11.

1877

M. DCCC. LXXV.

LETTRES.

ANNÉE 1643.

(1643)

À M. R. P. DINET,

PROFESSEUR, DES SCIENCES, PHISIC, & MÉTHODES DES
SCAVANS, MATHÉMATIQUES.

[Versus.]

Monsieur moniteur révérent,

Ayant réçu par M. P. Mercator, par la lettre
que je me donne l'honneur de lui faire ces jours
passés, que j'en suis fort aise, que le R. P.^e
ait fait impri-mer la dissertation que j'en ai appren-
qu'il avait faite contre mes Méditations, ou du
moins qu'il me l'ait envoyée pour la rendre avec
les objections que j'en ai déjà reçues d'ailleurs, afin
de faire impri-mer le tout ensemble; et voyant par
qu'il n'alloit d'ailleurs cela de lui, ou, en cas qu'il le
refusât, de s'adresser à votre révérence, il me fit
répondre qu'il vous enverrait ma lettre avec les
autres, et que non seulement vous l'avez reçue et
bientôt reçue, mais que vous aviez même répon-
du à la lettre pour moi beaucoup de bonté et de
bonheur, ce que j'en suis bien aise, et que vous
contenez même, par le soin que vous m'en en-
-

me faire toute assise après ces nouvelles dégrada-
tions. Ce qui m'oblige non seulement à de grands
renoncements envers vous R., mais même cela
m'oblige à lui dire en filant ce que j'en pense,
et à vous demander sans toucher le doigt de
mes études. Et à dire le vrai, je suis avare que je
n'aie pas plutôt cette distribution entre les autres,
que j'en aie répondu, pas moins que si j'étais
possible quelques richesses, car, comme je ne
souhaite rien tant que d'éprouver la certitude de
mes opinions, et de me confirmer dans leur vérité,
et, après avoir été étonné par tous les autres,
elles se trouvent à l'épreuve de leurs attitudes, ou
d'être avéré de mes erreurs, afin de m'en corriger,
je croyais y trouver de quoi contenter une si juste
attente, m'imaginais qu'elle se contenterait autre
chose qu'un examen trop sévère des choses que j'ai
écrites, ou du moins un courtoisement charitable
des fautes que mon insuffisance y aient laissé
glisser. Et comme dans les corps bien disposés il y
a une telle union et communication de toutes les
parties entre elles, que pour peu que l'un s'agit dis-
tinguement avec les autres qui lui sont propres et par-
ticulières, mais que la force qui est commune à
tout le corps se joint et s'agit pour maintenir en-
semble à une action, donc, sachant l'étendue vague
qui a coutume d'être entre tous les membres de
votre société, je ne craignais pas, lorsque je reçois

l'honneur de R. P., recevoir le sentiment d'un mal, mais je m'attendais que ce serait un jugement exact et équitable de tout le corps de votre société touchant mes opinions : néanmoins, après l'avoir lu, je fus fort étonné que mon attitude fût défectueuse, et je commençai dès lors à reconnaître qu'il ne falloit juger tout autrement que je ne m'étois imaginé jusqu'ici : car sans doute que si on eût choisi mieux de la part d'une personne qui fût maîtresse de sa franchise et que toute votre société, on n'y remarquerait pas moins de loauté, de douceur et de modération que dans ceux des particuliers qui m'ont écrit sur la même matière, mais, bien loin de cela, si vous le comparez avec leurs objections, il n'y a personne qui ne juge que celles-ci viennent plutôt de la part de quelques personnes religieuses que non pas de la sienne : car il est connu que toutes se plaignent d'ignorance, qu'elles particularisent, et qui ne savent mieux nous valloient de pratiquer la vertu plus que le commun des hommes, ne pourroit avec bienveillance se donner la peine d'écrire de la sorte. On y remarquerait aussi un amour de Dieu et un zèle ardent pour l'avancement de sa gloire; mais tout au contraire il semble qu'il ait pris plaisir à insinuer, contre toute sorte de raison et de vérité, par de fautes raisons et des conclusions mal fondées, les principes dont je me suis

verre pour peindre l'existence de Dieu, et la seule distinction de l'âme de l'homme d'avec le corps. On y remarquerait entre celle de la science, de la raison et de l'esprit; mais, à moins de vouloir mettre au rang de la science une rudesse communément de la langue latine, telle que l'avait traitée la papauté dans Rome, je n'en ai vu aucune marque dans son écrit, non plus que de raisonner sans qui ne l'ait, ou mal édité, ou mal fondé, ou malaisé comme d'être qu'un plaisir digne d'un scélérat que d'un peu de la société. Je ne parle point de la possibilité, ni de tout d'autres vertus qui sont si admirables et si communes parmi vous, dont néanmoins cette dissertation ne fait non plus une marque; mais du moins, y remarquerai-je du respect pour la vérité, de la possibilité et de la science. Et tout au contraire sans verre manifestement, par les notes que j'ai faites dessus, qu'on ne saurait rien inventer qu'on n'ait plus digne de votre approbation de vérité que tout ce qu'il n'acquiesce dans cet écrit. Et par là, comme l'on qu'on des parties de notre corps est dans une telle disposition qu'elle est dans l'impugnance de pouvoir suivre la loi qui est commune à son tout, nous jugeons qu'elle est assise de quelque manière que la est particulière, dans la dissertation de II. Il s'en voit très manifestement qu'il ne peut pas de cette humblement et vaguement

que est répandue dans tout le reste du corps de votre société. Ce qui toutefois ne diminue en rien l'estime et le respect que j'ai pour vous R., car, comme nous ne faisons pas métier d'être de la tête d'un homme, un même d'un homme tout entier, de ce que quelques personnes hautes sont courtes par hasard, ou dans son pied, ou ailleurs, malgré lui et contre sa volonté, mais plutôt que nous luttons la continence et la généralité avec laquelle il se présente pour souffrir les douleurs de sa croix : et comme personne ne s'est jamais avisé de mépriser saint Martin pour avoir des varices aux jambes, mais qu'on continue d'en avoir en plus haut par les auteurs, pour avoir souffert avec regrettement qu'on lui en coupât une seule, qui pour avoir obtenu, par ses triomphes, sept fois le consulat, et pour avoir remporté plusieurs victoires sur ses ennemis ; de même, mépriser pas avec quelle pureté et paternelle affection vous écriviez tous les soirs, plus la discrétion de R. P. me semble mauvaise, d'autant plus fis-je d'estime de votre intégrité et de votre prudence d'avoir bien voulu qu'elle me fût envoyée, et d'autant plus vous ai-je de vénération et de respect pour toute votre compagnie. Mais d'autant que le R. P. a pris le soin de m'envoyer sa dissertation, de peur qu'il ne semble que ce soit théologiquement que je parle qu'il ne le paraisse. Loin de lui-même,

mais par un commencement espère qu'il en a reçu de la part de votre R. , sous ses paramètres de dilués les rancors qui me portent à le croire; et pour cela je vous ferai le récit de tout ce qui s'est passé entre lui et moi depuis.

Il arriva en l'année 1714 quelques traités contre moi, touchant l'épique, dont j'ai appris qu'il avoit fait des leçons à ses disciples, et même qu'il les avoit prêtés pour en prendre copie, non pas peut-être à tort, car je ne le sais point, mais du moins à quelques uns, et, comme il est crepuscule, à ceux qui lui étoient les plus chers et les plus affidés : car, en ayant été demandée la copie à quelqu'un d'eux, selon les usages de qui on l'avoit vu, il fut tout-à-tout incapable de l'obtenir. Après cela il en composa des thèses qu'il fit imprimer, et qu'il souffrit pendant trois jours, avec une pompe et un appareil extraordinaires, dans votre collège de Paris, où, entre autres choses dont on disputa, l'on disputa sur et contre mes opinions, et remporta par ce moyen une louange de plus plusieurs victoires sur un adversaire. De plus, j'ai vu la solution ou la dissolution qui fut donnée à l'ouverture de ces disputes, conclue de l'approbation du R. P. , dont tout le but n'étoit autre que d'acquiescer mes opinions; mais néanmoins il n'y reprétoit pas un seul mot comme moi, que j'ai jamais écrit ni pensé, et qui se voit si vis-

l'écritement aléatoire, qu'il est aussi peu reconnaissable que cette pauvre pauvre tomber dans l'empire d'un homme en peu de temps, que l'on voit en qu'il n'importe dans ce merveilleux équilibre : comme je l'ai noté pour lors par les notes que je lui donnai lesquelles j'écrivais sous main à l'autre, que je ne suis pas encore dans ce monde de voir soi-même. Or il est à remarquer que dans ces thèmes il ne condamnait pas seulement comme fautes quelques-unes de mes opinions, ce qu'il est permis à un chrétien de dire, principalement lorsqu'il s'agit d'un homme des sciences toutes grises pour le prouver, mais aussi, pour agir toujours avec un air de modération, il changeait la signification de quelques-unes, par exemple, il appelait angle de réflexion, angles réflexions, celui qui n'a jamais été appelé par les géométriciens, angle romps, angles refraints; mais en ces deux derniers mots pareils à celui dans il se agit dans sa dissertation, lorsqu'il dit que par le corps il entend ce qui pense, et par l'âme ce qui est étendu. En par ces termes il s'occupait comme venant de lui (mais ces termes bien éloignés de son usage ordinaire; de parler) pléniers de mes inversions, et me représenter comme si j'étais en touchant cela d'autre; pourrais être méconnu et fort étranger. De quoi était averti, j'écrivais aussitôt au R. P. recteur, et le priais, puisque ma opinion venait d'être jugée

mettoient de sa part, dans ses mots, la même chose, peut-être pourrions-nous approuver sans en être touchés (car ils n'avaient pas un sentiment qu'ils avaient rien de ce qu'il avait fait contre eux), ils demandaient ces termes pour le corriger.

Tout le R. P. m'écrivit des lettres, non seulement écrites de sa main, mais écrites même du sonnet de la compagnie, ce qui me fit voir que c'était été par l'ordre de ses supérieurs qu'il m'avait écrit. La première chose dont il me parla dans ses lettres, était que le R. P. auteur, voyant que celles que je lui avais adressées ne me paraissent que lui seul, lui avait commandé de ne faire lui-même réponse, et de me rendre raison de son procédé. 1. Qu'il n'avait jamais compris ni même qu'il n'entreprendrait jamais aucune sentence particulière contre ses opinions. 2. Que s'il m'avait été accordé à la prière que j'ai faite dans la liturgie, il n'en fallait accuser que son ignorance, puisqu'il ne l'avait jamais lue. 3. Que pour ce qui étoit des notes qu'on lui faisoit sur le discours que j'ai écrit à l'ouverture de son séminaire, il n'avait rien à répondre à ce qu'il m'auroit déjà fait savoir, et qu'il n'avait même aucun droit à ses avis sur les remèdes proposés d'en vain faire : c'est-à-dire, pour parler simplement, qu'il n'avait rien du tout à me dire sur ces notes, puisqu'il ne m'avait pas écrit autre chose, sinon qu'il m'envoyoit les

raison qu'il avoit pour combattre ses opinions, si bien qu'il ne déclaroit seulement par là qu'il en étoit les événements possibles, pourvu qu'on l'en voulût demander. Et bien que toutes ces choses devenaient sans la conviction qu'il n'étoit pas en grande voie de puis de moi s'engagerer, et que c'étoit lui de son chef, et non la conviction des autres gens de la société, qu'il avoit entrepris tout ce qu'il avoit fait, et surtout qu'il agissoit par un autre esprit que celui de la compagnie; et enfin qu'il ne vouloit rien moins que je sse ce qu'il avoit tenu contre moi; encore sans qu'il me semblât que c'étoit une chose tout-à-fait indigne de voir qu'un homme de sa taille, être qu'il s'occupoit jamais de savoir d'être, et que même si tôt tout-à-fait inconnu, étoit si publiquement, si ouvertement, si extraordinairement transporté contre moi, s'obligeant pour toute excuse ces autres choses, sans qu'il n'eût pas encore la main déchargée de la Méthode; ce qui cependant parvenoit à peu près à rien, que même il m'eût souvent repris de mon analyse, soit dans ses thèses, soit dans tout ce discours qui lui étoit à leur ouverture, quoique je n'en eusse tenu aucune part ailleurs, sans pas même sérieusement parlé de rien d'autre, que dans ce discours de la Méthode qu'il devoit s'en tenir pour fin. Toutefois, pour ce qu'il promettoit qu'il feroit

d'insister de s'inquiéter, je dissuadais très facilement le passé et ne méfiois pas de ce que le R. P. retourne lui-même des ordres de plus en plus, que de me rendre lui-même raison de son procédé, et de continuer ainsi ingénument et aveuglément qu'il ne pourrait soutenir en me prouvant pas une des choses qu'il veut enseigner comme moi, soit dans ses discours, ou pendant ses disputes, ou même dans ses traités, et qu'il n'avait rien à opposer aux notes que j'avais données sur sa récitation. Mais contre je n'aurais grandement que le R. P. ait eu un si grand plaisir de s'écouter, qu'il ne soit en combat avec cette première récitation lui avait pas heureusement succédé, et que depuis le temps qu'il n'avait jamais de s'interpréter plus aucun combat particulier contre mes opinions, il ne s'était rien passé de nouveau entre lui et moi, ni même entre pas un des autres, d'un pas leur cependant d'être après cela la discussion : car s'il n'y avait un combat particulier contre mes opinions, j'ignore tout-à-fait ce que c'est que de combattre les opinions d'autrui, si peut-être il ne s'agit de le faire, ce disant qu'en effet il n'attaque pas mes opinions, mais d'autres qui en sont tout-à-fait étrangères, et que l'erreur où il est lui fait prendre pour certains, ou bien qu'il n'avait jamais eu que sa discussion est pu me tomber entre

les autres, car il est aisé à juger par le style dont elle est écrite qu'elle n'a jamais été conçue à dessein d'être mise au nombre des obligations qui ont été faites aux *Médicaments* : ce que l'on peut aussi nous manifestement reconnaître en ce qu'il ne parait point que je sois au même traité, car qu'est-ce pu vouloir de nous obligant que ce qu'elle contient. Mais il est très évident par l'insupportable façon qu'il se donne de méconnaître des opinions tout-à-fait différentes des nôtres, qu'il ne l'a jamais lue à ce dessein : car si on lui eût montré au point plus retenu qu'il s'en étoit, il l'eût plutôt cru que je lui en eusse dû faire publiquement des reproches : c'est pourquoi je ne lui ai aucune obligation de me l'avoir acceptée, mais j'en suis redevable à V. R. en particulier, et en général à toute votre compagnie. Et l'une des choses que je souhaiterois le plus dans cette occasion, c'est que je me trouvasse obligé à un remerciement, et seroit de pouvoir m'en acquiescer, en disant tout phrasé les figures que j'ai reçues de lui, qu'en vous en témoignait le moins du monde de reconnaissance, de peur qu'il ne semble que je ne les remercierais que pour me satisfaire. Mais je suis persuadé que je ne serois même dispensé de m'acquiescer de ce devoir, si je n'étois cru qu'il n'y aient de votre honneur et de celui de toute la société, et que je pourrais par ce moyen faire l'avantage de plu-

autres choses qu'il n'est peut-être pas inutile que l'on sache, pour le bien des lettres, et pour la découverte de la vérité. Mais, d'autant que le R. P. critique les mathématiques dans votre collège de Paris, que l'on peut dire être un des plus célèbres de l'Europe, et que les mathématiques sont les principaux fondemens sur lesquels s'appuie tout un édifice universel, comme il n'y a personne dans toute votre société de qui l'autorité seule puisse plus conduire aux opinions que la raison, de même avec n'y en a-t-il point de qui l'on pourroit plus facilement vous attribuer les fautes qu'il seroit commode au sein même, si je les pouvois au sein même. Car plusieurs se persuaderaient aisément qu'il seroit des choses tout autre pour juger de nos opinions, et ainsi qu'on pourroit aisément s'en rapporter autant à lui seul qu'à son jugement de toute la société, ce qui pourroit donner lieu de croire que nos acclamations ne seroient point en cela différents de ceux de plus, comme le conseil qu'il a en cela même est fort propre pour empêcher et retarder pour quelque temps la connaissance de la vérité, mais n'est-il pas suffisant pour la supprimer tout-à-fait, et vous ne pourriez jamais en recevoir que du même, s'il venoit jamais à être découvert.

Car il ne s'est pas donné la peine de relâcher par raison ses opinions, mais il s'est contenté d'écouter

peut d'autres pour infanter, les étrangers et pour
crochets, concourent en toutes sans approchant des
miens, et s'en est simplement occupé comme indi-
gnes d'être efflués; et par cet artifice il aurait fa-
cilement détourné de la lecture de son écrit tous
ceux qui ne me connaissent pas, ou qui ne les ont
jamais vus, et peut-être aussi qu'il aurait empêché
par ce moyen ceux qui les ont vus, mais n'au-
raient pas cruient mes, s'en a-t-elle en ne met la
plupart de ceux qui les ont vus, de les examiner
détachés, car en effet ils ne se seraient jamais dou-
tés qu'une personne comme lui eût osé me tout
d'un coup proposer des opinions comme mienne
qui en effet ne le seraient pas, et s'en occuper. Et
cela eût beaucoup servi que la dissertation n'eût
pas été vue de tout le monde, mais qu'il l'eût seu-
lement communiqué en particulier à quelques
uns de ses amis, car par ce moyen il lui aurait été
facile de faire en sorte qu'elle ne fût vue de pas un
de ceux qui ne savaient pas reconnaître ses dictions,
et les autres lui auraient encore ajouté d'autant plus
de foi, qu'ils se seraient persuadés qu'il ne l'aurait
pas voulu mettre en lumière, de peur qu'elle ne
portât préjudice à sa réputation, et ainsi qu'en cela
même il se rendait au service d'un. Et cependant
il ne se serait pas fait ainsi qu'elle eût été vue par
beaucoup de personnes : car s'il eût pu seulement
persuader cela, comme il espérait, au moins qu'il

avant dans votre collège de Paris, cette opinion se-
rait de la dernière partie de tous les autres pa-
res de la société qui sont repoussés par toute la
terre, et moi-même n'ai pris aucune au respect de
la plupart des hommes qui m'avaient après lui le
fondement de votre compagnie. Et quand cela serait
autour, je ne m'en souviens pas beaucoup, car
chaque de vous étant presque incessamment occupé
à ses études particulières, dont on suppose que tout
passerait à l'instinct sans les livres nouveaux qui se
venaient en lumière tous les jours au grand nom-
bre, mais je n'ai jamais que pour le jugement d'un
livre, on s'en rapporte au sentiment, d'autant de la
compagnie qu'elle prenait ou autre prend la lecture,
et ainsi que selon le jugement qu'il en fait, les au-
tres puis après en le leur, on s'en abstient.
Il me semble à cet égard que vous n'avez pas l'égard de
moi que j'ai fait souvent touchant les auteurs
qui y traitent de la science de philosophie, que
j'y explique, si je ne me souviens, d'une manière
plus exacte et plus vraisemblable que pas un des
autres qui en ont écrit avant moi, je ne vois point
qu'il y ait de ceux pourquoy vos maîtres de phi-
losophie qui enseignent tous les ans les meilleurs
dans vos collèges, n'en parlent point, mais pour-
ceque, s'en rapportant peut-être aux anciens ju-
gements que le R. P. en a fait, ils s'en sont joints
votre se donner la peine de le lire. Et certes, au-

je

je

duquel s'est fait qu'éprouvant ceux de mes écrits qui regardent la physique ou les mathématiques, je les aie fort peu soustraits de mes jugements; mais voyant que dans ces dissertations il y a beaucoup de défense, non par des raisons, mais par des subtilités, les principes métaphysiques desquels je me suis servi pour démontrer l'existence de Dieu, et la distinction réelle de l'âme du Placenta d'avec le corps, j'ai jugé le commencement de ces vérités si importante, que j'ai cru que par un langage de leur on pourroit trouver à redire si l'interprétation de débiter de tout sans pouvoir acquiescer à son sens.

Et si ce me sera pas difficile de le faire, car, ne voyant rien objecter autre chose qu'en doute trop grand et trop général, il n'est pas besoin, pour montrer combien c'est si tort quel est l'usage de l'âme proposé, que je rapporte les tous les endroits de mes Méditations où j'en tiens avec tout le soin possible, et, si je ne me trompe, avec plus de subtilité que par moi-même de qui nous ayons les écrits, de l'éter et de le résister; mais il suffit que je vous montre ici de ce que j'ai écrit en termes exacts au commencement de ma réponse aux premières objections, c'est à savoir, que je n'eusse proposé aucune raison de douter à dessein de les persuader aux autres, mais en contraire pour les résister; ayant en cela suivi entièrement l'exemple des scolastiques, qui décrivent les subtilités de

leur dessein est d'émousser la saine. Et dis-moi, je veux sçavoir, que si jamais tel si ouï et si impudent que de blâmer Hippocrate ou Galien pour avoir exposé les causes qui ont occasion d'engendrer les maladies ? Et qui m'en que si jamais tel de la cette manière conséquence, qu'ils s'ensuivaient tous deux ces deux chose que la manière de demeurer malade : certainement ceux qui avoient que le fr. F. a eu cette opinion, n'auroient aucun de point à se persuader qu'il n'auroit eu cela agi que de se tenir et suivre son propre conseil, et si ne le témoignent eux-mêmes, et si je ne finisse conclure que ce qu'ils ont écrit s'opposant contre eux n'a point été approuvé par les vôtres, et qu'il a fallu que votre Fr. ait mis sous son autorité pour l'édifier à recevoir sa dernière dissertation. Ne que ne pourrions lire plus commodément que dans cette lettre, je crois qu'il ne sera pas hors de propos que je la fasse imprimer avec les notes que j'ai faites sur sa dissertation.

Mais aussi, afin que j'en puisse faire moi-même quelques profits, je veux vous dire ici quelques chose touchant la philosophie que je médite, et que j'ai dessein, s'il en survient rien qui m'en empêche, de mettre en lumière dans un ou deux. Ayant fait imprimer en français 1687 quelques uns de ces essais, je fin tout ce que je puis pour me mettre à

* La suite des septième objections avec les réponses.

courent de France que je pourrais bien, tout au moins que je sois, qu'ils affecteront une voix. Ce qui fit la cause pourquel je ne voulais point y mettre mon nom; non pas comme il a pu être sensible à quelques uns, parceque je ne déçois de la vérité des raisons qui y sont contenues, et que j'aurois quelque honte, ou que je me repentois de les avoir faits. Ce fut aussi pour le même sujet que je déclarai en termes riges dans mon discours de la Méthode, qu'il me sembloit que je ne devois aucunement consentir que un philosophe fût possible perdant un vers; et je serais même dans la même conviction si, comme j'espère, et que la raison sembleroit me permettre, j'étais été par ce moyen déliée de mes devoirs. Mais il en est arrivé tout autrement. Car telle a été la fortune de mes livres, que bien qu'ils n'aient pu être entre les de plusieurs, néanmoins plusieurs font tel de quelques uns, et même de personnes très doctes et très ingénieuses, qui ont daigné les examiner avec plus de soin que les autres, on n'a pas cessé de reconnaître qu'ils contenaient plusieurs verités qui étoient point si de tout est découvertes, et ce bruit s'étant répandant oùqu'il étoit, a tout aussitôt fait croire à plusieurs que je serois quelque chose de certain et d'assuré en la philosophie, et qui étoit sujet à aucune dispute, ce qui fit croire ensuite que la plus grande partie,

non seulement de ceux qui, étant hors des écoles, ont la liberté de philosopher comme il leur plaît, mais même la plupart de ceux qui font profession d'enseigner, et surtout les plus jeunes, et qui se fondent plus sur la force de leur esprit que sur une saine réputation de science ou de doctrine, et en un mot tous ceux qui aiment la vérité au-dessus de tout, et qui ont une philosophie. Mais pour les autres, d'antérieurs ceux qui aiment mieux paraître savants que l'être en effet, et qui s'imaginent déjà avoir acquis quelques notions par les écoles, comme ils craignent que si la vérité venait une fois à être découverte toutes ces controverses ne fussent stériles, et que par même moyen toute leur doctrine ne devint impossible; et d'autres, ayant quelque opinion que la vérité se pourrait découvrir si je publiais ma philosophie, ils n'ont pas à la vérité osé déclarer ouvertement qu'ils ne souhaitaient point qu'elle fût imprimée, mais ils ont fait paraître une grande animosité contre moi. Or, il m'a été très facile de reconnaître et distinguer les uns d'avec les autres; car ceux qui véritablement désirent ma philosophie imprimée se ressouviennent fort bien que j'en ai fait devant de ne la point publier de mon vivant, et moi-même se sont adressés à moi de ce que j'aurois mieux pu laisser à

mes travaux que de la distance à mes contemporains, bien que tous les gens d'esprit qui se souviennent le raillent, et qui reprochent que ce n'était point que je manquasse de volonté de servir le public, ne m'en aient pas pour cela moins tenu; mais pour ceux qui appelaient ainsi qu'elle se vît le jour, ils ne se sont point du tout souvenus de ce deuil que j'étais pris, ou du moins ils s'en sont peu souviens le croire, mais au contraire ils ont supposé que j'en avais prévu la publication; ce qui faisait que ces gens m'appelaient quelquefois *éditeur posthume*, et qu'ils me comparaient à certains érudits et mathématiciens qui s'étaient vus pendant plusieurs années de leur impuissance des livres auxquels ils n'avaient pu avoir la permission même. Ce qui fut dit en vain au R. P. que je diffère si long-temps de publier ma *Pélasgique*, que néanmoins il ne faut plus espérer que jamais je la publie. Mais tel est son esprit et son jugement, tel s'imagina qu'on puisse dire d'un homme qui n'est pas encore mort, qu'il ait pu différer long-temps l'achèvement d'une chose qui n'a pu entrer jusqu'à lui être édictée par personnes pendant plusieurs siècles? Et ne témoigne-t-il pas aussi de l'impudence, lorsqu'il prétend me blâmer d'avoir remporté que je n'ai tel, que peu d'élus ont voulu pour faire qu'on ne pu long-temps attendre de moi une chose que je ne me promettais pas de

bis en des écoles entières, quand nous serons tous
 deus ainsi à l'école. Ces institutions donc, ne doivent
 point que je s'aime plutôt de mettre au jour cette
 malheureuse philosophie qui leur donne tant
 d'appétition sans qu'elle soit au état de la
 science réelle, commencent à s'élever par des
 écoliers et malheureux, tant qu'ils ne sont que des
 vaines, non seulement les opinions qui sont en pla-
 quées dans les écoles par l'école, mais
 personnellement sans cette philosophie encore
 tout incertaine, à donner au de son détournement
 de la face impure, ou de la démaire sans qu'elle
 soit au point, et de l'insuffisance pour ainsi dire des
 nos hommes. Je ne finis que par un commencement
 de la vanité de tout être humain, et plus je
 les voyais point à combattre avec chacun mes
 écrits, plus aussi finissent-ils paraitre qu'ils
 soient au de moi. Mais quand je vis que leur
 nombre croissant de jour en jour, et qu'il s'en trou-
 vait beaucoup plus qu'à présent sans pour
 chercher les occasions de me faire qu'il n'y en
 avait d'autres qui étaient point à me protéger,
 l'appétition que par leurs moeurs pratiques de
 l'élévation du pouvoir et de l'autorité, et
 qu'ils ne traitaient davantage sans fin à je
 demandais toujours dans le dessein de ne point
 faire imprimer un philosophe, et si je m'opposais
 à eux ouvertement. C'est pourquoi, pour les

être observées sans sujet de crainte, j'ai évité de douter au public tout ce que j'ai mis sur la philosophie, et de travailler de tout mon possible pour faire que mes opinions ne soient reçues de tout le monde si elles ne trouvent confirmation à la vérité. Ce qui veut dire que je ne les proposais pas dans le même style, ni du même style que j'ai déjà fait et devant la plus grande partie, dans le traité dont j'ai expliqué l'argument dans le discours de la méthode; mais je me servais d'une règle et d'une façon d'écrire plus accommodée à l'usage des écoles, et traitant par petits articles chaque question dans un tel ordre, que par une dépende pour se prouver que de celles qui l'auraient précédée, ainsi que toutes avant de la conclusion et du rapport les uns avec les autres, elles ne composent toutes ensemble qu'un même corps. Et par ce moyen j'espère de leur voir si clairement la vérité de toutes les choses dont on a coutume de disputer en philosophie, que tous ceux qui voudront le chercher la trouveront sans beaucoup de peine dans les écrits que je publie.

Or tous les jeunes gens le cherchant avec difficulté lorsqu'ils commencent à s'adonner à l'étude de la philosophie, tous les autres aussi de quelque âge qu'ils soient, le cherchent pareillement, lorsqu'ils méditent seuls en eux-mêmes touchant les notions de la philosophie, et qu'ils les reviennent

n'est d'en faire quelque utilité pour eux. Les premiers
 mêmes et les imitateurs, et tous ceux qui enlèvent
 des maximes de des collèges, et qui font
 de grandes vaines de discours pour y
 faire enseigner la philosophie, veulent communément
 que la science fit à les peuples souffrir, qu'on y
 agite question d'incertains et d'incertains, ce
 n'est pas cela qui leur suffit, par cette habitude
 de disputer et de contester, apparemment il devient
 plus contestation, plus incertitude et plus agi-
 tation, et sans à dire sans, observant à leurs
 supérieurs, et plus propres à l'homme que ses pe-
 titesses, mais leur science ne sont l'expérience qu'ils
 ont que par une dispute, la science ne peuvent en-
 treprendre et bien qu'une longue expérience leur
 ait déjà montré par expérience que leur raisonnement
 ne découvre par ce moyen, ils ne sont toutefois à
 présent, qu'ils croient qu'on doit pas en-
 treprendre en peu d'expérience qu'on en peut avoir,
 car il n'y a pas en de raison ni de science et
 d'usage, et qu'on ne souffre en l'incertitude la
 usage de la science, qui est vaine ou perime qu'on
 enseigne, car elle est d'opinion continuelle à la
 vérité connue, et par là il n'y a point de doute
 qu'on ne doute proférer la vérité à toutes les opo-
 nances qui lui sont opposées, pour augmenter et
 reconnaître, et les incertains.

que consacrent les autres, ne soient obligés de le redoubler de tout leur possible, et de frayer une autre route à leur travail.

Mais on doit peut-être, et cela sans aucun appui de raison, qu'on ne doit pas se promettre que la vérité se rencontre dans cette nouvelle philosophie que je préjuge; qu'il n'est pas vraiment facile que j'aie vu moi seul plus clair qu'une infinité de penseurs des plus habiles du monde, qui ont tous suivi les opinions communément reçues dans les écoles; que les chemins fréquentés et connus sont toujours plus clairs que les sentiers et nouveaux, principalement à cause de notre théologie, avec laquelle une expérience de plusieurs siècles a déjà fait voir que l'on se fort bien l'ancienne et commune philosophie, et que est encore certains d'une nouvelle. Et c'est pour cela que quelques uns soutiennent qu'il faut de bonnes heures se consacrer la publication, et l'étude avant qu'elle paraisse, de peur qu'en arrivant à moi par les charmes de la nouveauté, une multitude ignorante, elle se croisse et se se brille par à peu près le temps, au qu'elle se trouble la paix et le repos des écoles, ou même qu'elle rapporte avec soi de nouvelles heresies dans l'Eglise.

A quoi je réponds qu'à la vérité je ne me vante de rien, et que je ne crois pas voir plus clair que les autres, mais que peut-être cela m'a beaucoup

servir, de ce que, se ne fiant pas trop à ses propres forces, j'ai suivi seulement les voies les plus simples et les plus faciles; car il ne se fait pas beaucoup d'honneur si j'en peut-être plus avoué en suivant ces routes faciles et courtes à tout le monde, que peut-être d'honneur s'en fait avec tout leur effort en suivant des chemins difficiles et impraticables. J'ajoute de plus que je ne veux pas que l'on se croie à ma simple parole touchant la vérité des choses que je promets, mais que je désire que l'on me juge par les raisons que j'ai déjà posées; car j'y ai pu traiter pour une question ou deux seulement, mais j'en ai traité plus de dix cents qui résoudraient peut-être encore des milliers par personnes avant moi. Et quelque jusqu'à plusieurs aient regardé mes livres de nouveaux, et qu'ils aient essayé par toutes sortes de moyens de les résoudre, personne toutefois que je sçache, n'y a encore pu rien trouver que de vain. Que l'on fasse le dénombrement de toutes les questions qui, depuis tant de siècles que les autres philosophes ont eu cours, ont été résolues par leur moyen, et peut-être s'étonnera-t-on de voir quelques-unes pas en si grand nombre, si si sèches que celles qui sont contenues dans mes écrits.

Mais bien davantage je dis hardiment que l'on n'a jamais dans la solution d'aucune question observé les principes de la philosophie péripatétici-

comme, que je ne puisse désormais être tenue ou non responsable. Qu'on se donne l'assurance, qu'on me les propose, non pas toutes, car je n'enige pas qu'elles valent la peine qu'on y emploie beaucoup de temps, mais quelques-unes des plus belles et des plus réfléchies, et j'en ai promis que qu'il n'y aura personnel qui ne demeure d'accord de la valeur que j'en ai. J'arrête seulement ici, pour être tout sujet de captation et de dispute, que quand je parle des principes, particulièrement la philosophie géométrique, je n'entends pas parler de ces questions dont les solutions sont fautes, ou de la seule expérience qui est commune à tous les hommes, ou de la considération des figures et des mouvements qui est propre aux mathématiciens, ou des notions communes de la métaphysique qui sont communément acceptées de toutes les personnes de bon sens, et que j'entends, aussi bien que tout ce qui dépend de l'expérience, des figures et des mouvements, comme, si par là je me suis mépris.

Je dis de plus, ce qui peut-être pourra sembler paradoxal, qu'il n'y a rien en toute cette philosophie, ou tout que géométrique et différent des autres, qui ne soit commun, et qu'on suppose si n'y a rien dans le monde qui ne soit commun : car pour ce qui est des principes, je ne suppose que ceux qui jusqu'à ici ont été communs et admis gé-

véritablement de tous les philosophes... et qui pour cela même sont les plus anciens de tous; et, en qu'on puisse s'en débiter, paraît si manifestement (tandis que je l'ai vu) être contents et satisfaits dans ces principes, qu'il parait même en même temps que c'estoit très anciens, puisque c'est la même même qui l'a guéri et imprimé dans son esprit. Mais tout au contraire, les principes de la philosophie vulgaire, du moins à la période du temps qu'ils ont été inventés par Aristote, ou par d'autres, étoient nouveaux, et ils ne disoient pas à présent être mêmes meilleures qu'ils étoient alors; or l'on n'en a encore rien déduit jusqu'à ce qu'on soit content, et qui, selon l'usage ordinaire des écoles, ne sont sujet à être changés tous les ans par ceux qui se mettent d'enseigner la philosophie, et qui par conséquent ne soit aussi fait nouveau, puisque tous les jours on le reconnoît.

Pour ce qui est de la théologie, comme une vérité ne peut jamais être contente à une autre vérité, ou seroit une espèce d'insipide il appétissable que les vérités découvertes en la philosophie les sont contraires à celles de la foi. Et même j'en suis persuadé que notre religion ne nous enseigne rien qui ne se puisse expliquer avec facilité, ou même en plus de facilité, suivant nos principes, que suivant ceux qui sont communément reçus; et il me semble avoir déjà dit une chose de là.

preuve de cela, sur la fin de ma réponse aux quatre-vingt objections, touchant une question où l'on a pour l'ordinaire le plus de peine à faire accorder la philosophie avec la théologie.

Et je n'en ai pas pu de faire la même chose sur toutes les autres questions, si ce n'est besoin; même aussi de faire voir qu'il y a des vérités plus vraies dans la philosophie vulgaire qui en effet ne s'accordent pas avec celles qui en théologie sont certaines, quoique ces vérités ne s'accordent le plus souvent, ou qu'on ne les aperçoit pas, à cause de la longue habitude qu'on a de les croire. Il se fait pas aussi appréhender que mes opinions prennent trop d'incrédulité, ou attirant après soi, par leurs suites, une multitude ignorante, puisque l'expérience nous montre, au contraire, qu'il n'y a que les plus habiles qui les apprennent, lesquels ne peuvent être attirés à les savoir par les charmes du mensonge, mais par la seule force de la vérité, doivent faire croire l'appréhension qu'on pourrait avoir qu'elles ne prennent un trop grand accroissement.

Enfin, il se fait pas non plus appréhender qu'elles troublent la paix des écoles; mais tant au contraire, la guerre étant maintenant ayant allumée entre les philosophes qu'elle le doit être, il n'y a point de meilleur moyen pour calmer la paix entre eux et pour retrancher toutes les haines par-

qu'à la même, qui rendaient tous les jours de leurs controverses, que de les obliger à recevoir deux leurs écoles les opinions qui soient vraies, celles que j'ai déjà prouvées que sont les mêmes. Car la facilité qu'on nous a été concédée, et la certitude qui résulte de leur doctrine, donnaient sujet de contestation et de dispute.

Or de tout ceci l'on voit clairement qu'il n'y a point d'autre raison pourquoi il y en a qui s'attachent avec tant de soin de détourner les autres de la connaissance de nos opinions, sinon que, les estimant trop vraies et trop certaines, ils craignent qu'elles ne diminuent cette même réputation de gens sages qu'ils se sont acquise par la connaissance d'autres opinions moins probables. En sorte que cette seule raison qu'ils témoignent n'est que une petite preuve de la vérité et de la certitude de nos philosophes. Mais du pour qu'il ne semble peut-être ici que c'est à tort que je me vante de l'avoir que l'on me parle, et que je n'en ai point d'autre témoignage que la dissertation de R. P., je vous dirai ce que j'en ai fait il n'y a pas longtemps dans une des plus nouvelles académies de ces provinces.

Un certain docteur en médecine, l'un des esprits subtils et distingués, et de nombre de ceux que, bien qu'ils aient fait bien appeler les philosophes de l'école, néanmoins, pour ce qu'ils y croient fait

peu et qu'il n'eût de l'esprit et de l'ingéniosité, ne s'en emparer il ne peut pas, pour cela le bon sens, et ne s'imaginerait pas d'être tel ou tel, comme font quelques auteurs qui en sont, pour ainsi dire, comme saisis, j'ai la preuve de leur vanité Diogène et nos Mémoires ont vu qu'ils furent mis en lumière, et pages d'histoire qu'ils contenaient et renfermaient en eux les principes d'une philosophie plus vraie que la vulgaire, et les ayant tous examinés le plus diligemment qu'il lui fut possible, et en ayant même déduit quelques notions, il se les mit si avant dans l'esprit et travailla si heureusement, avec tant d'adresse et de vivacité, qu'en peu de temps il composa un traité entier de physiologie, lequel ayant été vu et quelques uns de ses amis, de se trouverent si bon, et leur agréa de telle sorte, qu'ils firent eux-mêmes demander pour lui un sujet, et obtinrent de lui une chose de médecine, qui pour lors se trouvoit vacante, et qu'étant cela il eut un point de médecine. Ainsi, étant des uns professeur, il jugea qu'il étoit de son devoir de s'attacher principalement à enseigner ces choses qui lui avoient servi de chaire et où il passoit, et cela d'autant plus qu'il les croioit être vraies, et qu'il avoit pour lui tout ce qui leur étoit contraire : mais comme il arriva que peu et peu on attira à lui un très grand nombre d'auditeurs, et que cela divertant les classes des autres, quelques uns de ses collègues

voquant qu'on le pût lire à son, continueroient à lui parler ainsi, et lui feroient souvent comme lui des plaintes en sujettes, requérant qu'on lui défendit cette nouvelle façon d'écrire. Et toutes fois de son parent ou trois autres très dévoués de lui, même qu'on le priait d'écrire en même temps et complètement avec ses principes ceux de la philosophie et de la médecine vulgaires, alla que par ce moyen il rendit aussi ses auditeurs capables de lire les écrits des autres. Car ce magistrat, qui étoit prêtre, jugeoit fort bien que si ces nouvelles opinions étoient reçues, il ne devoit pas en défendre la publication, et que si elles étoient fausses, il n'en étoit pas de besoin, pourvu qu'on ne se dérangeât point d'elles-mêmes. Mais voyant qu'on continuait elles croissoient de jour en jour, et se fortifioient avec le temps, et qu'elles étoient utiles et nécessaires principalement par les gens d'honneur et d'argent, beaucoup plus que par les plus pauvres ou par les personnes de basse condition, qui en étoient plus facilement détachées par le conseil et l'austérité de ses sermons, le magistrat donna à ce modèle un nouvel emploi, qui fut d'expliquer certains points de la morale, de la physique, de la médecine, les problèmes physiques, tout d'Aristote que des autres philosophes, et par ce moyen lui donna une nouvelle et plus

telle occasion de traiter de toutes les parties de la physique qu'il n'eût fait auparavant en lui disant la chose de physique. En peut-être que ses autres collègues ne seraient pour jamais devenus lui, ce ne d'entre eux ¹, qui pour lors étoit recteur de cette académie, s'étoit résolu de dresser contre lui toutes ses machines pour le débouter.

Ce, ainsi que l'on verra de quelle qualité sont mes adversaires, je suis tout en lieu ici en peu de mots le portrait. C'est un homme qui passe dans le monde pour théologien, pour prédicateur, et pour un homme de controverse et de dispute, lequel s'est acquis un grand crédit parmi la populace, de ce qu'il déclamoit haut et sonore la religion romaine, insulroit contre les autres qui sont différentes de la sienne, et tendoit avec violence contre les possessions du siècle, il étoit même un peu ardent et libre pour la religion, entretenant avec quelques-uns dans ses discours des paroles de réflexion qui gagnent l'oreille du commun peuple; et de ce que mettoit tous les jours en lumière plusieurs petits livres, mais qui ne méritoient pas d'être lus, et que citant devant les autres, mais qui sont plus souvent contre lui que pour lui, et que peut-être il se croyoit que par les malades; et enfin que, parlant très hardiment, mais aussi très importunement, de toutes les sciences,

¹ Les autres.

comme s'il y avait fort besoin, il passa pour docteur devant les juifs. Mais les personnes qui ont un peu d'empire, et qui savent caresser, il s'en trouve souvent impuissantes à faire qu'on le leur le suive, et c'est dans le fait dans le doute il a apporté des injures au lieu de raisons, et s'est hâtivement retiré après avoir été vaincu, s'il veut d'une religion différente de la sienne, les seules personnes converties de lui et le suivent, et quelques uns même l'ont déjà publiquement nié, au point qu'il semble qu'il ne reste plus rien de certain à dire contre lui ; et s'il veut d'une même religion, même qu'ils l'ont et le supportent, même qu'ils peuvent, de se l'approuvent par tout, mais en eux-mêmes.

Après que ce personnage est été quelque temps retenu, il arriva que ce médecin faisait soutenir des thèses par quelques uns de ses disciples, auxquelles il présidait, on se leva de son pas le plus de répondre aux arguments qui leur furent proposés, et qu'on les trouva constamment par des brèves scolastiques et impertines, lorsque je ne dus pas avoir été excusé par les soins de ce docteur, car je n'en suis rien, mais seulement je dus qu'ils n'avaient pas conscience de se faire impertinents. Et j'en vis même depuis de quelques personnes dignes de lui, qui étaient présentes à ces disputes, qu'ils n'ont pu avoir été excusés par la suite.

du présentement des répondants ; puisque ces bruits interrompent toujours avant qu'ils se fassent avec un droit d'expliquer leurs pensées, et répondant le bruit auant que la philosophie nouvelle s'y débrouille tout, afin de faire connaître à un chacun qu'elle ne se tient pas qu'on l'enseigne publiquement.

Il arriva aussi que comme il se faisoit souvent des disputes, où ces notions publiaient, et que les choses étoient remplies de diverses questions qui s'élevaient pour le rapport de ce bruit entre elles, vint le maître de ceux qui les soulevaient, que quelques-uns d'eux ont inconnuement dans l'âme de leur assertion, que de l'âme de l'âme et du corps il ne se faisoit pas un être par soi, mais seulement par accident ; appelant rien par accident tout ce qui étoit composé de deux substances tout-à-fait différentes, sans pour cela avec l'union substantielle, par laquelle l'âme est jointe avec le corps, et cette union ou l'union naturelle que l'âme et l'union de ces parties est pour ceux unis, comme l'un repose de ce qu'ils avaient ajouté auant, mais que ces substances étoient d'elles complètes, et l'âme et le corps qui étoient de deux autres : à l'âme que l'un ne pouvoit traverser avec à reprendre dans l'âme ou dans l'autre de ces deux positions, sans peut-être le traverser de partir, qui n'étoit pas en tout conforme à celle de l'âme.

Mais cette occasion sembla avec grande à ce recteur théologien, pour faire niche au cathédral ou le cathédral d'Alvén, et pour lui ôter par ce moyen sa chaise, et la chaise eût même comme il s'appela, même malgré le magistrat. Et il ne servit de rien à ce cathédral, s'il qu'il fut reconnu que le recteur n'approuverait pas cette thèse, de l'avis des professeurs d'Alvén, et tous les autres professeurs de théologie, et leur ayant expliqué sa pensée, de les avoir assurés qu'il n'avait jamais eu intention de venir faire au dire qui choquait leur théologie ou la démentir, car, maintenant cela, ce recteur ne faisait pas de pour après, de faire la guerre des choses auquel elles (comme l'on s'a assuré) il avait dessein de mettre en titre, *Corollaire proposé par l'auteur de la sacre fœderal de théologie à tous les étudiants, pour leur servir d'enseignement et d'instruction avec cette cathédral, que l'apôtre de Thérèse, que les théologiens d'Alvénberg appellent le cathédral cathé, et de jurer devant eux, qui dit que l'homme est un être par nature, chaque en plusieurs manières la physique, la métaphysique, la pneumatique et la théologie, etc.* Mais qu'après les avoir fait signer à tous les autres professeurs de théologie, et même à tous les pasteurs (et toutefois il n'y eut pas les pasteurs, dont je doute fort), et depuis aussitôt quelques uns de ses collègues vers le magistrat, pour l'avertir que ce cathédral avait dit

conservé d'histoire par un conseil ecclésiastique, en ont au rang de Taurélas et de Giorlano, auteurs qui peut-être il n'a jamais lus, et qui pour moi ne sont tout-à-fait inconnus, et que par ce moyen le magistrat ne pût plus de bonne grâce lui laisser plus long-temps la chaire. Mais comme ces choses tiennent encore sous la presse, elles tomberont par hazard entre les mains de quelques uns des magistrats, qui, ayant fait cours le théologien, l'avertiront de son devoir, et lui enlèveront qu'il est du moins à changer le titre, et à ne pas abuser ainsi publiquement de l'autorité de la faculté de théologie pour appuyer ses doctrines.

Mais, touchant cela, il continue de faire imprimer ses thèses, et, à l'expiration du B. P., il les lui soumette durant trois jours. Et protestant qu'elles n'ont été trop strictes il n'y en a tenu que cette question de son, savoir, *Si un homme de deux substantives doit être appelé un être par lui-même*, et en ajouta à celle-ci quelques autres, dont la plus considérable étoit touchant *des firmes substantielles des choses matérielles*, que ce médecin avait mises, excepté l'une raisonnable, mais que lui ou son confrère avait craint d'appuyer et de défendre par toutes les raisons qu'il avait pu, comme le patristisme et le concile de Nicée contre patristiques. Et afin qu'on ne crût pas tel que c'est à tort que je m'embarrasse dans toutes ces af-

puiss, outre que ce théologien avait ses yeux tournés dans ses thèses, comme avait fait avant lui le maître dans les leçons, il ne venait même dans la chaleur de sa dispute, et demandait à son opposant si ce n'était point moi qui lui avais fourni et suggéré ses arguments; et, se servant d'une comparaison marchande colossale, il disait que ceux à qui l'industrie commune de philosophes déplaît, se vengent de son côté, comme les jais font leur élle, qui leur servent d'oiseaux de proie.

Ayant donc ainsi triomphé pendant trois jours, le maître, qui prévoyait bien que s'il ne disait aux plusieurs d'aujourd'hui qu'il avait été vaincu, et, d'un autre côté, que s'il entreprenait de se défendre par des disputes publiques, on ne manquera pas, comme auparavant, de lui en faire du bruit pour empêcher qu'il ne fût entendu, prit résolution de faire réponse par écrit aux thèses de ce théologien, dans laquelle, quoiqu'il eût été par de bon sens et de saines raisons tout ce qui avait été dit contre lui au contre ses opinions, il se hâta pas cependant de traiter leur auteur si durement et avec tant d'humour, qu'il le soit bien sûr que son dessein était de se le rendre favorable, ou du moins de ne le pas aggraver en effet, sa réponse était telle, que plusieurs de ceux qui l'ont lue ont jugé qu'elle ne con-

tenait ces deux les théologiens ont après de se plaindre, d'aucun, peut-être, de ce qu'il feroit appelé homme de bien et ennemi de tout sorte de méchanceté.

Mais encore qu'il n'y eût point été nativement de penses. Il croit naturellement que ce scolastique lui avoit fait une fort grande injure, parcequ'il l'avoit raconté à force de raisons, et même de raisons qui lui faisoient voir clairement qu'il étoit un calomnieux et un ignorant; et, pour remédier à ce mal, il croit se pouvoir mieux faire que d'oser de son pouvoir, et de défendre dans sa ville la cause d'une réponse qui lui faisoit si violence. Peut-être avoit-il osé dire ce que quelques uns reprochoient à Aristote, que n'ayant point d'unanimes hommes raisons pour réfuter les opinions des philosophes qui l'avoient précédé, il leur en avoit at tribué quelques autres fort d'outrées, à savoir, celles qui se voient dans ses termes; et que, pour compléter que ceux qui vivoient après lui se débarrassent sa doctrine, il avoit fait paraître dans le feu tous leurs livres qu'il avoit fait auparavant soigneusement recherches. Ce que notre scolastique, comme fidèle serviteur de son maître, disoit d'autre: il a toujours l'intensité générale de son sentiment. ou il se plaignit du diable qui avoit été fait contre lui par un de ses collègues, et du qu'il faisoit le supprime, et extirper ces

même temps toute cette philosophie qui travaillait le repos de l'académie. Plusieurs s'attachèrent à cet avis, et trois d'entre-eux furent députés vers le congrès, qui lui fit les mêmes plaintes. Ils congrèsèrent, pour lui satisfaire en quelques lieux, ils enlevèrent de chez le libaire quelques uns des exemplaires, ce qui fit que les autres qui restèrent se vendirent plus cher, qu'on les rechercha avec plus d'empressement, et qu'on les lut avec plus de soin. Mais comme personne n'y trouva rien dont le théologien eût droit de se plaindre, que la seule force des raisons qu'il se pouvait élèver, il fut accablé de tout le monde.

Cependant il ne se donna point de repos, et rassembla tout les jours ses amis académiques, pour lui faire part de cette infamie. Il avoit une grande alliance sur les lieux, à lui faillit rendre sa-son pourquoi il vouloit que le répons du cathédra et toute sa philosophie fut condamnée, et il n'en avoit point. Mais néanmoins il parut enfin un jugement rendu au nom de toute l'académie; mais que l'on doit plutôt attribuer au recteur seul; car, comme dans toutes assemblées qu'il convoquent, il y prenoit séance en qualité de juge, et tout secondé d'unanimité ses avis, et que le cathédra au contraire n'y étoit ni en son pour se défendre, ni pas même venu pour y assister, qui doute qu'il n'ait facilement obtenu la plus grande partie de

ses collègues du côté où il a voulu , et que le grand nombre des suffrages qu'il avait pour lui s'est porté sur le petit nombre des autres, ou principalement qu'il y en avait peut-être quelques uns qui avaient voté et même plus de sept de vouloir nul ou modeste , et que les autres qui étaient partisans et pacifiques , sachant de quelle humeur était leur voteur ne lui contredisaient pas volontiers. Et il y eut ces de remarquables , que pas un d'eux ne voulut être nommé comme approuvateur de ce jugement , et même qu'il y en eut un , qui étoit le seul des nobles , et de ses commensaux , lequel , prévoyant bien finement que l'accusé en réverrait au jour , voulut expressément, pour s'en garantir, que son nom y fût mis comme ne s'approuvant pas : et je restais ici la copie de ce jugement , tout parceque peut-être E. Il sera bien aise d'apprendre ce qui se passe en ces questions entre les gens de lettres , comme nous pourrions le savoir, autant qu'il sera possible, que dans quelques années, quand les complaisances auront été bien distribuées , quelques aveuglans en se servent de son autorité, et ne fassent accroire qu'il contredit des raisons assez justes et valables pour condamner une philosophie, de même seulement le nom de l'accusé, de peur que ce qui est arrivé depuis peu par l'impudence d'un secteur turbulent , et qu'un autre pourra peut-être changer et

éprouer dans peu de temps, ou la seule surprise
des deux les étrangers.

JUGEMENT

CHATELIEU DE CHÂTEAU DE CHATELIEU EN 1777

Les professeurs de l'académie de 1777, n'ayant pu
voir sans grande douleur le libelle qui parut au jour
du mois de février de l'année 1777, qui portait en
titre, *Responsio seu motus ad cavalierum theologiae-
philosophiae, etc.*, et ayant reconnu qu'il se trou-
vait qu'à la suite et à la fin de l'académie, et
qu'il n'était propre qu'à faiblir l'autorité de l'académie
dans les esprits des autres, ont jugé à pro-
pos de certifier dans et au dessous de ce qui est ap-
partenant :

Premièrement, qu'ils n'approuvent point ce pro-
cédé qu'un collègue se donne la licence de faire
imprimer publiquement contre un autre de ses collè-
gues des livres ou des libelles qui portent le nom de
celui contre qui ils ont faits, et cela à l'insu sans
consentement de quelques uns ou certains qui ont
été faits et imprimés sans aucun nom, touchant des
matières controversées dans l'académie ;

2. Qu'ils n'approuvent pas non plus cette façon in-
jurieuse de défendre la morale et principes philosophes
dans l'académie et sur dans le monde libelle, pour-
qu'ils soient insérés en ces termes, elle charge de

deux et d'opposés, mais que les uns valent aussi souvent une philosophie centrale à celle-ci, et qui s'atta- chent à la vulgarité, comme la plus vraie et utile qui est la plus universellement reçue; comme lors- que l'auteur du même livre, page 6, dit : Que si y'a déjà longtemps que je m'aperçois que les grands progrès que font nous, moi mes maîtres ou fort peu de temps font jaloux à quelques uns. Page 7 : Que les braves font les autres se servir d'ordon- nance pour résoudre les difficultés, ne satisfait ja- mais pleinement des esprits tant soit peu éclairés et obligeants; pour me contraindre de les aban- donner et les remplacer de théories et images. Et au même endroit : On apprend dans nos livres plus aisément et plus promptement à concevoir le vrai que d'une difficulté, que l'on se flatte aisément d'être les autres, ou que l'expérience fait voir très clairement. car il est constant que plusieurs de nos disciples ont déjà fort souvent paru avec honneur dans les disputes publiques, sans avoir donné nous-mêmes à l'école que quelques mots de leur temps. Et je ne fais point de doute que toute personne qui aura l'esprit bien fait se juge qu'il n'y a rien de tout à reprendre ou corriger, mais qu'un contremaître y est digne de louange. Page 9 : Tous avons reconnu que ces minuscules livres, comme ont les livres salomoniques, et les quali- tés réelles, ne sont propres à rien du tout, sinon

peut-être à avouer les erreurs de ceux qui étaient. et à lire qu'on lise de cette doctrine aguerrie que son auteur et vauteur tout, leur respice ou se complait que d'une certaine autre ignorance toute honte d'orgueil et de vanité. Page 14: Mais on conteste de l'opinion de ceux qui réellement et établissent les formes substantielles, l'un tombe facilement dans l'opinion de ceux qui disent que l'âme est corporelle et mortelle. Page 100 On pourroit demander si cette façon de philosopher, qui a coutume de réduire toutes choses à un seul principe seul, à servir à la forme substantielle, n'est point plutôt digne de quelques maîtres malins à douter que ne soit qu'on s'en soit qu'une chimère. Page 101: D'où il suit évidemment que ce ne sont pas ceux qui nient les formes substantielles, mais bien plutôt ceux qui les établissent, qu'on peut par de longues conséquences réduire à un tel point, qu'ils auroient de la peine à se défendre de s'être pas des lâches ou des sots. Page 102: Pourquoi les premiers qui ont été jusqu'à établir par les autres pour rendre raison des multiples effets de la nature sans pour la plupart très stériles et peu vraisemblables, et ne satisfont point un esprit qui recherche la vérité :

1. Qu'ils rejettent et condamnent cette nouvelle philosophie, premièrement, parcequ'ils en contestent

à l'académie, laquelle, avec beaucoup de sagesse, a été jusqu'ici émergée dans toutes les académies du monde, et qu'elle conserve ses fondemens. Recommandez, puisque elle détermine le jugement de l'étude de l'académie et de la vraie philosophie, et qu'elle l'empêche de parvenir au semblé de l'oubliation, à ceux qu'il faut sur tous les principes de cette science des philosophes, elle n'est plus capable d'entraîner les savans qui sont nés dans les sciences, et dont les professeurs se servent dans leurs leçons et disputes. Mais, parceque non seulement plusieurs hommes et plusieurs opinions ont été de cette philosophie; mais aussi qu'une science imprudente en peut aisément débaucher quelques uns, que nous opposons aux autres d'opinions et sciences, et principalement à la vraie théologie;

Que pour ces causes ils veulent et veulent que tous ceux qui enseignent la philosophie dans cette académie s'abstiennent d'entreprendre d'un pareil discours et d'une telle entreprise, et maintenant de cette manière libérée que chacun a de contredire sur quelques points particuliers les opinions des autres, ainsi qu'il se pratique dans les académies les plus célèbres; sans pour cela ébranler ou ruiner les fondemens de la philosophie communément reçue, troublant de tout leur pouvoir à conserver en toutes choses la paix et la tranquillité de l'académie. *Academ. apud. Arist. lib. 1. c. 1.*

Or, c'est une chose digne de remarque, que ce jugement se fait que quelque temps après qu'on s'étoit déjà occupé de ce que le lecteur avoit manqué, sans faire supprimer le livre du médecin, que d'y répondre. Et pourtant, qu'il ne fust point doute qu'il n'y en eût, sans sortir les mêmes pensées, du moins toutes celles qu'il avoit pu inventer pour exposer son procédé. Parcourons-les donc toutes, c'est vous plaît, les uns après les autres.

1. Un jugement porte. Que le livre du médecin est à la cause et à la suite de l'académie, et à faire autre de mauvais soupçons dans les esprits des hommes : ou que je ne puis interpréter autrement, sinon que de là on prendra occasion de soupçonner, ou plutôt que l'on reconnoitra que le lecteur de l'académie a été inspiré de s'opposer à la vérité connue, ou même malicieuse, de ce qu'il y a été induit par raison, il n'étoit de rester par nécessité. Mais cette honte et ignominie a maintenant cessé, parcequ'il n'est plus resté, et que l'académie n'affecte aucun de déraisonner d'aucun autre celui-ci pour l'un de ses maîtres, qu'elle ne reçoit d'aucun d'eux avec le médecin, parvenu toutefois qu'elle ne s'en croit pas indigne.

2. Qu'on trouve mauvais qu'un collègue fasse impression contre un autre de ses collègues des livres qui portent le nom de révérence qui ils ont fait.

Bien, pour cette raison, le vaineur même, qui dans ce jugement était accusateur et prétendait tout raisonnable, devait être le seul coupable, et le seul qui devait être condamné. Car lui-même auparavant, sans qu'en Ty eût provoqué, avait fait insinuer contre ses collègues deux petites lettres en forme de lettres, et même avait tâché de les appager et fortifier de la fausseté de l'histoire, afin de découvrir au moment et de l'opprimer par calomnie. Et il est ridicule s'il découvre que ce qu'il ne fit pas lui-même, puisqu'il a été les mêmes peccés que ses collègues avait fait auparavant, et qu'il l'a tristement déposé, que personne ne pouvait douter que ce ne fût lui à qui il en venait. Mais le monde n'a considéré lui a répondu si facilement, et a parlé de lui avec tant d'illigence, qu'on pouvait plutôt croire qu'il lui avait écrit en vain, et comme à une personne depuis le même même lui avait en révélation, qui non pas comme un adversaire : en qu'en elles tout le monde avait cru, et le d'histoire, au lieu d'être de son autorité, se fit servi de raisons tant soit peu probables pour résumer celles que le même avait apportées. Mais qu'y a-t-il de plus rigide que de voir un vaineur accuser un de ses collègues d'avoir dit des injures à ses autres de ses collègues, pour cela seul qu'il a apporté des raisons si manifestes et si véritables pour se punir du crime d'histoire et d'histoire.

dont il l'even choqué, qu'il a par ce moyen empêché qu'il n'ait été par les circonstances.

3. Mais la théologie n'apprend pas cette façon de défendre la nouvelle et profonde philosophie, donc ce n'est la méthode dans le monde libéral, parce qu'il n'est possible en ce monde, elle change de lieu et d'apprentissage qui enseignent la philosophie vulgaire comme la plus vraie. Mais cet homme très modeste ne prend pas garde qu'il reprend dans son autre insouciance des paroles, dont je suis certain maintenant que personne ne pourra voir le sens des paroles, peuvent seulement qu'on puisse considérer les livres qui sont les seuls, et qui ont été faits de côté et d'autre du livre du monde, comme les plus importants et les plus progressifs sur la terre d'un chemin, principalement si l'on veut avoir grande garde qu'il n'y a rien de plus vrai dans les livres des philosophes qui de voir un chacun dire l'histoire, et sans aucun dépensement ou abandonnement de paroles, et qu'il pense, d'un côté qu'on ne dit aucun point de voir un philosophe accablé l'admettant que toutes les opinions des autres sont fausses, et que les siennes seules sont véritables; car l'habitude qu'ils ont contractée par leur fréquentation depuis les a manifestement abandonnée à cette liberté, qui peut-être pourrait sembler un peu rude à ceux qui menent une vie plus civile. Comme aussi que la plupart des choses qui sont les

rapportées comme ayant été dites par une sage femme élevée contre tout ce qui profane la philosophie ne doivent être entendues que du seul théologien, ainsi qu'il est manifeste par le titre de *catéchisme*, et qu'il n'a parlé au pluriel, et à la troisième personne qu'il n'a de l'épargne. Et, enfin, que s'il a fait cette injurieuse comparaison d'un culte à d'autre, et s'il a parlé de *lâtres* et d'*idolâtres*, etc., ce n'a point été de querir de crime, mais après avoir été honoré de ces beaux titres par le théologien, dont il n'a pu rejeter l'appellation qu'en faisant voir par de bonnes et évidentes raisons qu'il en lui convenait point du tout, mais plutôt à son adversaire. Et, je vous prie, qui pourroit souffrir l'insulte d'un homme qui prétendrait qu'il lui fût permis d'appeler les autres par calomnie, lâtres, ou lâtres, et qui cependant ne pourroit souffrir que par de bonnes et convaincantes raisons on répondît modestement ces outrages?

Mais je viens un chaos qui me regarde le plus. Il allègue trois raisons pour lesquelles il condamne son siècle philosophique. La première est pourquoi s'elle est opposée à l'ancien. Je ne répète point ici ce que j'ai déjà dit elsewhere, à savoir que les philosophes ont la plus ancienne de toutes, et qu'il n'y a rien dans le vulgaire qui lui soit contraire qui ne soit nouveau. Mais seulement je demande s'il est croyable qu'un homme entende

avec cette philosophie qu'il conclut, qui est si impertinente, ou, si vous voulez, si insidieuse que d'avoir voulu la rendre capable de nuire à ceux qu'elle considère les figures. Je demande encore cela quelle est la fin de toutes ces disputes qui se font dans les écoles; sans doute, me dira-t-on, qu'elle ne se fait que pour discuter par leur moyen la vérité; car si on l'avait sans cela découverte, toutes ces disputes cesseraient, et s'élevaient plus de bien, comme l'on voit dans la géométrie, de laquelle pour l'ordinaire on ne dispute point. Mais si cette évidence réside, si longtemps recherchée et attendue, nous tiens cette proposition par un songe, ne faudrait-il point aussi la rejeter, pour celle même qu'elle semblerait nouvelle à ceux qui sont accoutumés aux disputes de l'école? Mais peut-être me dira-t-il que dans les écoles on ne dispute point des principes, lesquels cependant sont reconnus par notre gentillesse philosophique; mais pourquoi les soulever-t-il pour discuter avec les rivaux? pourquoi ne les croient-ils pas par de bonnes raisons? Et ne reconnoît-on pas aussi leur incertitude, puisque, depuis tout de siècle qu'on les cultive, on n'a encore pu rien faire de certain et d'assuré.

Une autre raison est pourquoi la jeunesse dans une des écoles des principes de cette prétendue philosophie, elle n'est plus après cela capable d'en-

mettre les armes de l'art qui sont en usage dans les sciences. Comme si c'était une chose nécessaire que le philosophe, qui n'est destiné que pour connaître la vérité, employât certains termes dont elle-même n'a point de besoin. Parques ne condamnerait-elle pas plutôt pour cela la grammairie et la rhétorique, puisque leur principal office est de tracer des mots, et que cependant, bien loin de les enseigner, elles les répètent comme étant propres et nécessaires. Qu'il se plaigne donc qui se voit être par détournement la prison de l'étude de la vraie philosophie, et qui empêche qu'elle ne puisse parvenir au temple de l'éternité. Il se peut faire sans crainte que pour cela il se croie plus digne de s'asseoir lorsqu'il forme les mêmes phrases contre ses philosophes; car ce n'est pas d'elle qu'on doit attendre l'explication de ces termes, mais de ceux qui s'en sont servis, ou de leurs livres.

Les scolastiques et modernes suivent deux parties, dont l'une est tout-à-fait ridicule, et l'autre importante et haute : car qu'y a-t-il de si vain et de si étalé dans une jeunesse mal élevée ne puisse aisément dédaigner plusieurs opinions fausses et absurdes. Mais de dire que de ces philosophes il a résulté en effet quelques opinions qui soient contraires à la vraie théologie, c'est une chose entièrement fautive et injuste. Si je ne veux point me servir ici de cette exception, que je ne tienne pas la théologie pour

unite et pour orthodoxe : je n'ai jamais méprisé personne pour n'être pas du même sentiment que moi, principalement touchant les choses de la foi, car je sais que la foi est un don de Dieu; bien au contraire, je chéris même et honore plusieurs théologiens et prédicateurs qui professent la même religion que moi, mais j'en disjoints souvent que je ne voisais point au milieu d'aucunes controverses de théologie; et d'autant que je ne traite ainsi dans ma philosophie que des choses qui sont communes clairement par la lumière naturelle, elles ne sauraient être contraires à la théologie de personne, à moins que cette théologie ne fût elle-même manifestement opposée à la lumière de la raison; ce que je sais que personne n'accuse de la théologie dont il fait profession.

Au reste, de peur que l'on ne croie que c'est sans fondement que je juge que la théologie n'a pu résister à aucun des raisons dont le scepticisme s'est servi, j'apporierai les deux ou trois exemples qui voudraient le confirmer clairement: car il y a déjà eu deux ou trois petits livres qui ont été imprimés pour ce sujet, non pas à la suite par la théologie, mais pour lui, et par des personnes sages, qui s'ils eussent eussent quelque chose de bon, elles lui en auraient fait valablement attribuer la gloire; et sans il est à croire qu'il n'aurait pas voulu permettre, en se couvrant comme il fait de

leur nom, qu'ils eussent dit des choses importantes, s'il en étoit eu de nouvelles à dire.

Le premier de ces livres fut imprimé en forme de thèse, par son fils, qui étoit professeur en la même académie, dans lequel s'y ayant fait que résumer les maximes auparavant dont son père s'étoit servi pour prouver et établir les formes substantielles, on même y en ajouta ajout d'autres maxime plus vides et faibles, et n'y ayant du tout fait aucune mention des raisons de subtilité, par lesquelles il avoit déjà réfuté tous ces maximes argumens, on ne put rien de là conclure, mais que son auteur ne les comprenoit pas, ou du moins qu'il n'en étoit pas digne et capable.

L'autre livre, et qui en comprend deux, parut sous le nom de cet étudiant qui avoit répondu dans cette célèbre dispute, qui dura trois jours, à laquelle le recteur présidoit, dont voici le titre : *Præfatus, sive novæ sententiæ archiducis philosophæ principiorum : Rerum et diffinæ des principiorum de la vérité et archiducis philosophæ*. Il est vrai que dans ce livre on y voit toutes les maximes qui jusques là avoient pu être inventées par son auteur, ou par ses auteurs, pour réfuter celles du scolastique, car même on y ajouta une seconde partie, ou une correction, afin de ne rien laisser de tout ce qui pouvoit être venu en pensée à l'auteur, pendant qu'on étoit à imprimer le premier.

Mais évidemment on ne veut pas un de ces deux livres. Inutile de le vouloir, car le succès n'est là, je ne dois pas seulement, mais même volontiers efflué. Et alors il semble que leur auteur n'ait point eu d'autre dessein, en composant ce gros volume de pages inépuis, et l'instiller *Proterus*, afin d'en faire encore attendre quelque autre, sans d'empêcher que personne ne soit dans la peine d'y résister; et par ce moyen de triompher devant une populace ignorante qui croit que les livres sont d'autant meilleurs qu'ils sont plus gros, et qui croit que celui qui parle le plus haut et le plus longtemps ont toujours gain de cause.

Mais pour moi qui ne recherche point les honneurs de la populace, et qui n'ai point d'autre but que de contraindre les hommes gens et sages à une propre conscience en débattant tout ce qu'il m'est possible la vérité, j'espère de faire voir si je découvre toutes ces fautes et erreurs extraordinaires dont nos adversaires ont coutume de se servir, qui personne d'ailleurs n'aura les autres en pratique, à moins qu'il n'ait avec difficulté pour le point rouge d'être aussi de tout le monde pour un colonisateur et pour une personne qui n'aime pas la vérité. Et à vrai dire, cela n'a pas peu servi jusqu'à présent pour réduire les moins effrayés, de ce que dès le commencement de mes ouvrages

J'ai prié mes amis qui traverseroient quelque chose à reprendre dans mes écrits de me faire la faveur de m'en avertir, et qu'en même temps j'ai prié ceux que je ne manquerois pas de leur répondre; car ils ont fort bien vu qu'ils ne pouvoient rien dire de moi devant le public qu'ils ne m'eussent pu en auparavant fait savoir, sans se mettre en danger de passer pour des calomniateurs.

Mais il est arrivé néanmoins que plusieurs d'eux sont morts, et qu'ils n'ont pas tant de courage secrettement mes écrits, bien qu'en effet ils s'y trouvent rien qu'ils puissent convenir de fausseté, ou même que peut-être ils en ont même jetté les yeux; presque les mêmes que quelques uns ont composé des livres entiers, non pas à dessein de les publier, mais qui n'en ont été de la communication en particulier à des personnes crédules, et ils les ont remplis en partie de fausses raisons, mais couvertes du voile et de l'embarras des paroles, et en partie avec de vraies, mais dont ils combatoient seulement des opinions qu'ils se voyoient fausement attribuées.

Or, je les prie tous néanmoins, et les exhorte de vouloir mettre leurs écrits en lumière; car l'expérience m'a fait connaître que cela sera beaucoup mieux que d'être me les adresser à moi-même, comme je les en avois pris auparavant; cela que si par-ci par-là je ne les jurois pas dignes

de répondre, ils n'avaient pas lieu de se plaindre que je les aie mis à l'épreuve, ou de se vider l'un sur l'autre que je n'aie mis pas les malheureux; et même pour empêcher que d'autres de que je pusse les écrits ne s'élevaient l'imaginer que je leur ferois injure d'y peindre ou même sans une réponse, puisque, comme j'aurais dû dire d'abord à quelques qui parvenoit ou cela m'aurait, ils ne soient privés par ce moyen, du fruit qui leur en pourroit revenir s'ils les faisoient lire par eux-mêmes, que moi de les leur servir par moi, que moi par moi le monde, et de prévenir ainsi, prévenant les esprits de plusieurs avant que j'eusse le temps d'y répondre. Je ne veux donc point leur enlever ce fruit qu'ils espèrent de recevoir; au contraire, je ne permets point de leur répondre, si je ne trouve que leurs raisons soient telles, que je craigne qu'elles ne puissent que difficilement être résolues par ceux qui voudront à les lire; car pour ce qui est des civilisations, ou des médiocrités, et de toutes les autres choses dites lors du sujet, je crains qu'elles ne soient pour moi que contre moi, puisque je ne pourrai pas qu'elles ne soient servies dans une manière pareille à celle-ci, ainsi celle qui conda pénétrer plus de choses qu'il n'en pourra pénétrer, et qui par cela même donnera satisfaction à connaître qu'il ne cherche pas la vérité,

moins que tout son but a été que de l'empêcher ; et pourtant qu'il n'en ait jamais d'honneur.

Il ne doute point même que plusieurs hommes pour ne pas avoir leurs opinions pour suspects, n'ait perçus l'avis que plusieurs les rejettent, que par conséquent ils les ont passés pour nouvelles, et que par de pareilles, jusqu'à les ont bien entendues. Et même difficilement se pourroit-il rencontrer aucune compagnie dans laquelle, si on venoit à débiter ses opinions, il ne s'en rencontrât beaucoup plus qui jugeroient qu'on doit les rejeter, que d'autres qui croient les approuver : car la présomption et la vanité veulent qu'écrivent à dire leurs avis sur une chose qui ne nous est pas tout-à-fait connue, nous en jugeons suivant ce qui a coutume d'arriver dans une semblable rencontre. Or, il est tout de suite arrivé que l'on a voulu introduire de nouvelles opinions en philosophie lesquelles on a reçues par après d'être pas nouvelles, voire même être plus dangereuses que celles qui sont communément reçues, que ce ne seront pas sans raison, si ceux qui ne conçoivent pas mieux leurs châtiments les mêmes jugeroient qu'il les faut rejeter, et en conséquence la publication. Et pourtant, pour éviter qu'étais venus, je croirais néanmoins avoir sujet d'approuver qu'à l'exemple de cette académie dont je vous ai parlé plusieurs, elle ne feroient point

des conclusions de votre société, et généralement de tous ceux qui font profession d'enseigner, si je ne me promette de votre bonté et de votre bienveillance de vous les présenter en votre protection.

Mais d'autant que vous êtes le supérieur d'une compagnie qui peut plus facilement que beaucoup d'autres lire mes essais, dont la plus grande partie est écrite en français, je ne doute point que vous ne puissiez seul beaucoup en voir. Et je ne vous demande point ici d'autres grâces, si ce n'est que vous puissiez m'excuser le poids de les examiner, ou si vos affaires ne vous lui permettent pas, que vous n'en donniez par le vôtre ou le charge au B. P. seul, mais à d'autres plus sages, ou même préoccupés que lui. Et comme dans les jugements qui se rendent au barreau, lorsque deux ou trois hommes dignes de lui doivent avoir vu quelque chose, on les en croit plus que toute une multitude qui, portée peut-être par de simples conjectures, s'imaginent le contraire, de même je vous prie d'exposer les sentiments à ceux qui se feront fort d'entendre parfaitement les choses sur lesquelles ils porteront leur jugement. Enfin, la dernière grâce que je vous demande est que, si vous avez quelques raisons pour lesquelles vous jugiez que je dois changer le dessein que j'ai pris de publier mes Philosophes, vous daigniez prendre la peine de me les faire savoir.

Sur un petit nombre de méditations que j'ai faites en peu de temps, tous les principes de cette philosophie que je prépare; et la Diogenes et les Métréus, au fil de la main, ont pu principes les raisons de plusieurs choses particulières qui arrivent tous les jours dans le monde, font voir quelle est ma manière de raisonner sur les effets de la nature. C'est pourquoi, bien que je ne fasse pas encore paroître toute cette philosophie, faites attention que ce peu que j'en ai déjà fait voir est suffisant pour bien juger quelle elle doit être. Et je pense n'avoir pas eu beaucoup de peine d'en avoir écrit, sans être sûr d'abord quelques uns de ses secrets, que de la donner tout entière, avant qu'elle fût complète et attendue; car, pour en parler franchement, quoique je ne doute point de la vérité de ma philosophie, néanmoins pour ce que je sais que très souvent la vérité même, pour être impuissante par quelques raisons nous pouvons de nous-mêmes, peut être condamnée par des personnes sages et vertueuses, je ne suis pas entièrement sûr qu'elle soit dénuée de tout le monde, et je ne veux point la donner à ceux qui ne la comprennent point, ni contraindre personne à la recevoir. C'est pourquoi j'enverrai long temps auparavant un abrégé que je la prépare; plusieurs particuliers la souhaitent et l'attendent, mais seuls académiques à payer à la vérité qu'il la fallait céder à moi pour

carpe je sais qu'elle ne lui fait qu'à la satisfaction de son auteur, homme turbulent et peu poliétreux, je ne lui fais pas grand compte de son jugement. Mais si plusieurs autres enfants compagies ne la soulaient pas eux plus, et qu'ils eussent des raisons plus justes de ne la pas vouloir que ses partisans n'en ont de la vouloir, je ne lui fais point de doute que ne donne plutôt les raisons que ceux-ci.

Et enfin je déclare clairement que je ne feroi jamais rien de propos délibéré, ni contre le conseil des sages, contre l'autorité ou la volonté des parents. Et comme je ne doute point que le parti où vous voudrez ranger ne donne l'empire sur-dessus tous les autres, vous m'obligerez nécessairement de me mander quel est ce côté votre avis, et celui des vôtres; afin que, comme si-devant je vous ai toujours principalement honorés et respectés, je n'entreprene pas maintenant rien sans votre avis, que je pense être de quelque importance; sans vous avoir eu même temps pour conseiliers, et pour protecteurs. Je suis, etc.

persuadi qu'il contredirait aussi quelques vœux, qui donneraient sujet aux esprits de la troupe du vice, et qui auraient autant de chances que vous, d'en courir les dangers. Ce qui je me suis persuadé de cette sorte, qu'en écrivant, il y a quatre ou cinq mois, au R. P. Charles, touchant les élections du P. Bourdin, je le priai, si ses occupations le lui permettaient, qu'il examât lui-même les pièces de mon procès, qu'il vint en rendre compte, vous et vos semblables, plutôt que les assemblées de mon adversaire, et se souvenant que vous en étiez l'un, il me semble que je montrerais mieux que vous des celui de vous être de votre compagnie que j'ai l'honneur de connaître, duquel j'ai eu le plus favorable jugement. Il y a quatre ou cinq ans que vous me fîtes l'honneur de m'écrire une lettre qui me donna cette espérance, et j'en étais maintenant ravi d'en recevoir une seconde qui me la confirmait. Je vous supplie très humblement de croire que ce n'a été qu'une très grande répugnance que j'ai répondu à ces sept ou huit objections qui précèdent ma lettre au R. P. Bourdin, laquelle vous avez vue; et il m'y a fallu employer la même résolution qu'à me faire compte au lieu ou une parole, si j'y avais quelque cas auquel je neusse point de remède plus doux, car j'ai toujours eu une grande révérence et affection pour votre compagnie; mais ayant eu

Le peu d'attention qu'on avoit fait de mes écrits, en des ouvrages publiques à Paris, & j'a dessein sur et supposé que nous étant les uns les autres prières que j'étois fuites, qu'on me venoit servir de mes lettres, & moi les connaissait, afin que je les corrigeasse, plutôt qu'on de les blâmer en même absence, et ainsi m'étoit, car c'étoient à la mesure d'un linge qui pourroit me rendre ridicules auprès de ceux qui ne me connaissent pas, je n'ai pas imaginé de me faire remarquer que cela étoit je me suis servi de ma sœur extrêmement obligé au B. P. Discut de la franchise et de la probité qu'il a témoignés en cette occasion, et je ne me promettois pas moins de le servir de B. P. Filles, qui lui a rendu, bien qu'il n'en soit pas en-dehors l'honneur de la connaître; car j'ai pu que cela soit que les plus érudits en sciences et en vertu qu'on a connus de choisir pour le charge qu'il a : je crois seulement que mon adversaire n'est des amis à Paris qui fissent entendre la chose aux supérieurs d'autre lieux qu'ils s'en. Je venais m'être pour ce sujet que vous y fassiez plutôt qu'il n'étoit, car j'ai même que vous ne les rendiez ridicules. Je ne me souviens d'avoir dit que plusieurs n'entendaient pas mes Méditations, puisque même M. de Beauze y a de la difficulté; car j'étois extrêmement peu esprit, et encore qu'on les entendit, je n'étois d'être capable à la dévotion.

qu'on les approuvait, avant qu'on eût commencé d'en avoir besoin du public, ou bien qu'on se déclarât pour une philosophie, avant que de devoir toute vue et attention. Ce n'est pas cette fièvre-là que je demande, mais seulement qu'on s'abstienne de blâmer ce qu'on n'aime pas, et si on a quelque chose à dire contre ma lecture, ou contre moi, qu'on ne le veuille dire à moi-même, plutôt que d'en rendre en mon absence, et y employer des moyens qui ne peuvent tourner qu'à la honte et à la confusion de ceux qui s'en servent.

* Pour ce qui est de la distinction entre l'existence et l'existence, je ne me souviens pas du lieu où j'en ai parlé; mais je changeais bien mes propres idées, et attribuais aux quibus res ipsarum sunt attributa res non possenti; sine istis modis rerum ipsarum et modis cognoscendi. Pardonnez-moi si je change ici de langage pour éviter de m'expliquer mal. Les figures et autres sont modis proprie dicti substantiis corporum, quia istius corpus potest existere, sicut cum his figuris, sicut cum aliis; sicut cum modis, sicut cum aliis, quoniam ex diversis corporibus sunt figuris, utque isti modis possunt cum aliis

* — Ici nous n'en parlons pas de la même sorte, puisque nous faisons une distinction entre l'être et l'être, et que dans cette sorte d'être nous ne faisons que nous expliquer. Mais nous ne faisons que nous expliquer qu'il n'y a rien de tel, et que nous ne faisons que nous expliquer qu'il n'y a rien de tel.

hoc verum; ita autem, scilicet, affirmatio, dubitatio, etc., sunt veri modi in mente; existentia autem, duratio, magis et minus, et universale commune, non modi veritatis aut modi proprii dicti, ut verum etiam in Deo iustitia, misericordia, etc. Sed inter veritatis distantur et veritas, aut modi agendi, qui intelliguntur quidem alio modo rei obiecti existentiam, abstractando ab hoc, quod existat, vel non existat, et alio, considerando ipsam et existentiam; sed rei ipsa sine existentia non est nec potest esse necesse existentionem, et verum etiam aut sua duracione, vel sua magnitudine, etc. Aliquid ita dicit quidem figuram, et alio similis modo, divergen-tem propriè modalitè a substantia obiecti sui modi, vel hanc illi attributa esse minorem distinctionem, quoniam, non nisi hoc incorporeo unum modo, quoniam prius modo, et illam videri in sua non repugnante ad prius existentionem, et modum forte dicitur formalis; sed ad conclusionem erigendam, in primo parte mea philosophia, articulo 6o, in qua de ipso expresso ago, illam esse distinctionem rationis (scilicet rationis rationis); et quoniam nullum agnoscere rationis rationis, hoc est, quod non habent fundamentum in rebus (scilicet ratio quicquam potest regere et hoc fundamentum), atque in illis articulis coram rationis non alio. Nihil autem alio nisi videri in hoc modo per se diffinitum, non quod non alio distinguentur res et res co-

platonisme antique existante, le *verum idem* que sont les mêmes cogitations : les *conceps* *cogito* *trianguli*, et *substantia* *quodam* *trianguli*, *duo* *idem* *cogitationes*, *quatenus* *conceps* *triangulus*, *aliam* *obijectionem* *sumpsit*, *moduliter* *differunt*, *scilicet* *accusando* *verum* *idem* ; *sed* *conceps* *est* *de* *triangulo* *citra* *cogitationem* *veritatis*, *in* *quo* *comprehensio* *modi* *videtur*, *accusatio* *et* *reversio* *verbo* *modi* *distinguit* ; *et* *idem* *est* *de* *omnibus* *substantiis* ; *et* *nam* *idem*, *Petrus* *conceps* *homo*, *cogitatione* *quatenus* *conceps* *Petrus*, *differit* *moduliter* *ab* *eo* *que* *cogito* *homoem*, *sed* *in* *quo* *Petrus* *aliam* *aliam* *est* *conceps* *homoem*, *quatenus* *conceps* *Petrus*, *conceps*. *Sic* *igitur* *per* *nam* *idem* *tres* *distinctiones* : *veritas*, *que* *est* *inter* *duos* *substantias* ; *modum* *et* *formam*, *aliam* *veritas* *re-* *lationis* ; *que* *idem* *res*, *si* *appropinquat* *distinctioni* *veritas* *relationis*, *duos* *possunt* *modi*, *et* *duos* *idem*, *aliam* *poterit* *modum* *modum* *distingui* *ab* *aliam* ; *et* *idem*, *conceps* *per* *conceptionem* *intelligimus* *conceps* *potest* *obijectionem* *intelligi*, *per* *relationem* *veritas* *conceps*, *potest* *conceps* *intelligi*, *moduliter* *est* *idem* *intelligimus*, *moduliter* *est* *idem* *intelligimus* *distingui* *ut* : « *Sic* » *in* *figura* *et* *le* *mouvement* *sont* *des* *modi* *proprement* *dits* *de* *la* *substance* *corporelle*, *parcequede* *celle* *corps* *peut* *exister* *tantôt* *sous* *une* *figure*, *et* *tantôt* *sous* *une* *autre* ; *tantôt* *avec* *le* *mouvement*, *tantôt* *sans* *mouvement* ; *ou* *bien* *que* *ni* *cette* *figure*

¹ Veritas.

ni ce mouvement ne sauroient être sans corps. De même l'amour, la haine, l'affirmation, le doute, etc., sont de véritables modes dans l'âme; mais je ne crois pas que l'existence, la durée, la grandeur, le nombre, et tous les autres soient proprement des modes; non plus que la justice, la miséricorde, etc., en Dieu; mais on les appelle tous sans plus grand attribut, ou manière de penser; car il y a de la différence entre connaître l'essence de quelques chose, sans connaître si elle existe ou non, et imaginer ce même être comme existant; mais cette même chose ne sauroit être l'un de notre pensée sans existence, non plus que sans durée ou grandeur, etc. C'est pourquoi je dis que la figure et les autres modes sont proprement distingués modalement de la substance dont ils sont modes, et qu'entre les autres attributs il y a une moindre distinction qui ne sauroit être appelée modale, qu'en prenant le nom de mode d'une manière plus générale, comme je l'ai appelé à la fin de ma réponse sur les premières objections, et qui néanmoins peut être mieux le nom de formelles; mais pour éviter la confusion dans la première partie de ma philosophie, etc. Soit, où je traite expressément cette question, je l'appelle distinction de raison, c'est-à-dire raisonnée; et comme je ne conçois aucune distinction de raison raisonnée, c'est-à-dire qui n'est au-

confondent dans les choses, ou nous serions riez penser sans fondement, c'est pourquoi j'ai jointe pour dans cet article la note de raisonne, et la seule chose qui me paraît faire une difficulté sur cette matière est que nous ne distinguons pas entre les choses qui existent hors de notre pensée, des idées des choses qui sont dans notre pensée; ainsi lorsque je pense à l'existence d'un triangle et à son existence, ces deux pensées, en tant que pensées, même prises objectivement, diffèrent réellement en prenant le nom de mode d'être manière même générale; mais il n'en est pas de même du triangle qui existe hors de la pensée, dans lequel il me paraît clairement que l'existence et l'existence ne sont distingués en aucune façon: disons la même chose de tous les universaux; comme lorsque je dis que Pierre est homme, la pensée par laquelle je pense à Pierre diffère manifestement de celle par laquelle je pense à un homme: mais dans Pierre, homme et Pierre sont la même chose, etc. Ainsi je soutiens que trois distinctions, la réelle qui est entre deux substances, la modale et la formelle ou de raison raisonnée, qui toutes trois subsistent, en tant qu'appariées à la distinction de raison raisonnée, peuvent être appelées réelles, et en ce sens on pourra dire que l'existence est réellement distinguée de l'existence; on s'entend lorsque par l'existence nous

entendons une chose en tant qu'elle est objectivement dans l'intellect, et que par conséquent nous entendons la même chose en tant qu'elle est hors de l'intellect, il ne servirait que ces deux choses sont réellement distinctes. » Ajouté quasi toutes les controverses de la philosophie ne viennent que de ce qu'on ne s'entend pas bien les uns les autres. Encore si ce discours est trop subtil, le philosophe va partir, et ne me donne le temps que d'ajouter ici que je me tiens extrêmement votre obligé de la nouveauté que vous avez de moi, et que je suis, etc.

AU R. P. HERSHENNE.

(Lettre n° 4 du tome III.)

Mon vénérable père,

La lettre du père Yver n'est que pour m'obliger, car il y témoigne fort bien de mon parti, et dit qu'il a désiré de venir et de boucler ce qu'on avoit fait contre moi, et ajoute encore ces mots : *Je ne saurois m'empêcher de vous confier que seulement vos principes sont expliqués (sic) clairement le mystère du saint sacrement de l'autel, sans aucune*

* — Confession d'Augustin, p. 166. 2^e édition de Letour, imprimée dans Poitiers en l'an de 1790. —

causes d'accidents. Le sujet de sa lettre est sur ce qu'il suppose qu'on n'a dit qu'il a voit eu dessein de consumer mes écrits, à quoi je lui réponds que je n'en ai jamais eu parlé, et n'en ai eu aucune opinion.

Pour la raison qui fait que l'eau descend et le vin monte en deux bouteilles posées l'une sur l'autre, elle ne vient que de ce que l'eau est un peu plus pesante, et que ses parties sont de telle nature qu'elles coulent facilement contre celles du vin, sans toutefois se mêler entièrement avec elles, ainsi qu'on voit en jetant une goutte de vin clair et dans de l'eau, car on voit qu'elle se sépare en plusieurs petits filets qui se répandent çà et là avant que de se confondre entièrement avec l'eau; mais le même n'est pas de l'air, dont les parties sont de nature si différente de celles de l'eau qu'elles ne peuvent pas ainsi se mêler ensemble, mais quand il y a du l'air sous de l'eau, il dissimble en rond et fait une boule menagante, comme fait aussi l'eau quand elle est sur l'air, et pourcoiqu'il en deux bouteilles on pourroit penser au même temps par le gonflement d'une bouteille, lorsqu'il est fort étroit, de la venir que l'eau qui est dedans n'en peut sortir.

Je ne vois rien de meilleur pour convaincre ceux qui soutiennent qu'un corps passe par tous les degrés de vitesse lorsqu'il commence à se mouvoir, que de leur proposer deux corps en l'air et en l'eau.

durs, l'un fort grand qui se meurt par la force qu'on a imprimée en lui en le poussant, en sorte que le canon qui a commencé à le recevoir s'élève plus, comme un boulet de canon vole en l'air après avoir été chassé par la poudre, et un autre fort petit qui soit suspendu en l'air dans le chemin par un poids ce plus grand, et leur demander s'ils sentent que ce grand corps, par exemple le boulet de canon A étant poussé avec grande violence vers B, doit chasser devant lui ce corps B, qui se tient à rien qui l'empêche de se mouvoir; car s'ils disent que ce boulet de canon se doit arrêter contre B, ou réfléchir de l'autre côté, à cause que je suppose ces deux corps extrêmement durs, ils se rendront ridicules, puisqu'il n'y a aucune apparence que leur dixième empêche que le plus gros ne pousse le plus petit, et s'ils avouent qu'A doit pousser B, ils doivent avouer par la même raison qu'il se meut, dès le premier moment qu'il est poussé, de même vitesse que l'air A, et ainsi qu'il se pousse point par plusieurs degrés de vitesse; car s'ils disent qu'il se doit mouvoir fort lentement au premier moment qu'il est poussé, il faudra que A, qui lui ven point, se meurt aussi lentement que lui; car étant l'un deux fort dur, et se touchant l'un l'autre, celui qui sent se peut aller plus vite que celui qui pousse. Mais si celui qui sent se feroit lentement pendant un seul moment, il n'y

avec point de raison qui lui fassent par après repenser sa première vision, à cause que la pesanteur qui l'eût poussé n'agit plus; et quand un corps a été un moment sans se mouvoir, ou à se mouvoir fort lentement, c'est autant que s'il y avoit été plus long-temps.

Où j'ai calculé la force du soleil, j'ai supposé que la première fois il étoit mû de certaine vitesse, qui diminuoit au moment qu'il touchoit la boule, et qu'à la seconde fois il étoit mû de même vitesse que la première, avant de toucher la boule, et qu'en le touchant son mouvement diminuoit tel-les, à cause qu'il trouvoit moins de résistance, mais il faut aussi supposer que l'air n'aidé au mouvement à ces mouvemens. Je n'ai plus de loisir que pour vous dire que je suis, etc.

AU H. P. MERSENNE *.

(Lettre sup- du tom. II)

Bien aimé à mon frère,

Je ne suis pas maître d'avoir appris des nouvelles.

* C'est lettre est dans les *Œuvres* de M. Mersenne, Voy. la p.^{re} des manuscrits de Lutèce.

Le livre de N. Yonin, auteur, mais est-ce la
première fois qu'il va les poésies feuilleter, il l'institute
Philosophie Carminée : il est servicaux mais une
fois qu'il a certain ouvrage que vous avez vu il y
a deux ans; et je ne désespère y répondre au mal
muet, si je ne regardez que mon propre intérêt :
mais parcequ'il gouverne le monde péuple en une
ville où il y a quantité d'hommes gens qui ne
valent de rien, et qui sont bien plus que non
intérêt d'ailleurs, je suis contraint de lui répondre
en leur faveur, et j'espère faire imprimer une re-
ponse aussitôt que les son livre; car elle sera
courte, et son livre fort gros et si peu croyable,
qu'après en avoir examiné les poésies feuilleter,
et avoir peu attention de la de lui dire tout ce que
je crois lui devoir dire, je m'explique tout le
reste comme indigne même que je le lise. En la
quarante-quatrième page, où il parle des rimes im-
probables dont il dit que l'existence le monde, il a
ces mots : *Di versus autem quoniam hinc sunt liquet,*
affanti atque sperare nihil me debet hinc inven-
tum esse circa destructione de transmutantibus ;
estus cavens ut remaneant religioni fore
profiteri, in gratia estis patrum scriptis. Per,
ad quoniam ayllum fugit, que ab his defuncti poete
contra christianismum Hermetum, aliquos theopos
et philosophos gelles, a quibus infelices plagas panti-

* Yonin.

autres personnes, pour et dissimuler qu'on On vous croyait qu'il pensait en ce que vous avez vu dans les thèses qu'il a faites touchant les *premières* substantielles, on il disait que vous insistiez contre moi, maintenant que vous m'ayez, ce me semble, assuré que vous lui en avez fait des reproches. Je ne conteste pas vous prier de vous adresser ici en ma querelle, si ce n'est que vous y soyez entièrement disposé de vous-même; car j'ai tant d'autres choses à lui dire pour montrer qu'il n'est en ce qu'il avance, que je n'en ai pas à cela près, mais si vous y êtes disposé, faites un moyen très efficace pour la confusion, si par exemple vous lui ferriez une lettre fort courte¹, où vous lui demandiez qu'on vous a écrit qu'il y a eu une contestation avec la messe, en la 42^e page chapel vous en avez, etc. Lequel vous a fort demandé, parceque, ayant eu entendu qu'il avait une quelque chose de sensible en ses thèses, vous lui avez écrit pour le débattre, etc.; et mais que vous insistiez sur cela en cette lettre qu'il vous avait déjà écrit si j'en deux ou trois ans, pour vous indiquer les choses contre moi; mais que vous lui avez répondu que vous lui seriez très volontiers si vous en aviez sujet, et si'il vous venait moyen de m'indiquer de ce que lui ou les deux auroient pu trouver à reprendre en ces écrits, et que lui ne vous ayant rien

¹ = *Voilà la lettre de M. Moreau à Letienne.*

réponds à cela, dis-tu vas-t'en : j'ai que d'être seulement par malincois qu'il vaudrait vous écrire contre moi, mais à cet usage lui écrivis au lieu de lettre et me l'envoyas couvert par lui adresser, et me blâmez que vous disiez que qu'il écrit de vous, etc. Si vous m'envoyas une telle lettre, et que je la fusse singulière, cela lui tenoit tout son crédit. Mais je serois très averti de vous être persécuté, ou que vous fussiez certains d'être votre inclination; et vous pourriez m'être sûrs d'être, car cette pensée d'une telle lettre ne m'est venue au esprit que depuis que je continuais à vous en écrire.

Ce que j'ai dit d'un boulet de canon parfaitement dur, qui remonte un autre corps plus petit, et aussi parfaitement dur, ce n'étoit pas pour prouver qu'il y a de tels corps parfaitement durs sur la terre, mais seulement pour dire que les lois de la nature ne requièrent point que les corps qui commencent à se mouvoir passent par tous les degrés de vitesse : car si elles ne le requièrent point ou ceux qui sont parfaitement durs, il n'y a point de raison pourquoi elles le requièrent plutôt ou non les autres.

Je vous rassure de votre expérience touchant la pesanteur de l'air; mais il seroit bon que je vous en prouvassent que vous y êtes abusés, et qu'il n'y a point de pesanteur; car je la trouve nulle.



ment grande si elle est à l'eau comme deux
cent vingt-cinq à cinquante, qui est quel com-
mande à cet¹.

Je suis très sûr de ce que vous m'avez appris
qu'une lame de cuivre ou peu point plus écar-
tée que chaude, car c'est le principal point de
notre expérience touchant l'épingle, et da-
vant qu'il faut être bien assuré, car cela étant il n'y
a point de doute que ce qui se rend plus léger de
quatre ou cinq grains étant chaude que froide, est
la seule condition de l'air qui est dedans, et moi
que le moyen de prouver l'air est troué. Je voudrais
bien aussi que vous prouviez qu'il est, lorsque l'é-
pingle est entièrement chaude, elle attire de l'eau
seule que vous laissez en vase clos, ou bien si elle
attend quelque temps, mais que vous m'avez
assuré : ce qui peut se voir fort aisément en la te-
nant en équilibre en la balance; car si elle attire,
elle s'enfonceira nécessairement plus avant dans l'eau,
à cause qu'elle deviendra plus pesante.

Je ne puis deviner si l'air ordinaire se peut plus
raffiner que commander par les lois naturelles, car

¹ « Si l'on se peut à cet égard, pourquoi je n'ai pu le faire en même
temps, mais je n'ai pu le faire de même, car si l'on se peut à cet égard,
les lois de la nature sont les mêmes, car si l'on se peut à cet égard,
les lois de la nature sont les mêmes, car si l'on se peut à cet égard, »

« Les lois de la nature sont les mêmes, car si l'on se peut à cet égard,
les lois de la nature sont les mêmes, car si l'on se peut à cet égard, »

c'est une question purement de fait; mais par une force analogique ou surmatérielle, il est certain qu'il peut être ramené à l'indifférent, au lieu qu'il ne peut être considéré que jusqu'à ce qu'il n'est plus de force, et que toute la matière solide qui les remplit ne soit changée de sa résistance en quelle proportion doit être augmentée la force pour le rendre de plus en plus, ainsi que c'est le même qu'il tendre en soi, excepté qu'il peut y avoir des applications plus fortes pour condenser l'air, ou en qu'on n'a pas besoin de représenter tout l'air déjà condensé, mais seulement une petite partie, au lieu qu'à chaque moment qu'on veut plier un air plus qu'il n'est déjà plié, il faut rendre toute la force qu'on a que à le plier jusqu'à là, pour le rendre en ce même point, et quelquefois de plus pour le plier davantage.

Je crois que deux corps de même matière poussés de bas en haut, et commençant à monter du même vitesse, n'iront jamais à haut l'un que l'autre, car l'air résistera toujours davantage au plus léger.

Ce qui fait qu'un soufflet s'empêche d'être horsqu'on l'ouvre, c'est qu'en l'ouvrant on change l'air du lieu où entre le dessous du soufflet qu'on lève, et que cet air ne trouve aucune place où aller au tout le reste du monde, ainsi qu'il eût pu se défaire de se souffler; car ce supposé il n'y a point de vide pour recevoir cet air en aucun lieu du monde.

Je viens à votre seconde lettre, que j'ai reçue
 quasi aussitôt que l'autre; et principalement pour
 ce qu'il vous plaît d'employer ce verbe *dérivé* quel-
 que chose de ce que j'ai écrit des *matémathes*, je
 n'en reviens entièrement à votre dissertation, et
 vous avez pouvoir d'en faire tout ainsi qu'il vous
 plaira; plusieurs l'ont déjà vu en ce pays, et même
 en cet ouvrage. Or la raison qui fait que je reprends
 ceux qui se servent de la même pour expliquer
 la force du lever, et autres semblables, n'est pas
 que je n'aie que la même proportion de choses ne
 s'y rencontrent jamais, mais parceque cette si-
 tuation ne comprend pas la raison pour laquelle la
 force augmente ou diminue, comme fait la quan-
 tité de l'espace; et qu'il y a plusieurs autres chos-
 es à considérer touchant la vitesse qui ne sont
 pas liées à expliquer. Comme, pourquoi vous
 dites qu'un frottement peut élever un poids de A
 en F en un moment, le pourra aussi élever en un
 moment de A en G, si elle est double, je n'en
 vois nullement la raison, et je crois que vous pour-
 rez aisément exprimer la contrainte, si ayant
 une balance en équilibre vous mettez dessus le
 moindre poids qui la puisse faire incliner; car
 alors elle inclinera fort lentement, au lieu que
 si vous y mettez le double de ce même poids, elle
 inclinera bien plus de deux fois avec vite, et au
 contraire, prenant un échantillon en votre main, vous

le pauvre homme ou femme, de la même façon qu'il pourrait descendre de son nidite dans l'air et venir le baiser tomber, sans qu'il vous y fût le remplacer aucune fois, excepté celle qu'il fait pour le contraire; mais pour le hauser ou baisser deux fois plus vite, il vous y tendra employer quelque force qui sera plus double que l'autre, puisqu'elle était nulle.

Je n'ai point besoin pour maintenant de voir la Géométrie de M. Fermat. Pour ma Philosophie, je commencerai à la lire imprimer cet été; mais je ne puis dire quand on la pourra voir, car cela dépend des sœurs, et vous savez que la Disquisition est plus d'un an sous la presse. Je suis, etc.

LE H. P. VERSÈNNE

A M. VOLTEN.

MAISON DE M. VOLTEN A VERSÈNNE *

(Versen)

Monsieur,

Je vous écris depuis quelque temps à propos

* Cette lettre est écrite à Versen, et à l'âge de 17 ans, lorsque l'auteur
est à Versen, et que son père est à Versen, et que son père est à Versen.

que vous aviez mis bas les armes, et que vous vous étiez entièrement défilé de cet esprit contestataire que vous étiez parvenu à avoir contre M. Desrochers, comme ayant perdu tout-à-fait l'espérance de pouvoir rien obtenir contre sa philosophie; car ce qui n'était devenu possible, et avait à prendre la place pour servir contre cette nouvelle doctrine, je voyais néanmoins, quelques mois après d'en me, si vous n'y voyez rien, de qui vous étiez aussi personnellement secouru, ou en l'occurrence ou peut-être pour jouter à ce que je pourrais maintenant opposer à l'ouvrage. Mais ayant eu l'honneur, depuis peu, que vous m'avez deviné de composer un livre entier, pour combattre de toutes vos forces cette nouvelle façon de philosopher, et que dans l'idée de ce livre vous promettiez que dans peu on ne verrait plus élever contre elle, j'ai cru qu'il était de mon devoir de vous avertir de ce que je pense à cet égard, et même de ce que j'ai toujours pensé de cette philosophie.

Finalement donc, après avoir lu plusieurs fois (comme l'avis de l'auteur) les six mémoires qu'il a écrits touchant la philosophie, je lui propose ces objections qu'il a mises au second rang (ce qui suit est à lui sans plus être mon, car

¹ Journal 1822, M. Desrochers (révisé) et P. Desrochers (avis) ont écrits ces six mémoires depuis le 1^{er} décembre 1822 jusqu'au 1^{er} janvier 1823.

il ne voit pas d'être effrayé lui-même), auxquelles j'ai encore depuis peu ajouté les atomes, à quoi il a fait la réponse que vous avez existemment entre les mains, et qui n'a servi en aucune sorte, de voir qu'un homme qui n'a point étudié en théologie, y ait répondu si particulièrement. Ce que considérant en moi-même, et relisant de nouveau mes anciennes méditations et les réponses qu'il a faites aux quarante obligations, qui sont très subtiles, j'ai vu que Dieu avait été en ce grand homme une lumière toute particulière, que j'ai trouvée depuis si conforme à l'esprit et à la doctrine du grand saint Augustin, que je remarque presque les mêmes choses dans les écrits de l'un que dans les écrits de l'autre. Car, par exemple, quelle différence y a-t-il entre ce que dit St. Descartes en sa préface au lecteur : « La sorte que j'ai vue que nous nous conservons que nos esprits sont faits, et que Dieu est incompréhensible et infini, toutes ces choses ne vous font plus aucune difficulté; et ce que dit saint Augustin en sa *Trinité* : Car celui qui est capable de bien discerner et de résoudre les plus grands doutes, qui pousse et qui découvre tous les ténements, qui résout et qui est au-dessus de toute la sagesse humaine, quand il vient à contempler la Divinité, il se trouve si obscur de l'éclat de sa lumière, que, tout tremblant, il se détourne les yeux, et se cache en fuyant dans l'obscurité des secrets de la nature,

où, après s'être rompu la tête à discuter les valeurs de ses syllogismes, et raisonnellement, tout épuisé et confus, il se tait et se rendonne au silence?

Secondement, je sais que dans toutes ses réponses son esprit se sentait si bien, et qu'il est si ferme sur ses principes, et de plus, qu'il est si charitable, et qu'il inspire si doucement l'amour de Dieu, que je ne puis me persuader que cette philosophie ait toujours eu pour sa base et le fondement de la vraie religion.

En troisième lieu, demandant directement à l'auteur des questions objectives, qui est estimé en des plus nobles philosophes, et l'un des plus grands théologiens de cette localité, s'il n'aurait rien à répondre aux réponses qui lui avaient été faites, il me répondit que non, et qu'il se sentait pleinement satisfait; et même qu'il avait enseigné et publiquement soutenu la même philosophie, qui avait été fortement combattue, en pleine assemblée, par un très grand nombre de savants personnages, sans qu'elle n'eût pu être vaincue ou même ébranlée. Et après avoir vu cet excellent philosophe soutenir comme il fait, que cette doctrine se peut être contrainte que par celui qui l'a véritablement comprise, et l'avoir ainsi vu conclure par

(4) 111111

me râlons nous ceux qui lui ont voulu faire des-
tance, je me suis d'abord plus confiné dans la
pensée que cette philosophie et l'agon de philoso-
phie est véritable, et qu'avec le temps elle se fera
par sa lumière. Attendant donc, maintenant ,
qu'il lui aie lui même un jour, puisque nous ac-
cisons maintenant grâce de vouloir porter jugement
d'une chose que nous ne connaissons point, et de
vous, j'écris pour moi, s'il continue comme il a
commencé, qu'il me semble déjà que je puis être
sûr qu'il s'occupe des qui se s'occupe avec Pla-
ton et Aristote, parce qu'ils aient bien entendu,
et à qui on aie des devoirs, tant Augustin, ne
peut sentir, en sorte que plus les hommes ont
arrivé dans la doctrine de saint Augustin, et plus
seu-t-il disposé à redonner la philosophie de
M. Descartes.

En quatrième lieu, les écrits particuliers que
j'ai vus de lui, où il résout plusieurs questions
de philosophie et de physique, m'ont laissé une
si haute estime de la subtilité et de la subtili-
tété de son esprit, que j'ai peine à croire que
jamais personne ait eu une si grande connaissance
des choses naturelles. Et je ne puis comprendre
comment vous ayez combattu sa philosophie
sans l'avoir vue. Quel qu'il en soit, j'ai grand
deux de voir votre ouvrage, et si j'y trouve quel-
que chose de moi, bien que peut-être il soit com-

traire à ses principes, ne doute point que je ne l'embrasse, et que je ne le serve. Cependant je vous prie de me tenir pour un de vos serviteurs, etc.

ANNÉE 1645.

A MONSIEUR ***.

(Lettre n^o 5 du tome II.)

MONSIEUR,

J'ai daigné de répondre à la question que vous m'avez fait l'honneur de me proposer, afin de rendre véritable l'opinion que le R. P. Mercurius a eue de moi, à savoir que j'y répondrois en votre considération le plus exactement que je pourrois ; et pourquoy je ne me fais point ses explications que je n'aie point faites moi-même. J'ai bien fait un tas de deux pieds pour ce sujet, mais j'ai si peu de main, et les urines font si mal ce qu'on leur commande, que j'en ai pu apprendre autre chose, sinon que pour faire sentir l'usage vous avez que dit le P. Mercurius, le trou par où elle sort se

* - Cette lettre est insérée à III de l'opuscule, et finit de l'opuscule 242. Page les caractéristiques de la lettre 1645.

deût avoir qu'un tiers le diamètre d'une ligne ; on verra que s'il est plus étroit ou plus large, c'est au tant par sa ligne, sur quel j'ai fondé les raisonnemens que vous verrez ici, et que moi voudrais si vainement si je pensais que le mouvement perpétuel d'Antimachus le fût même ; je ne douterais point que celui qui en est l'auteur n'eût beaucoup travaillé (2) car on a débité millions d'écus dont je crains qu'il n'ait aucune réserve pour l'acheter.

La lettre* que vous m'avez fait le faveur de m'adresser m'a été mise en doute que vous seriez peut-être allé à Groningue, mais cela m'a fait réfléchir jusqu'à hier jure, que j'ai vu M. H. qui m'a dit qu'il ne doutait point que vous ne fusiez encore à H. puisque en mal (mais vous peuviez, s'il vous plaît, la copie des trois premières feuilles de ce que j'imprime avant vous, car puisque vous ne les avez point encore vues il y a un mois, je juge que vous ne les avez pas vues depuis. On m'a mandé qu'il est impossible d'en tirer aucune copie de la bibliothèque, et même l'on m'a recommandé avec tout d'insistance l'impression de ces trois feuilles, que j'ai gardé en quelques seraines entre mes mains, qu'il me faillit renvoyer, et si ne m'en est resté que

* = On envoie de cette lettre une copie à l'abbé de la Haye, pour la copier pour le f. 10.

* = Cette lettre est adressée à M. Bernard Democrite, d'après une lettre de M. de la Haye, en vertu de laquelle, on a pu avoir que les deux de la lettre, car d'après que, maintenant on n'a pu l'obtenir et il n'est de la lettre de Democrite.

vous copie, laquelle je vous prie de ne point faire voir à d'autre, à cause que je ne voudrais pas qu'on en reconnût l'écriture, ou qu'on sût elle n'est venue; et je vous puis dire en vérité que je ne le sçis pas moi-même. Si vous avez dessein d'y répondre, il est bon que vous voyez des si souvent le latin qu'on a mis à vous attendre: car trois feuilles étaient restées, et sont venues de je ne sais où; mais depuis on a retenu soigneusement tous les exemplaires, et on l'imprime maintenant en plusieurs lieux, en votre libairie que celle de l'université, où l'imprime aussi le livre contre moi, mais que je n'ai la cause de ce changement, sinon que je conjecture de là que plusieurs de la ville ne veulent pas autoriser cette impression. Mais après que ce livre contre vous paraîtra, environ vingt feuilles, en que j'achèverais, si je pensais que l'auteur s'y voulût mettre que de bonnes choses, mais sachant combien il en abonde en ce genre d'écrits, je ne m'en donne aucunement. Je ne puis mieux assurer et que je le feroi, à cause que je ne vous sçis déterminer que je n'aie vu la conclusion du livre : d'autre moi, et en rassurer qu'il ne s'achèvera point que celui qui est contre vous ne soit publié. Mais à cause que je crain qu'on se saurait l'un l'autre de fait

¹ *De philosophia christiana, seu christianismi metaphisica Philosophia etc.*

pres, mon opinion est que j'emploierai deux ou trois pages en six réponses, pour dire mon avis de votre différent, puisque rien ne l'aura pas dérangé; et ce qui m'y oblige le plus, est que ce qui s'écrira sera publié ou tenu ou se flaccant; car je crois qu'il est à propos que le peuple soit débarrassé de la trop bonne opinion qu'il a de son homme.

Soit le triangle AB^* long de quatre pieds, dont la quatrième partie est BE . On a trouvé par expérience que lorsque'il est plein d'eau jusqu'au haut, son jet horizontal est BD , et lorsque'il n'est plein que jusqu'à F , ce jet horizontal est BC , ces trois jets BD étant perpendiculaire à l'horizon, BD est double de BC . On a trouvé aussi que le jet vertical de B vers A est de huit pouces lorsque ce triangle n'est plein que jusqu'à F , mais qu'il est de trois pieds et $\frac{1}{2}$ lorsque ce triangle est tout plein, et on en demande le raison.

Sur quoi je considère que la nature du mouvement est telle, que lorsqu'un corps a commencé à se mouvoir, cela suffit pour faire qu'il continue toujours après avec la même vitesse et en même ligne droite, jusqu'à ce qu'il soit arrêté, ou détourné par quelque autre cause.

* - Ici dans le manuscrit de la Bibliothèque de la Ville de Paris, on lit : la quatrième partie de la base AB , des Expériences sur les jets d'eau. »

- Figure 2

Je considère aussi touchant le pesanteur, qu'elle suppose le vitesse des corps qu'elle fait descendre, presque en même raison que sont les temps pendant lesquels ils descendent, ce veut que si une goutte d'eau descend pendant deux minutes d'écouler, elle en presque deux fois aussi vite à la fin de la seconde, qu'à la fin de la première; d'où il suit que le chemin qu'elle fait est presque en raison double du temps; c'est-à-dire que, si pendant la première minute elle descend de la hauteur d'un pied, pendant la première et la seconde ensemble elle doit descendre de la hauteur de quatre pieds. Ce qui s'explique aisément par le triangle AHC , dont le côté AD représente la première minute, le côté DE la vitesse qu'elle l'aura à la fin de cette première minute, et l'espace ADE représente le chemin qu'elle fait cependant, qui est la longueur d'un pied. Puis DE représente la seconde minute, EC la vitesse de l'eau en cette seconde minute, qui est double de la précédente, et l'espace $DECB$ le chemin, qui est triple du précédent. Et on y peut aussi remarquer que si cette goutte d'eau continuait à se mouvoir sans quelque autre obstacle, avec la vitesse qu'elle a acquise par ce descente d'un pied de haut, pendant la première minute, mais que un pesanteur lui eût été après cela, elle l'eût pendant une minute le

« figure »

chemin représenté par le rectangle DEFG, qui est de deux pieds. Mais si elle continue à se mouvoir pendant deux minutes, avec la vitesse qu'elle a acquise en descendant de quatre pieds, elle fera le chemin représenté par le rectangle ABFG, qui est de huit pieds.

De plus, je considère que puisque une goutte d'eau après être descendue quatre pieds a le double de la vitesse qu'elle a n'étant descendue que d'un pied, l'eau qui sort par B du tuyau AB en doit sortir deux fois aussi vite quand il est tout plein, que quand il n'est plein que jusqu'à F. Car il n'y a point de doute que les premières gouttes de cette eau se mettent aussi vite que les suivantes, pourvu qu'on suppose que le tuyau demeure toujours cependant également plein; et, si on prend garde que l'eau sort de ce tuyau par le trou B, il n'est pas besoin que toute celle qu'il contient se mette pour ce sujet, mais seulement que toutes les gouttes qui composent un petit cylindre, dont la base est le trou B, et qui s'étend jusqu'au bout du tuyau, descendent l'une après l'autre, en conservant toujours que la goutte qui est au point A, s'étend parvenue jusqu'à B, aura acquise en descendant d'A jusqu'à B le double de la vitesse qu'elle aurait acquise si elle s'était descendue que d'A; et par conséquent que lorsqu'elle sort par B, elle se meut deux fois aussi vite quand

le rayon est plein à la hauteur de quatre pieds, que quand il n'est plein qu'à la hauteur d'un pied, et que c'est le même de tous les autres, puisqu'elles se mesurent toutes de même façon. Ensuite de quel je remarque aussi que les cylindres d'eau, ou de quelque autre matière que ce soit, dès le premier moment qu'ils commencent à descendre, se mesurent d'autant plus vite qu'ils sont plus longs, ou raison sans-doute de leur longueur, c'est-à-dire qu'un cylindre de quatre pieds aura deux fois autant de vitesse qu'un d'un pied, et un de neuf pieds en aura trois fois autant; et le même se peut entendre à proportion de tous les autres corps, qui plus ils ont de diamètre, selon le même qu'ils descendent, plus ils descendent vite. Car, lorsque la première partie d'eau sort par le trou B, tout le cylindre d'eau FF ou AB descend en même temps, et celui-ci descend deux fois plus vite que celui-là; ce qui ne trouble point les proportions du triangle que j'ai tantôt proposé; mais seulement au lieu de la condition communément simple superficielle, on lui doit attribuer une épaisseur comme AI ou BK, qui représente la vitesse qu'à chaque corps au premier moment qu'il commence à descendre, en sorte que si ce corps est un cylindre qui ait quatre pieds de longueur, il faut faire le côté AI deux fois aussi long que si

• Figure 3.

un cylindre n'irait qu'un pied; et penser que pendant tout le temps qu'il descend, il fait toujours deux fois autant de chemin; et c'est le même d'une goutte d'eau, dont le diamètre est quadruple d'une autre, à savoir qu'elle descend deux fois aussi vite que cette autre. Enfin je considère souvent la nature de l'eau, que ses parties ont quelques bulles ou vides elles, qui font qu'elle ne peut passer par un trou fort étroit sans perdre beaucoup de sa vitesse, et qu'elle aussi qu'elle se ramassant en petites bulles rudes, plus ou moins grosses, à raison des mouvemens qui les poussent ou qui les entraînent, mais qui ne passent pas toutefois certaines grosseurs; et que si le trou B est aussi étroit, bien que l'eau se sorte en forme d'un petit cylindre, ce cylindre se divise incessamment après en plusieurs gouttes, qui sont plus ou moins grosses, selon que le trou est plus ou moins large. Mais que cela ne permette à l'esprit que lorsqu'elle se casse est tout instantané, car elle est fort vite elle se divise toujours dans un cylindre. Ajoutons aussi que les proportions qui finissent différemment ne sont pas justes, à savoir que l'action de la pesanteur d'un pied à savoir que les corps se meuvent plus vite, et même à croire que l'air leur résiste davantage; mais je crois que la différence que cela peut causer en la descente de l'eau, dans un rayon de quatre ou cinq pieds, n'est guère au-

able. Ces choses posées, je suppose ainsi le jet horizontal du tuyau AB. Puisque chaque goutte d'eau sort deux fois aussi vite par le trou E, quand le tuyau est tout plein, que quand il n'est plein que jusqu'à F, étant conduits de B vers E par la situation de ce trou, elle doit continuer par après à se mouvoir deux fois aussi plus vite en ce sens-là ; de façon que si par ce mouvement elle arrive par exemple au point H, au bout d'une minute, quand le tuyau est tout plein, elle arrivera justement au point N, qui est la moitié de la ligne BH, au bout de la même minute, si le tuyau n'est plein que jusqu'à F ; mais avec cela elle a aussi un autre mouvement qui lui donne sa pesanteur, et qui lui qui pendant cette minute elle descend de la longueur de la ligne BH, mais que la vitesse ou l'élévation de son premier mouvement change rien en cela : c'est pourquoi ces deux mouvements la feront arriver au point L, au bout d'une minute, quand le tuyau est tout plein, et au point G, quand il n'est plein que jusqu'à F ; et même, à cause que la pesanteur lui fait faire plus de chemin pendant les dernières parties de cette minute que pendant les premières, et se en moins double de temps ; de là vient que les lignes BC et AD ne sont pas droites, mais ont la courbure d'une parabole, aussi que Galilée a fort bien remarqué : et je ne vois rien qui puisse chican-

per évidemment cette proposition double du jet horizontal, nous que peut-être le trou n'étant fait dans, des charnières de la vitesse de l'eau, quand elle se vient que d'un pied de haut, que quand elle vient de quatre pieds, et ainsi peut-on dire la ligne BC plus courte que CD, de quoi je n'ai point fait toutefois d'expériences.

Je calcule aussi le jet vertical, en considérant les deux mêmes mouvements du chaque goutte d'eau, à savoir celui de la vitesse que lui donne la hauteur du lieu d'où elle vient, lequel la fait monter également de haut en haut, avec celui de sa pesanteur, qui la fait cependant descendre aisément de haut en bas; en sorte qu'elle monte toujours pendant que la vitesse que lui donne sa pesanteur est moindre que celle de son autre mouvement, mais qu'elle commence à redescendre dès que cette vitesse surpasse l'autre, et que le plus haut point jusqu'où elle monte est celui où elles sont égales. Ainsi donc, quand le tuyau n'est plein que jusqu'à B, elle s'en va tout par le trou B la vitesse représentée ci-dessus par la ligne BE, laquelle étant constante de B vers A, par la situation du trou, lui fait faire un mouvement pendant une même le chemin représenté par le parallélogramme BCTA, qui est de deux pieds, mais pendant une même vitesse, sa pesanteur lui fait faire en descendant le chemin représenté

par le triangle ADE, qui est d'un pied, lequel étant déduit des deux pieds qu'elle monte, il reste encore un pied dont elle se trouve la moitié, produisant cette mesure, au bout de laquelle on peut tracer la droite justement la vitesse représentée par la ligne DE, c'est-à-dire égale à une autre vitesse que la flèche monte, et l'augmente toujours par après; c'est pourquoi elle ne peut monter plus haut qu'un pied, mais elle peut bien se monter pas du tout si haut, pour d'autres raisons. Tant de même, quand le rayon de quatre pieds est tout plein, chaque goutte d'eau qui se sort par le trou B, montant également avec la vitesse représentée par la ligne BC, fait en deux minutes le chemin représenté par le parallélogramme ABCE, qui est de huit pieds; et produisant ces deux mêmes minutes, se peut-être lui fait faire en descendant le chemin représenté par le triangle ABC, qui est de quatre pieds, lesquels étant déduits des huit qu'elle monte, il en reste quatre, dont elle s'est la moitié produisant ces deux minutes, au bout desquelles on peut tracer la droite justement la vitesse représentée par la ligne EC, de façon qu'elle cesse de monter; et par ce calcul le jet vertical se trouve toujours égal à la hauteur que l'eau a dans le rayon. Mais il en faut nécessairement admettre quelque chose, à savoir de la nature du fluide, car on peut faire le trou si étroit, que l'eau, perdant

quel route au même en passant par-dessus, ne
 jallera qu'à la hauteur d'un pied ou deux, quand
 le ruyau sera tout plein, et qu'elle ne jallera qu'un
 pouce ou deux, au même point du tout, mais
 coulera seulement quatre à quatre quand il ne
 sera plein que jusqu'à B. Comme au contraire
 au le peut être si large que chaque goutte d'eau
 qui en sort, étant fort grosse, se roule toute
 l'eau étant jointe ensemble comme une masse,
 mais une pesanteur beaucoup plus grande que
 celle que j'ai supposée en ce cas-là, proportion-
 née à la vitesse dont elle tombe, et qui l'empê-
 chera de monter si haut ; et au lieu que l'autre
 raison diminue plus le jet d'un pied que celui
 de quatre pieds, celle-ci diminue le jet et l'autre en
 autre proportion ; et si on fait le tout de multiples
 grandeurs, bien que chacune de ces deux raisons
 agisse moins, elles se lient par d'égale force uni-
 quement, à savoir qu'elles concourent toutes deux
 ensemble à déterminer la hauteur des jets : d'où je
 conclus, qu'en l'expérience proposée, où le jet
 de quatre pieds s'est élevé de trois pieds et $\frac{1}{2}$
 ou de trente-neuf pouces seulement, le jet d'un
 pied eût été de neuf pouces et $\frac{1}{2}$; si le petit jet de
 trois il se fût élevé d'un pouce et $\frac{1}{2}$ plus que
 l'autre. Il est aisé de calculer en même façon tous les
 autres jets d'eau qui sortent par les lignes courbes qu'ils
 forment, et de trouver les lignes courbes qu'ils

descendre, mais on ne s'en a pas tant demandé.

Précisément, pour le jet horizontal, je considère entre-phases-sons que, lorsque le tuyau est tout plein, l'eau se sort communément deux fois aussi vite par le trou B que lorsqu'il n'est plein que jusqu'à F, et que le mouvement qu'elle a en sortant ainsi par ce trou la porte de BE vers ED, ou BG, sans empêcher celui de se poursuivre, qui la porte de BE vers HD. Or si il se trouvait que puisque l'eau remplit autant de temps à descendre de BE jusqu'à HD, qu'elle fait aller BE jusqu'à BG, on sent que ces deux mouvements joints ensemble la portant de B à G, lorsqu'il sera tout plein elle ne doit employer ni plus ni moins de temps qu'auquarrent à descendre de BE jusqu'à HD, à cause qu'elle n'a que la même pesanteur; mais que pendant ce même temps elle doit aller deux fois aussi loin de BE vers ED, à cause qu'elle se meut deux fois aussi vite en ce sens-là, et ainsi que ces deux mouvements la doivent porter de B à D.

Puis, pour le jet vertical, je considère en même façon que la force dont l'eau sort par le trou B la fait monter environ deux fois aussi vite que B vers A quand le tuyau est tout plein que quand il n'est plein que jusqu'à F, et que cependant se poursuivant la fait descendre, sans que ces deux mouvements se confondent. Mais je considère outre cela que se poursuivant on la meut pas toujours

2

également vite, et qu'elle augmente par degrés la vitesse qu'elle lui donne; en sorte que si, par exemple, en une minute de temps elle lui donne dix degrés de vitesse, au bout d'autant elle lui en doit donner vingt. Cela posé, pour bien entendre l'effet de ces deux mouvements, je compare celui qui fait monter chaque goutte d'eau de h vers A , et qui n'est pas plus vite ni plus lent au commencement qu'à la fin, avec celui dont on peut hausser le bâton HQ vers B , et le pistonner qui fait cependant descendre cette goutte d'eau d' A vers B , d'une vitesse inégale, et plus grande à la fin qu'au commencement, avec celui qu'on peut imaginer qu'aurait une boue qui marcherait le long de ce bâton de F vers Q , un instant temps qu'on le hausserait vers B . Car si cette boue descendait toujours de même vitesse le long de ce bâton, et que sa vitesse fût égale à celle dont on hausserait le bâton, il est évident que ces deux mouvements feroient que la goutte descendrait toujours vis-à-vis du point B , et que si sa vitesse est moindre que celle du bâton elle monterait toujours vers B , et enfin que si sa vitesse fût plus grande que celle du bâton, elle descendrait toujours au-dessous de B . Mais en la supposant inégale, on voit que, par exemple, au premier pas que fait cette boue, elle n'a qu'un degré de vitesse, au second deux, au troisième trois, etc., pendant qu'elle se meut moins vite que

le bâton , il s'en fait toujours hausser vers B , et au point où elle commence à se mouvoir plus vite , elle commence à descendre , comme fait aussi chaque goutte d'eau. Maintenant , pour savoir quelle doit être la proportion de ces deux mouvements , pour faire que le foudre , augmentant toujours sa vitesse de même façon , se mette que jusqu'à huit pouces , pendant que le bâton sera haussé lentement , et qu'elle monte jusqu'à trois pendant ; lorsqu'il sera haussé deux fois aussi vite , je me sera d'un pou d'alphabet ; et je pour huit pouces plus x pour la ligne LL , à la hauteur de laquelle j'imagine qu'un filon de bâton PQ pendant une minute de temps , pendant laquelle minute le foudre descend de F vers Q , de la longueur de la ligne LL , que je suppose x , en augmentant toujours sa vitesse , en sorte qu'au bout de cette minute elle descend parfaitement aussi vite que le bâton monte , et lorsqu'elle sera après elle descend plus vite : c'est pourquoi elle ne marque point au-delà du point B , que je suppose être l'orgue de B de huit pouces. Après cela je suppose aussi : Puisque le bâton étant haussé hautement a ascendi à la longueur de huit pouces plus x en une minute , lorsqu'il sera haussé deux fois aussi vite il doit monter seize pouces plus deux x pendant une minute , et trente-deux pouces plus quatre x pendant deux minutes. Et puisque le foudre a employé une minute de temps pour ar-

quatrième son vitesse égale à celle dont la balle était lancée auparavant, et qu'elle se descendait auparavant de la longueur de la ligne x , elle doit employer deux minutes pour se déplacer une égale à celle dont il est ici maintenant, qui est double de la précédente, et pendant ces deux minutes elle doit descendre à la longueur de quatre x ; car, puisque sa vitesse diminue en cette façon, elle doit faire trois fois autant de chemin en la seconde minute qu'en la première. Et ainsi, etc.

LU K. P. MERSENNE¹.

(Lettre n° du tome II.)

Mes trèschers amis,

J'ai reçu trois de vos lettres depuis huit jours, dont l'une est datée du 15 février, l'autre du 7, l'autre du 14 mars. Vous me mandez en la première que le père Yvelin vous a écrit que je ne lui avais point fait de réponse, dont je m'étonne; car il y a environ deux mois que j'ai reçu une lettre de sa part, que vous me mandiez se souvenir de qui elle

¹ 1641. Mm. Cinq lettres en une espèce de lettre, la fin des manuscrits de l'édition.

venait; je vous envoie au même voyage ces lettres pour lui, et vous mande que le lettre que vous m'avez envoyée vient de sa part. Je vous prie de sçavoir à vous souvenir si vous l'avez reçue; et me le mander. Il faudroit que ceux de Paris fussent venus sans les envoyer, et je crois que je vous avois adressé sans au même voyage des lettres pour Roman, dont je n'ai point eu aussi de réponse; si je pensois qu'elle n'eussent point été adressées, il m'en faudroit sçavoir d'autre, de vous voyez par hazard le père R., sans la pousser outre, s'il vous plaît, que je suis véritablement homme de parole, mais que je ne sache point les avoir remises.

Soit $ABCD$ une planche de bois inclinée sur l'horizon AE , ou EF , de quatre-vingt degrés, laquelle on imagine être élevée de AE vers CD , tous jours d'une même vitesse, et qu'elle garde toujours cependant la même inclination, et que pendant qu'elle est ainsi élevée il y a dessus une femme qui descend de C vers G perpendiculairement sur l'horizon, et marchant d'un pas égal, et augmentant sa vitesse, en même raison que les corps pesants, et que lorsque CD , l'extrémité de cette planche, étoit où est maintenant AE , la femme étoit au point G , et commençoit à descendre vers G . Mais pourcroira-t-elle commençant elle ne desce-

doit pas à cet effet que la planche monnaie, elle a demandé quelque temps ses fléchisseurs; et ces deux mouvements lui ont fait donner la ligne courbe AB_1 au-dessus de laquelle est cette ligne, il ne faut que saisir le caduc pour la trouver.

Pour les cylindres de bois, on utilise surtout, dont l'un soit quatre fois aussi long que l'autre, je ne puis croire qu'ils disparaissent également vite, pourvu qu'ils touchent toujours entre un bout en bas et l'autre en haut, mais pourroient-ils peut-être varier étant en filer, et que le moins doit servir au corps d'autres figures, etc. *Il est raisonnable.*

Le P. B. ne semble pas tout-à-fait jact, et je n'ai rien à répondre à son billet, car je ne lui ai rien promis, et si j'ai fait quelques offres sans succès, pendant qu'il ne les avait point acceptées, je ne leur suis point tenu reconnaissant de succès.

Monsieur l'opérateur touchant les questions que vous me proposez dépend de deux principes de physique, lesquels je dois ici établir, avant que de le pouvoir employer. Le premier est que je ne suppose aucune possible réalité en la nature qui soient opposées à la satisfaction comme de petites lettres à leurs corps, et qui ne puissent être séparées par la puissance divine; et ainsi le statistique peut

11. « Ces enfants, Joseph et Marie la Vierge, ont une espérance de 100 ans, ce n'est pas à dire qu'ils mourront à cet âge, mais qu'ils auront 100 ans de vie. »

giles de réalité au mouvement, et à toutes ces autres qualités de la substance qu'on accorde des particularités, que communément les philosophes ont attribuées à la figure, laquelle ils ne accordent pas particulièrement mêmes, mais seulement accident. La principale raison qui me fait rejeter ces qualités accidentelles, est que je ne vois pas que l'essence humaine ait en ses mêmes notions ou mêmes idées particulières pour les conserver; de façon qu'en les concevant, et en montrant qu'il y en a, on montre une chose qu'on ne conçoit pas, et on ne s'entend pas soi-même. La seconde raison est que les philosophes n'ont supposé ces qualités réelles qu'à cause qu'ils ont cru en pouvoir expliquer autrement tous les phénomènes de la nature; et ainsi je trouve au contraire qu'on peut bien mieux les expliquer sans elles.

L'autre principe est que tout ce qui est, ou existe, demeure toujours ce l'est qu'il est, si quelque cause extérieure ne le change; en sorte que je ne crois pas qu'il puisse y avoir aucune qualité ou mode qui périsse jamais de soi-même. Ce que je prouve par la multiplicité; car Dieu, qui est l'auteur de toutes choses, étant tout parfait et immuable, il me semble répugner qu'aucune chose simple que Dieu ait créée ait en soi le principe de sa destruction; et encore un corps qui a quelque figure ne la perd jamais, si elle ne lui est ôtée par

la rencontre de quelques autres corps, aussitôt qu'il a quelques mouvements il le doit toujours reculer, si quelques causes résistent au l'impulsion, Et la chaleur, les sons, et autres telles qualités, ne me donnent aucune difficulté, à cause que ce ne sont que des mouvements qui se font dans l'air, où ils résistent devant apparemment qui les entraînent.

Or, le mouvement n'étant point une qualité réelle, mais seulement un mode, on ne peut concevoir qu'il soit autre chose que le changement par lequel un corps s'éloigne de quelques autres, et dans lequel il n'y a que deux propriétés à considérer : l'une qu'il se peut faire plus ou moins vite, l'autre qu'il se peut faire vers divers côtés ; et bien que ce changement puisse procéder de diverses causes, il est insensiblement que ces causes le déterminent vers un même côté, et le rendent également vite, lui donnent aucune diversité de nature. C'est pourquoi je ne crains pas que deux animaux égaux en matière, grandeur et figure, partant du même vaisseau, dans un même air, par une même ligne, s'entraînent vers le même côté (car si l'un commencent son mouvement à un bout de cette ligne, et l'autre à l'autre, ils ne pourraient pas dans un même air), puissent aller plus l'un que l'autre. Et l'empêchement des aires ne me donne aucune difficulté ; car la force qui est poussée par un grand arc de bois, étant plus grande et

plus légère que celle qui est pesante par un point ou d'autre, peut aller plus loin, même qu'elle ne parvienne au vif, à moins que sa pesanteur ne la presse pas tant de descendre. Mais si on demande pourquoi cette grande flèche pesante par le petit ne ira moins loin que pesante par le grand, je réponds que cela vient de ce qu'elle est pesante trop vite, elle s'acquiesce pas un égal mouvement en toutes ses parties ; car le bout dont elle est composée n'étant point parfaitement dur, la grande violence dont le bout qui touche la corde est poussé le fait rentrer un peu en dedans, et ainsi la flèche s'incurve, et il va plus vite que l'autre bout, et pourvu que le cercle le quitte avant que cet autre bout ait acquis la même vitesse, il se trouve deux divers mouvements en la flèche, l'un qui la porte en avant, et l'autre par lequel elle se rebouge, et pourvu que celui-ci est contraire au premier, il l'empêche.

Je crois aussi qu'il est impossible qu'une corde parfaitement dure, mais grosse qu'elle soit, se rencontrant en ligne droite une plus petite, mais parfaitement dure, la puisse mouvoir suivant la même ligne droite, plus vite qu'elle se meut elle-même ; mais j'ajoute que ces deux cordes ne deviendront rencontrées en ligne droite, c'est-à-dire que les centres de l'une et de l'autre devront être en la même ligne droite, selon laquelle se fait le mou-

venant. Car, par exemple, si la grosse boule B', venant en ligne droite d'A vers B, rencontre de côté la petite boule C, qu'elle fait mouvoir vers E, il n'y a point de doute qu'avant que ces boules fussent parfaitement chocs, la petite devant partir plus vite que la grosse se se mouvrait après l'avoir rencontrée; et faisant les angles ADE et CPE droits, la proportion qui est entre les lignes CP et CE est la même qui seroit entre la vitesse du boulet B et C. Or, que je suppose les centres de ces boules se sur une même plan, et ainsi qu'elles se rouleront pas sur la terre, mais qu'elles se rencontreront en l'air. Fajoute aussi que ces boules doivent être parfaitement dures, car étant de bois, ou autre matière flexible, comme sont toutes celles que nous avons sur la terre, il est évident que si la grosse H venant de G rencontre la petite K en ligne droite, et qu'elle trouve en elle de la résistance, ces deux boules se repoussent quelque peu au dessus du point I, où elles se touchent, avant que le centre de la boule K commence à se mouvoir, et ainsi elles font comme deux petits arcs, qui, se débandant aussitôt après, peuvent pousser la petite K, plus vite que la grosse se se meuvant; car H étant par exemple du bois plus gros que K, et ayant du double de mouvement, un desquels suffit à K pour le faire mou-

* Figure 3.

voir aussi vite qu'il, si elle communique en dix degrés à ces petits ares, et qu'elle les communique après à R, la boule R ira dix fois aussi vite qu'elle le, laquelle R s'arrêtera entièrement, ce qui ne peut absolument arriver, mais il arrive bien qu'elle en communique en six sept à ces petits ares, qui en donnent deux ou trois à la petite boule, et en laissent ou rendent sept ou huit à la grosse, avec laquelle elle continue vers E, ou retourne vers G, selon que ce qu'elle lui laisse de mouvement est plus ou moins que ce qu'elle lui rendant; et sans degrés en la grosse boule le font aller beaucoup plus lentement que deux en la petite.

Pour le troisième point, à savoir que le mouvement ne sauroit être s'il s'est détruit, ou plutôt changé, par quelque cause extérieure (car je ne crois pas qu'il y en ait aucune qui le détruise entièrement), je l'ai déjà établi ci-dessus comme un principe, d'où pourquoi je n'ai pas besoin d'en dire davantage. Je suis, etc.

AMSTERDAM

•
•

AU R. P. MERSENNE ¹.

(Lettre est datée de H)

Mon vénérable père,

Je ne sais comment vous dirai vos lettres, mais j'en ai reçu une il y a huit jours du deuxième février et aujourd'hui une autre du premier, en laquelle il y en avoit une de M. Picot ; et il y a quinze jours que M. Zarlischon m'a envoyé le dessin du jardin, auquel je vous remercie, et j'en remercie aussi très humblement M. Hardy, qui, comme j'apprends par votre lettre, en a déjà pris le soin en l'absence de M. Picot : quand nous aurons encore l'autre dessin que vous me faites espérer, nous en aurons tout ce que nous en désirons. Mais je vous prie de savoir de ceux qui les ont faits, qui sont le jardinier du Luxembourg et celui des Tuileries, à quel prix ils les ont eus, et leur dire qu'ils n'en prennent point d'argent que de vous ; car s'il étoit que je n'eusse eu qu'il leur faut, je ne manquerois de vous l'envoyer ; au lieu si M. Picot en a déjà

¹ Cette lettre est datée d'Hydroun, le 21 février 1644. Voyez la fin des manuscrits de Galilée.

peuple, je serai bien aise de savoir ce que je lui dois pour cela.

L'eau monte le long d'une surface de diap, tous de même qu'un rayon courbé; car on trempe promptement fort en diap dans l'eau, et il ne pourroit servir de filon sans cela; mais les parties extérieures de l'eau dont il est mouillé s'engagent tellement entre ses filons, qu'elles y sont comme une petite peau par laquelle l'air ne peut entrer, et cependant les intérieures se suivent les uns des autres, coulant vers le côté du diap qui descend le plus bas en même façon que dans un tuyau. Mais si nous demandons comment la même surface dans un tuyau, il faut seulement considérer que n'y ayant point de vide, tous les mouvements sont circulaires, c'est-à-dire que si un corps se meut, il entre en la place d'un autre, et celui-ci en la place d'un autre, et ainsi de suite; en sorte que le dernier entre en la place du premier, et qu'il y a tout un cercle de corps qui se meut en même temps. Comme quand le tuyau ABC¹ est tout plein d'eau des deux côtés, il est aisé à entendre que cette eau doit descendre par C, en considérant tout le cercle ABCD, dont la partie ABC est composée d'air, et dont toutes les parties se meuvent ensemble; car y ayant plus d'eau en la moitié de ce cercle BCD qu'en l'autre moitié ABC, il doit tourner

¹ Figure 3.

même l'ordre des lettres ABC, plutôt que suivant l'ordre des lettres GHI, ou même de quoi l'on croit par C. Car chaque partie de cette machine est sur des roues dentées qui ont des dents, et si on de l'air on se place pour parler le code du moment, lequel air se dans la partie du tuyau AB. Mais ce n'est pas de même d'une machine de jeu, si du sucre, dans laquelle l'on mettrait aussi que ces parties sont en perpétuelle agitation, et que leurs parties sont tellement disposés, que l'air en sort plus aisément qu'il n'y rentre, et l'on ne contraindre y entre plus aisément qu'elle n'en sort, aussi que montre un épi de blé le long du bras, quand on le met on manœuvre la paille ou l'air.

Je ne suis pas capable de voir les dents de l'Alphabet. J'ai vu ces quelques jours les lettres de M. Cassinady, mais je n'en ai quasi lu que l'ordre qu'il a mis au commencement, d'où j'ai appris qu'il ne traitait d'aucune machine que j'eusse besoin de lire. Il me semble que vous savez quelque chose qu'il a la bonne machine de Galilée; je voudrais bien savoir si elle est si excellente que Galilée a voulu faire croire, et comment parviendrait maintenant les satellites de l'écriture par son moyen.

Je vous remercie de l'expérience de l'air peut-être que quelques-uns vous lorsqu'il y est condensé; mais je crois que c'est plutôt l'air même par

*Faire deux cordons qui plus tard, que l'on peut faire
autres.*

Pour les boules de mail dont vous parlez en
votre autre lettre du 10 février, votre première
difficulté est sur ce qu'une petite boule de mail
étant frappée par une plus grosse, il arrive souvent
que le mouvement de cette plus grosse s'annule,
et que l'autre va par après avec vite. Mais la rai-
son en est simple, et nous répondra certainement à ce que
j'ai écrit ci-dessus; car elle dépend de ce que ces
boules ne sont point parfaitement unies, qui sont
deux choses que j'ai bien exceptées.

Soit donc la boule B arrivée sur le plan D', où
elle est un peu enfoncée dans le sable, et considé-
rez précisément que la boule A venant vers elle
avec grande vitesse la touche au point I, qui est
plus haut que son centre, ce qui est ainsi qu'elle
se la chassent pas incontinent vers B, mais plutôt
qu'elle l'endosse encore plus avant dans le sable D,
et que cependant l'une et l'autre de ces boules se
relevant un peu en dedans, ce qui fait perdre le
mouvement de la boule A, jusqu'à ce que B étant
presque entré à, et le plan D, en sortant avec force,
mais qu'un rayon de cercle prenne entre les deux
degrés, ce qui lui donne beaucoup de vitesse. Et
si A perd toute la force avant que B puisse sortir
du lieu où elle est, les parties de ces deux boules

(Page 1)

2

3

étant réglées en dehors au point où elles s'entre-touchent, tendent à se résoudre comme au arc en leur première figure, au degré de quoi elles cheminent A vers B, et B vers B, mais B plus vite que A, à cause qu'il est plus près à parvenir; et B étant cheminé avant que A ait perdu toute sa force, il arrivera que la ligne A ira encore vers B, mais plus lentement, ou bien qu'elle s'arrêtera tout-à-fait.

Il est certain que le rayon de soleil qui sort d'encre les doigts se meut plus vite que ces doigts, à cause qu'il se meut obliquement. Et quand on dit que le corps qui se meut au cercle doit avoir autant de vitesse qu'il en donne à cet autre, cela ne s'entend que des mouvements en même ligne droite. Mais je vois en tout ceci que vous ne distinguez pas le mouvement de la vitesse, et que vos difficultés ne viennent que de là : car bien que le rayon de soleil aît plus de vitesse que les doigts qui le chassent, il n'a pas toutefois autant de mouvement; et la corde A étant quadruple de B¹, si elle se meut avec une même de vitesse que l'autre, mais la quadruple à quatre fois autant de mouvement. Pour l'opinion de ceux qui croient que plus on est de temps à imprimer le mouvement, plus ce mouvement est grand, elle n'est véritable que lorsque, au regard du *ce temps*, le corps aît acquis une plus grande vitesse; car, s'il se meut

¹ Basse B.

également vite, si à tout-petit instant de mouvement, par quelque cause que ce mouvement se fait imprimant en lui, et l'un ne sauroit jeter de la main une balle aussi vite qu'une un pistolet, si c'est est qu'un filière plus haute, à cause que le jet horizontal du pistolet ne va pas si loin, que le jet de la cu à 45 degrés fait avec le même. Enfin, l'impression, et le mouvement en la vitesse, considérés en un même corps, ne sont qu'une même chose, mais en deux corps différents le mouvement ou l'impression sont différents de la vitesse en, si ces deux corps sont autant de chemin l'un que l'autre en même temps, on dit qu'ils ont autant de vitesse ; mais celui qui coule le plus de lent, soit à cause qu'il est plus solide, soit à cause qu'il est plus grand, a besoin du plus d'impression et de mouvement pour aller aussi vite que l'autre. Mais il ne se trouve point de milieu qui s'empêche le mouvement des corps, si ce n'est pour certains autres accidents, et ainsi on ne le peut supposer au regard de divers corps, comme un de métal de cuivre, et l'autre de plomb, car le milieu qui se résiste point à l'un résiste nécessairement à l'autre.

Au reste, j'ai à me plaindre de vous de ce que, voulant survenir aux opinions touchant les jets d'eau, vous vous êtes adressé à M. de l'aylliacien plutôt qu'à moi, comme si vous n'eussiez pas autant en

plus de pouvoir sur moi qu'aucun autre. Il y a quelque chose pour que j'ai eu ma pensée avec un long mon opinion, sans venir à elle, sans lui dire.

Je vous remercie de l'attention du P. Com-
mune, pour faire une affaire qui ne doit pas
être, et la raison me persuade qu'elle doit beaucoup
moins d'être que les autres, mais non pas qu'elle
ne doit point du tout d'être : je suis bien sûr
d'en apprendre l'expérience, afin de voir si elle
conviendra avec mon raisonnement, ou plutôt mes con-
jectures, qui sont que la vertu de l'aimant, qui est
en toute la masse de la terre, se communique en
partie suivant la superficie des pôles vers l'équa-
teur, et en partie aussi suivant des lignes qui
viennent du centre vers la circonférence : or, la
distinction de l'aimant parallèle à l'horizon ou
causée par la vertu qui se communique suivant la
superficie de la terre, à cause que cette superficie
est plus éloignée, cette vertu y est plus forte vers un
pôle que vers un autre. Mais l'aimant qui s'ap-
pelle par la vertu qui vient de ce centre se reçoit
aussin distinction, et elle se distingue point du
tout, et la vertu qui vient de la superficie s'ap-
pelle aussi quelque peu contre elle.

* - Je me sers de l'aimant et de l'aimant, comme d'un aimant, et de
l'autre comme d'un aimant, et de l'autre comme d'un aimant.

* - Je me sers de l'aimant et de l'aimant, comme d'un aimant, et de
l'autre comme d'un aimant, et de l'autre comme d'un aimant.

L'expérience du poids qui va du nord au sud-est-est ou fort remarquable, et d'écouler fort bien avec mes spéculations touchant le flux et le reflux, mais je voudrais savoir de combien de pieds le flot a été long avant ce poids a été suspendu, afin de savoir si on pourrait faire tel l'expérience, car je juge qu'il doit avoir été fort long. Je voudrais aussi savoir le temps qu'il en verra le nord ou vers le midi, si mes conjectures sont bonnes, on doit être certain le temps que la haine s'appareille contre toute de notre intérêt.

M. Hardy me demande ce qu'il suit les Gâtées, ce que je n'ai pas dit que lui-même, car c'est si peu de chose que cela n'en vaut pas la peine, tout est dit, s'il le veut savoir à toute force, voudrait pouvoir dire qu'il a coûté quinze francs et demi / ce qu'il rendra si vous plaît à votre plaisir, pour payer le port des lettres dont je vous change, afin qu'il soit plus tard à m'employer une autre fois que peut-être il ne serait si je refuse de lui faire savoir ce qu'il coûte et bien. Je suis, etc.

* - J'ai écrit cette lettre dans le dimanche, et je pense que ce n'est pas étonnant en même temps que cela est très bon / car, comme on ne sait pas d'être surpris par la poste, et si on peut le faire de tout l'empire par une ou plus fois, ce qu'il n'a pas, et que de ce temps on ne peut pas le faire, car il n'est pas possible de le faire, car je n'ai pas de la même manière à M. Hardy. (Lettre, 1777, 1778, 1779, 1780, 1781, 1782, 1783, 1784, 1785, 1786, 1787, 1788, 1789, 1790, 1791, 1792, 1793, 1794, 1795, 1796, 1797, 1798, 1799, 1800, 1801, 1802, 1803, 1804, 1805, 1806, 1807, 1808, 1809, 1810, 1811, 1812, 1813, 1814, 1815, 1816, 1817, 1818, 1819, 1820, 1821, 1822, 1823, 1824, 1825, 1826, 1827, 1828, 1829, 1830, 1831, 1832, 1833, 1834, 1835, 1836, 1837, 1838, 1839, 1840, 1841, 1842, 1843, 1844, 1845, 1846, 1847, 1848, 1849, 1850, 1851, 1852, 1853, 1854, 1855, 1856, 1857, 1858, 1859, 1860, 1861, 1862, 1863, 1864, 1865, 1866, 1867, 1868, 1869, 1870, 1871, 1872, 1873, 1874, 1875, 1876, 1877, 1878, 1879, 1880, 1881, 1882, 1883, 1884, 1885, 1886, 1887, 1888, 1889, 1890, 1891, 1892, 1893, 1894, 1895, 1896, 1897, 1898, 1899, 1900, 1901, 1902, 1903, 1904, 1905, 1906, 1907, 1908, 1909, 1910, 1911, 1912, 1913, 1914, 1915, 1916, 1917, 1918, 1919, 1920, 1921, 1922, 1923, 1924, 1925, 1926, 1927, 1928, 1929, 1930, 1931, 1932, 1933, 1934, 1935, 1936, 1937, 1938, 1939, 1940, 1941, 1942, 1943, 1944, 1945, 1946, 1947, 1948, 1949, 1950, 1951, 1952, 1953, 1954, 1955, 1956, 1957, 1958, 1959, 1960, 1961, 1962, 1963, 1964, 1965, 1966, 1967, 1968, 1969, 1970, 1971, 1972, 1973, 1974, 1975, 1976, 1977, 1978, 1979, 1980, 1981, 1982, 1983, 1984, 1985, 1986, 1987, 1988, 1989, 1990, 1991, 1992, 1993, 1994, 1995, 1996, 1997, 1998, 1999, 2000, 2001, 2002, 2003, 2004, 2005, 2006, 2007, 2008, 2009, 2010, 2011, 2012, 2013, 2014, 2015, 2016, 2017, 2018, 2019, 2020, 2021, 2022, 2023, 2024, 2025, 2026, 2027, 2028, 2029, 2030, 2031, 2032, 2033, 2034, 2035, 2036, 2037, 2038, 2039, 2040, 2041, 2042, 2043, 2044, 2045, 2046, 2047, 2048, 2049, 2050, 2051, 2052, 2053, 2054, 2055, 2056, 2057, 2058, 2059, 2060, 2061, 2062, 2063, 2064, 2065, 2066, 2067, 2068, 2069, 2070, 2071, 2072, 2073, 2074, 2075, 2076, 2077, 2078, 2079, 2080, 2081, 2082, 2083, 2084, 2085, 2086, 2087, 2088, 2089, 2090, 2091, 2092, 2093, 2094, 2095, 2096, 2097, 2098, 2099, 2100, 2101, 2102, 2103, 2104, 2105, 2106, 2107, 2108, 2109, 2110, 2111, 2112, 2113, 2114, 2115, 2116, 2117, 2118, 2119, 2120, 2121, 2122, 2123, 2124, 2125, 2126, 2127, 2128, 2129, 2130, 2131, 2132, 2133, 2134, 2135, 2136, 2137, 2138, 2139, 2140, 2141, 2142, 2143, 2144, 2145, 2146, 2147, 2148, 2149, 2150, 2151, 2152, 2153, 2154, 2155, 2156, 2157, 2158, 2159, 2160, 2161, 2162, 2163, 2164, 2165, 2166, 2167, 2168, 2169, 2170, 2171, 2172, 2173, 2174, 2175, 2176, 2177, 2178, 2179, 2180, 2181, 2182, 2183, 2184, 2185, 2186, 2187, 2188, 2189, 2190, 2191, 2192, 2193, 2194, 2195, 2196, 2197, 2198, 2199, 2200, 2201, 2202, 2203, 2204, 2205, 2206, 2207, 2208, 2209, 2210, 2211, 2212, 2213, 2214, 2215, 2216, 2217, 2218, 2219, 2220, 2221, 2222, 2223, 2224, 2225, 2226, 2227, 2228, 2229, 2230, 2231, 2232, 2233, 2234, 2235, 2236, 2237, 2238, 2239, 2240, 2241, 2242, 2243, 2244, 2245, 2246, 2247, 2248, 2249, 2250, 2251, 2252, 2253, 2254, 2255, 2256, 2257, 2258, 2259, 2260, 2261, 2262, 2263, 2264, 2265, 2266, 2267, 2268, 2269, 2270, 2271, 2272, 2273, 2274, 2275, 2276, 2277, 2278, 2279, 2280, 2281, 2282, 2283, 2284, 2285, 2286, 2287, 2288, 2289, 2290, 2291, 2292, 2293, 2294, 2295, 2296, 2297, 2298, 2299, 2300, 2301, 2302, 2303, 2304, 2305, 2306, 2307, 2308, 2309, 2310, 2311, 2312, 2313, 2314, 2315, 2316, 2317, 2318, 2319, 2320, 2321, 2322, 2323, 2324, 2325, 2326, 2327, 2328, 2329, 2330, 2331, 2332, 2333, 2334, 2335, 2336, 2337, 2338, 2339, 2340, 2341, 2342, 2343, 2344, 2345, 2346, 2347, 2348, 2349, 2350, 2351, 2352, 2353, 2354, 2355, 2356, 2357, 2358, 2359, 2360, 2361, 2362, 2363, 2364, 2365, 2366, 2367, 2368, 2369, 2370, 2371, 2372, 2373, 2374, 2375, 2376, 2377, 2378, 2379, 2380, 2381, 2382, 2383, 2384, 2385, 2386, 2387, 2388, 2389, 2390, 2391, 2392, 2393, 2394, 2395, 2396, 2397, 2398, 2399, 2400, 2401, 2402, 2403, 2404, 2405, 2406, 2407, 2408, 2409, 2410, 2411, 2412, 2413, 2414, 2415, 2416, 2417, 2418, 2419, 2420, 2421, 2422, 2423, 2424, 2425, 2426, 2427, 2428, 2429, 2430, 2431, 2432, 2433, 2434, 2435, 2436, 2437, 2438, 2439, 2440, 2441, 2442, 2443, 2444, 2445, 2446, 2447, 2448, 2449, 2450, 2451, 2452, 2453, 2454, 2455, 2456, 2457, 2458, 2459, 2460, 2461, 2462, 2463, 2464, 2465, 2466, 2467, 2468, 2469, 2470, 2471, 2472, 2473, 2474, 2475, 2476, 2477, 2478, 2479, 2480, 2481, 2482, 2483, 2484, 2485, 2486, 2487, 2488, 2489, 2490, 2491, 2492, 2493, 2494, 2495, 2496, 2497, 2498, 2499, 2500, 2501, 2502, 2503, 2504, 2505, 2506, 2507, 2508, 2509, 2510, 2511, 2512, 2513, 2514, 2515, 2516, 2517, 2518, 2519, 2520, 2521, 2522, 2523, 2524, 2525, 2526, 2527, 2528, 2529, 2530, 2531, 2532, 2533, 2534, 2535, 2536, 2537, 2538, 2539, 2540, 2541, 2542, 2543, 2544, 2545, 2546, 2547, 2548, 2549, 2550, 2551, 2552, 2553, 2554, 2555, 2556, 2557, 2558, 2559, 2560, 2561, 2562, 2563, 2564, 2565, 2566, 2567, 2568, 2569, 2570, 2571, 2572, 2573, 2574, 2575, 2576, 2577, 2578, 2579, 2580, 2581, 2582, 2583, 2584, 2585, 2586, 2587, 2588, 2589, 2590, 2591, 2592, 2593, 2594, 2595, 2596, 2597, 2598, 2599, 2600, 2601, 2602, 2603, 2604, 2605, 2606, 2607, 2608, 2609, 2610, 2611, 2612, 2613, 2614, 2615, 2616, 2617, 2618, 2619, 2620, 2621, 2622, 2623, 2624, 2625, 2626, 2627, 2628, 2629, 2630, 2631, 2632, 2633, 2634, 2635, 2636, 2637, 2638, 2639, 2640, 2641, 2642, 2643, 2644, 2645, 2646, 2647, 2648, 2649, 2650, 2651, 2652, 2653, 2654, 2655, 2656, 2657, 2658, 2659, 2660, 2661, 2662, 2663, 2664, 2665, 2666, 2667, 2668, 2669, 2670, 2671, 2672, 2673, 2674, 2675, 2676, 2677, 2678, 2679, 2680, 2681, 2682, 2683, 2684, 2685, 2686, 2687, 2688, 2689, 2690, 2691, 2692, 2693, 2694, 2695, 2696, 2697, 2698, 2699, 2700, 2701, 2702, 2703, 2704, 2705, 2706, 2707, 2708, 2709, 2710, 2711, 2712, 2713, 2714, 2715, 2716, 2717, 2718, 2719, 2720, 2721, 2722, 2723, 2724, 2725, 2726, 2727, 2728, 2729, 2730, 2731, 2732, 2733, 2734, 2735, 2736, 2737, 2738, 2739, 2740, 2741, 2742, 2743, 2744, 2745, 2746, 2747, 2748, 2749, 2750, 2751, 2752, 2753, 2754, 2755, 2756, 2757, 2758, 2759, 2760, 2761, 2762, 2763, 2764, 2765, 2766, 2767, 2768, 2769, 2770, 2771, 2772, 2773, 2774, 2775, 2776, 2777, 2778, 2779, 2780, 2781, 2782, 2783, 2784, 2785, 2786, 2787, 2788, 2789, 2790, 2791, 2792, 2793, 2794, 2795, 2796, 2797, 2798, 2799, 2800, 2801, 2802, 2803, 2804, 2805, 2806, 2807, 2808, 2809, 2810, 2811, 2812, 2813, 2814, 2815, 2816, 2817, 2818, 2819, 2820, 2821, 2822, 2823, 2824, 2825, 2826, 2827, 2828, 2829, 2830, 2831, 2832, 2833, 2834, 2835, 2836, 2837, 2838, 2839, 2840, 2841, 2842, 2843, 2844, 2845, 2846, 2847, 2848, 2849, 2850, 2851, 2852, 2853, 2854, 2855, 2856, 2857, 2858, 2859, 2860, 2861, 2862, 2863, 2864, 2865, 2866, 2867, 2868, 2869, 2870, 2871, 2872, 2873, 2874, 2875, 2876, 2877, 2878, 2879, 2880, 2881, 2882, 2883, 2884, 2885, 2886, 2887, 2888, 2889, 2890, 2891, 2892, 2893, 2894, 2895, 2896, 2897, 2898, 2899, 2900, 2901, 2902, 2903, 2904, 2905, 2906, 2907, 2908, 2909, 2910, 2911, 2912, 2913, 2914, 2915, 2916, 2917, 2918, 2919, 2920, 2921, 2922, 2923, 2924, 2925, 2926, 2927, 2928, 2929, 2930, 2931, 2932, 2933, 2934, 2935, 2936, 2937, 2938, 2939, 2940, 2941, 2942, 2943, 2944, 2945, 2946, 2947, 2948, 2949, 2950, 2951, 2952, 2953, 2954, 2955, 2956, 2957, 2958, 2959, 2960, 2961, 2962, 2963, 2964, 2965, 2966, 2967, 2968, 2969, 2970, 2971, 2972, 2973, 2974, 2975, 2976, 2977, 2978, 2979, 2980, 2981, 2982, 2983, 2984, 2985, 2986, 2987, 2988, 2989, 2990, 2991, 2992, 2993, 2994, 2995, 2996, 2997, 2998, 2999, 3000, 3001, 3002, 3003, 3004, 3005, 3006, 3007, 3008, 3009, 3010, 3011, 3012, 3013, 3014, 3015, 3016, 3017, 3018, 3019, 3020, 3021, 3022, 3023, 3024, 3025, 3026, 3027, 3028, 3029, 3030, 3031, 3032, 3033, 3034, 3035, 3036, 3037, 3038, 3039, 3040, 3041, 3042, 3043, 3044, 3045, 3046, 3047, 3048, 3049, 3050, 3051, 3052, 3053, 3054, 3055, 3056, 3057, 3058, 3059, 3060, 3061, 3062, 3063, 3064, 3065, 3066, 3067, 3068, 3069, 3070, 3071, 3072, 3073, 3074, 3075, 3076, 3077, 3078, 3079, 3080, 3081, 3082, 3083, 3084, 3085, 3086, 3087, 3088, 3089, 3090, 3091, 3092, 3093, 3094, 3095, 3096, 3097, 3098, 3099, 3100, 3101, 3102, 3103, 3104, 3105, 3106, 3107, 3108, 3109, 3110, 3111, 3112, 3113, 3114, 3115, 3116, 3117, 3118, 3119, 3120, 3121, 3122, 3123, 3124, 3125, 3126, 3127, 3128, 3129, 3130, 3131, 3132, 3133, 3134, 3135, 3136, 3137, 3138, 3139, 3140, 3141, 3142, 3143, 3144, 3145, 3146, 3147, 3148, 3149, 3150, 3151, 3152, 3153, 3154, 3155, 3156, 3157, 3158, 3159, 3160, 3161, 3162, 3163, 3164, 3165, 3166, 3167, 3168, 3169, 3170, 3171, 3172, 3173, 3174, 3175, 3176, 3177, 3178, 3179, 3180, 3181, 3182, 3183, 3184, 3185, 3186, 3187, 3188, 3189, 3190, 3191, 3192, 3193, 3194, 3195, 3196, 3197, 3198, 3199, 3200, 3201, 3202, 3203, 3204, 3205, 3206, 3207, 3208, 3209, 3210, 3211, 3212, 3213, 3214, 3215, 3216, 3217, 3218, 3219, 3220, 3221, 3222, 3223, 3224, 3225, 3226, 3227, 3228, 3229, 3230, 3231, 3232, 3233, 3234, 3235, 3236, 3237, 3238, 3239, 3240, 3241, 3242, 3243, 3244, 3245, 3246, 3247, 3248, 3249, 3250, 3251, 3252, 3253, 3254, 3255, 3256, 3257, 3258, 3259, 3260, 3261, 3262, 3263, 3264, 3265, 3266, 3267, 3268, 3269, 3270, 3271, 3272, 3273, 3274, 3275, 3276, 3277, 3278, 3279, 3280, 3281, 3282, 3283, 3284, 3285, 3286, 3287, 3288, 3289, 3290, 3291, 3292, 3293, 3294, 3295, 3296, 3297, 3298, 3299, 3300, 3301, 3302, 3303, 3304, 3305, 3306, 3307, 3308, 3309, 3310, 3311, 3312, 3313, 3314, 3315, 3316, 3317, 3318, 3319, 3320, 3321, 3322, 3323, 3324, 3325, 3326, 3327, 3328, 3329, 3330, 3331, 3332, 3333, 3334, 3335, 3336, 3337, 3338, 3339, 3340, 3341, 3342, 3343, 3344, 3345, 3346, 3347, 3348, 3349, 3350, 3351, 3352, 3353, 3354, 3355, 3356, 3357, 3358, 3359, 3360, 3361, 3362, 3363, 3364, 3365, 3366, 3367, 3368, 3369, 3370, 3371, 3372, 3373, 3374, 3375, 3376, 3377, 3378, 3379, 3380, 3381, 3382, 3383, 3384, 3385, 3386, 3387, 3388, 3389, 3390, 3391, 3392, 3393, 3394, 3395, 3396, 3397, 3398, 3399, 3400, 3401, 3402, 3403, 3404, 3405, 3406, 3407, 3408, 3409, 3410, 3411, 3412, 3413, 3414, 3415, 3416, 3417, 3418, 3419, 3420, 3421, 3422, 3423, 3424, 3425, 3426, 3427, 3428, 3429, 3430, 3431, 3432, 3433, 3434, 3435, 3436, 3437, 3438, 3439, 3440, 3441, 3442, 3443, 3444, 3445, 3446, 3447, 3448, 3449, 3450, 3451, 3452, 3453, 3454, 3455, 3456, 3457, 3458, 3459, 3460, 3461, 3462, 3463, 3464, 3465, 3466, 3467, 3468, 3469, 3470, 3471, 3472, 3473, 3474, 3475, 3476, 3477, 3478, 3479, 3480, 3481, 3482, 3483, 3484, 3485, 3486, 3487, 3488, 3489, 3490, 3491, 3492, 3493, 3494, 3495, 3496, 3497, 3498, 3499, 3500, 3501, 3502, 3503, 3504, 3505, 3506, 3507, 3508, 3509, 3510, 3511, 3512, 3513, 3514, 3515, 3516, 3517, 3518, 3519, 3520, 3521, 3522, 3523, 3524, 3525, 3526, 3527, 3528, 3529, 3530, 3531, 3532, 3533, 3534, 3535, 3536, 3537, 3538, 3539, 3540, 3541, 3542, 3543, 3544, 3545, 3546, 3547, 3548, 3549, 3550, 3551, 3552, 3553, 3554, 3555, 3556, 3557, 3558, 3559, 3560, 3561, 3562, 3563, 3564, 3565, 3566, 3567, 3568, 3569, 3570, 3571, 3572, 3573, 3574, 3575, 3576, 3577, 3578, 3579, 3580, 3581, 3582, 3583, 3584, 3585, 3586, 3587, 3588, 3589, 3590, 3591, 3592, 3593, 3594, 3595, 3596, 3597, 3598, 3599, 3600, 3601, 3602, 3603, 3604, 3605, 3606, 3607, 3608, 3609, 3610, 3611, 3612, 3613, 3614, 3615, 3616, 3617, 3618, 3619, 3620, 3621, 3622, 3623, 3624, 3625, 3626, 3627, 3628, 3629, 3630, 3631, 3632, 3633, 3634, 3635, 3636, 3637, 3638, 3639, 3640, 3641, 3642, 3643, 3644, 3645, 3646, 3647, 3648, 3649, 3650, 3651, 3652, 3653, 3654, 3655, 3656, 3657, 3658, 3659, 3660, 3661, 3662, 3663, 3664, 3665, 3666, 3667, 3668, 3669, 3670, 3671, 3672, 3673, 3674, 3675, 3676, 3677, 3678, 3679, 3680, 3681, 3682, 3683, 3684, 3685, 3686, 3687, 3688, 3689, 3690, 3691, 3692, 3693, 3694, 3695, 3696, 3697, 3698, 3699, 3700, 3701, 3702, 3703, 3704, 3705, 3706, 3707, 3708, 3709, 3710, 3711, 3712, 3713, 3714, 3715, 3716, 3717, 3718, 3719, 3720, 3721, 3722, 3723, 3724, 3725, 3726, 3727, 3728, 3729, 3730, 3731, 3732, 3733, 3734, 3735, 3736, 3737, 3738, 3739, 3740, 3741, 3742, 3743, 3744, 3745, 3746, 3747, 3748, 3749, 3750,

A MONSIEUR ⁽¹⁾.

(Lettre 168 du tome III.)

Monsieur,

Je suis bien glorieux de l'honneur qu'il vous a plu me faire en me permettant de voir votre traité d'un seul coup-d'œil; l'usage des organes en l'Église, comme on s'en est fort avisé en cette langue; mais quoique l'ignorance en soit finale à nos yeux de nos nations, je me persuade néanmoins que l'honneur ne m'a pas empêché d'entendre le sens de votre discours, dans lequel j'ai trouvé un ordre si clair et si bien suivi, qu'il m'a été aisé de me passer du mélange des mots-étrangers, qui n'y sont point, et qui ont coutume de me faillir l'intelligence du sens des autres. Mais ce n'est pas à moi à parler du style, et j'aurois voulu, grâce de l'entreprendre, m'en pour vos raisons, je puis dire qu'elles sont si fortes et si bien choisies, que vous persuaderiez entièrement au lecteur tout ce que vous avez allégué vouloir prouver, ce que j'écrisais ici

(1) Cette lettre a beaucoup de rapport avec la 167^e du tome III, relative à l'usage des organes.

avec moi de carapelle, à cause que je n'y ai rien remarqué qui se s'accorde avec notre aglar. Et pour les dépenses que vous nous faites cependant en divers endroits, je ne crois pas que nous devions nous en offenser davantage, qu'un serviteur s'offense quand sa maîtresse l'appelle rebelle, pour se venger d'un laurier qu'il lui a percé, ou plutôt pour couvrir la petite laideur qu'elle a de le lui avoir coupé. Il est vrai que ce laurier n'avance guère, et je voudrais qu'en nous faisant de telles figures vous rendiez vous bien déchaînés tous les points qui pourraient servir à rejoindre Goussu avec nous. Mais, pourquoi l'orgue est l'instrument le plus propre de tous pour commencer de bons accords, permettez à mon âme de chanter en vous accorde, car ce que vous l'avez choisi pour sujet. En effet, si quelques Indiens ont refusé de se rendre chrétiens, pour la crainte qu'ils avaient d'aller au paradis des Espagnols, j'en suis plus de raison de souhaiter que le retour à notre religion me fasse espérer d'être après cette vie avec ceux de ce pays, avec lesquels j'ai montré par effet que j'étais mieux lié avec que dans le mien propre. Et pardonnez-moi si je me plains un peu de vous si se propose, de ce que vous m'avez voulu être une fois laide, lorsque vous avez vu que j'étais d'avis d'aller en France, car, si je n'en souciais, c'est aussi que j'aurais voulu avec vous qui n'ont pas

amusez raisonné, et je me propose de ne faire qu'une course de quatre ou cinq mois. Je me plains aussi du sujet que vous devez avoir appris de mon départ; car je ne suis pas, grâce à Dieu, d'humeur si chancelante ni si mobile; je sais très bien que les plus beaux temps ont toujours une partie qui est vaine, mais il me suffit de ce la point vu, ou d'un tour de passe-passe si elle se montre à moi par surprise; et je n'ai jamais été si dégoûté que d'être ou estimé mieux pour cela ce qui m'a été vu d'être ou estimé autrement. Au reste, monsieur, on ne plaint de ce que vous m'avez fait d'autre honneur que je ne suis, je ne laisse pas de me sentir très obligé de la bienveillance qu'il vous plaît me témoigner par cela même, et je vous supplie très humblement de croire que je suis toute ma vie, etc.

h
i
k
l

A MONSIEUR *****.

(Lettre 1^{re} du tome II)

Monsieur,

Je ne m'enne plus qu'on contredise à moi.

* Cette lettre est adressée à une personne de la religion protestante qui

teurs, et que mes opinions rencontrent beaucoup d'adversaires, puisque votre illustre traité de l'usage des organes, qui est plus doux que leur harmonie, et que je ne croyois pas mériter plus que le langage de l'Écrit pour charmer les esprits malins, a trouvé des ennemis de discours qui font impo-
 seux. J'ai pu plaisir de voir à la fin du livre que vous m'avez fait l'honneur de m'insérer comme la seule ombre de votre nom peut saluer et dapper de haut ceux qui le méritent, vous m'avez-
 sés en élever une nouvelle façon de répondre aux importances d'un discours; et pour les H.E. que j'ai vu au commencement de ce même livre, je vous bien aimé qu'ils viennent d'un bon homme, mais je ne vois point qu'ils contiennent des démonstrations, et il me semble que c'est ven-
 loir un peu trop faire le pédagogue ou le sçavant, en des matières où il y a des raisons à dire de part et d'autre, que de se vouloir opposer à celles qui ont déjà été écrites par un homme humain, mais je ne me rien de l'histoire, et je ne puis ni bien juger des raisons.

Pour le traité de l'homme, je ne me repose pas

c'est lui en fait des organes; il est aussi difficile de savoir quand cette lettre a été écrite. Je me persuade que c'est au mois de mai 1747, après l'usage pour le livre intitulé Philosophie naturelle, par l'abbé de l'Épée, car je suis que c'est le Thémis dont vous et par l'abbé de l'Épée. Elle est souvent de-
 couvert par le 1747, et elle est écrite quelque temps après.

non plus que vous de finir la, bien que les raisonnement ne valent rien du tout, et que je n'y trouve qu'une seule explication qui soit nouvelle, à savoir que l'axe de l'anneau étant perpendiculaire sur l'horizon, en certain point de son équateur, qui est toujours le même en quelque quartier du monde que ce soit, se tourne naturellement vers le pôle, car cette explication vaut beaucoup. Mais je crains qu'il ne se soit mépris, ou ce qu'il veut que ce point de l'équateur de l'anneau se dirige vers le pôle du monde, mais que sont les signaux des douaniers, et si je pourrais passer pour quelque temps d'un dictionnaire théologique. Je tâcherais d'en déchiffrer la vérité, et trouverais peut-être quelques autres choses; mais je ne me souviens point d'en avoir vu à feu M. Bond, ce qui me fait croire que peut-être il n'y en a aucun en ce pays.

Au reste j'ai maintenant reçu l'avis que j'attendais de votre part: c'est une prisonnière que j'ai entre mes mains, et que je désire savoir le plus exactement que je pourrai, mais je le crois si coupable que je ne vois aucun moyen de le sauver. J'assemble tous les jours mon conseil de guerre sur ce sujet, et j'espère que dans peu de temps vous en pourrez voir le succès. Peut-être que ces guerres scolastiques seront aussi que nos Maîtres ont perdu en dans le monde, et je crains que ce

elle soulève mieux mes doutes que celle que j'aurais soulevée avec passion, qui sort de la mesure de bouche, n'a pas pu ébranler l'honneur de vos éloges la réflexion, ni de vous affirmer mes très-humbles services, lorsque j'étais directement à La Haye : car j'étais en trop de sollicitude à admirer en même temps, et voyant sortir des discours plus qu'humains d'un organe si semblable à ceux que les peintres donnaient aux anges, j'étais ébloui de votre façon que me semblait la divine face ceux qui, sortant de la terre, s'envolent merveilleusement dans le ciel : ce qui m'eût rendu moins capable de répondre à votre élévation, qui sans doute a dû remarquer en moi ce défaut, lorsque j'ai eu en devant l'honneur de les parler ; et votre élévation la rendait soulager, en me faisant les traces de vos pensées sur un papier, où les relevant plusieurs fois, et m'attachant à les considérer, j'en suis véritablement devenu ébloui, mais je n'en ai que d'autant plus d'admiration, remarquant qu'elles ne parviennent pas seulement à l'élévation l'abord, mais d'autant plus justes et solides que plus on les examine. Et je puis dire avec vérité que la question que votre élévation propose me semble être celle qu'on ne peut demander avec le plus de raison en cette des écoles que j'ai pu être. Car j'ayant deux choses en l'esprit humain, lesquelles dépend toute la connaissance que nous

pourrai avoir de sa nature, l'une desquelles est qu'elle pense l'autre, qu'étant seul le corps, elle peut agir et sentir avec lui, je n'ai qu'un seul du de cette dernière, et me suis seulement étendu à faire bien entendre la première; à cause que mon principal dessein étoit de prouver la distinction qui est entre l'âme et le corps, à quoi celle-ci me tenoit à peu servir, et l'autre y avoit été inutile. Mais pourquoi votre silence- voit-il clair, qu'en ce lui peut découvrir aucune chose, je n'eusse ni d'expliquer le lien dont je reçois l'union de l'âme avec le corps, et comment elle a la force de le mouvoir. Finalement, je considère qu'il y a en nous certaines notions primitives, qui sont comme des origines sur le point desquelles nous formons toutes nos autres connaissances; et il n'y a que fort peu de telles notions : car, après les plus générales de l'étendue, du nombre, de la durée, qui nous conduisent à tout ce que nous pouvons concevoir, etc., nous n'avons pour le corps en particulier que la notion de l'étendue; de laquelle suivent celles de la figure et du mouvement; et pour l'âme seule, celle d'esprit que celle de la pensée, en laquelle sont comprises les perceptions de l'insensibilité, et les inclinations de la volonté; enfin pour l'âme et le corps ensemble, nous n'avons que celle de leur union, de laquelle déprend celle de la force qu'a l'âme de mouvoir le corps.

et le corps d'Aglaïa sur Héra, en comant ses sentiments et ses passions. Je considère aussi que toute la science des hommes se résume qu'à bien distinguer ces actions, et à s'attacher chacune d'elles qu'aux choses auxquelles elles appartiennent : car, lorsque nous voulons expliquer quelque difficulté par le moyen d'une action qui ne lui appartient pas, nous ne pouvons manquer de nous tromper ; comme aussi lorsque nous voulons expliquer une de ces actions par une autre car, étant présentes, chacune d'elles ne peut être entendue que par elle-même. Et d'autant que l'usage des sens nous a rendu les actions de l'intention, des figures, et des mouvements, beaucoup plus familières que les autres, la principale cause de nos erreurs est en ce que nous voulons ordinairement nous servir de ces actions pour expliquer les choses à qui elles n'appartiennent pas, comme lorsque on se veut servir de l'imagination pour concevoir la nature de l'âme, ou bien lorsqu'on veut concevoir la façon dont Héra nous le corps, ou celle dont un corps est uni par un autre corps. C'est pourquoi, puisque dans les Métaphysiques que votre science a tirée sur j'ai tirés de Héra, ces certains actions qui appartiennent à l'âme seule, les distinguant de celles qui appartiennent au corps seul, la première chose que je dois expliquer ensuite est la façon de concevoir celles qui appartiennent

« l'union de l'âme avec le corps, sans celles qui appartenant à un corps sont en la fibre seule. A quoi il me semble que peut servir ce que j'ai écrit à la fin de ma réponse aux six objections page 265 de l'édition française ; car nous ne pouvons caractériser ces notions simples ailleurs qu'en nous dans, qui les a toutes en soi par sa nature, mais qui ne les distingue pas toujours nous les uns des autres, ou bien ne les attribue pas aux objets auxquels on les doit attribuer. Ainsi, je crois que nous avons ci-dessus confondu la notion de la force dont l'âme agit dans le corps, avec celle dont un corps agit dans un autre ; et que nous avons attribué l'une et l'autre, non pas à l'âme, car nous ne la connaissons pas encore, mais aux diverses qualités du corps, comme à la pesanteur, à la élasticité, et aux autres, que nous avons imaginés être réelles, c'est-à-dire avoir une existence distincte de celle du corps, et par conséquent être des substances, bien que nous les ayons nommées des qualités. Et nous nous sommes servis pour les concevoir, tantôt des notions qui sont en nous pour connaître le corps, et tantôt de celles qui y sont pour connaître l'âme ; selon que ce que nous leur avons attribué a été matériel ou immatériel. Par exemple, en supposant que la pesanteur est une qualité réelle, dont nous n'avons point d'autre connaissance, sans qu'elle a la force de mou-

voir le corps dans lequel elle est vers le centre de la terre, nous n'avons pas de peine à concevoir comment elle meut en corps, ni comment elle lui est jointe; et nous ne pensons point que cela se fasse par un attachement ou attachement réel d'une superficie contre une autre; car nous supposerions en nous-mêmes que nous avons une action particulière pour conserver cela; et je crois que nous nous mal de cette action, en l'appliquant à la pesanteur, qui n'est rien de réellement distinct du corps, comme l'expère montre en la physique, mais qu'elle nous a été donnée pour conserver la ligne dont l'âme meut le corps. Je théologiserions pas avec connaître l'incomparable esprit de notre auteur, si j'osais plus de paroles à m'expliquer, et je serais trop indiscrètement; si j'osais penser que ma réponse lui doit entièrement satisfaire; mais je tâcherai d'éviter l'un et l'autre, en n'ajoutant rien ici de plus, si ce n'est que si je suis capable d'errer ou de dire quelque chose qui lui puisse nuire, je tendrai toujours à très grande honte de prendre la plume, ou d'écrire. La bieu pour ce sujet, et qu'il n'y a rien au monde qui me soit si cher que de pouvoir obéir à ses commandements. Mais je ne puis ici trouver place à l'observation du serment d'impie qu'elle m'engage, puisqu'elle ne m'a rien commandé qui ne soit si d'être vu et sé-

miel de tous les humains. Jealousie pour je dirai
sur ce sujet, qu'étendant naturellement la sève que
j'ai reçue, j'en sers comme les autres font de
leurs talents, lesquels de croissent d'autant plus
qu'ils les étendent, et, au lieu de la voir se troyer
du monde, ils croient leur savoir croissant
avec à la regarder. Ainsi je suis bien sûr de jurer
sans du bien de la voir, et ma plus grande ambi-
tion est de me pouvoir dire, et d'être véritable-
ment, etc.

A MADAME ÉLISABETH¹,

PAROISSANT EN LETTRE, etc.

(Lettre la du tome I.)

MADAME,

J'ai une grande obligation à votre sagesse de ce
que, après avoir éprouvé que je ne suis nul em-
pêché en mes productions, et étant la question
qu'il lui a plu me proposer, elle daigne encore
avec la patience de m'entendre sur le même su-
jet, et me donner occasion de remarquer les éga-

¹ « Elle dit, dans son discours, y étant que la sagesse d'Élisabeth de
celle, laquelle étendue avec elle de 17 ans, etc., et dont il est dit, comme
avec elle et après j'en parle. Je dis avec elle, et est plus etc. »

en que j'accuse certains ; dont les principes ne
 semblent pas, qu'après avoir distingué trois genres
 d'idées ou de notions primitives qui se com-
 mencent chacune d'une façon particulière, se non
 par la comparaison de l'une à l'autre, à savoir la
 notion que nous avons de l'âme, celle du corps,
 et celle de l'union qui est entre l'âme et le corps ; je
 dois expliquer la différence qui est entre ces trois
 sortes de notions, et entre les opérations de l'âme
 par lesquelles nous les avons, et dire les moyens
 de nous rendre chacune d'elles distincte et claire.
 Puis ensuite, ayant dit pourquoi je n'écris serve
 de la comparaison de la pensante, bien voir que
 bien qu'on veuille avoir de l'âme comme maté-
 rielle (ce qui est, proprement insensé, car l'union
 avec le corps), on ne leira pas de connaître par
 après qu'elle en est séparable ; ce qui est, comme
 je crois, toute la science que notre siècle m'a
 pu présenter.

Pour mieux dire donc, je remarque une grande dif-
 férence entre ces trois sortes de notions, en ce que
 l'âme ne se connaît que par l'entendement pur ; le
 corps, d'instinctive l'extension, les figures, et les
 mouvements, se parvient ainsi connaître par l'en-
 tendement seul, mais beaucoup mieux par l'en-
 tendement aidé de l'imagination ; et enfin les deux
 qui appartiennent à l'union de l'âme et du corps
 ne se connaissent qu'obscurément par l'entende-

ment seul, si même par l'entendement aidé de l'imagination, mais elles se combinent très clairement par le sens d'un rien que ceux qui ne philosophent jamais, et qui ne se servent que de leurs sens, ne disent point que l'âme se sépare le corps, et que le corps s'élève sur l'âme, mais ils considèrent l'un et l'autre comme une seule chose, c'est-à-dire ils comprennent leur union ; car concevoir l'union qui est entre deux choses, c'est les concevoir comme une seule. Et les pensées métaphysiques, qui suivent l'entendement par, servent à nous rendre la notion de l'âme familière ; et l'étude des mathématiques, qui reverse principalement l'imagination en la considération des figures et des mouvements, nous accoutume à former des notions de corps bien distinctes. Et enfin, c'est en vivant seulement de la vie et des conversations ordinaires, et en s'abstenant de méditer et d'étudier aux choses qui concernent l'immortalité, qu'on apprend à concevoir l'union de l'âme et du corps. Fin quoi pour que notre âme ne pense que je ne parle pas ici sérieusement ; mais cela se voit contraire au respect que je lui dois, et que je ne manquerai jamais de lui rendre. Et je puis dire avec vérité que la principale règle que j'ai toujours observée en mes études, et celle que je crois m'avoir le plus servi pour acquiescer quelque connaissance, a été que je n'ai jamais employé que

font peu d'heures par jour aux pensées qui occupent l'imagination, et font peu d'heures par an à celles qui occupent l'entendement seul, et que j'ai donné tout le reste de mon temps au culte des sens, et au repos de l'esprit ; même je compte entre les exercices de l'imagination toutes les conversations séculières, et tout ce à quoi il faut avoir de l'attention. C'est ce que n'a fait sentir aux sages ; encore que dans le siècle le plus occupé du monde je pourrais avoir autant d'heures à moi que j'en remplis actuellement à l'école, je ne pourrais pas toutefois les y employer si utilement, lorsque mon esprit n'est tant par l'attention que requiert le travail de la vie. Ce que je prends la liberté d'écrire tel à votre sagesse pour lui témoigner que j'estime véritablement que, parmi les affaires et les soins qui ne manquent jamais aux personnes qui sont ensemble de grand esprit et de grande renommée, elle n'a pu vaincre ses subtilités qui sont requises pour bien connaître la distinction qui est entre l'âme et le corps. Mais j'ai peur que d'éloient ces subtilités, plutôt que les pensées, qui requièrent moins d'attention, qui lui ont fait trouver de l'obscurité en la notion que nous avons de leur union, ne me rendant pas que l'esprit humain soit capable de concevoir bien distinctement et au même temps la distinction d'entre l'âme et le corps et leur union, à cause qu'il faut pour cela

les concevoir comme une seule chose, et susceptible
 de se concevoir comme deux, ce qui se conçoit ; et
 point de sujet (supposant que votre âme avait
 encore les notions qui prouvent la distinction de
 l'âme et du corps fort présentes à son esprit ; et
 ne voulait point le suppléer de ses efforts pour
 se représenter la notion de l'union que chacun
 éprouve toujours en soi-même sans philosophe ,
 à savoir qu'il est une seule personne qui a ensem-
 blable un corps et une pensée , lesquels sont de telle
 nature que cette pensée peut mouvoir le corps ,
 et sentir les accidents qui leur arrivent) je ne suis
 averti ni de la comparaison de la pesanteur
 et des autres qualités que nous imaginons com-
 munément être unies à quelques corps , ainsi que
 la pensée est unie au nôtre ; et je ne me suis pas
 rendu que cette comparaison échût en cela , que
 ces qualités ne sont pas telles , ainsi qu'en la
 machine , à cause que j'ai cru que votre âme
 étoit déjà suffisamment persuadée que l'âme est
 une substance distincte du corps. Mais puisque vo-
 tre âme remarque qu'il est plus facile d'attribuer
 de la matière et de l'étendue à l'âme que de lui
 attribuer la capacité de mouvoir un corps et
 d'en être une sans avoir de matière , je la sup-
 plée de vouloir librement attribuer cette matière
 et cette étendue à l'âme , car cela n'est autre chose
 que la concevoir unie au corps ; et, après avoir

conçu cela et l'avoir bien éprouvé en lui-même, il lui sera aisé de considérer que la matière qu'elle aura antérieurement pensée d'être pas la pensée même, et que l'extension de cette matière est d'autre nature que l'extension de cette pensée, en ce que la pensée est déterminée à certain lieu, dès qu'elle croit sentir toute autre extension de corps, ce que ne fait pas la densité; et ainsi votre âme ne laissera pas de recevoir autrement à la connaissance de la distinction de l'âme et du corps, antérieurement qu'elle ne croira leur union. Enfin, comme je crois qu'il est très nécessaire d'avoir bien compris une fois en sa vie les principes de la métaphysique, à cause que ce sont eux qui nous donnent la connaissance du bien et du mal de l'âme, je crois aussi qu'il serait très utile d'écouter souvent son entendement à les méditer, à cause qu'il ne pourrait si bien s'appuyer aux fondemens de l'imagination et des sens; mais que le meilleur est de se contenter de s'écouter en sa méditation et en sa réflexion les conclusions qu'on en a fait des fois, puis employer le reste du temps qu'on a pour l'étude aux pensées ou l'entendement qui sont l'imagination et les sens. L'extrême dévotion que j'ai au service de votre âme ne lui inspire que une fois comme un lui sera pas dérangeable, et elle ne s'arrêtera engagé ici ni un plus long discours, et j'en ai bien à désirer à cette fois toutes les difficultés de la

questions proposées, mais une sâcheuse nouvelle que je viens d'apprendre d'Utrecht, où le mariage est une ruse, pour séduire un que j'ai tort d'un de mes ministres, rendant que ce soit un homme qui m'a offensé très indignement, et que ce que j'ai écrit de lui pour me faire défendre ne soit que trop contraire à tout le monde, me contraind de lui écrire pour aller consulter les magistrats de ma terre le plus tôt que je pourrai de ses chicaneries, etc.

La Bibliothèque nationale possède une copie de cette lettre.

A M. DE BUITENDIJK.

Lettre par le Baron H. Verclius.

Monsieur,

Je trouve dans les lettres que vous avez pour la peine de m'écrire trois questions qui montrent si manifestement le soin que vous prenez pour vous instruire, et la franchise avec laquelle vous agissez, qu'il n'y a rien qui ne soit plus agréable que d'y répondre. La première est de savoir s'il est jamais permis de douter de Dieu, s'est-il même à naturellement on peut douter de l'existence de Dieu, car

... On a une collection à Paris, etc.

quel point on s'il faut distinguer ce qui dans un doute appartient à l'entendement, d'avec ce qui appartient à la volonté; car pour ce qui est de l'entendement, on ne doit pas demander si quelque chose lui est permis, ou non, pourvu que ce n'est pas une fautive élection, mais seulement s'il le peut, et il est certain qu'il y en a plusieurs de qui l'entendement peut douter du bien, et de ce nombre sont tous ceux qui se peuvent découvrir évidemment non-existence, quoique néanmoins ils sont dans cette loi; car la loi appartient à la volonté, laquelle étant mise à part, le fidèle peut considérer par raison naturelle s'il y a un Dieu, et non douter de Dieu. Pour ce qui est de la volonté, il faut aussi distinguer entre le doute qui regarde la fin, et celui qui regarde les moyens; car si quelqu'un se propose pour but de douter du Dieu, afin de persister dans ce doute, il pèche gravement de vouloir demeurer incertain sur une chose de telle importance. mais si quelqu'un se propose ce doute, comme un moyen pour parvenir à une conclusion plus élevée de la vérité, il fait une chose tout à-fait pieuse et louable, pourvu qu'il ne se propose de vouloir la fin, qu'il ne veuille aussi les moyens. Et dans la même manière même, les hommes sont souvent arrivés de s'élever à l'acquiescence la connaissance de Dieu par raison naturelle, et même si avec ce fait pas mal, que pour la même fin les

pour un temps de son esprit toute la connaissance qu'il peut avoir de la divinité ; car nous ne sommes pas toujours obligés de songer que Dieu existe, surtout si et ne nous serait jamais parvenu de découvrir ou de faire quelque autre chose, pourvu que nous le fissions que nous fissions quelque autre chose nous mettons à part, pour ce temps-là, toute la connaissance que nous pourrions avoir de la divinité.

Entre questions est de savoir s'il est possible de supposer quelque chose de faux en ce qui regarde Dieu ; ou il faut distinguer entre le vrai Dieu réellement connu et les faux dieux, car le vrai Dieu étant clairement connu, non seulement il n'est pas possible, mais même il est impossible que l'esprit humain puisse lui attribuer quelque chose de faux, ainsi que j'ai expliqué dans les *Mémoires*, pages 170, 171, 172, et au d'autre lieu. Mais d'attribuer aux faux dieux, c'est à-dire ou aux faibles esprits, ou aux idées, ou aux autres sorts de divinités faiblement imaginées par l'erreur de notre entendement (car toutes ces choses dans la même écarture sont souvent appelées du nom de dieux), et même aux au vrai Dieu, lorsqu'il n'est que confusément connu, de lui attribuer, dis-je, par hypothèse, quelque chose de faux, ce peut être bien ou mal fait, selon que la fin pour laquelle on fait cette supposition est bonne ou mauvaise : car tout

ce qui est ainsi feint et attendu par l'apparence, n'est pas pour cela *assuré* par la *vérité* comme vrai, mais seulement proposé à l'entendement pour être examiné, et portant il se soutient en sa même raison formelle du *malin* ou du *bon*; mais s'il y en a, il l'imprime de lui-même pour laquelle cette supposition est faite. Mais dans celui qui feint au *don* trompeur, même le *bon* Dieu, sans que ni lui ni les autres pour lesquels il fait cette supposition, ne connaissent pas encore avoir distinctement, et qui ne se sert pas de cette fiction à *mauvais dessein*, pour tâcher de persuader aux autres quelques-unes de leurs touchant le *défini*, mais seulement pour *révéler* davantage l'entendement, et sans être de *exemple* lui-même ou de donner à connaître aux autres plus clairement la nature de Dieu; celui-là, *dis-je*, ne fait point de mal, dès qu'il ne vient du *faux*, pourvu qu'il n'y a point du tout de *malice* en cela, mais il doit absolument au *bon*, et personne ne le peut répondre, si ce n'est par *calumnies*.

La troisième question est touchant le mouvement que veut croire que j'attribue pour être au *libre*. Mais je ne me souviens point d'avoir jamais écrit que le mouvement fût hors des *liens*, et je ne me suis pas même expliqué correctement là-dessus. Mais d'autant plus que par le mot d'*âme* nous avons coutume d'entendre une substance, et que

il me semble que vous m'avez demandé qu'il prétendait de l'agon que s'il en possédait quelques livres, il est croyable que le sieur M. y trouverait souvent à reprendre; mais il serait aussi plâtré s'il s'attachait à y répondre ce qui n'est pas bien, et qu'il ouït ce qui l'est, le ou non si rien m'a été touchant ce qu'il a écrit de ses réponses à ses questions, que tout simplement ce que j'en pense, et comme l'écritain à vous seul; car je ne sçais point qu'un vous eût donné son droit pour me le faire voir, mais je ne crois pas pour cela vous avoir rien écrit que je ne sois sûr qu'il sache, et je laisse entièrement à votre discrétion de lui faire voir ma lettre, ou un extrait d'elle, ou rien du tout. Je ne puis en aucune façon m'attacher à ce que vous désirez de la part de M. Frequet; car je ne suis point assez habile pour parler jurement d'un livre, mais en rien voir que le titre des chapitres. Tout ce que j'en puis dire, est que Vieira n'est sans doute un très excellent mathématicien, mais que les écrits qu'en a de lui ne sont que des pièces d'étalage, qui ne composent point un corps parfait, et dans lesquelles il ne s'en est point du tout à se rendre intelligible à tout le monde; c'est pourquoi si toute sa doctrine est mise par ordre par quelque savant homme, qui puisse le priver de l'expliquer fort clairement, l'ouvrage en sera fort bon et fort utile. Véritablement si on n'y met rien de plus que ce qui

est contenu dans les droits de Vénis qui ont été
vu le jour, il me semble qu'on ne portera pas si
vivement l'opinion que d'autres ont eue. Pour des ques-
tions, celle des quatre glaces que vous me man-
dés avoir envoyés est fort bonne, elle d'écarter
si on suit bien le calcul; mais pour remonter sous
l'industrie de bien discuter les équations, je n'en
sais point de plus propres que celle des trois sol-
lons, dont la solution est peut-être peut-être
point jusqu'en Bourgogne. Trois hauteurs sont
et perpendiculaires, et horizontales plans, aquies
 A, B, C . Si hauteur A est 5 palmes, B 11 palmes,
 C 3 palmes. Et l'angle AB est 53 palmes; et non at-
que entre les extrémités autres solons que fait
hauteur A , mesuré par points B et C , extrémités
autres hauteurs B par A et C . Et en conséquence et en
hauteur C , par A et B . Quant à ce qu'on peut ab-
soudre, et par les uns et d'autres; et supposons
elles autres des autres autres autres autres, et
autres et géométriques, non mécaniques. Et pour être
propre des deux angles de l'opinion on pourrait
proposer touchant les triangles, l'indéterminée
opposée à l'opinion faisant triple. En vain deux
Voilà, dont les parties aliquotes sont 18, 24, et
36, dont les parties sont 18, 24, et 36. On en de-
mande en troisième, avec la façon de le trouver par
règle; ou bien, si on ne veut pas donner la règle,
je demande sept et huit tels nombres, pourquoi

Je n'ai autrefois intercepté cela en sept à Paris, qui peuvent venir être développés. Et touchant les lignes courbes on pourrait proposer celle-ci.

Soient quelques lignes rectes AB , et deux stiles doubles linéaire indéfinies, et GB et FE , qui se rencontrent en A les unes, et angulen BAE est 45° gradués ; Quatre autres droites linéaires courbes ABD , qui est telle nature, et à quelquefois que parait de courber toujours et continue ad diamètres GD [quand on les a à parait B droite sont toujours BE , et continue BC], coupe est continue ou une autre continue BC , et CE , segmentum diamétral linéaire ignum et longum intercepte, qui est linéaire deux BC , ad BE , segmentum continue a courbe ad continue FE paraitre.

Cette question me fut proposée il y a cinq ou six ans par M. de Remond, qui la proposa aussi aux plus célèbres mathématiciens de Paris et de Toulouse, mais je me souviens point qu'aucun d'eux lui en ait donné la solution, et ainsi qu'il leur ait fait voir celle que je lui ai envoyée. J'ai vu depuis deux jours seulement paraitre M. M., qui me semble être fort bon pour achever de perdre l'an¹, et peut-être qu'elle m'interrompt d'écrire beaucoup de choses à quoi j'aurais été obligé. Au reste, je vous assure que je n'ai aucune envie d'aller où vous êtes, si je ne

¹ « Mieux. »

² « L'année. »

vous y pourriez rendre service, non pas que je pense que vous n'en ayez ni'y pourriez faire un mauvais usage : mais parceque n'y ayant point allié, il sembleroit que j'aurois le dessein de les braver, ce qui n'est pas convenable à mon honneur, j'aime mieux qu'ils croient que je les méprise : et pour ce sujet je n'ai pas voulu vous envoyer certaines copies authentiques des pièces produites par l'État. Il y en a une dans ce dernier livre, le six, etc.

A M^{re} LA PRINCESSE ELIZABETH, etc.²,

VOUS AVEZ DE MONSIEUR, MON FRÈRE, DE VOS AMIS, MARIEN
UN QUANDAM QUI VOUS ENVOIE LES SIENS.

Letter de du tout III

HABIT,

Ayant vu du M de Follet que votre sœur a pris la peine de chercher la quantité de trois ans, et qu'elle a trouvé le moyen de la résoudre, me ne supposez qu'une quantité incertaine, j'ai pensé

¹ - Édition.

² - Ces deux lettres se sont écrites au des Compagnes et des Frères, mais de la Bibliothèque de l'Université. Je les place ici après le 1^{er}, pour qu'elles soient avec les Compagnes.

que mon devoir m'obligeoit de mettre au la-
non pourquoi j'en ai fait plusieurs, et de
quelle façon je les déduis.

Pour ces raisons, en cherchant une question
de géométrie, que les lignes dont je me sers pour
la trouver soient parallèles, ou s'entre-croient à
angles droits le plus qu'il est possible et je me
considère point d'autres théorèmes, si ce n'est que les
côtés des triangles semblables ont semblable pro-
portion entre eux, et que dans les triangles sem-
blables le carré de la base est égal aux deux car-
rés des côtés; et je ne crains point de supposer
plusieurs questions successives pour résoudre la
question à moi venue, qu'elle ne dépende que de
ces deux théorèmes; au contraire, j'aime mieux
en supposer plus que moins : car par ce moyen je
sais plus clairement tout ce que je fais, et en les
dérivés j'en trouve mieux les plus courts chemins,
et m'exempte de multiplications superflues; au
lieu que si l'on tire d'autres lignes, et qu'on se
served'autres théorèmes, bien qu'il puisse arriver
par hazard que le chemin qu'on trouvera soit plus
court que le mien, toutefois il arrive quasi tou-
jours le contraire, et on ne voit point si bien ce
qu'on fait, si ce n'est qu'on ait la démonstration
du théorème dont on se sert pour parvenir à l'ap-
prent; et en ce cas on trouve quasi toujours qu'il
dépend de la considération de quelques triangles,

qui sont ou rectangles, ou semblables entre eux, et ainsi on rencontre dans le chemin que je tiens.

Par exemple, si on veut chercher cette question des trois cercles par l'abbe d'un théologien, qui enseigne à trouver l'un d'un triangle par ses trois côtés, on n'a besoin de supposer qu'une quantité inconnue, car, si ABC sont les centres des trois cercles donnés, et si le centre du cercle cherché, les trois côtés du triangle ABC sont donnés, et les trois lignes AD , BD , CD , sont composées de deux rayons des cercles donnés, joints au rayon du cercle cherché, si bien que, supposant x pour ce rayon, on a tous les côtés des triangles ABD , ACD , BCD , et par conséquent on peut avoir leurs aires, qui, jointes ensemble, sont égales à l'aire du triangle donné ABC ; et on peut par cette équation venir à la connaissance du rayon x , qui seul est requis pour la solution de la question; mais ce chemin me semble conduire à tout de multiplications superflues, que je ne voudrais pas entreprendre de les détailler en trois tomes. C'est pourquoi, si l'on des deux lignes obliques AB et BC , je mène les trois perpendiculaires BE , EG , GF , et j'ai trois quantités inconnues, l'une pour EF , l'autre pour EG , et l'autre pour le rayon du cercle cherché, j'ai tous les côtés des trois triangles rectangles AED , BDG , CEF , qui me donnent trois équations,

pourraient chacune d'elles le carré de la base
 être égal au carré des deux côtés.

Après avoir ainsi fait un ou deux d'équations que j'ai
 supposé de quantités inconnues, je considère si
 par quelques équations j'en puis trouver une ou ter-
 mes assez simples; or, si je ne le puis, je réunis
 d'un côté à l'autre ou j'ajoute deux ou plusieurs
 équations par l'addition ou soustraction; et cela,
 lorsque cela ne suffit pas, j'écris seulement d'un
 ou deux côtés au-dessus de changer les termes au quel-
 que façon que, en faisant ces termes avec adresse,
 on rencontre aisément les plus simples possibles,
 et on en peut changer une infinité au bout peu de
 temps.

Ainsi, en cet exemple, je suppose que les trois
 bases des triangles rectangles sont :

$$AD \parallel a + x$$

$$BD \parallel b + x$$

$$CD \parallel c + x$$

Et faisant $AE \parallel d$, $BE \parallel e$, $CE \parallel f$, DE ou GE
 $\parallel y$, DE ou $FE \parallel x$, j'ai pour les côtés des mêmes
 triangles :

$$AF \parallel d - x \text{ et } FD \parallel y$$

$$BE \parallel e - y \text{ et } DE \parallel x$$

$$CE \parallel f - x \text{ et } ED \parallel y$$

Puis faisant le carré de chacune de ces bases
 égal au carré des deux côtés, j'ai les trois équations
 suivantes :

$$xx + xax + ax \parallel d d = x dx + dx + xy$$

$$b b + x b x + x x \parallel x x = x xy + xy + a a$$

$$x a + a x x + x x \parallel f f + a f a + x a + x y$$

Mais je vois que par l'une d'elles toute seule je ne puis trouver aucune des quantités inconnues sans en tirer la même cascade, ce qui embrouilleroit trop la question. C'est pourquoi je mets au second mepris, qui est de joindre deux équations ensemble, et j'ajoute aussitôt que les termes ax , xy et axx semblables en toutes trois, si j'en tire une d'une autre, laquelle je résolve, de laquelle sortent, et ainsi je n'aurai plus de termes inconnus que x , y et a trois simples; je vois maintenant si j'étois la seconde de la première ou de la troisième, j'aurai tous ces trois termes x , y et a , mais que si j'étois la première de la troisième je n'aurai que a et x : je choisis donc ce dernier chemin, et je trouve

$$xx + xax + ax = xax \parallel f f + a f a = d d + x d x,$$

ou bien

$$x \parallel \frac{xxax + xax + ax}{x}$$

$$\text{ou bien } d = \frac{1}{2} f + \frac{xxax + xax + ax}{x}$$

Puis étant la seconde équation de la première ou de la troisième (car l'une revient à l'autre), et, au lieu de x , mettant les termes que je viens de trouver, j'ai par la première et la seconde

$$x a + a x x = d d = x a x \parallel d d = x a d = x x y,$$

ou bien

ou

A M^{re} LA PRINCESSE ÉLISABETH, etc.

(Lettre de décembre III)

MADAME,

La solution qu'il a plu à votre altesse me faire l'honneur de m'envoyer est si juste, qu'il ne s'y peut rien dire de davantage ; et je n'ai pas seulement été surpris d'étonnement en la voyant, mais je ne puis m'abstenir d'ajouter que j'ai été étonné de voir, et si peu de la subtilité de voir que le calcul dont se sert, votre altesse est entièrement semblable à celui que j'ai proposé dans ma Géométrie. L'expérience m'avoit bien conseillé que le plupart des esprits qui ont de la facilité à comprendre les raisonnements de la métaphysique ne peuvent pas conserver ceux de l'algèbre ; et néanmoins que ceux qui comprennent aisément ceux-ci sont d'ordinaire incapables des autres, et je ne vois que celui de votre altesse auquel toutes choses sont également faciles ; il est vrai que j'en avois déjà tant de preuves que je n'en pouvois aucunement douter ; mais je craignois seulement que la patience qui est nécessaire pour parvenir au

commencent les difficultés du calcul ne lui manquent. Car c'est un calcul qui est entièrement rationnel, excellent esprit, et une personne de grande condition. Mais avant que cette difficulté soit surmontée, elle aura beaucoup plus de plaisir au vent, et en relisant ses seules lettres ou livres de plusieurs, ainsi qu'elle a fait ce fort souvent, le calcul ne lui sera pas étranger. C'est une chose qu'on peut quasi toujours faire lorsqu'on veut seulement voir de quelle nature est une question, c'est-à-dire si elle se peut résoudre avec la règle et le compas, ou s'il y faut employer quelques autres lignes courbes du premier ou du second genre, etc. et quel est le chemin pour la trouver; qui est ce de quoi je me contente ordinairement touchant les questions particulières; car il me semble que le surplus, qui consiste à chercher la construction et la démonstration par les propositions d'Euclide, en cherchant le procédé de l'algèbre, s'est qu'on amusement pour les points géométriques, qui ne requiert pas beaucoup d'effort ni de science: mais lorsqu'on a quelque question qu'on veut résoudre pour en faire un théorème qui serve de règle générale pour en résoudre plusieurs autres semblables, il est besoin de réfléchir jusqu'à la fin toutes les mêmes lettres qu'on a posées au commencement, ou bien, si on en change quelques unes pour faciliter le calcul,

il les fait remonter par après étant à la fin, à cause qu'ordinairement plusieurs s'éloient l'une contre l'autre, ce qui ne se peut sans interrompre les a changées. Il est bon aussi alors d'observer que les quantités qu'on disjonct par les lettres aient semblable rapport les unes aux autres le plus qu'il est possible; cela rend le théorème plus beau et plus court, pourvu que ce qui s'éloient de l'une de ces quantités s'éloient au même façon des autres, et simple que ce qui se puisse faire au calcul; pourvu que les lettres qui signifient des quantités qui ont même rapport s'y puissent trouver distinctes au même façon, et quand cela manque, on reconnoît son erreur. Ainsi, pour trouver un théorème qui marque quel est le rayon du cercle, qui touche les trois données par points, il ne faudroit pas en cet exemple pour les trois lettres a, b, c , pour les lignes AD, DC, DB , mais pour les lignes AB, AD , et BC , pourvu que ces dernières ont même rapport l'une que l'autre aux trois AB, DB , et CB , ce qui n'est pas les premières; et on méritant le calcul avec ces six lettres, sans les changer ni en ajouter d'autres, par le chemin qu'a pris votre auteur (car il est excellent pour cela que celui que j'ai proposé), on doit voir à une équation fort régulière, et qui fournisse un théorème assez court. Car les trois lettres a, b, c , sont données au même façon, et aussi les trois d, a, b, c .

mais pour ce que le cubal en est composé, le nombre obtenu a deux fois le carré trouvé, il lui sera plus aisé en supposant que les trois carrés donnés s'entre-touchent, et s'employant en tout le cubal que les quatre lettres d , a , f , x , qui étant les rayons des quatre cercles, ont semblable rapport l'un à l'autre; et on trouvera bien vite ce qu'on veut.

$$A B \parallel \frac{d d d f f f f f}{f f f f f f} \text{ ou } A B \parallel \frac{d d d f f f f f}{f f f f f f}$$

Où elle peut déjà remarquer que x est dans la ligne AB , comme e dans la ligne AD , pour laquelle on trouve par le triangle AEC , comme l'autre par le triangle AEC , puis enfin elle aura cette équation :

$$\begin{aligned} d d e f f &= a d f f x + a d e f f \\ d d e x x &\parallel a d e f f a + a d d f f a \\ d d f f x &= a d d f f x + a d d e f f a \\ &= f f x x \end{aligned}$$

De laquelle on tire pour théorème que les quatre nombres, qui se produisent en multipliant ensemble les carrés de trois de ces rayons, font le double de xx , qui se produiroient en multipliant deux de ces rayons l'un par l'autre, et par les carrés des deux autres; ce qui suffit pour servir de règle à trouver le rayon du plus grand cercle qui puisse être décrit entre les trois donnés qui s'entre-touchent sur les rayons de ces trois cercles, sont par exemple : 1. *Jeuxi* 36 pour *d d e f f*, et 24 ou pour *d e x x*, et ainsi des autres, d'où je

trouverai je — $\frac{1}{2}(11F^2)1111$, si je ne me suis trompé au calcul que fais vous de lire; et votre élève peut voir les deux procédés fort différens dans ces autres questions, selon les différentes données qu'on se propose; car, voulant savoir de quelle nature est la question, et par quel biais on la peut résoudre, je prends pour données les lignes perpendiculaires ou parallèles, et suppose plusieurs autres quantités inconnues, afin de ne faire aucune multiplication superflue, et voir mieux les plus courts chemins; au lieu que, la voulant résoudre, je prends pour données les côtés du triangle, et ne suppose qu'une seule inconnue. Mais il y a quantité de questions où le même chemin conduirait à l'un et à l'autre, et je ne doute point que votre élève ne voie bientôt jusqu'où peut étendre l'esprit humain dans cette science; je m'estime extrêmement heureux si j'y pourrai contribuer quelques choses, comme étant porté d'un intérêt particulier à lire, etc.

ANNÉE 1844.

A UN R. P. JÉSUITE *.

(Lettre 19 du tome III.)

Mon vénérable Père,

Je suis plus heureux que je ne serais, en ce qui
par l'honneur d'être affilié d'une personne de votre
ordre et de votre société, et qui est particulière-
ment versé dans les mathématiques. Car c'est une
science que j'ai toujours tant aimée, et à laquelle
je me suis tellement appliqué, que j'honore et
chère extrêmement tous ceux qui les aiment, et
pense aussi avec quelque droit d'espérer leur bien-
veillance, au moins de ceux qui sont mathématis-

* « Cette lettre est adressée à un Jésuite dans il s'agit d'être par sa
telle sorte, l'ordre du des de la Société. Ce jésuite est une lettre
mathématique. Cependant n'est pas être une je pense qu'il est une
de connaissance de genre d'âge d'entre qu'il se trouve d'être
parvenue au moins vers le P. Benoît, et qu'il des qu'il puisse un
travaux. Je suis donc certain en je pense d'âge »

vous d'être mieux que de vous; car il n'appartient qu'à ceux qui le veulent paraître et ne le sont pas, de haïr ceux qui tiennent à l'être véritablement. C'est ce qui m'a fait écarter du rétrograd pour fuir, dit-il, depuis je ne doute point que vous n'ayez remarqué le poison; et j'aurais voulu supplier de me vouloir mettre en ses bonnes grâces, si je pouais que ce fût une chose possible : mais, comme il a fait paraître quelques animosité contre moi sans aucune raison, et ayant même que je sache qu'il sût au monde, dans je ne puis quasi espérer que le refus le change. C'est pourquoi je vous seulement vous proposer, qu'en ce que s'en peut entre lui et moi, je ne le considère en aucun façon comme étant de votre compagnie, à laquelle j'ai une infinité d'obligations, qui ne peuvent entre et compensez avec le peu en quoi il m'a débilité. Et pour ce que je suis encore plus particulièrement obligé à vous qu'à ces autres, à cause de l'affection de mon frère, je serais bien si je pouais avoir occasion de vous témoigner combien je vous honore et estime et de lui en toutes choses. Et je ne manquerois point de vous dire ce que j'ai pensé touchant le flux et reflux de la mer, s'il m'étoit possible de l'expliquer sans avoir de plusieurs suppositions, qui rendraient peut-être plus difficiles à croire que le refus même, pour ceux qui n'ont point encore vu mes Principes, lesquels j'espère

de publier dans peu de temps, et de vous envoie-
r alors touchant cette partie, et peut-être aussi tou-
chant plusieurs autres.

Tout ce que je puis dire du livre de Clé, est
que je juge que son auteur est le même que celui
qui a fait les trois autres objections contre mes Mé-
ditations, et que je trouve beaucoup plus habile
en morale qu'en métaphysique et en physique;
considérant que je ne puis aucunement approu-
ver ses principes ni ses maximes, qui sont très
mauvaises et très dangereuses, mais qu'il suppose
tous les hommes méchants, ou qu'il leur donne
cette idée d'être. Tout son but est d'écarter ou d'enfer-
mer de la monarchie, ce qu'on pourrait faire plus
avantageusement et plus solidement qu'il n'a fait
en prenant des maximes plus vertueuses et plus
solides. Et il décrit aussi fort au désavantage de l'é-
glise et de la religion catholique.

M. PETEROVIC¹

À M. DESCARTES.

(Lettre 5^e du tome I. Verses.)

Monsieur,

Je souhaite avec passion de voir ces démonstrations mécaniques, par lesquelles j'apprends que vous étudiez si soigneusement la circulation du sang, qu'il ne reste plus aucun sujet de doute en cette doctrine. Je vous prie très instamment de me les communiquer quand vous le pourrez, mais vous en pouvez aussi vous accommoder. Comme j'ai écrit sur diverses questions à de grands hommes, j'ai dû en donner au public un recueil de mes lettres, et de leurs réponses, dans lequel je me suis proposé de mettre la vôtre touchant la circulation, et l'attendant,

¹ « Inventiones quibus de Harvey, » pag. 5.

Une seconde suite. — Cette lettre n'est pas datée, mais le recueil des questions démontre de Harvey deux réponses à Bontalonus pag. 21, et pag. 214, je mets une lettre de lui de 1611, par le 214, et la lettre de Bontalonus dans l'édition de 1621, p. 214, et dans l'édition de 1621, pag. 214.

je souhaite que vous viviez long-temps et heureusement parmi nous, autant pour l'honneur de notre Hollande, qui vous regarde comme un de ses citoyens, que pour la gloire des sciences, dont vous êtes le restaurateur. Adieu.

À PARIS, Chez les Libraires, sous le Portique de la Bibliothèque du Roy, et chez les Libraires de la Cour.

REPONSE

DE M. DESCARTES.

(Lettre 3^e du tome II.)

(Verses.)

Monsieur,

Vous me faites beaucoup d'honneur de vouloir que mes réponses trouvent place parmi celles de ces grands hommes dans ce beau recueil que vous nous présentez. J'apprehende seulement de n'avoir rien à vous dire qui réponde à votre attente, ayant déjà eu devant publié tout ce que je sais sur

ce sujet. La seconde partie de cette lettre d'objection, touchant M. Descartes, est celle qu'il y a plus de six ans que j'envoie au conseil des dépenses sans lui en obtenir d'autre, et que la réponse de M. Descartes lui donne par tout de celuy qu'il a de plus. Mais je n'ai plus rien à vous dire de Descartes et de Descartes qu'il n'en a pas.

étant la question que vous me proposez, dans un discours de la Méthode que je les imprimer en français il y a quelques années, on l'a fait voir que le mouvement du sang se déplace que de la chaleur du cœur et de la contraction des vaisseaux. Et, bien que je sois entièrement d'accord avec Barreus touchant la circulation du sang, et que je le regarde comme le premier qui a fait cette admirable découverte des petits passages par où le sang coule des artères dans les veines, qui est le cours vers la plus belle et la plus utile que l'on pût faire au système, je suis toutefois d'un sentiment tout-à-fait contraire au sien touchant le mouvement du cœur, il veut, si je ne m'abuse, que le cœur dans la diastole se dilate pour recevoir le sang, et que dans la systole il se contracte pour le chasser; pour moi, voici comme j'explique toute la chose.

Quand le cœur est vide de sang, il se tend et s'étendrait de nouveau dans son ventricule droit par la veine cave, et dans la gauche par l'artère pulmonaire; je dis s'étendrait, parceque étant durci, et les orifices de ces vaisseaux, dont les valves forment les cavités du cœur, étant fort larges, et les valvules dont ils sont munis étant pour ainsi-dire fermés, il ne se peut sans miracle qu'il se détache dans le cœur. Et, soit qu'il en reste ouë un peu de sang dans l'une et dans l'autre ven-

ricoles, comme il y trouve plus de plaisir que dans les veines dont il est sorti, il lui en revient qu'il se dilate, et qu'il occupe un plus grand espace qu'auparavant; ja du de nécessité, parce que telle est sa nature, et il en aie de le remarquer, en ce que, quand nous avons froid, toutes les veines de notre corps sont si resserrées qu'à peine paraissent-elles, et quand ensuite nous venons à avoir chaud, elles s'élèvent et font que le sang qu'elles contiennent semble occuper des espaces plus d'espace. Le sang se dilate ainsi dans le cœur, pousse de tous côtés les parois de chaque ventricule avec tout de promptitude et d'effort, qu'il forme les petites parties qui sont aux entrées de la veine cave et de l'artère pulmonaire, et ouvre en même temps celles qui sont aux orifices de la veine artérielle et de la grande artère (car ces petites portes sont construites de telle manière, que, selon les lois de la mécanique, celles-ci se doivent ouvrir, et celles-là se refermer, par le seul effort que fait le sang en se dilatant); et c'est cette dilatation qui fait le diastole du cœur. C'est aussi ce qui cause celle des artères, étant certain que le sang qui se dilate dans le cœur ne peut ouvrir les petites portes de la veine artérielle et de la grande artère, sans pousser en même temps tout l'autre sang qui est contenu dans les artères. En sorte de quoi ce même sang, par le même effort qu'il s'en

déjà, entre deux les artères, et ainsi le cœur se vide, et c'est en cela que consiste un systole. Puis, quand ce sang qui s'étoit dilaté dans le cœur se percevoit jusque dans les artères, il se condensait comme auparavant, parcequ'il y trouve moins de chaleur; et c'est en cela que consiste le systole des artères, qui suit de si près celle du cœur, qu'elle semble se faire en même temps. Sur la fin de cette systole, le sang contenu dans les artères (je prends toujours la veine artérielle pour une artère, et l'artère veineuse pour une veine) retombe vers le cœur, mais il ne retombe point pour cela dans les ventricules; parceque les petites parties qui sont à leurs orifices sont disposées de telle façon, que le sang ne peut retomber sur elles sans les refermer; comme au contraire celles qui sont aux orifices des veines s'ouvrent d'elles-mêmes quand le cœur se détache, si bien qu'il y tombe de nouveau sang qui donne lieu à une nouvelle diastole. Tous ces choses sont à la vérité mécaniques, mais bien que les expériences par lesquelles on prouve qu'il y a diverses anastomoses, par où le sang passe des artères dans les veines; ou, par exemple, ce que l'on observe de la situation des valvules dans les veines, de la ligature du bras pour la saignée, de ce que tout le sang peut sortir du corps par l'ouverture d'une seule veine, et d'une seule artère, et plusieurs autres particularités observations,

ment naturel d'interpréter qui procurent ces manifestations.

Tout ce que je trouve de remarquable sur ce sujet, et la chose est à mon sens si claire et si certaine, que je n'aurais guère dû en établir la preuve par d'autres arguments. Or, lorsque de Laveran, il y a plus de six ans, des objections sur cette matière, auxquelles je répondis pour lui, mais parceque leur nature, qui n'a pas été en cela de bonne foi, en demandant mes réponses au public, les a traitées d'une manière qui fait violence à mon sens, et qu'il les a tout-à-fait méprisées, je vous les aurais volontiers écrites, je les ai écrites : pour peu que vous me témoigniez que vous les avez agréables, vous protestant de faire en toute autre chose ce qui me sera possible pour votre service et pour le bien-être des citoyens.

À UN R. P. JÉSUITE *

(Lettre n° 1 de vous.)

Mon très-honorable père,

Je sais qu'il est très-malais d'être dans les poudres d'autrui, et l'expérience m'a fait remar-

* Il n'y a eu que peu de lettres que j'ai composées les dernières années de votre

en-mêmes les mêmes semblent dédiées à plusieurs, ce qui fait que je vous ai grande obligation de la peine que vous avez prise à les causer; et je ne puis avoir que très grande opinion de vous, en regard que vous les possédez de telle sorte, qu'elles sont maintenant plus utiles que nouvelles. Et les difficultés qu'il vous a plu me proposer sont plutôt dans la matière, et dans le détail de votre exposition, que dans aucun effort de votre intelligence; car vous avez joint la relation des principes, sans je ne saurais pas de dire aucunement de toutes.

Faites bien que dans les causes physiques et morales, qui sont particulières et limitées, on trouve souvent que celles qui produisent quelque effet ne sont pas capables d'en produire plusieurs autres qui nous paraissent nécessaires; ainsi un homme qui peut produire un autre homme ne peut pas produire une femme, et un roi qui se fait obéir par tout un peuple ne se peut quelques fois obéir par un cheval. Mais

Paris, ce 28. Je vous prie de m'écrire si vous ne me le devez pas de lui m'écrire si qu'il a écrit une des Méditations, dont quelques que c'est la 11. Méditation. Vous savez le commencement de la 11^e des 11. Méd. Je compare ces deux lettres, et voit que toutes les maximes du P. Male tout. Et me donne de vous de moi cela; car (B). Je vous prie de lui dire la 11^e max, et elle à la 11^e Méd. Il semble et à l'attention d'une maxime, que le Dieu qui est tout cela, et qui crée les autres pour que le ciel de la 11^e.

quand il en question d'une cause universelle et indéterminée, il me semble que c'est une notion commune aux hommes que quel point plus, quel point moins, aussi bien que tel ou tel autre est vague au point. Et même cette notion étendue d'étend aussi à toutes les causes particulières tant morales que physiques : car ce serait plus à un homme de pouvoir produire des hommes et des fleuves, que de ne pouvoir produire que des hommes ; et ce serait une plus grande puissance à un roi de commander même aux dieux, qu'à un commandeur qu'à son peuple, comme un légal, que le monarque d'Orphée pourroit imposer même les lois, pour les arabes et d'autant plus de force.

Il importe peu que ma seconde démonstration, fondée sur notre propre existence, soit considérée comme différente de la première, ou seulement comme une explication de cette première. Mais tant que c'est un effet de Dieu de m'avoir créé, aussi en est-ce un d'avoir mis en moi son être ; et il n'y a aucun effet venant de lui par lequel on ne puisse démontrer son existence. Toutefois il me semble que toutes ces démonstrations priées des effets relèvent à une, et même qu'elles ne sont pas interrompues si ces effets ne nous sont évidents : c'est pourquoi j'ai plutôt considéré ma propre existence que celle du ciel et de la terre, de laquelle je ne suis pas si certain, et si nous n'y

pourrais l'être que vous savez de Dieu ; car rien dans tout cela, je ne puis concevoir que l'ordon des causes n'ait pas celui, sinon en tant que j'ai en moi cette idée de la première cause, et encore qu'on admette une première cause qui ne concorde, je ne puis dire qu'elle soit Dieu, si je n'ai véritablement l'idée de Dieu : or que j'ai tenté de me répondre aux premiers objections, note ne puis le celer, elle de ce point reprenait les raisons des autres, qui admettent communément que nos doutes propres ne justifient. Et moi je ne l'admets pas ; au contraire, je crois que dans ce sens notre programme ne devient presque rien, comme on verra dans ceux traités de philosophie, qui s'achève d'imprimer.

Je ne puis point avoir dit que Dieu lui toujours ce qu'il connaît être le plus parfait, et il ne me semble pas qu'on espère lui puisse juger de cela : mais j'ai voulu d'éclaircir la difficulté proposée touchant la cause des erreurs, en supposant que Dieu ait créé le monde très parfait ; pourvu que supposant le contraire cette difficulté nous satisfait.

Je vous suis bien obligé de ce que vous m'expressez les contents de mes Augustes qui pourront servir pour autoriser mes opinions, quelques autres de mes amis auront déjà fait le semblable et j'ai une grande satisfaction de ce que vos paroles d'ap-

coïncident avec celles d'un si petit et si excellent personnage. Or je ne suis seulement de l'innocence de ceux qui désirent que leurs opinions paraissent nouvelles; au contraire, j'accroissais les opinions à celles des autres, autant que la vérité me le permet.

Je ne mets autre différence entre l'âme et ses idées, que comme entre un miroir de glace et les diverses figures qu'il peut recevoir, et comme on n'est pas proprement une action, mais une passion ou la care de recevoir diverses figures, il me semble que c'est aussi une passion ou l'âme de recevoir telle ou telle idée, et qu'il n'y a que ses voluptés qui soient des actions, et que ses idées sont saines ou saines, parties par les objets qui touchent les sens, parties par les impressions qui sont dans le cerveau, et parties aussi par les dispositions qui ont précédé ou l'âme saine, et par les mouvements de sa volonté; sans que la saine reçoive ses figures, parties des autres corps qui la pressent, parties des figures ou autres qualités qui sont déjà en elle, comme de ce qu'elle est plus ou moins pesante ou molle, etc., et parties aussi de son mouvement, lorsqu'ayant été agitée elle a eu sa force de continuer à se mouvoir.

Pour la difficulté d'apprendre les sciences, qui est en nous, et celle de nous représenter clairement les idées qui nous sont naturellement con-

nam, elle vient des deux principes de notre nature, et des autres causes de nos erreurs, que j'ai tâché d'expliquer sans au long au filer que j'ai sous la presse. Pour la mécanique, je crois que celle des choses matérielles dépend des vestiges qui demeurent dans le cerveau, après que quelques images y a été imprimées; et que celle des choses intellectuelles dépend de quelques autres vestiges qui demeurent en la pensée même, mais ceux-ci sont tout d'un autre genre que ceux-là, et je ne les marquerai que par aucun exemple tel des choses corporelles, que s'en suit fort différent; au lieu que les vestiges du cerveau le rendent presque à mon-voir l'âme, en la même façon qu'il finit une impression, et ainsi à la force souvenir de quelques choses, tout de même que les pla qui sont dans un morceau de papier, ou dans un ling, font qu'il est plus propre à être plus droitement comme il a été auparavant, que s'il n'eût jamais été ainsi plus.

L'erreur morale qui arrive quand on croit avec raison une chose fautive, pourquoi l'on haitte du bien nous l'a dit, etc., ne seraient aucune privation lorsque nous se l'assurons que pour régler les actions de notre vie, ou choses que nous ne pouvons moralement avoir mieux; et ainsi ce n'est point proprement une erreur; mais c'en serait une si nous l'assurons comme une vérité de physique,

pourquoi le témoignage d'un homme de bien ne suffit pas pour cela.

Pour la libre arbitre, je n'ai point vu ce que le R. P. Pascal en a dit; mais de la façon que vous expliquez votre opinion sur ce sujet, il ne me semble pas que la distance en soit bien éloignée. Car généralement je vous supplie de remarquer que je n'ai point dit que l'homme en fût indifférent que si on a manqué de connaissances, mais bien qu'il est d'autant plus indifférent qu'il connaît mieux de raisons qui le poussent à choisir un parti plutôt que l'autre, en que ce point, ce me semble. Avec aid de personnes. Si je suis d'accord avec vous, ce que vous dites, q' on peut suspendre son jugement; mais j'ai tâché d'expliquer le moyen par lequel on le peut suspendre: car il est, ce me semble, certain que ce moyen dans la méthode acquiesce moyen possible ou probable; en sorte que, voyant très clairement qu'une chose nous est propre, il est très malaisé, et même, comme je crois, impossible, pendant qu'on demeure en cette pensée, d'arrêter le cours de notre désir. Mais pourquoi la manière de l'être est de s'être quand qu'on moment attende à une même chose, si ce que notre situation se découvre des raisons qui nous font connaître que cette chose nous est propre, et que nous estimons seulement en notre même que'elle nous a paru désirable, nous pouvons suspendre à notre esprit quelque

maître raison qui nous en fesse dessein, et ainsi suspendre notre jugement, et même nous peut-être en former un contraire. Ainsi, puisque vous ne voyez pas la liberté dans l'indifférence positivement, mais dans une puissance réelle et positive de se déterminer, il n'y a de différence entre nos opinions que pour le nom; car j'avoue que cette puissance est en la volonté : mais pourquoi je ne vois point qu'elle soit autre quand elle est accompagnée de l'indifférence, laquelle vous avouez être une imperfection, que quand elle n'en est point accompagnée, et qu'il n'y a rien dans l'entendement que de la lumière, comme dans celui des bacheliers qui sont condamnés en prison. Je reconnais généralement libre tout ce qui est volontaire, et vous voulez restreindre ce nom à la puissance de se déterminer, qui est accompagnée de l'indifférence. Mais je ne dirais rien de tout, touchant les noms, que de suivre l'usage et l'exemple.

Pour les animaux sans raison, il est évident qu'ils ne sont pas libres, à cause qu'ils n'ont pas cette puissance positive de se déterminer; mais s'il est en eux une pure négative de n'être pas forcés ni contraints. Rien ne m'a empêché de parler de la liberté que nous avons à suivre le bien ou le mal, alors que j'ai voulu écrire autant que j'ai pu les controverses de la théologie, et me tenir dans les bornes de la philosophie naturelle. Mais je vous

croire qu'on tend ou où il y a occasion de pécher , si y a de l'indifférence ; et je ne crois point que pour mal faire il soit besoin de voir clairement que ce que nous faisons est mauvais, il suffit de le voir constamment, ou seulement de se souvenir qu'on a fait un péché que cette idée, sans la voir en aucune façon, s'est levée sans autre attention aux raisons qui le prouvent ; car si nous le voyons clairement, si nous avons l'impression du péché, pendant le temps que nous le voyons ou cette autre chose, c'est pourquoi on dit que Dieu nous ne ignorent. Et on ne laisse pas de pécher, bien que, voyant très clairement ce qu'il faut faire, on le fait indifféremment, et avec même indifférence, comme a fait Jésus-Christ en cette vie, car l'homme ne peut s'occuper pas toujours une parfaite attention aux choses qu'il doit faire, c'est une bonne action que de l'éviter, et de faire par son moyen que notre volonté suive si fort la lumière de nous-mêmes, qu'elle ne soit point du tout indifférente. Au reste, je n'ai point vu que la plus simple et continuellement l'indifférence ; mais seulement qu'elle nous fait pencher davantage vers un état que vers l'autre, et ainsi qu'elle le domine, bien qu'elle ne domine pas la liberté, d'un il soit, ce me semble, que cette liberté ne consiste point en l'indifférence.

Pour la difficulté de concevoir comment l'âme

Dieu est indifférent à Dieu de faire qu'il ne fût pas vrai que les trois angles d'un triangle fussent égaux à deux droits, ou généralement que les contradictions ne peuvent être possibles, ou la peut même être, en considérant que la puissance de Dieu ne peut avoir aucun bornes, puis aussi en considérant que notre esprit est fini, et arrêté de telle sorte qu'il peut conserver comme possibles les choses que Dieu a voulu être virtuellement possibles, mais non pas de tel sorte, qu'il puisse aussi conserver comme possibles celles que Dieu aurait pu rendre possibles, sans qu'il y ait toutefois réelle impossibilité. Car la première considération nous fait connaître que Dieu ne peut avoir été déterminé à faire qu'il fût vrai que les contradictions ne peuvent être possibles, et que par conséquent il a pu faire le contraire ; puis l'autre nous assure que, bien que cela soit vrai, nous ne devons point tâcher de le comprendre, pourquoï notre entendement n'en est pas capable. Et encore que Dieu ait voulu que quelques vérités fussent nécessaires, ne s'est pas à dire qu'il les ait nécessairement voulues ; car c'est toute autre chose de vouloir qu'elles fussent nécessaires, et de le vouloir nécessairement, ou d'être nécessaire à le vouloir. Savons bien qu'il y a des contradictions qui sont si évidentes, que nous ne les pouvons représenter à notre esprit sans que nous les jugions entièrement impossibles,

comme celle que vous proposez : Que Dieu aurait pu faire que les créatures ne fussent point dépendantes de lui; mais nous ne nous les devons point représenter pour connaître l'immutabilité de sa puissance, ni concevoir aucune préférence ou priorité entre son entendement et sa volonté; car l'idée que nous avons de Dieu nous apprend qu'il n'y a en lui qu'une seule action toute simple et toute pure; ce que ces mots de saint Augustin expriment : *Deus loquitur, quia videt se, et, et, etc.* ; pourvu que en Dieu volent et veit se veut qu'une même chose.

Je distingue les lignes des superficies, et les points des lignes, comme un mode d'un autre mode; mais je distingue le corps des superficies, des lignes, et des points qui le modifient, comme une substance de ses modes, et il n'y a point de doute que quelques modes qui appartiennent au pain deviennent un autre sacrement, ou que la ligne circulaire, qui est un mode, y demeure. Pour l'instruction de Jean-Louis et de celui sacrement, je ne l'ai point expliqué, pourvu que je n'y ai pas été obligé, et que je m'abstienne le plus qu'il m'est possible des questions de théologie, et même que le conseil de l'église a dit qu'il y ait en substance comme quatre espèces d'un sacrement : lesquels mots j'ai insérés à dessein à la fin de ma réponse aux questions objections, pour m'exempter de l'expliquer. Mais j'ose dire que si les hommes

disent un peu plus accoutumés qu'ils ne sont à ces leçons de philosophie, on pourroit leur faire entendre un moyen d'expliquer ce système, qui fermeroit la bouche aux ennemis du matérialisme, et auquel ils ne pourroient contredire.

Il y a grande différence entre l'abstraction et l'extension. Si je disais seulement que l'âme qu'il y a dans une tête ne soit la représentation pure indépendante du corps, et identifiée avec lui, on ne seroit qu'à une abstraction, de laquelle je ne pourrois former qu'un argument négatif, qui conduiroit mal; mais je dis que cette tête est la représentation d'une substance qui peut exister, encore que tout ce qui appartient au corps en soit exclu; d'où je tire un argument positif, et conclus qu'elle peut exister sans le corps. Il y a une exclusion de l'extension et voit fort clairement en la nature de l'âme, de ce qu'en on peut concevoir de l'unité d'existence qui pense, ainsi que vous avez très bien remarqué. Je ne voudrois pas vous donner la peine de m'enquies ce qu'il vous a plu d'écrire sur le sujet de mes Méditations, pourvu que j'espere aller en France bientôt, si j'en ai, si j'en puis, l'occasion de vous voir, et cependant je vous salue de mon cœur, etc.

À UN R. P. JÉSUITE.

(Lettre 18 de notre III.)

Mon vénérable père,

J'ai été extrêmement aise de voir des marques de souvenir qu'il vous plût avoir de moi, et de recevoir les aimables lettres du R. P. Madaid. Je tiens de lui répondre tout franchement et sans rien dissimuler de mes pensées, mais ce n'est pas avec tout de suite que j'en ai été aise, car je suis ici en un lieu où j'ai beaucoup de divertissements et peu de loisir, ayant depuis peu quitté ma demeure ordinaire pour chercher la commodité de passer en France, où j'en ai proposé d'aller dans peu de temps, et, s'il m'est actuellement possible, je ne manquerai pas de me donner l'honneur de vous y voir, car je vous ai été en retour à La Rochelle, où j'ai souvent fait au salut une de route en ma pro-

« — On ne peut qu'être en peine. Ces lettres m'ont fait le 21 de mai 1744, le même jour que le 21^e de 17^e années. Après les mêmes deux semaines 1744, elles sont égales pour l'année 1745. Le plus, plus, plus ou qu'il y a depuis pour qu'il en soit certain, et que dans peu de les en faire une collection que l'on en ait du 1744. »

nomme, et c'est là que j'ai reçu les premières notions de tout ce que j'ai jamais appris, de quoi j'ai toute l'obligation à votre compagne. Si le témoignage de M. de Senne suffit pour faire valoir ma Géométrie, encore qu'il y en ait peu d'autres qui l'ont vu, j'en suis persuadé que celui de M. P. Mercier ne sera pas moins efficace pour autoriser mes Méditations, et principalement qu'il a pu le prouver de les accommoder au style dont on a coutume de se servir pour enseigner, de quoi je lui ai une très grande obligation, et j'espère qu'on verra par expérience que mes opinions n'ont rien qui les doive faire approuver et rejeter par ceux qui enseignent; mais, au contraire, qu'elles se trouveront bien utiles et commodes. Il y a deux mois que les Principes de ma philosophie ont été déjà deux fois d'imprimer, si le libaire m'eût tenu parole; mais il a été retardé par les figures qu'il n'a pu faire tailler si vite qu'il pensait; j'espère pourtant de vous les en voyer bientôt, si le vent ne m'emporte d'ici avant qu'ils soient achevés. Je suis, etc.

À UN R. P. JÉSUITE *.

(Lettre 19 de nos III.)

Mon vénérable père,

Àyant enfin publié les Principes de cette philosophie, qui a besoin de l'ombre à quelques uns, vous êtes un de ceux à qui je dois la plus du bien, tant à cause que je vous suis obligé de tout le bien que je puis tirer de vos études, ou les vôtres que vous avez pris de mon institution en un jésuite, comme aussi à cause que je suis convaincu vous pouvez, pour empêcher que mes doctrines ne soient mal interprétées par ceux de votre compagnie qui ne me connaissent pas. Je ne crains point que mes écrits soient blâmés ou méprisés par ceux qui les examineront, car je serai toujours bien aise de reconnaître mes fautes, et de les corriger, lorsqu'on me fera la faveur de me les appeler; mais j'ai plutôt d'appréhender que je pourrai les faire paraître de ceux à qui c'est avec de regret que j'ai écrit quelque chose touchant la phi-

* — L'abbé de Saint-Jean les écrits qu'il envoie au P. Claude, et en dit de Paris le 17 juillet 1644, de la main de Pierre Béné.

Isogène (en quoi je n'ai pas entièrement suivi le style commun) pour en concevoir une nouvelle opinion. Et pourquoi je n'ai dû par expérience que les choses qui s'aussent en la honneur d'être reçues et approuvées d'un grand nombre de personnes, je n'ai pas beaucoup à craindre qu'en réfutant mes opinions, je sois même que ceux qui ont le sens commun avec bon, et qui ne sont point encore sous d'opinions contraires, sont tellement portés à les embrasser, qu'il y a apparence qu'elles ne pourrout manquer avec le temps d'être reçues de la plupart des hommes, et s'en même dire des mêmes sens. Je sais qu'on a cru que mes opinions étoient nouvelles, et toutefois on verra tel que je ne me sers d'aucun principe qui n'ait été reçu par Aristotle, et par tous ceux qui se sont jamais mis en philosophie. On s'est aussi imaginé que mon dessein étoit de réfuter les opinions reçues dans les écoles, et de tâcher à les rendre ridicules, mais on verra que je n'en parle non plus que si je ne les avais jamais approuvés. Enfin on a cru que lorsque mes philosophes parleroient au jour, on y trouveroit quantité de fautes, qui les rendroient facile à réfuter; et moi au contraire je me promets que tous les meilleurs esprits le jugeront si raisonnable, que ceux qui entendent de l'empêcher n'en recevront que de la honte, et que les plus prudentes feront gloire d'être des pre-

meurt à sa posture un favorable jugement, qui sera
 suivi par après de la postérité s'il se trouve mélan-
 gés. A quoi si vous contribuez quelque chose par
 votre autorité et votre consistance, comme je sais que
 vous y pouvez beaucoup, ce sera un service et une
 grande obligation que je vous en tiendrai, et qui me
 rendra, etc.

A UN O. P. JÉSUITE.

(Lettre no. de mon III.)

Monsieur le Révérend Père,

Voilà enfin les Principes de cette malheureuse
 philosophie, que quelques uns ont voulu d'abord
 leur servir de nourriture, j'espère qu'ils changeront
 d'usage en la voyant, et qu'ils la trouveront plus
 innocente qu'ils ne s'étoient imaginée. Ils y trou-
 vent peut-être encore à redire, sur ce que je n'y
 parle point des animaux ni des plantes, et que

* Il se voit que ces plantes ont le P. d'abord, car la formation de cette lettre
 lui est que celui d qui a d'abord écrit, par ses lettres, rendant plus que
 possible les lettres devenues sans les plantes. Il ne s'est pas sans raison qu'il
 remplace les plus, que je ne puis pas le P. d'abord, qu'il se voit le P. d'abord
 des principes d'abord le P. d'abord qu'il se voit en plus de plus que possible
 cette lettre en de la lettre d'abord, dans la lettre.

J'y traite seulement des corps mortels : mais ils pourroient remarquer que ce que j'ai écrit n'est en aucune façon nécessaire pour l'intelligence de ce que j'ai écrit. Et même que mon traité soit sans usage, je puis dire pourtant que j'y ai compris tout ce qui me sembloit être nécessaire pour l'intelligence des notions dont j'ai traité, en sorte que je n'aurois jamais plus besoin d'en écrire. J'ai eu ces jours passés beaucoup de satisfaction d'avoir eu l'honneur de voir le révérend père Bourdieu, et de ce qu'il m'a fait espérer la faveur de ses honores, grâces. Je suis que c'est particulièrement à vous que je dois la bonté de cet accommodement, mais vous en avez une très particulière obligation, et je serai toute ma vie, etc.

A UN R. P. JÉSUITE *.

(Lettre n.º du tome III)

Monsieur mon révérend,

La bienveillance que vous m'avez fait le faveur de me prêter, lorsque j'ai eu l'honneur de

* — On ajouta une note, sous le prétexte, de ce qu'il se passait.

vous voir, est cause que je m'adresse ici à vous ,
pour vous supplier de vouloir recevoir une
douzaine d'écusquiers de ma Philosophie, et en
ayant retenu un pour vous, de passer la peine
de distribuer les autres à ceux de vos pères de
qui j'ai l'honneur d'être connu; comme particu-
lièrement je vous supplie d'en vouloir envoyer un
au digne et révérend père Charlet, et autant au
révérend père Duast, avec les lettres que je leur
écris, et les autres devant, s'il vous plaît, pour le
R. P. F.* avec leurs maîtres, et pour les révérends
pères Vaire, Fournier, Michaud, Grandjeu, etc.

AU R. P. CHARLET,

A PARIS.

(Lettre de l'année 1714.)

Monsieur monseigneur vénérable,

J'ai une très grande obligation au révérend père
Académie de ce qu'il m'a procuré le bonheur de
recevoir de vos lettres, lesquelles m'ont servi de

* « Mes bons pères. »

« Ces lettres et de révérends et de respectables personnes. »

jeu, en m'appuyant que vous prenez part en mes intérêts, et que mes occupations ne vous sont pas étrangères. J'ai en moi une très grande satisfaction de voir que l'effort doit disparaître à son d'œuvre part en ses bonnes grâces, lesquelles je tiens de valoir par toutes sortes de services. Car, ayant de très grandes obligations à vous de votre compagnie, et particulièrement à vous, qui m'avez tenu lieu de père pendant tout le temps de ma jeunesse, je serais extrêmement averti d'être mal avec aucun des membres dont vous êtes le chef au regard de la France. Ma propre inclination, et la considération de mon devoir, me porte à désirer persévérément leur amitié; et entre cela le désir que j'en prie en priant une nouvelle gloire plus fait que je puis recevoir tout d'avantage de leur bienveillance, et au contraire tout de désavantage de leur froideur, que je crois qu'il suffît de concevoir que je ne suis pas tout-à-fait hors de sens, pour assurer que je ferai toujours tout mon possible pour me rendre digne de leur faveur. Car, bien que cette philosophie soit tellement facile en démonstrations, que je ne puisse douter qu'avec le temps elle en soit généralement reçue et approuvée, toutefois à cause qu'ils font le plus grande partie de ceux qui en peuvent juger, si leur froideur les empêche de la vouloir lire, je ne pourrais espérer de vivantes pour voir

en temps-là, au lieu que si leur découverte les conduit à l'examiner, juse un promettre qu'ils y trouveront tout de choies qui leur semblent utiles, et qui peuvent aisément être substituées au lieu des opinions communes, et servir avec avantage à expliquer les vices de la loi, et même sans contraindre en toute d'insulte, qu'ils ne manqueraient pas de les recevoir, et ainsi que chaque d'années cette philosophie ne pourra tout le crédit, qu'elle ne pourrait acquiescer sans cela qu'à-propos même. C'est ce que j'ose avoir quelque intérêt; car étant homme comme les autres, je ne suis pas de ces assemblées qui ne se laissent point toucher par le succès; et c'est aussi en quel vous me pouvez beaucoup obligez. Mais j'ose croire aussi que le public y a intérêt, et particulièrement votre compagnie; car elle ne doit pas se croire que des vices qui sont de quelque importance soient plutôt reçus par d'autres que par elle. Je vous supplie de me pardonner la liberté avec laquelle je vous en ai entretenus, ce n'est pas que figure le respect que je vous dois, mais c'est que, sans considérer comme mon père, je vous que vous n'avez pas d'égale, que je traite avec vous de la même sorte que je traite avec lui s'il était encore vivant. Et je suis avec passion, etc.

À UN A. P. JÉSUITE *.

(Lettre n° du tome III)

Mon vénérable père,

Je ne puis même exprimer combien j'ai de consciencieusement des obligations que je vous ai, lorsqu'ils sont entières, ou ce que je me persuade que votre fermeté et votre sagesse sont comme qu'un lieu de formation de toute votre compagnie, dont il semble que les principes du révéral pour Bourdon n'aient cessé, j'en suis maintenant une promesse et l'assurance. J'ai reçu des lettres du révéral père Charlet qui me la font espérer, et entre que mes inclinations, et les obligations que j'ai à vous et aux sages de l'Université de me pousser me la font désirer avec ardeur, il faut que je la sois disposé de vous pour ne la pas désirer pour mon intérêt ; car n'étant rien d'être une philosophie, je sais que votre compagnie seule peut plus que tout le reste du monde pour la faire valoir ou mépriser ; c'est pourquoi

* « Ce des lettres furent de grande utilité dans la compagnie, et je me persuade que c'est la B. Dieu, protecteur et conservateur de moi. »

je ne crois pas que des personnes de jugement, et qui ne m'eussent jamais entièrement dégoûtée, devaient que je ne fus toujours tout mon possible pour la subvenir. Je n'ai pas peu de satisfaction d'apprendre que vous avez pris la peine de la lire, et qu'elle ne vous est pas désagréable; je suis aussi bien les opinions fort éloignées des vulgaires sectes quant à l'obédience, et je n'ai pas espéré que les ennemis repoussent du premier coup l'approbation de ceux qui les lisaient; mais bien si-je espère que peu à peu on s'accoutumera à les goûter, et que plus on les examinera, plus on les trouvera raisonnables et raisonnables. J'étais allé cet été en France pour mes affaires domestiques, mais les ayant promptement terminées, je suis revenu en ces pays de Hollande, où toutefois aucune affaire ne me retient, ainsi que s'y peut voir par le commencement à mes divertissements d'Italie, pourvu que la coutume de ce pays ne porte pas qu'on s'entrevoie si librement qu'on l'est en France; mais, en quelque lieu du monde que je sois, je serai parfaitement toute en vie, etc.

—

A UN R. P. JÉSUITE :

(Lettre n° de l'été 1812.)

Mon vénérable père,

Je vous ai beaucoup d'obligation des soins qu'il vous plaît de prendre pour moi, et particulièrement de ce que vous m'avez fait voir des lettres du révérend père Charlet; car il y a fort longtemps que je n'avois eu la faveur d'en recevoir; et c'est une personne de si grand mérite, que je l'honore extrêmement, et dont il beaucoup de gloire de lui être parent, outre que je lui suis obligé de l'inspiration de toute ma jeunesse, dont il a, ma directrice hait mes charmes, pensant que j'étais à La Flèche, où il étoit recteur. Je vous remercie aussi du plaisir que vous témoignez avoir de me venir à Paris; je voudrois bien que mes divertissements d'étude, qui requièrent surtout le repos et la solitude, pussent compatir avec l'agréable conversation de gens de mérite que j'ai là; car elle me seroit extrêmement chère si j'étais avec

* « C'est un compliment au plaisir que m'agresse la vue, de vous plaire et d'être, comme les lettres, en et de, de et d'écouter cela. »

heureux pour en jouir : et je vous puis assurer que l'un des raisons qui me font principalement désirer le séjour de Paris, c'est pour être plus d'occasion de vous y rendre des preuves de mon service, et vous faire voir que je suis de cœur et d'affection, etc.

A MADAME ELISABETH *.

PARIS, CHEZ M. LUTYER, etc.

(Lettre 54 du tome 4.)

MADAME,

La dette que me fait votre absence de n'avoir pas désagréable que j'ai été témoin en public comme je l'estime et j'efforce, est plus grande et m'oblige plus qu'aucune que je pourrais m'enfermer d'ailleurs, et je ne crains pas qu'on m'encombre d'ailleurs rien changé en la mienne, pour faire entendre avec contentement sur ce sujet. Car ce que j'en ai

* Cette lettre est depuis l'impression des *Philosophes*, attribuée à un de jadis. Elle ne m'envenime point dans le temps. Il n'est point certain que Rousseau, c'est à dire pour moi en tout sens plus de qu'il n'y a, comme on il se voit par les notes ci-dessous qu'on peut en voir en même, dans la lettre écrite en ce jour 1744.

seroit ou si sensible et si sûr, que je m'assure qu'il n'y aura point d'homme raisonnable qui se feroit; mais je crains que ce que j'ai mis au reste du livre ne soit plus distinct et plus obscur, puisque votre chose y montre des difficultés. Celle qui regarde la pesanteur de l'argent, est en effet considérable; et j'en ai dit de l'élément, ainsi que n'ayant pas vu exactement la nature de ce métal, j'en ai peur de faire quelque chose contraire à ce que je pourrai apprendre des sçavans; tout ce que j'en puis avancer est cela, ou que je me persuade que les petites parties de l'air, de l'eau, et de tous les autres corps terrestres, ont plusieurs pores, par où la nature très subtile peut passer, et cela est sans de la façon dont j'ai dit qu'elles sont formées; ce il suffit de dire que les parties du vil-argent, et d'autres métaux, ont moins de tels pores, peut faire entendre pourquoi ces métaux sont plus pesants. Car, par exemple, supposez que nous imaginions que les parties de l'eau et celles du vil-argent fussent de même grosseur et figure, et que leurs mouvements fussent semblables, si seulement nous supposons que chacune des parties de l'eau va comme une petite corde fort molle et fort lâche, mais que celles du vil-argent ayant moins de pores sont comme d'autres petites cordes beaucoup plus dures et plus serrées, cela suffit pour faire entendre que le vil-argent doit beaucoup plus peser que l'eau. Pour les petites

parties sautées ou coupées, ce n'est pas merveille qu'elles ne soient point détruites par le feu qui se consume de la terre, car ce feu-là n'étant composé que de la matière très subtile toute seule, il peut bien les supporter fort vite, mais non pas les faire échauffer comme quelques autres corps durs, ce qui serait requis pour les rompre ou dissoudre. Au reste, ces parties en coquille ne prenant point un trop grand tour pour retourner d'un pôle à l'autre, car je suppose que le plus grand passage par le-dessus de la terre : en sorte qu'il n'y a que celles qui ne touchent point de passage plus bas, qui retournent par notre air, et c'est la raison que je donne pourquoi la vertu de l'aimant ne nous perd pas si vite en toute la masse de la terre qu'en de petites pierres d'aimant; mais, je supplie très humblement votre adresse de ne parler ni de je n'écris rien ici que fort confidentiellement : je n'ai point même le livre dont elle a daigné marquer les pages, et je suis en un voyage continuel, mais j'espère dans deux ou trois mois avoir l'honneur de lui faire le récit de La Rège. Je suis, etc.

—

ANNÉE 1645.

A M. L'ABBÉ PICOT,

(Lettre n° 1 de nos III.)

Monsieur,

J'ai été extrêmement aise de recevoir votre très-humble lettre, et je vous en remercie très-humblement ; je ne l'ai pas encore toute lue, mais je vous puis assurer que ce que j'en ai vu est assez bien que je la marche sagement ; comme sont les difficultés que vous me proposez meurent que vous entendez parfaitement la matière ; car elles n'auraient pu tomber en l'esprit d'une personne qui ne l'entendrait que superficiellement. Ce que j'ai écrit en l'article 36 de la troisième partie des Principes, que *si plusieurs habent apud eum alia de iure*, est conforme à l'expérience ; mais ce que vous dites est plus conforme à la raison, telle de l'unique situation des choses fines, s'il n'y avait

qu'elle seule que l'on cause de l'excentricité des planètes; mais j'en ai ajouté encore quatre autres dans les articles 131, 132, 133 et 134 de la troisième partie des Principes pour toutes les erreurs ou géométriques, et celles des articles 131 et 132 me semblent suffire pour exprimer cette irrégularité.

La raison pourquoi j'ai dit en l'article 34 de la même partie que r, p , *sola reliqua pende magis inclinata parit r versum patet q' quam visum f, sed non tantum quam dicitur recta f. d'f*, est que par cette ligne SM je désigne seulement l'orbite vers lequel la matière du premier élément qui sort du côté opposé avec la plus de force, à savoir, pour passer vers U; et je ne parle point de la matière du ciel, c'est-à-dire du second élément, comme il semble que vous en supposez. Or, ce qui détermine cette matière du premier élément à aller plutôt vers M que vers la ligne qui coupe l'orbite du soleil d'f à angles droits, c'est la situation du ciel MCM, par les pôles duquel (qui sont M et M) elle passe facilement; c'est la même cause aussi qui empêche que l'écliptique du soleil ag ne coupe pas son orbite d'f à angles droits, c'est-à-dire que cette même matière du premier élément, pendant qu'elle est dans le ciel, n'y décrive un plus grand cercle (lesquels marquant son écliptique) en telle sorte qu'elle coupe le même cercle d'f à angles droits, et les fait incliner vers M, mais

il est évident que cette même cause qui réside dans le ciel MCH a plus de force pour détourner de ses cours autour le noyau du premier élément, qui sort du soleil, et qui va vers M₂, que pour en détourner celle qui compose son corps, où elle est plus éloignée du centre C₂, et plus proche de l'autre cause qui la fait incliner à quitter l'anneau d' α angles droits; laquelle cause est qu'il doit traverser certains arcs de milieux entre d et e dans le corps du soleil, qu'entre d et g, de forces que ces deux espaces devraient être égaux; on ne l'évite pas, il faut que cette matière soit plus vite entre et qu'entre f et d.

Pour l'article 125 de la troisième partie des Principes, il est vrai que je n'y ai marqué qu'un seul mot la différence entre les parties cannelées qui peut être cause de celle qui est entre l'équateur et l'écliptique : à savoir, je disais que ces parties cannelées viennent plus grosses de certains endroits, de l'équateur que des autres, à savoir que les tourbillons par où elles passent sont plus petits, car la raison d'être que plus on de ces tourbillons est petit, plus les parties locales du second élément qui le composent doivent être grosses pour résister à celles des tourbillons voisins, d'où il suit que les parties cannelées qui se forment dans les angles qu'elles tiennent autour d'elles sont aussi plus grosses; mais je n'avois pas pris la peine de

dédaire cette particularité tant au long, à cause que j'avois cru que personne n'y regarderoit de si près que vous avez fait, et je fusse autrement déçu par un mot, en émettant particularité stricte et d'être par là même malin comme ad magisterium meum optime, etc.

(Signé, le 15 Mars 1662.)

AU R. P. MESLAND,

à Paris.

(Lettre n^o de son III.)

Mes très-vénérables pères,

La lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, en date du quatrième mars, ne m'a été occupée avec une autre de votre père Charles, en date du troisième avril, que depuis huit jours, en sorte qu'il semble que le courrier de Rome à Paris ait même tardé par les chemins que celui d'Orléans; mais cela importe peu. Je vous ai obligé de la faveur que vous m'avez faite de me

* « Les quatre premières lignes de cette lettre sont écrites au 15 Mars 1662, de son 15^e au 16^e ».

examiner votre sentiment touchant nos Principes; mais j'en suis sûr, vous ne craintez point de vous en occuper, et je vous avoue que je n'en puis concevoir aucune touchant la révélation; car il n'y a rien, en ma sensibilité, de plus aisé à concevoir que la façon dont une éponge se sèche dans l'eau et se remplit en se retirant. Pour l'explication de la façon dont Jésus-Christ est un saint sacrement, il est certain qu'il est tellement bon, de nature elle que je suis si sûr pour l'accorder avec nos Principes; mais ne ferois-je pas fautive à cette occasion, mais comme l'insinuant sans cesse pour dériver les objections des hérétiques, qui disent qu'il y a de l'impossibilité et contradiction à ce que l'église croit. Vous ferez de ma lettre ce qu'il vous plaira, et pourvu qu'elle ne soit pas la peine d'être gardée, je suis prêt à l'accepter de la rompre sans prendre la peine de me la recoudre. Au reste je souhaiterois que vous vouliez venir de loisir pour examiner plus particulièrement nos Principes; j'en crois que vous y découvririez au moins de la liaison et de la suite; en sorte qu'il fût aisé tout ce qui est contenu dans les deux dernières parties, et ne le prendre que pour une pure hypothèse ou même pour une fable, ou bien l'approuver tout. Et encore qu'on se le prit que pour une hypothèse, ainsi que je l'ai proposé, il me semble néanmoins que, jusqu'à ce qu'on en ait

trouvai quelque autre meilleur pour expliquer tous les phénomènes de la nature, ou ne le dois pas rejeter. Mais je n'ai pas sujet de me plaindre jusqu'ici des lectures; car depuis que ce dernier traité est publié, je n'ai point appris que personne ait entrepris de le blâmer; et il semble que j'en ait même gagné cela sur plusieurs, qu'ils doutent si ce que j'ai écrit ne pouvant point être vrai. Toutefois je ne suis pas en que en dis en mon absence, et je n'ai les en ma ville des amis ou je ne l'honorerai pas de venir tout au repos et sans contrainte, encore que les jugements de tous les doctes l'aient contre moi. Je n'ai même pu me au regard de ceux qui me haïssent, j'en ai seulement pour ceux qui ne veulent du bien, lesquels je dises servir en toutes sortes d'occasions; et comme je suis en toujours résolu d'être de ce nombre, mais sans-je de tout mon cœur, etc.

A M. CLEBSCHEN¹.

(Lettre n° 7 du tome II.)

Monsieur,

La raison qui me fait dire qu'un corps qui est sans mouvement ne saurait jamais être en mouvement n'est plus petite que lui, de quelque vitesse que ce plus petit se puisse mouvoir, est que c'est une loi de la nature qu'il faut que le corps qui est mou en autre ait plus de force à le faire voir que l'autre n'en a pour résister ; mais on peut se peut dépendre que de sa grandeur, car celui qui est sans mouvement a autant de degrés de résistance, que l'autre qui se serait vu à se résister ; dont la raison est que, s'il est vu par un corps qui se meut deux fois plus vite qu'un autre, il doit en résister deux fois autant de mouvement, mais il résiste deux fois davantage à ces deux fois autant de mouvement. Par exemple, le corps A ne peut pousser le corps C, qu'il ne le fasse mouvoir aussi vite qu'il se meutrait lui-même après

¹ *Original lettre au duc de Saxe-Weimar (1825), à qui le titre de théorémicien page 115, des grandeurs est donné.*

l'arc se pousse à gauche, si B est à G comme S à Q, de quel degré de mouvement qui vient en B, il faut qu'il en transire à G pour le faire aller aussi vite que lui; ce qui lui est aisé, car il a la force de transire jusqu'à Q et ainsi s'acquiesce la moitié de tout ce qu'il a, plutôt que de résister son mouvement de l'autre côté. Mais si B est à G comme J à S, B ne peut mouvoir C, si de son seul degré de mouvement il ne lui en transire S, qui est plus de la moitié de ce qu'il a, et par conséquent à quel le corps C résiste plus que B n'a de force pour s'en d'écarter pour qu'il se doit résister de l'autre côté, plutôt que de mouvoir C; et, sans cela, jamais aucun corps ne serait résisté par le rencontre d'un autre. Au reste, je suis bien aise de ce que la première et la principale difficulté que vous m'en trouviez en mes Principes est touchant les règles suivant lesquelles se change le mouvement des corps qui se rencontrent; car je juge de là que vous n'en avez point trouvé en ce qui les précède, et que vous n'en trouvez pas aussi beaucoup en venir, si en des règles vous n'avez plus garde qu'elles se dépendent que d'un seul principe, qui est que lorsque deux corps se rencontrent qui ont en eux des autres incompatibles, il se doit nécessairement faire quelque changement en au moins pour les rendre compatibles, mais qui se changement est toujours de

mobiles qui puisse dire, c'est-à-dire que si une seule quantité de ces mobiles étant changée de position devient incompatible, il ne s'en change point une plus grande quantité. Et si l'un considère dans le mouvement de ces divers modes, l'un est le motion seule ou la classe, et l'autre est la détermination de cette motion vers certains côtés, lorsque deux modes se changent aussi différemment l'un que l'autre. Ainsi deux, pour exemples les quatre, deux et dixième règles, ou le mouvement du corps B et le repos du corps C sont incompatibles, il faut prendre garde qu'il y parvint devant compatibles en deux façons, à savoir si B change tout la détermination de son mouvement, ou bien s'il change le repos du corps C, ce lui transférant toute partie de son mouvement qu'il le puisse changer devant soi aussi vite qu'il le veut lui-même. Et je n'ai dit autre chose en ces trois règles, sinon que lorsque C est plus grand que B, c'est la première de ces deux façons qui a lieu; et quand il est plus petit, que c'est la seconde; et enfin quand ils sont égaux, que ce changement se fait moitié par l'un et moitié par l'autre; car lorsque C est le plus grand, il ne le peut passer devant soi, et ce n'est qu'il se transfère plus de la moitié de sa vitesse, et ensemble plus de la moitié de sa détermination à aller de la main droite vers la gauche, d'autant que cette détermination est jointe à sa vitesse, au lieu que, se différenciant

vous mouvoir le corps C., il change seulement toute sa détermination, ce qui est un moindre écartement que celui qui se ferait de plus de la nature de cette même détermination, et de plus de la nature de la vitesse. Au contraire, si C est mouvé par B, il doit être poussé par lui; car alors, il lui donne moins que la mesure de sa vitesse, et moins que la mesure de la détermination qui lui est pointée, ce qui fait moins que toute cette détermination, laquelle néanmoins changer s'il étoit ébranlé. Et c'est un ébranle point à l'expérience; car, deux-ces règles, par un corps qui est sans mouvement, j'ai vu des corps qui n'en point en action pour ébranler la superficie de celles des autres corps qui l'avoient, et par conséquent qui font partie d'un autre corps que qui est plus grande que lui des autres que lorsque les superficies de deux corps se se parent, tout ce qu'il y a de pointé ou la nature du mouvement se trouve aussi bien en celui qu'en del valablement un se point mouvoir, qu'en celui qu'on dit se mouvant, et j'ai employé par après plusieurs un corps suspendu en l'air pour être mis par la moindre force. Mais il faut pourtant ici que je vous avertisse que ces règles ne sont pas sans difficulté, et je tâcherai de les éclaircir davantage, si j'en étonnerai tant capable, mais parceque j'ai l'esprit occupé par d'autres pensées, j'attendrai, s'il vous plaît, à une autre fois à vous en

mander plus au long avec eux. Je vous ai lu de l'obligation des esclaves que vous gagnez pour moi ces esclaves, et votre solution de l'argument que *l'argent achève tout* même plusieurs autres, etc., est tout vrai, car vous avez vu l'idée de l'âme soit tellement emportée par l'esprit humain, qu'il n'y ait personne qui n'ait en lui la faculté de le connaître, etc. d'espérer que plusieurs personnes n'ont pu passer toute leur vie sans jamais se représenter distinctement cette idée, et en effet ceux qui la prennent avoir de plusieurs deus au tout point du tout; car il implique contradiction d'en concevoir plusieurs nécessairement parfaits, comme vous avez très bien remarqué, et quand les autres concevaient plusieurs dieux, ils s'entendaient pas plusieurs tout-puissans, mais seulement plusieurs fort puissans, au-dessus desquels ils imaginaient un seul l'apître comme souverain, et auquel seul par conséquent ils appliquaient l'idée du vrai Dieu qui se présentait constamment à eux. Je sais, etc.

lorsqu'on y est obligé par la nécessité. On peut, en un mot, aisément remarquer ici la différence qui est entre l'entêtement, et l'implacation, ou le sang; car elle est telle, que je crois qu'une personne qui seroit d'humeur toute sorte de sang d'être contente, mais qui seroit continuellement agitée, seroit devant soi des impudens, dont tous les actes feroient honteux, et qui ne s'occupoit qu'à considérer des objets de tristesse et de pitié, qu'elle aie deux frères et sœurs, en sorte qu'elle ne feroit que tirer des larmes de ses yeux, et dans toute son imagination, sans toucher son entendement, je crois, dis-je, que cela seul vaudroit pour accoutumer son cœur à se resserrer, et à joindre des sanglots; en sorte de quoi la circulation du sang étant retardée et ralentie, les plus grossières parties de ce sang, s'attachent les unes aux autres, pourroient facilement lui opérer la rage, ou s'embarrassant et s'arrêtant dans ses pores; et les plus subtiles, retournant leur agitation, lui pourroient ôter le courage, et causer une toux qui à la longue seroit fort à craindre. Et au contraire, une personne qui auroit une infinité de ridicules objets de déplaisir, mais qui s'attacheroit avec tant de soin à en découvrir son imagination, qu'elle ne penoit jamais à rien que lorsque la nécessité des affaires l'y obligeroit, et qu'elle employât tout le reste de son temps à se considérer que des objets qui lui pourroient ap-

porter du contentement et de la joie, outre que cela lui servait grandement utile pour payer plus aisément des choses qui lui importunaient, pour-quoi elle les regarderait avec passion, je ne doute point que cela seul ne lui capotât de la contentement en soi-même, bien que ce soit et un peu de l'âme de la chose fait mal de la chose par le malheur de l'âme de la chose qui cause la tristesse : principalement si elle se servait aussi des conseils de la médecine, pour aborder cette partie du sang qui cause des obstructions, à quoi je juge que les eaux de Spa sont très propres, surtout si votre sœur observe en les prenant ce que les médecins ont coutume de recommander, qui est qu'il se faut entièrement délasser l'esprit de toutes sortes de pensées tristes, et même aussi de toutes sortes de méchantes actions touchant les autres, et ne s'occuper qu'à imiter ceux qui, en regardant la verdure d'un bois, les couleurs d'une fleur, le vol d'un oiseau, et telles choses qui ne requièrent aucune attention, se persuadent qu'ils ne pensent à rien, et qui nient pas perdre le temps, mais le bien employer, car on peut cependant se satisfaire, par l'espérance que par ce moyen on recouvrera une parfaite santé, laquelle est le fondement de tous les autres biens, qu'on peut avoir en cette vie. Je sais bien que je n'écris rien en que votre sœur ne sache mieux que moi, et que ce n'est pas tant la théorie que la

poétique qui se défile en moi; mais la forme matérielle qu'elle me fait de l'idée que qu'elle n'a pas obéissance d'entendre ses sentiments me lui prendre la liberté de les faire tels qu'ils sont, et me donne encore celle d'ignorer ici, que j'ai expérimenté un sentiment qu'on est presque semblable, et même plus déprimé, s'est guéri par le remède que je vous de dire, car étant tel d'être tel, qui m'aient peu de jours après ma naissance d'un mal de poitrine causé par quelques dépressions, j'avais l'air d'être une bête et une couleur pâle, que j'ai gardée jusqu'à l'âge de plus de vingt ans, et qui faisait que toutes les maladies qui m'étaient venues en temps de ma convalescence à mesure pour, mais je crois que l'inspiration que j'ai toujours eue à regarder les choses qui se présentaient de bien qui me les pouvaient rendre le plus agréable, et à faire que mon principal contentement se dépendait que de moi seul, est cause que cette disposition, qui n'était comme naturelle, s'est peu à peu entièrement guérie. Au beaucoup d'obligation à votre sœur de ce qu'il lui a plu me mander ses sentiments de bien de M. le chevalier d'Uxelles, lequel je ne serai point capable de lire jusqu'à ce qu'on l'ait traduit en latin, ce que M. Joubert*, qui était bien ici, m'a dit que quel-

* M. Joubert, auteur, professeur de la cour de Poitiers, auteur de la première édition.

qu'on veut faire. Il m'a dit aussi que je pou-
vais adresser mes lettres pour votre adresse par les
messagers ordinaires, ce que je n'osais faire au-
tuit, et j'en ai différé d'écrire celle-ci, pourqu'on
faissoit qu'on de mon nom était à la Haye pour
la lui donner. Je regrette seulement l'absence de
M. de Pollet, pourqu'on je pouvais apprendre par
les faits de votre disposition; mais les lettres qu'on
envoie pour moi au sieur d'Alençon ne man-
quent point de m'être rendues, et comme lui n'a
pas un monde que je délie avec lui de pas-
sion que de pouvoir rendre service à votre adresse, il n'y a
rien de plus que ne puisse rendre plus heureux
de servir l'honneur de servir au commandement.
Je suis, etc.

A MADAME ÉLISABETH¹,

CHAMBRE DE LUTHER, DE

(Lettre N° de mon 1.)

MADAME,

Je supplie très humblement votre adresse de me

¹ C'est ainsi qu'il s'appelle, d'après l'original qui est dans le manuscrit original
de la lettre du 1^{er} avril 1644.

perdreux si je ne puis plaire aux indispositions
 lorsque j'ai l'honneur de recevoir de vos lettres,
 car j'y remarque toujours des pensées si justes,
 et des raisonnemens si fermes, qu'il ne m'est pas
 possible de me persuader qu'un esprit capable
 de les concevoir soit logé dans un corps faible et
 malade. Que qu'il en soit, la connaissance que vo-
 tre saine sagesse avoit du mal et des maux
 qui le pouvoient surmonter m'assure qu'elle ne
 manqueroit pas d'avoir aussi l'adresse qui est requise
 pour les guérir. Je suis bien qu'il est presque
 impossible de résister aux premières tentatives que
 les nouveaux maux font en nous, et même
 que ce sont ordinairement les meilleurs esprits
 dont les passions sont plus violentes, et agissant
 plus fort sur leurs corps, mais il me semble que
 le lendemain, lorsque le conseil a calmé l'émus-
 sion qui survient dans le sang en telles rencontres, on
 peut recommencer à se remettre l'esprit, et le ren-
 dre tranquille, ce qui se fait en s'occupant à consi-
 derer tous les avantages qu'on peut tirer de la chose
 qu'on avoit prise le jour précédent pour un grand
 malheur, et à détourner ses attentions des maux
 qu'on y avoit imaginés. Car il n'y a point d'évé-
 nemens si funestes, ni si absolument mauvais au
 jugement du peuple, qu'une personne d'esprit ne
 les puisse regarder de quelques biens qui sont qu'ils
 lui paraissent favorables. Et votre sagesse peut

avec cette considération générale des dangers de la fortune, qu'elles ont peut-être beaucoup contribué à lui faire méditer son esprit au point qu'elle a fait : c'est un bien qu'elle doit estimer plus qu'un sceptre. Les grandes prospérités éblouissent et ennuient souvent de telle sorte, qu'elles paraissent plutôt ceux qui les ont, qu'elles ne sont possédés par eux ; et bien que cela s'arrêta pas aux caprices de la tempête du règne, elles leur fournissent toujours moins d'occasions de s'exercer que ne font les adversités ; et je crois que comme il n'y a aucun bien au monde, excepté le bon sens, qu'on puisse absolument nommer bien, il n'y a aucun mal tel dont on ne puisse tirer quelque avantage, quant le bon sens. En tiel et - deves de persuader la modestie à votre sœur, persuadant que les occupations trop sérieuses affaiblissent le corps en fatiguant l'esprit ; mais je ne lui vendrais pas pour cela dissuader les sœurs qui sont nécessairement pour dissuader ne puisse des objets qui la peuvent attirer, et je ne doute point que les divertissements d'étude, qui seroient fort pénibles à d'autres, ne lui puissent quelquefois servir de solaces. Je m'estimez extrêmement heureux si je pourrai contribuer à les lui rendre plus faciles, et j'en bien plus de desir d'être approché à La Haye qu'elle sont les vertus des sœurs de Spa, que de connaître les collins des plantes de nous par-

dis, et bien plus tard que je n'en souviens de ce qui se passa à Groussanque, ou à Girecht, à mon mariage ou de mariage, cela m'obligea de suivre dans quatre ou cinq jours cette lettre, et je vivai tout les jours de ma vie, etc.

A MADAME ÉLISABETH *,

PAR M. DE LAUNAY, etc.

(Lettre I de tome II.)

Monsieur,

L'air a toujours été si incertain depuis que je n'ai eu l'honneur de voir votre altesse, et il y a eu des journées si fâcheuses pour la saison, que j'ai eu souvent de l'inquiétude et de la crainte que les eaux de Spâ ne fussent pas aussi saines et aussi utiles qu'elles auroient été en un temps plus serein : et pourquoi vous n'avez fait l'honneur de me mander que vos lettres vous pourroient servir de quelque divertissement, pendant que les médecins vous recommandent de s'occuper votre

* Cette lettre est citée dans l'ouvrage de M. de Launay, sous le titre de Lettre à Madame Elisabeth, et est en effet une lettre écrite par M. de Launay à Madame Elisabeth, et non une lettre écrite par M. de Launay à Madame Elisabeth.

esprit à aucune chose que la tristesse, je serais
sûr de mériter de la foudre qu'il vous a plu me
faire, en me permettant de vous écrire, si je man-
quais d'en prendre les premières occasions. Je n'i-
magine que la plupart des lettres que vous rece-
vez d'ailleurs vous donnent de l'émotion, et qu'a-
vant même que de les lire vous appréhendez d'y
trouver quelques nouvelles qui vous déplaisent, à
cause que la malignité de la fortune vous a des long-
temps accoutumés à en recevoir souvent de telles ;
mais pour celles qui viennent d'ici, vous êtes au
moins assurés que si elles ne vous donnent au-
cun sujet de joie, elles ne vous en donneront point
aussi de tristesse, et que vous les pouvez ouvrir
à toute heure, sans craindre qu'elles troublent la
disposition des vœux que vous faites. Car, n'appre-
nant en ce discours aucune chose de ce qui se fait
au reste du monde, et n'ayant aucune pensée
plus fréquente que celles qui, me représen-
tant les vœux de votre sœur, me font connaître
de la voir aussi heureuse et aussi contente qu'elle
même, je n'ai point d'autre sujet pour vous entre-
tenir, que de parler des moyens que le philoso-
phe nous enseigne pour obtenir cette souveraine
liberté, que les âmes vulgaires attendent en vain
de la fortune, et que nous ne pouvons avoir que
de nous-mêmes. L'un de ces moyens, qui me sem-
ble des plus utiles, est d'examiner ce que les ma-

ciens en ont écrit, et s'abster à conclure par-
dessus eux, en ajoutant quelques choses à leurs
principes; car ainsi on peut rendre ses pré-
ceptes parfaitement sains, et se dispenser à les
mettre en pratique. C'est pourquoi elles de sup-
pléer au défaut de mon esprit, qui ne peut rien
produire de nouveau que je n'aie eu l'honneur d'être
in par votre sagesse, et elles que mes lettres en
soient pas entièrement vides et vaines, je me
propose de les remplir d'un grand nombre de considéra-
tions que j'attirai de la lecture de quelques livres, à
savoir de celui que Sénèque a écrit, de saine sagesse,
et ce n'est que vous même saluez au choisir un au-
tre, ou bien que ce dernier vous soit désagréable.
Mais si je vois que vous l'approuvez, ainsi que je
l'espère, et principalement ainsi c'est vous plutôt de
m'obliger tant que de me faire parti de vos remar-
ques touchant le même livre, outre qu'elles ser-
vent de beaucoup à m'instruire, elles me don-
neront occasion de rendre les mêmes plus exac-
tes, et je les collationnerai avec d'autant plus de soin
que je jugerai que cet ouvrage vous sera plus
agréable : car il n'y a rien au monde que je desire
avec plus de soin que de dissuader au tout ce
qui peut être de mon pouvoir que je vois, etc.

A MADAME ÉLISABETH ¹.FRANÇOIS PASTYRIS, *poète*.

(Lettre 4. de tome 2.)

MADAME,

Lorsque j'ai choisi le *Don de Séneque* de votre bibliothèque, pour la proposer à votre illustre patronne en faveur d'un ouvrage qui lui pourroit être agréable, j'ai eu seulement égard à la réputation de l'auteur et à la dignité de la matière, sans penser à la façon dont il la traite; laquelle ayant depuis considérée, je ne la trouve pas assez exacte pour mériter d'être suivie. Mais, afin que votre illustre ex. puisse juger plus exactement, je tâcherai ici d'expliquer en quelle sorte il me semble que cette manière est d'être traitée par un philosophe tel que lui, qui, n'étant point dérangé de la foi, n'évite que la raison natu-

¹ - Les lettres A, B, C et D ne sont pas dans le manuscrit original de l'épique, mais dans le manuscrit de la bibliothèque de la ville de Paris. Elles sont dans le manuscrit de la bibliothèque de la ville de Paris, et dans le manuscrit de la bibliothèque de la ville de Paris. Elles sont dans le manuscrit de la bibliothèque de la ville de Paris, et dans le manuscrit de la bibliothèque de la ville de Paris. Elles sont dans le manuscrit de la bibliothèque de la ville de Paris, et dans le manuscrit de la bibliothèque de la ville de Paris.

celui pour guide. Il dit fort bien au commencement que vivre avec deux volons, est un persécution peut être quel homme n'en effraie, effrayant. Mais il est besoin de savoir ce que c'est que vivre avec, je dirais en français vivre avec, avec, avec, qu'il y a de la différence entre l'un et la solitude, ce que l'un ne dépend que des choses qui sont hors de nous, d'un côté que nous ne sommes plus heureux que nous, lorsque il est arrivé quelque bon qu'il ne se soit point procuré; au lieu que la solitude comme, on ne s'en rend, on en perdrait continuellement d'espérance, et une satisfaction intérieure que n'est pas d'ordinaire ceux qui sont les plus favorisés de la fortune, et que les yeux acquiescent sans elle. Ainsi vivre avec, vivre en solitude, ce n'est autre chose qu'avoir l'espérance parfaitement content et serein. Considérant après cela ce que c'est quel homme n'en effraie, d'en être quelles sont les choses qui nous peuvent dominer et soumettre continuellement, je remarque qu'il y en a de deux sortes, à savoir de celles qui dépendent de nous, comme la vertu et le courage, et de celles qui n'en dépendent point, comme les honneurs, les richesses et la santé; car il est certain qu'un homme libre est, qui n'est point esclave, qui ne manque de rien, et qui avec cela est aussi sage et aussi vertueux qu'un autre qui est pauvre, malade et couronné, peut être d'un plus parfait

contentement que lui. Toutefois, comme un petit vaissseau peut être aussi plein qu'un plus grand, encore qu'il contienne moins de liquide, ainsi pourrions le contentement d'un chacun pour le présent et l'accomplissement de ses devoirs selon les lois de la raison, je ne doute point que les plus pauvres et les plus disgraciés de la fortune ou de la nature ne puissent être entièrement contents et satisfaits aussi bien que les autres, encore qu'ils ne jouissent pas de tant de biens. Et ce n'est que de cette sorte de contentement dont il est tel question, car puisque l'autre n'est entièrement à notre pouvoir, la recherche en serait vaine. Or il me semble qu'un chacun se peut rendre content de soi-même, et sans rien attendre d'autrui, pourvu seulement qu'il observe trois choses, auxquelles se rapportent les trois règles de morale que j'ai mises dans le discours de la Méthode.

La première est qu'il tâche toujours de se servir le mieux qu'il lui est possible de son esprit, pour connaître ce qu'il doit faire et ne pas faire en toutes les conjonctures de la vie.

La seconde est qu'il ait une ferme et constante résolution d'exécuter tout ce que sa raison lui commandera, sans que ses passions ou ses appétits l'en détournent, et c'est la fermeté de cette résolution que je crois devoir être prise pour la sagesse, bien que je ne sache point que personne l'ait jamais

sont employés ; mais on les divise en plusieurs espèces , à qui l'on a donné divers noms à cause des divers objets auxquels elle s'étend.

La troisième, qu'il considère que pendant qu'il se combat ainsi tantôt qu'il peut vaincre l'autre , tant les biens qu'il ne possède point sont aussi extrêmement loin de son pouvoir les uns que les autres , et que par ce moyen il s'accoutume à ne les point désirer ; car il n'y a rien que le désir et le regret ou le repentir qui nous puissent empêcher d'être contents. Mais si nous sommes toujours en qui nous-faits notre raison , nous n'aurons jamais aucun regret de nous repentir , encore que les événements nous fassent voir par après que nous étions comme trompés , pourvu que ce n'est point par notre faute. Et ce qui fait que nous ne désirons point d'avoir , par exemple , plus de biens ou plus de langues que nous n'en avons , mais que nous désirons bien d'avoir plus de santé ou plus de richesses , c'est seulement que nous nous imaginons que ces choses-ci pourrions être acquies par nous conduits , ou bien qu'elles sont dues à notre nature , et que ce n'est pas le malin des autres. De laquelle opinion nous pouvons nous disposer , et considérer que puisque nous avons toujours avec le conseil de notre raison , nous sûrons rien venir de ce qui n'est en notre pouvoir , et que les malades et les infirmes ne sont pas moins satis-

relles à l'homme que les propriétés et la vertu. Au reste toutes sortes de choses ne sont pas incompatibles avec la béatitude, il n'y a que ceux qui sont accompagnés d'impureté et de mépris. Il n'est pas nécessaire aussi que notre raison ne se tienne point; il suffit que notre conscience nous témoigne que nous élevons jamais nous-mêmes de révolution et de vertu pour embrasser toutes les choses que nous avons jugées d'être les meilleures; et ainsi la vertu seule est suffisante pour nous rendre contents en cette vie.

Mais néanmoins pourquoi notre vertu, lorsqu'elle n'est pas avec béatitude par l'entendement, peut être fautive, c'est-à-dire que la révolution et la vélocité de l'âme elle-même peut porter à des choses méchantes quand nous les croyons bonnes. Le contentement qui en résulte n'est pas solide; et pourquoi? on oppose ordinairement cette vertu aux passions, aux appétits et aux passions, elle est très-difficile à mettre en pratique; au lieu que le droit usage de la raison, donnant une vraie connaissance de bien, empêche que la vertu ne soit fautive, et même, l'accordant avec les plaisirs légitimes, il en rend l'usage certain, et nous faisant connaître la condition de notre nature il nous fait connaître nos devoirs, qu'il faut avouer que la plus grande liberté de l'homme dépend de ce droit usage de la raison, et par conséquent que l'étude qui met à

L'espérance est la plus utile occupation qu'on peut avoir, comme elle est sans aucun doute la plus agréable et la plus douce. En suite de quoi il me semble que Sésèque eût dû nous enseigner toutes les principales vertus dont la connaissance est nécessaire pour faciliter l'usage de la vertu et régler nos devoirs et nos passions, et nous pour de la bonté même naturelle, et que nous rende nos livres les meilleurs et le plus utile qu'un philosophe puisse être au monde. Tantôt on s'est dit que nous espérons, lorsque je souvenais au jugement de votre sœur; et si elle me fait voir de lever que de m'arrêter en quel je manque, je lui en fais une très grande obligation, et je déplorerai en me voyant que je suis, etc.

A MADAME ELISABETH,

FARGUES DE LÉTIENNE, M.

(Lettre I de tome II.)

MADAME,

Encore que je ne sache point si mes dernières ont été rendues à votre sœur, et que je ne puisse

des idées touchant le sujet que j'aurais pris pour avoir l'honneur de vous entretenir, que je ne dois penser que vous m'excuserai que moi, je ne laisse pas tout cela de continuer, sur le même que j'ai que mes lettres ne vous soient pas plus importantes que les livres qui sont en votre bibliothèque. Car d'autant qu'elles ne contiennent aucune nouvelle que vos yeux aient de savoir promptement, rien ne vous occupe de les lire aux heures que vous aurez quelques affaires, et je tiendrai le temps que je mets à les écrire très bien employé, si vous leur donnez seulement cela que vous aurez envie de garder. J'ai dit ci-dessus ce qu'il me semblait que Sénèque eût dû traiter en son livre; j'annoncerai maintenant ce qu'il y traite. Je n'y remarque en général que trois choses : la première est qu'il traite d'expliquer ce que c'est que le souverain bien, et qu'il en donne diverses définitions; la seconde, qu'il dispute contre l'opinion d'Épicure, et la troisième, qu'il répond à ceux qui objectent aux philosophes qu'ils ne vivent pas selon les règles qu'ils prescrivent. Mais afin de voir plus particulièrement en quelle façon il traite ces choses, je m'écrirai un peu sur chacun de ses chapitres. Au premier, il répond ceux qui suivent la coutume et l'exemple plutôt que la raison : *omnes de rebus judicant, dicitur, omnes credunt*. Il approuve bien pourtant que l'on prenne conseil

de ceux qu'on croit être les plus sages; mais il veut qu'on se fasse de son propre jugement pour examiner leurs opinions, en quoi je suis fort de son avis; car encore que plusieurs ne soient pas capables de trouver d'eux-mêmes le droit chemin, il y en a peu toutefois qui ne le puissent avec consultation lorsqu'il leur est clairement montré par quelque autre; et quoi qu'il en soit, on a sujet d'être satisfait de sa conduite, et de penser que les opinions qu'on a touchant la morale sont les meilleures qu'on puisse avoir, lorsqu'on s'en laisse conduire aveuglément par l'exemple, ou à un soin de redoubter le conseil des plus habiles, et qu'on a employé toutes les forces de son esprit à examiner ce qu'on devra suivre. Mais pendant que Socrate s'efforceroit à corriger ses disciples, il n'est pas toujours avec exact en l'expression de sa pensée, comme lorsqu'il dit, *meubler d'une opinion* à cet égard, il semble en outre qu'il faille d'être extrêmement pour être sage, ce qui n'est pas toutefois son intention. Au second chapitre, il ne lui que motu ou d'autres termes ce qu'il a dit au premier. Il ajoute seulement que ce qu'on entend communément dire bien ne l'est pas. Puis se traitant, après avoir encore une de beaucoup de mots superflus, il dit enfin ses opinions touchant le souverain bien, à savoir que c'est avant tout la sagesse, et que cet état s'acquiert par l'exercice de la

espèrent eux, et que leurs vœux et commémorations aient leur sort. Toutes lesquelles espérances ne veulent fort chanceler; car nous doute que par la mesure il ne soit pas content de nos inclinations naturelles, ou qu'il les nous portent malheureusement à suivre la volupté, contre laquelle il chagrin; nous la suite de son discours fait paraître que par ces mots naturels il veut ad l'indivisibilité de Dieu en toutes les choses qui sont au monde, et que, considérant ces ordres comme inflexible et indépendant de notre volonté, il dit que *ceux mêmes ordres*, et ad autres lignes exemplaires formés auparavant. C'est-à-dire que c'est selonc d'acquiescer à l'ordre des choses, et de faire ce pourquoi nous croyons être nés, ou être, pour servir en chrétiens, que d'acquiescer de soumission à la volonté de Dieu, et de la suivre en toutes nos actions; et que leurs vœux et commémorations aient leur sort, c'est-à-dire que la béatitude consistant à suivre sans l'ordre du monde, et à prendre en l'ordre par toutes les choses qui nous arrivent, et que n'explique presque rien; et on ne voit pas aussi la comment on ne s'emp' il ajoute instantanément après, que cette béatitude ne peut arriver nisi avec nous ou, etc., si ce n'est qu'il entende aussi que secondaires naturels nous, d'est donc auant la vœux selonc, aux quatrièmes et cinquièmes chapitres, il donne quelques autres dilutions de son vœux selonc, qui ont toutes quelque rapport avec le sens

de la première, mais dont aucune ne s'explique suffisamment, et elles sont perdus par leur diversité que *l'étranger* n'a pas clairement entendue ce qu'il voulait dire : car d'autant mieux qu'on conçoit une chose, d'autant plus est-on détaché de sa perception qu'on voit sous lequel de ces sens elle se voit le mieux. maintenant on va expliquer chaque chapitre, on dit que *l'étranger* est qui est expliqué par d'autres langages entendus, et que *l'étranger* est la même chose que *l'étranger* même, mais pendant qu'il n'explique point les raisons pour lesquelles nous ne devons rien craindre ni désirer, tout cela nous aide fort peu à connaître ce que nous devons désirer à l'égard de ceux qui nous ont la bonté de nous le redire, et il continue dans les suivantes, c'est pourquoi nous que de les examiner je dois lui nous continuer touchant cette question.

Je remarque principalement qu'il y a de la différence entre la bonté, la sagesse, le bien, et la dernière fin ou le but auquel doivent tendre nos actions; car la bonté n'est pas la sagesse, le bien, mais elle le prédispose, et elle est le commencement ou la satisfaction d'esprit qui vient de ce qu'on se promettait bien par la fin de nos actions ou peut entendre l'un et l'autre, car le sagesse bien est nous donner la chose que nous devons nous proposer pour but en toutes nos actions, et le commencement d'esprit qui se revient et se fait par

but que nous le recherchons, et nous à bon droit
venons notre fin.

Je remarque outre cela que le mot de volupté a
été pris en un autre sens par Épicure que par
ceux qui ont disputé contre lui; car tous les ad-
versaires ont entendu la signification de ce mot
aux plaisirs des sens, et lui au contraire l'a étan-
dus à tous les contentemens de l'esprit, comme
on peut aisément juger de ce que Sénèque et quel-
ques autres ont écrit de lui.

Or il y a eu trois principales opinions entre les
philosophes anciens touchant le véritable bien, et
le fin de nos actions: à savoir celle d'Épicure,
qui a dit que c'étoit la volupté; celle de Platon,
qui a voulu que ce fût la vertu, et celle d'Aris-
totele, qui l'a composé de toutes les perfections tant
du corps que de l'esprit. Lesquelles trois opinions
peuvent, et se peuvent, être reçues pour vraies,
et accordées entre elles, pourvu qu'on les inter-
prenne favorablement. Car Aristotele ayant considéré
le souverain bien de toute la nature humaine en
général, c'est-à-dire celui que peut avoir le
plus accompli de tous les hommes, il a raison
de le composer de toutes les perfections dont la
nature humaine est capable, mais cela ne s'applique
à tous usage. Platon, au contraire, a considéré ce
bien que chacun en son particulier peut posséder;
c'est pourquoi il a eu aussi trois bonnes raisons de

dire qu'il se connaît qu'en la vertu, parcequ'il n'y a qu'elle seule, entre les biens que nous pourrions avoir, qui dépende entièrement de nous le bien-séjour. Mais si je reprenois cette vertu si si-vile et si envenimée de la volupté, en faisant tous les vices dignes, qu'il n'y a eu, en son siècle, que des métempscoptes, ou des esprits entièrement détachés du corps, qui nient par dire de nos actions. Enfin Épicure n'a pas eu tort, considérant en quel consiste le bonheur, et quel est le motif ou la fin à laquelle tendent nos actions, de dire que c'est le volupé en général, c'est-à-dire le contentement de l'esprit; car encore que la seule connaissance de notre devoir nous pourroit obliger à faire de bonnes actions, cela ne nous ferait aucun bien pour d'autres raisons, si ce n'est en évitant toutes plaintes. Mais parcequ'on attribue souvent le nom de volupé à de bons plaisirs, qui sont accompagnés ou suivis d'inquiétudes, d'ennuis et de repentirs, plusieurs ont cru que cette opinion d'Épicure enseignoit le vice; et en effet elle n'en-voque pas la vertu. Mais comme lorsqu'il y a quelque part un gain pour telle ou telle, ou l'on croit avoir d'y tirer à croix à qui l'on mettra le gain, et qu'ils ne la peuvent gagner pour cela s'ils ne volent le bien; et que ceux qui volent le bien ne sont pas pour cela incités à tirer s'ils ne savent qu'il y ait un gain à gagner : ainsi la vertu, qui est le bien,

ne se fait pas sentir lorsqu'on le voit toute seule, et le contentement, qui est le pain, ne peut être acquis si ce n'est qu'on le goûte. C'est pourquoi je crois pouvoir te conclure que la béatitude ne consiste qu'en contentement de l'esprit ; d'autre-dire un contentement en général : car bien qu'il y ait des contentements qui dépendent du corps, et d'autres qui n'en dépendent point, il n'y en a toutefois aucun que dans l'esprit, mais que pour avoir un contentement qui soit solide, il est besoin de suivre la vertu, d'autre-dire d'avoir une vertu ferme et constante. Exerciter tout ce que nous jugerons être le meilleur, et d'employer toute la force de notre entendement à en faire juger de même pour une autre fois à condition ce que quelque-temps n'est de ceci, car nos lettres ont déjà trop longués, et tout ce que je puis ajouter est que je suis, etc.

A MADAME ELISABETH,

CHATELAIN DE LAURENCE, etc.

, Lettre II de tome I]

M. L. L. L. L.

Finis de l'ouvrage incertain si votre alliance

droit à La Haye, ou à l'étranger. J'ai écrit une lettre par Leyde, et celle que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire ne me fait rien de ce qu'après que le message que j'avais apporté à Mante s'en soit allé, ce que m'a empêché de vous pouvoir répondre plus tôt. Combien je suis glorieux de ce que le jugement que j'ai fait du livre que vous avez pris la peine de lire n'est pas différent du vôtre, et que ma façon de raisonnez vous paraît aussi naturelle. Je m'imagine que si vous aviez eu la baine de penser même que j'ai fait une chose dont il s'agit, je ne pourrais rien dire que vous n'eussiez mieux remarqué que moi ; mais pourquoi dire, la simplicité, et les conséquences de votre silence ne faut pas permettre, peut-être que ce qui sera pour servir à vous épargner un peu de temps, et que mes lettres mêmes vous fourniront des occasions pour remarquer le même. Comme lorsque j'ai parlé d'une latitude qui dépend entièrement de notre libre arbitre, et que tous les hommes peuvent acquiescer sans aucune résistance d'ailleurs, vous remarquez fort bien qu'il y a des obstacles qui, étant le pouvoir de raisonnez, sont aussi ceux de nous d'une satisfaction d'esprit raisonnable ; et cela m'apprend que ce que j'écris de généralement de tous les hommes ne doit être entendu que de ceux qui ont l'esprit libre de tout préjugé, et avec cela qui sentent le chemin qu'il faut tenir

pour parvenir à cette latitude : car il n'y a personnel qui ne désire se rendre heureux , mais plusieurs n'en ont pas le moyen, et souvent l'indisposition qui est dans le corps empêche que la volonté soit libre ; comme il arrive aussi quand nous dormons : car le plus philosophe du monde ne saurait s'empêcher d'avoir de mauvais songes, lorsque son tempérament l'y dispose. Toutefois l'expérience fait voir que si l'on n'en survient que- que pensée pendant qu'on a eu l'esprit en liberté, elle revient encore après, quelque indisposition qu'ait le corps. Ainsi je me puis vanter que mes songes ne me représentent jamais rien de flétré ; et mon doute qu'on a grand avantage de s'être de long-temps accoutumé à s'écrire point de rêves passés. Mais nous ne pouvons répondre absolument de nous-mêmes que pendant que nous sommes à nous, et c'est moins de perdre la vie que de perdre l'usage de la raison ; car même, sans les enseignements de la foi, le seule philosophie naturelle fait espérer à notre âme un état plus heureux après la mort que celui où elle est à présent, et elle ne lui fait rien craindre de plus flétré que d'être attachée à un corps qui lui ôte entièrement la liberté. Pour les autres indispositions qui ne troublent pas tout-à-fait le sens, mais qui altèrent seulement les humeurs, et dont qu'on se trouve extraordinairement assés à la naissance, on a la

colère, ou à quelque autre passion, elles demandent sans doute de la peine; mais elles peuvent pourtant être surmontées, et même elles demandent aussitôt à l'âme d'une satisfaction d'autant plus grande qu'elles ont été plus difficiles à vaincre. Le cercle aussi la multitude de tous les empêchemens de devoirs, devoirs de l'état d'une grande naissance, des caprices de la cour, des adversités de la fortune, et aussi de ses grandes prospérités, lesquels ordinairement empêchent plus qu'on ne puisse pour le stile de philosophe, que se font ses disgrâces : car lorsqu'on a toutes choses à souhait, on s'oublie de penser à soi, et quand par après la fortune change, on se trouve d'autant plus surpris qu'on s'étoit plus de sauto. Enfin on peut dire généralement qu'il n'y a aucune chose qui nous puisse entièrement ôter le moyen de nous rendre heureux, pourvu qu'elle ne trouble point notre raison, et que ce ne sont pas toujours celles qui paraissent les plus fâcheuses qui causent le plus.

Mais, afin de savoir exactement combien chaque chose peut contribuer à notre contentement, il faut considérer quelles sont les causes qui le produisent, et c'est aussi l'une des principales connaissances qui peuvent servir à faciliter l'usage de la vertu. Car toutes les actions de notre vie qui nous acquièrent quelques perfection sont nécessaires, et tout notre contentement ne consiste

qu'un épanouissement intérieur que nous avons d'une
quelques perfection. Ainsi, nous ne serions ja-
mais prêter aucun vertu, c'est-à-dire dans ce
que nous nous nous pensons que nous devons
faire, que nous n'en recevons de la satisfaction et
du plaisir. Mais il y a deux sortes de plaisir, les
uns qui appartiennent à l'esprit seul, et les autres
qui appartiennent à l'âme, c'est-à-dire à l'es-
prit en tant qu'il est un au corps; et ces derniers
se présentent constamment à l'imagination parais-
sent souvent beaucoup plus grande qu'ils ne
sont, principalement avant qu'on les possède, et
qui est la source de tous les maux et de toutes
les erreurs de la vie. Car, selon la règle de la raï-
son, chaque plaisir se doit mesurer par la
grandeur de la perfection qui le produit, et c'est
ainsi que nous mesurons ceux dont les causes nous
sont clairement connues; mais souvent la passion
nous fait croire certaines choses beaucoup mal-
heureux et plus difficiles qu'elles ne sont; puis,
quand nous avons pris soin de la peine à les ac-
quiescer, et perdus cependant l'occasion de posséder
d'autres biens plus désirables. In conséquence nous
en fait connaître les défauts; de là viennent les dé-
chairs, les regrets, et les repentirs. C'est pourquoi
le vrai office de la raison est d'examiner la juste
valeur de tous les biens dont l'acquisition semble
dépendre en quelque façon de notre conduite,

elle que nous ne manquions jamais d'employer
tous nos soins à tacher de nous procurer ceux qui
sont en effet les plus désirables : en quoi si la for-
tune s'oppose à nos desirs, et les empêche de
réussir, nous aurons au moins la satisfaction de
s'en voir rien parer par notre faute, et ne laisserons
pas de jouir de toute la liberté naturelle dont
l'acquisition nous fut en notre pouvoir. Ainsi, par
exemple, le colère peut quelquefois naître en
nous des déurs de vengeance et de haine, qu'elle
nous fera traquer plus de plaisir à châtier notre
ennemi qu'à conserver notre honneur ou notre
vie, et nous fera exposer imprudemment l'un et
l'autre pour ce sujet. Au lieu que si la raison con-
sulte quel est le bien ou la perfection sur laquelle
est fondé ce plaisir qu'on tire de la vengeance, elle
n'en trouve aucune autre (ou même quand cette
vengeance ne sert point pour expulser qu'on se
soit offensé d'un chef), sinon que cela nous fait
imaginer que nous avons quelque tort de supé-
riorité et quelque avantage au-dessus de celui dont
nous nous vengeons : ce qui n'est souvent qu'une
vaine imagination qui ne mérite point d'être es-
timée, à comparaison de l'honneur ou de la vie,
ni même à comparaison de la satisfaction qu'on
aura de se voir maître de sa colère, et d'abandonner
de se venger. Et la sensibilité arrive en toutes les
autres passions que si n'y en a aucune qui se borne

à.

éprouvent le bien auquel ils tend avec plus d'ê-
clat qu'il n'en existe, et qui se sentent leurs
gaies des plaisirs beaucoup plus grande, avant que
soient les passions, qui sont ce les traversent par
après, quand nous les avons. Ce qui fait qu'on
blâme continuellement la volupté; pourquoi'on ne
se sert de ce mot que pour signifier de faux plaisirs,
qui sont traversés souvent par leur apparence, et
qui nous en font éprouver quelque-fois beau-
coup plus solides, mais dont l'attente se touche
pas tout, tels que sont ordinairement ceux de l'es-
prit seul, je dis ordinairement, sur tous ceux de
l'esprit ne sont pas touchés, pourquoi'on pense
être fondé sur quelques fausses opinions, comme le
plaisir qu'on prend à méditer, qui n'est fondé que
sur ce qu'on pense devoir être d'autant plus esti-
mé que les autres le seront moins; et ils nous pen-
sent aussi tromper par leur apparence, lorsque
quelque forte passion les accompagne, comme au-
rant ce sentiment que donne l'ambition. Mais la prin-
cipale différence qui est entre les plaisirs du corps
et ceux de l'esprit consiste en ce que le corps
étant sujet à un changement perpétuel, et même
sa conservation et son être-même dépendant de ce
changement, tous les plaisirs qui le regardent ne
durent guère; car ils ne procèdent que de l'acquies-
sation de quelque chose qui est utile au corps au
moment qu'on le reçoit, et sans qu'elle cesse de

lui être utile, de ce que nous ; au lieu que nous de l'âme peuvent être immortels comme elle, pourvu qu'elle soit un fondement solide, que si la solidité de la vérité, se trouve fautive, nous ne le désirons.

Au reste le vrai usage de notre raison pour le connaître de la vie ne consiste qu'à examiner et considérer sans passion la valeur de toutes les perfections, tant du corps que de l'esprit, qui peuvent être acquises par notre industrie, afin qu'étant ordinairement dégoûté de nous parer de quelques uns pour avoir les autres, nous choisissons toujours les meilleurs ; et pourrions celles du corps sont les moindres, on peut dire généralement que sans elles il y a moyen de se rendre heureux. Tantefois je ne suis point d'opinion qu'on les doive entièrement mépriser, ni même qu'on doive s'empêcher d'avoir des passions, il suffit qu'on les rende supérieures à la raison ; et lorsqu'on les a ainsi réglées, elles sont quelquefois d'autant plus utiles qu'elles peuvent plus vers l'excès. Je n'en aurai jamais de plus mauvaise que celle qui me porte au respect et à la vénération que je dois à notre abîme, de qui je suis, etc.

A MADAME ÉLISABETH.

MADAME ÉLISABETH, etc.

(Lettre 1 de nos 1.)

MADAME,

Votre adresse a si justement remarqué toutes les causes qui ont empêché Sténique de nous exposer clairement ses opinions touchant le mariage légal, et vous avez pu le priver de lire son livre avec tout de suite, que je craindrais de me rendre impopulaire si je continuais ici à examiner par ordre tous ses chapitres, et que cela me fût difficile de répondre à la difficulté qu'il vous a plu me proposer touchant les moyens de se fortifier l'entendement pour discerner ce qui est le meilleur en toutes les actions de la vie. C'est pourquoi, sans m'arrêter maintenant à suivre Sténique, je tâcherai seulement d'expliquer mes opinions touchant cette matière.

Il ne peut, comme semble, y avoir que deux choses qui soient requises pour être toujours disposé à bien juger. L'une est la connaissance de la vérité, et l'autre l'habitude qui fait qu'on se conduit en

qu'on aspire à cette connaissance toutes les fois que l'on s'en requiert. Mais pourquoi n'y a que Dieu seul qui sache parfaitement toutes choses, il est besoin que nous nous contentions de savoir celle qui est la plus à notre usage; entre lesquelles la première et la principale est qu'il y a un Dieu, de qui toutes choses dépendent, dont les perfections sont infinies, dont le pouvoir est immense, dont les decrets sont irrévocables: car cela nous apprend à recourir au bon-pair tout ce qui nous arrive, comme nous étions auparavant esquivés de Dieu. Le pourquoi le vrai objet de l'ame est la perfection, lorsque nous devenons nous-mêmes esprit à la considérer tel qu'il est, nous nous transformons naturellement et inclines à l'aimer, que nous tirons même de la joie de nos afflictions, en pensant que sa volonté s'exécute en ce que nous lui recevons.

La seconde chose qu'il faut considérer est la nature de notre âme, en tant qu'elle subsiste sans le corps, et est beaucoup plus noble que lui, et capable de joir d'une infinité de contentements qui ne se trouvent point en cette vie; sur cela nous empêchons de craindre la mort, et détachons tellement notre affection des choses du monde, que nous ne regardons qu'avec mépris tout ce qui est au pouvoir de la fortune.

À quoi peut nous beaucoup servir qu'on juge

diapement des sources de Dieu, et qu'on ait cette sainte idée de l'attribut de l'univers que j'ai tenté de faire connaître au troisième livre de mes *Principes*. Car si on s'imagina qu'au-delà des cieux il n'y a rien que des espaces immenses, et que tous les cieux ne sont faits que pour le service de la terre, et la terre que pour l'homme, cela fit qu'on se mit à penser que cette terre est notre principale demeure, et cette vie notre meilleure, et qu'on lieu de connaître les perfections qui sont véritablement en nous, on s'efforça aux autres créatures des imperfections qu'ils n'ont pas, pour s'élever au-dessus d'eux; et, entrant en une présomption impertinente, on vint des du conseil de Dieu, et prendre avec lui le change de conduire le monde, ce qui cause une infinité de maux inévitables et fâcheux.

Après qu'on a ainsi reconnu la bonté de Dieu, l'innocence de son cœur, et la grandeur de l'univers, il y a encore une vérité dont la connaissance me semble fort utile, qui est que bien qu'on croie de nous tout une personne séparée des autres, et dont par conséquent les intérêts sont en quelque façon distincts de ceux du reste du monde, on doit toutefois penser qu'on ne saurait subsister seul, et qu'on est en effet l'une des parties de l'univers, et plus particulièrement encore l'une des parties de cette terre, l'une des parties du cet état, de cette société,

de cette famille, à laquelle on est joint par un sanglier, par ses services, par sa conscience; et il faut toujours préférer les intérêts du tout dont on est partie, à ceux de sa personne en particulier, travailler avec courage et discipline; car on n'aurait rien de s'exposer à un grand mal pour procurer seulement un petit bien à sa personne ou à ses gens; et si un homme n'est plus lui seul que tout le reste de sa ville, il n'aurait pas raison de se vouloir perdre pour la sauver. Mais si on rapportait tout à soi-même, on ne considérerait pas de mal beaucoup aux autres hommes. On ne les croirait ni méchants ni sages, ni bons ni mauvais; on n'en croirait ni plus ni moins que l'on en croirait comme une partie du public, on ne se croirait pas de faire du bien à tout le monde, et même on ne craindrait pas d'exposer sa vie pour le service d'autrui lorsque l'occasion s'en présente, jusqu'à ce qu'on voudrait ainsi perdre son âme, s'il ne pouvait, pour sauver les autres : au sorte que cette considération est la source et l'origine de toutes les plus héroïques actions que fassent les hommes. Car pour ceux qui s'exposent à la mort par vanité, pourquoi ils espèrent en être récompensés par stupidité, pourquoi ils appréhendent pas le danger, je crois qu'ils sont plus à plaindre qu'à priser. Mais lorsqu'on ne s'expose pour-

qu'il croit que c'est son devoir, ou bien lorsqu'il considère quelques autres moi s'ils qu'il se croit ou du bien aux autres, même qu'il se considère peut-être plus expressément qu'il l'aide cela pourqu'il doit plus se joindre dont il en une partie, qu'il se joigne en son particulier, il le lui considère en vertu de cette considération, qui est nécessairement en sa pensée; et on est naturellement porté à l'aveir, lorsqu'on connaît et qu'on aime Dieu comme il luit, on aime, d'absolument d'autant à sa volonté, on se dispose de ses propres intérêts, et on s'a joint d'autre pensée que de faire ce qu'on croit lui être agréable. En suite de quoi on a des satisfactions d'esprit et des contentements qui valent incomparablement davantage que toutes les petites joies passagères qui dépendent des sens.

Outre ces vérités qui regardent en général toutes les actions, il en faut aussi dire beaucoup d'autres qui se rapportent plus particulièrement à chacune, et les principales me semblent être celles que j'ai remarquées en ma dernière lettre, à savoir, que toutes nos passions nous représentent les biens à la recherche desquels elles nous inclinent beaucoup plus grands qu'ils ne sont véritablement, et que les plaisirs du corps ne sont jamais si durables que ceux de l'âme, ni si grands quand on les possède, qu'ils paroissent quand on les espère. Ce que nous devons soigneusement remarquer, afin

que lorsque nous sentons dans de quelques jours nous suspendre notre jugement jusqu'à ce qu'elle soit épuisée , et qui nous en nous laissons pas tellement tromper par la fausse apparence des biens de ce monde.

A quoi je ne puis ajouter autre chose, si ce n'est qu'il faut aussi examiner en particulier tous les moyens des biens où nous errons, pour savoir jusqu'où ils doivent être suivis; et bien que nous ne puissions avoir des démonstrations certaines de tout, nous devons néanmoins prendre parti, et embrasser les opinions qui nous paraissent les plus vraisemblables touchant toutes les choses qui viennent en songe, afin que, lorsqu'il est question d'agir, nous ne soyons jamais irrités; car il n'y a que la seule irrévélation qui cause les regrets et les repentins.

En outre j'ai dit ci-dessus qu'après la connaissance de la vérité, l'habitude est aussi requise pour être toujours disposé à bien juger; car étant que nous ne pouvons être continuellement attentifs à une même chose, quelques choses et évènements qui viennent être les raisons qui nous ont persuadé d'admettre une vérité, nous pouvons par après être détournés de la croire par de fausses apparences, si ce n'est que par une longue et fréquente méditation nous laisons tellement imprimer en notre esprit, qu'elle soit tenace et habituelle, et en ce nous

on a raison dans l'acte de dire que les vertus sont des habitudes : car on dit et on croit que l'on s'est d'abord en théorie la connaissance de ce qu'on doit faire, mais seulement sans de l'exercer en pratique, c'est-à-dire sans d'exercer une bonne habitude de le croire. Et pourrions, pendant que l'on aime tel des vérités, l'on augmente aussi en soi l'habitude, j'ai particulièrement obligation à votre science de ce qu'elle permet que je l'en entretenir; et il n'y a rien en quel l'on ne soit plus mieux employé qu'en ce cas je puis toujours que je suis, etc.

A MADAME ÉLISABETH ;

PAR M. DE L'ÉPIQUE, etc.

(Lettre II du tome I.)

MADAME,

Je me suis quelquefois proposé un doute, savoir s'il est raisonnable d'être qui et content de l'usage des biens qu'on possède être plus grande et

1. « En effet, l'homme est un être sensible qui dans les limites d'un être sensible, sans aggraver son être sensible par la possession des biens, se trouve plus heureux qu'il ne l'est, et par là même le bonheur est plus grand. »

plus estimables qu'ils ne sont en effet, et ignorant ou ne s'arrêtant pas à considérer ceux qui manquent, que d'avoir plus de considération et de valeur pour connaître le juste valeur des uns et des autres, et qu'en on devienne plus triste. Si je pense que le succès sera fin le jour, je ne désirerai point qu'on m'aide à échapper de se rendre compte à quelques près que ce peut être, et s'approprierais la brutalité de ceux qui soient leurs diplômés dans le vin, ou qui les étourdissent avec des péchés. Mais je distingue entre le succès bien, qui consiste en l'absence de la vertu, ou (ce qui est le même) en la possession de toutes les perfectiones dont l'acquisition dépend de notre libre arbitre, et la satisfaction d'esprit qui suit de cette acquisition. C'est pourquoi voyant que c'est une plus grande perfection de connaître la vertu, même même qu'elle soit à notre étonnement, que de l'ignorer, j'aime qu'il soit mieux être moi qui et avoir plus de connaissances. Ainsi n'est-ce pas toujours lorsqu'on a le plus de goût qu'on a l'esprit plus satisfait : car connaître les grandes joies sont ordinairement mortels et atroces, et il n'y a que les malheureux et passagers qui soient accompagnés du ris. Ainsi je n'approuve point qu'on aille à se tromper, ou se repaissant de fausses imaginations; car tout le plaisir qui en revient ne peut tomber pour nous être que la superficie de

l'âme, laquelle sent approcher une mortelle insolation ou d'apoplexie qu'elle sent fuir. Et encore qu'il pourroit arriver qu'elle finit continuellement diverses œuvres que jamais elle ne s'en aperçoit, ou ne pourroit pas pour cela de la lointitude dont il est question, pourqu'elle doit dépendre de notre conduite, et cela se verrait qui de la situation. Mais lorsqu'on peut avoir diverses considérations également vraies, dont les uns nous portent à être contents, et les autres se contentent nous en empêchant, il me semble que la prudence veut que nous nous attachions principalement à celles qui nous donnent de la satisfaction; et même à celles que presque toutes les choses du monde sont telles, qu'on les peut regarder de quelques côté qui les fait paraître bonnes, et de quelques autres qui fût qu'on y remarque des défauts, je crois que si l'on doit user de son adresse en quelque chose, c'est principalement à les savoir regarder du biais qui les fait paraître à notre avantage, pourvu que ce soit sans nous tromper. Ainsi lorsqu'on entre ailleurs remarque les causes pour lesquelles elle peut avoir en plus de bien pour cultiver sa raison que beaucoup d'autres de son âge, s'il lui plaît aussi de considérer combien elle a plus profité que ces autres, je m'imagine qu'elle sera de quoi se contenter; et je ne vois pas pourquoi elle doit même se contraindre à être en ce dont elle

prend sujet de se plaindre, qu'on se qui lui pour-
roit donner de la satisfaction : car la satisfaction
de notre nature étant telle que notre esprit a be-
soin de beaucoup de relâche, afin qu'il puisse em-
ployer utilement quelques moments à la recherche
de la vérité, et qu'il s'occuperoit, au lieu de se
poser, s'il s'appliquoit trop à l'étude, nous ne de-
vons pas méconnoître le temps que nous avons pu
employer à nous instruire, par le nombre des
heures que nous avons eues à nous, mais plutôt,
comme sembler, par l'exemple de ce que nous voyons
communément arriver aux autres, comme étant
une marque de la portée ordinaire de l'esprit hu-
main. Il me semble aussi qu'on n'a point sujet de
se repentir lorsqu'on a fait ce qu'on a jugé être le
meilleur au temps qu'on a dû se résoudre à l'exé-
cution ; encore que par après y repensant avec
plus de loisir on juge avoir failli ; mais on devrait
plûtôt se repentir si on avoit fait quelque chose
contre sa conscience, encore qu'on reconnoît par
après avoir mieux fait qu'on n'avoit pensé, car nous
n'avons à répondre que de nos pensées, et la na-
ture de l'homme n'est pas de tout savoir, ni de
juger toujours si bien sur-le-champ que lorsqu'on
a beaucoup de temps à délibérer. Au reste encore
que la vérité, qui fait qu'on a meilleure opinion
de soi qu'on ne doit, soit un vice qui n'appartient
qu'aux âmes faibles et basses, ne s'est pas à dire

que les plus fortes et gentilles en doivent mépriser; mais il ne faut faire justice à soi-même, en reconnaissant ses perfectiones aussi bien que ses défauts, et si la bassesse empêche qu'on ne les puisse, elle s'acquiesce que pour cela qu'on ne les remède. Enfin, encore qu'on s'ait pas une science infuse pour connaître parfaitement tous les biens dont il arrive qu'on doit faire chose dans les diverses rencontres de la vie, on doit, en une santé, se contenter d'en avoir une médiocrité des choses plus nécessaires, comme sont celles que j'ai dénombrées en ma dernière lettre, en laquelle j'ai déjà déclaré mon opinion touchant la difficulté que vous m'avez proposée: savoir, si ceux qui supportent tout à eux-mêmes ont plus de biens que ceux qui se souviennent trop pour les autres: car si nous ne pensions qu'à nous seuls, nous ne pourrions point que des biens qui nous sont particuliers; au lieu que si nous nous considérons comme parties de quelque autre corps, nous participons avec eux: biens qui lui sont communs, sans être privés pour cela d'unan de ceux qui nous sont propres: et il n'en est pas de même des maux; car, selon la philosophie, le mal n'est rien de réel, mais seulement une privation; et lorsque nous nous attignons à cause de quelque mal qui arrive à un ami, nous ne participons point pour cela au bien dans lequel consiste ce mal; même quel-

que même en quelques peines que nous a pu en telle occasion, elle ne saurait être si grande qu'est la satisfaction intérieure qui accompagne toujours les bonnes actions, et principalement celles qui procèdent d'une pure affection pour autrui, qu'on ne rapporte point à soi-même, d'autrui de la vertu chrétienne qu'on nomme charité. Ainsi l'on peut, même en pleurant et prenant beaucoup de peine, avoir plus de plaisir que lorsqu'on rit et qu'on se repose. Et il est aisé à prouver que ce plaisir de l'âme appelé contentement la tristesse n'est pas incompatible de la gaieté et de l'aise du corps, tant par l'exemple des anges, qui sont pleins d'un contentement plus qu'ils seraient en nous plus de tristesse, que par celui des exercices du corps, comme la chasse, le jeu de paume, et autres semblables, qui ne peuvent pas d'être agréables, encore qu'ils soient fort pénibles; et même on voit que souvent c'est la fatigue et la peine qui en augmente le plaisir. Et la cause du contentement que l'âme reçoit en ces exercices consiste en ce qu'ils lui font entrevoir la face ou l'absence, ou quelque autre perfection du corps auquel elle est jointe; mais le contentement qu'elle a de pleurer ou voyant représenter quelques actions pitoyables et funestes sur un théâtre vient principalement de ce qu'il lui semble qu'elle fait une action vertueuse ayant compassion des affligés; et généralement elle se

†

‡

plût de sentir écouler en soi des passions, de quelques causes qu'elles soient, pourvu qu'elles se dissolvent seules.

Mais il faut que j'entende plus particulièrement ces passions, afin de les pouvoir définir; ce qui me sera ici plus aisé que si j'entrevois à quelques autres. Car votre âme ayant pris la peine de lire le traité que j'ai entrepris d'écrire touchant la nature des sensens, vous avez déjà certainement reçu que se forment diverses impressions dans leur cerveau. Les unes par les objets extérieurs qui touchent les sens, les autres par les dispositions intérieures du corps, ou par les vestiges des impressions précédentes qui sont demeurées en la mémoire, ou par l'agitation des esprits qui viennent du cœur, ou aussi, et cela en Florence, par l'action de l'âme, laquelle a quelque force pour changer les impressions qui sont dans le cerveau, comme réciproquement ces impressions ont le force d'exister en l'âme des pensées qui ne dépendent point de sa volonté. En sorte de quoi on peut généralement nommer passions toutes les pensées qui ont ainsi existés en l'âme sans le concours de sa volonté (et par conséquent sans aucune action qui vient d'elle), par les seules impressions qui sont dans le cerveau, car tout ce qui n'est point action est passion; mais on entendrait ordinairement ce nom aux pensées qui sont causées par

quelques particulières agitations des esprits : car celles qui viennent des objets extérieurs, ou bien des dispositions intérieures du corps, comme la perception des couleurs, des sons, des odeurs, le froid, la soif, la douleur, et autres sensibles, ne soumettent des sentiments, les uns extérieurs, les autres intérieurs ; celles qui ne dépendent que de ce que les impressions précédentes ont laissé en la mémoire, et de l'agitation ordinaire des esprits, sont des idées, soit qu'elles viennent en songe, soit aussi lorsqu'on est éveillé, et que l'âme, ne se déterminant à rien de soi-même, suit successivement les impressions qui se succèdent dans le cerveau. Mais lorsqu'elle use de sa volonté pour se déterminer à la pensée de quelque chose que n'est pas seulement intelligible, mais imaginable, cette pensée fait une nouvelle impression dans le cerveau, qui n'est pas au regard de l'âme une passion, mais une action qui se sentira proprement imagination. Enfin, lorsque le cours ordinaire des esprits est tel qu'il excite commodément des pensées tristes ou gaies, ou autres sensibles, on ne l'attribue pas à la passion, mais au naturel ou à l'humeur de celui en qui elles sont excitées ; et cela fait qu'on dit que cet homme est d'un naturel triste, cet autre d'une humeur gai, etc. Ainsi il ne reste que les pensées qui viennent de quelques particulière agitation des esprits, et dont on veut

et.

les effets connus en l'âme même, qui même paraissent insensibles des passions. Il est vrai que nous n'en voyons quasi jamais aucune qui ne dépende de plusieurs des causes que je viens de distinguer, mais car leur durée la discontinuation de celle qui est la principale, ou à laquelle on s'applique le plus égaré. Ce qui fait que plusieurs confondent le sentiment de la douleur avec la passion de la tristesse, et celui du chagrin avec la passion de la joie, laquelle ils nomment aussi vulgairement plaisir, et ceux de la haine ou de la soif avec les désirs de manger ou de boire, qui sont des passions; car ordinairement les mêmes causes qui font la douleur agitent aussi les esprits en la façon qui est requise pour exciter la tristesse, et celles qui font sentir quelque chagrin, les agitent en la façon qui est requise pour exciter la joie, et ainsi des autres. On confond aussi quelquefois les inclinations ou habitudes qui disposent à quelques passions, avec la passion même, ce qui est néanmoins facile à distinguer. Car, par exemple, lorsqu'on dit d'une fille que les amoureux la viennent voir, le premier jugement que font les habitants du lieu que leur on peut arriver est une action de leur sens, non une passion; et bien que ce jugement se rencontre sensible en plusieurs, ils n'en sont pas touchés également d'une, mais les uns plus que les autres, selon qu'ils ont plus ou moins

d'habitude ou d'habitude à la volonté ; et avant que leur sans repaire l'attention ou laquelle seule consiste la pensée, il faut qu'elle dans ce jugement, ou bien, sans juger, quelle conçoit ou croit le danger, et en exprime l'idée dans le cerveau ; ce qu'elle fait par une autre action qu'on croit imaginer, et que par même moyen elle obtienne les esprits qui vont du cerveau dans les nerfs, à entrer en contact de ces nerfs qui servent à remonter les ouvertures du cœur, ce qui retarde la circulation du sang, en suite de quoi tout le corps devient pâle, froid, et tremblant ; et les nouveaux esprits qui viennent du cœur vont le cerveau avec agilité de telle façon qu'ils ne peuvent aider à y former d'autres images que celles qui existent en l'âme la pensée de la volonté. Toutes les autres choses se suivent de si près l'une l'autre, qu'il semble que ce ne soit qu'une seule opération ; et ainsi en toutes les autres pensées il arrive quelque particulière agitation dans les esprits qui viennent du cœur. J'aurais voulu d'ajouter ici une particulière explication de toutes ces pensées, mais je trouve tant de difficultés à les décrire, qu'il m'y faudroit employer plus de temps que le mariage ne m'en donne.

Cependant, ayant reçu celle que votre amitié m'a fait l'honneur de m'écrire, j'ai une nouvelle occasion de répondre, qui m'oblige de remettre à

une autre fois est toutes des passions, pour dire
 si que toutes les causes qui procurent l'existence
 de Dieu, et qu'il est la cause première et incommen-
 surable de tous les effets qui ne dépendent point du libre
 arbitre des hommes, procurent, et me semble, en
 autres façons qu'il est aussi la cause de toutes les
 actions qui en dépendent. Car on ne saurait dé-
 montrer qu'il existe, qu'en le considérant comme
 un être souverainement parfait, et il ne seroit pas
 souverainement parfait, s'il pouvoit arriver quel-
 que chose dans le monde qui ne vint pas entière-
 ment de lui. Il est vrai qu'il n'y a que la foi qui
 nous enseigne ce que c'est que la grâce par laquelle
 Dieu nous élève à une béatitude immortelle; mais
 la seule philosophie saine pour connaître qu'il
 ne sauroit entrer la moindre pensée en l'esprit
 d'un homme, que Dieu ne veuille et n'ait voulu
 de toute éternité qu'elle y eût. Et la distinction
 de l'âme entre les causes universelles et particu-
 lières n'a point lui de lieu; car ce qui lui que le
 soleil, par exemple, est la cause universelle de
 toutes les fleurs, n'est pas cause pour cela que les
 végétaux diffèrent les uns, c'est que leur produc-
 tion dépend aussi de quelques autres causes par-
 ticulières, qui ne lui sont point subordonnées;
 mais Dieu est tellement la cause universelle de
 tout, qu'il en est en même façon la cause totale,
 et ainsi rien ne peut entrer dans sa volonté. Il est

est aussi que la connaissance de l'immortalité de l'âme et des éternités dont elle sera capable (tant hors de cette vie, pourroit devenir sujet d'un trouble à ceux qui s'y attachent, elle devient assurés qu'ils jouiront par après de toutes ces éternités, mais aucune raison ne les en assure; et il n'y a que la fausse philosophie d'Aristote, dont le livre fut détruit par Plotin, pourrois plusieurs ébranler tant après l'avoir lu, qui tâche à persuader que cette vie est mortelle; la vraie enseigne tout au contraire, que, même parmi les plus tristes accidents et les plus pressantes douleurs, on y peut toujours être content, pourvu qu'on aache avec de la raison.

Pour ce qui est de l'étendue de l'âme, je ne vois pas comment, en la considérant, on est porté à séparer la providence particulière de Dieu que nous avons de Dieu; car c'est tout autre chose de Dieu que des puissances finies, lesquelles peuvent être épuisées, nous avons raison de prier, en voyant qu'elles sont employées à plusieurs grande effets, qu'il n'est pas raisonnable qu'elles s'épuisent ainsi jusqu'à nos misères. Mais d'autant que nous estimons les œuvres de Dieu être plus grande, d'autant mieux remarquons-nous l'infinité de sa puissance, et d'autant que cette infinité nous est mieux connue, d'autant sommes-nous plus assurés qu'elle étend jusqu'à toutes les plus par-

différentes actions des hommes. Je ne crois pas aussi que par cette providence particulière de Dieu, que vous aimez à dire le fondement de la théologie, vous entendez quelque changement qui arrive en ses décrets à l'occasion des actions qui dépendent de notre libre arbitre : car la théologie n'admet point ce changement. Il lorsqu'elle nous oblige à prier Dieu, ce n'est pas afin que nous lui exposions de quel côté que nous avons besoin, ni afin que nous réclamions d'inspiration de lui qu'il change quelque chose en l'ordre établi de toute éternité par sa providence, l'un et l'autre nous étant indifférent, mais c'est seulement afin que nous obtenions ce qu'il a voulu de toute éternité être obtenu par nos prières. Et je crois que tous les théologiens sont d'accord en ceci, même ceux qu'on nomme les Arminiens, qui semblent être ceux qui diffèrent le plus en libre arbitre.

J'avoue qu'il est difficile de montrer exactement jusqu'où la raison ordonne que nous nous élevions pour le public, mais aussi n'est-ce pas une chose en quoi il soit nécessaire d'être fort exact; il suffit de satisfaire à sa conscience, et on peut en cela donner beaucoup à son inclination; car Dieu a tellement établi l'ordre des choses, et conjoint les hommes ensemble d'une si étroite société, qu'il n'est que choses rapportés tout à soi-même, et n'est aucunement pour les autres, si

ne lui seroit pas de s'employer ordinairement pour eux, en tout ce qui seroit de son pouvoir, pourvu qu'il eût de prudence, principalement s'il vivoit en un siècle où les mœurs ne fussent point corrompues. Et outre cela, comme c'est une chose plus basse et plus glorieuse de faire du bien aux autres hommes que de s'en procurer à soi-même, aussi sont-ce les plus grandes laines qui y ont le plus d'inclination, et dont le moins d'être des laines qu'elle possèdent; il n'y a que les faibles et basses qui s'estiment plus qu'elle ne doivent, et sont comme les petits vaissaux, que trois gouttes d'eau peuvent remplir. Je sais que votre altesse n'est pas de ce nombre, et qu'un bon esprit ne peut reculer ces laines basses à prendre de la peine pour autrui qu'en leur faisant voir qu'ils en retireront quelque profit pour eux-mêmes, il faut pour l'intérêt de votre altesse lui représenter qu'elle ne pourroit être longuement utile à ceux qu'elle affectionne, si elle se négligeoit elle-même, et la prier d'avancer son deus erudit. C'est ce que fût, etc.

— — — — —

convenir; non pas que l'on juge que leurs passions ou leurs droits fussent dignes que je m'occupasse iniquement à eux, ils ne se servent point de votre autorité pour m'offenser; mais parcequ'ils appuient toutes leurs calomnies sur un jugement qu'ils prétendent que vous veniez de me donner contre moi, on croit que je suis obligé à la défense de mon honneur. Et de vrai c'est bien ainsi mon opinion; mais l'affaire que j'ai eue contre Schmeck, et depuis celle qu'il a eue contre Gilbert Voetius, sont telles que je l'ai dit. J'ai souffert cependant toutes les traverses de ces mesures, qui m'appellent injurieusement diserteur sans, et me défiant d'aller en votre ville, comme si j'en étois banni : ils disent même, comme par menace, qu'ils gardent encore une action contre moi, dont ils ne servent en son temps; en sorte que, quand je ne le voudrois pas, ils me contraindroient eux-mêmes à me défendre.

Mais afin de pacifier par ordre, et que, si je ne vois pas avec bonheur, pour vous satisfaire, je puisse au moins satisfaire le reste du monde, et faire voir à toute la terre que je n'ai jamais été vain, non seulement de ce qui peut être de mon devoir, mais même de la civilité, pour mériter d'être traité par vous autrement que je ne l'ai été, je vous expose ici sommairement la justice de mes causes et l'ingratitude de mes ennemis, afin que

les palmes sont unies par vous-mêmes, s'il est possible; et si je ne le puis, que vous me fassiez au moins la faveur de m'apprendre quelles sont les procédures qui ont été faites contre moi dans votre ville, par quels juges elles ont été faites, et sur quoi elles sont fondées; car je n'en ai encore rien su que par leurs écrits, ou par les bruits qui sont venus en leur faveur, sur lesquels je ne puis m'appuyer.

En l'an 1759, au mois de mars, M. Baillet, professeur en votre académie, et le principal orateur qu'elle ait, fit une oraison funèbre en l'honneur de M. Berry, qui avait aussi été l'un des premiers orateurs de la même académie; et entre plusieurs choses qu'il dit de lui, il employa la principale partie de son oraison à le louer de l'excellence qu'il avait eue avec moi, en me donnant des grands éloges, que j'avais honte de les rendre. Je mettrai seulement ici le titre et la conclusion d'un élogé qu'il joignit à cette oraison funèbre, lorsque'il la fit improuver. Voici le titre : *Ad manus defuncti, qui cum nobilissimo viro, Renato Desportes, nostri aevi Attilio et doctissimo viro, Henri Comptemuriano, nobili matre et viri optimi, puerum ab infans educavit.* Et en la conclusion, il parle ainsi au défunt :

*Et non par digne, et non digne de son nom.
Digne de l'éloge que vous m'avez fait;*

*De même d'ailleurs, après avoir dit tout cela,
de même d'ailleurs que tout cela est dit.*

Ces leçons furent agréables aux plus honnêtes gens de notre ville, comme il peut de ce qu'on tirera bon que l'imprimeur du vœu université les rendit publiques; et elles furent lues de tout excepté de l'histoire, parceque M. de la Harpe ne me connaissait en ce temps-là que par réputation et par ses écrits. Je ne les avais pas aussi mes chers; au contraire, quelques autres vers qu'il avait faits sur le même sujet m'ayant été envoyés pour les voir, et par après redemandés, parcequ'il n'en avait point de copie, et qu'il désirait les faire imprimer, je trouvai une excuse pour ne les lui pas renvoyer. Non que les leçons qui venaient d'être parvenues de son maître me déplussent, mais parceque, sachant qu'il est impossible d'être en cet extraordinaire bon par ceux qui sont très bons eux-mêmes, que ceux qui prétendent de l'être sans le sentir ne s'en offensent, ce m'étoit sans de savoir la bonne opinion qu'il avait de moi, sans désirer qu'il la perdît.

Peu de temps après, arriva au mois de juin de la même année, G. Vossius fit de longues lettres, de même; et bien que je n'y ferois pas retour, ceux qui me connaissent peuvent bien voir qu'il y a voulu joindre les fondements de l'opinion commune en laquelle il a toujours depuis persisté sur il y a

raillé parait les marques de l'admiration toutes les choses qu'il n'eût eûtées attribuées par le brail commun, encore qu'il n'y en eût, comme qui ne fait honneur : et ce qui est si remarquable, c'est qu'il ne se contentoit point, que par réputation et par ses écrits ; au sorte que les quolibets qui avoient donné sujet aux leçons d'Alibon, étoient les mêmes dont Voituren tiroit la vanité de sa raillerie.

Je ne dirai point combien de personnes seules couru depuis ce temps-là qu'il étoient de personnes qui fûtent sçabés, et comment il répandoit ce venin de tous côtés dans ces provinces, car il voudroit que je lui prouvass, et prouvai qu'il n'en le pourrois qu'il a dans votre ville, il n'y a personnes qui lui fussent d'y être finis contre lui. Je me contenterois de dire que l'usage couru il alla chercher jusque dans les cloîtres de France au des plus ardents protecteurs de la religion romaine *, pour tâcher à faire liges avec lui contre moi ; comme si jamais eût faussé de tous les hommes. Je répéterai en quelques mots de la lettre qu'il lui devoit, dont j'ai l'original entre les mains, et dont je vous en ai devant donné copie. Voici ces mots : *Reverendissime philosophorum sanctus gallus in quarto saluti vestre precor salutis. Melius est viri, sed non tantum, ut optime, tantum scire, nunquam*

* — Le P. Mouton, abbé.

[illegible]

Et cela que vous sachiez que ce n'étoit point qu'il trouvoit quelques choses à reprendre en mes opinions (lesquelles il n'étoit pas capable d'entendre), mais que c'étoit par une pure vanité qu'il cherchoit de me décrier, comme l'on voit de quelques nouvelles idées, on disoit : *Mais ne s'en va-t-on pas, etc.* — Et moi qui étois alors toujours *deux*, etc., je disois ici ce que contenoit la réponse que lui fis en docet et prudence religieuse, qui fait qu'il seroit bien aise d'écrire contre mes opinions, en cas qu'il eût quelques raisons pour les impugner; et que pour le sujet il le prioit de lui envoyer celles qu'il avoit, ou qui pourroient être fournies par ses amis, et qu'il en chercheroit aussi de son côté. Mais jamais Voltaire ne lui en a renvoyé aucune, bien qu'on m'ait nommé des personnes qu'il avoit employées pour en chercher: il s'est seulement contenté de lui écrire sa comparaison avec Vanino, qui est l'une de ses plus célèbres satiriques, et de faire courir le bruit que ce religieux faisoit contre moi.

De plus, afin qu'on sache que je ne craignois pas qu'on impugne mes opinions en matière de science, et que je ne suis effrayé en aucune façon, lorsqu'on s'en prend de railleries contre mes ouvrages, je dis encore ici que ce sage religieux m'envoya sa réponse couverte, ou bismar à ses discrétions d'en faire ce que je voudrois, et que je l'ai vu

Malheureusement moi-même à Gilbert Voëtius, après que je l'eus lue et lue. En quoi on ne peut dire qu'il y eût comme illec en collusion : car ce religieux avoit intention de dire ce qu'il pensoit, et si Voëtius avec toute sa subtilité lui eussent pu donner la moindre raison contre moi, il n'eût pas manqué de l'écrire, et moi j'en eusse été fort aise, comme il a paru en ce qu'il en a lui-même depuis écrit d'autre, que j'ai moi-même fait imprimer sous le titre de *Secondes objections contre mes Méditations*.

Je ne parle point de ce qui s'est passé pendant ces années-là au regard de M. Regius, qu'on pourroit envisager mes opinions touchant la philosophie, et qui a été en hazard d'un des la première martyre, bien que j'aie vu depuis peu, par un livre qui porte son nom, qu'il en étoit plus innocent que je ne pensois : car il n'a mis aucune chose en ce livre¹, touchant ce qui peut être rapporté à la théologie, qui ne soit contre mon sens. Mais je n'ai négligé de dire que sur ce mot de ses thèses, qui n'étoient d'aucune importance, ni même différents de l'opinion commune, de la façon qu'il l'interprétoit, Voëtius fit d'autres thèses contraires qui furent disputées trois jours durant, et que j'y fus souvent, afin qu'on ne pût douter que ce ne fût moi qu'il tenoit pour auteur des opinions auxquelles

¹ - *Prædicationes philosophæ de M. Regio.*

il demandait pour éléger son élève, que tous ceux
 les croient sans autres ou l'êtes, et que comme si
 j'en avais été le chef de quelque nouvelle secte d'her-
 étiques, ou que j'en eusse voulu faire le prophète,
 il disait de moi que magister, il s'en venait, il
 même qu'il fut sur le point de déclarer M. Argius
 hérétique, au nom de sa faculté de théologie, à
 l'un des principes de votre corps * ne l'eût sau-
 pété, et enfin qu'en public on eût un jugement †,
 au nom de votre académie, où nos opinions étoient
 combattues sous le nom de *Reus et presump-
 tion philosophique* : après quoi il m'en rendit plus que
 d'employer sa faculté de théologie (qui est toute à
 sa dévotion, ainsi qu'il a paru depuis) pour se
 plaindre de moi aux magistrats, comme de l'auteur
 d'une doctrine si pernicieuse, qu'elle avoit rendu
 l'un de nos professeurs hérétique. Lesquelles choses
 étant venues à ma connaissance, j'en eus tel im-
 pression si j'eusse osé me l'opposer aux ma-
 chinations de cet homme; si je ne le pourrais faire
 d'autre façon plus juste, plus honnête, si donc
 il m'en restait du sujet de se plaindre, que de celle
 dont j'eus pour lui : sur je me contentai de ra-
 conter par occasion, dans un écrit que j'eus alors
 sous la presse, les injustes que j'eus eues de lui,
 afin seulement d'illustrer la cause et de rompre le

* « Le conseil des théologues ».

† « Après la lecture au P. Baron ».

coup de ses méditations, ne finissent servir à ceux qui les pourroient voir, qu'à leur ne devaient pas être sans sans preuves, d'autant qu'il n'estoit raison.

Ce que j'étois en pour interrompre ceux à qui est venue de bien à persuader que je l'avois attaqué le premier; car je suis bien sûr qu'ils n'ont point les mêmes raisons que j'apprenais de toutes parts qu'il venoit de moi en ses leçons, en ses disputes, en ses prières, et ailleurs, et entre les autres raisons de sa cause, dont je garde les originaux, en l'une desquelles il me compare avec Yésus, sur quoi il fonde la pluralité et la pluralité exclusive de toutes ses méditations, je puis compter sept divers imprimés par lesquels il avoit tiré de sa cause, ceux que j'eus jamais été écrits, ou dit, ou fait contre lui à savoir quatre différents, *De unitate; un eloquium*; qu'il nomme *Cerebrum unitus de jubilo subjecta*; un autre, qui s'appelle, *Appendix ad tota cerebrum*, et, *Fluxus de forme substantialibus*; et enfin le *Judicium acriter interpretans pour le septième* non pas que je veuille être sûr de la part que ces conférences produisent à sa cause; mais, parcequ'il avoit alors leur auteur, ils ne peuvent nier que la principale en lui appartenant. Un d'un peut-être que je n'étois point nommé en la plupart de ces imprimés, mais il ne l'étoit point sans dans la

mien, ni même votre académie, ni votre ville : en sorte qu'il n'y avait autre différence, sinon que les choses qui j'étais dérivé de lui dans toutes vraies, s'efforçaient bien plus que ne s'efforçaient celles qu'il avait dérivées contre moi, qui étaient non seulement fausses, mais aussi hors de toute apparence. En effet il ne parut de telle sorte, que j'appris un peu après qu'il composait pour me faire un procès d'injure, et qu'il composait cependant contre moi divers traits ; en sorte qu'il avait dessein de me battre, et de m'appeler en justice en même temps, afin que la battle pagât l'amende.

En s'étendant ainsi de divers lieux qu'il dérivait contre moi ; on me le mandait même de France, tout cela était commun. On me faisait aussi des choses particulières qui étaient en son droit, et qui se trouvaient justement les siens dans le préface du livre qui porte le nom de *Johanne*, et les autres dans la narration historique qui porte le nom de votre académie. Même on m'apprenoit qu'il délibérait sur le choix des personnes qu'il feroit dériver contre moi, c'est-à-dire qui publieroient sans leur nom les traits qu'il composoit, afin qu'ils fussent anonymes, et ajoutant du leur ce qu'ils pourroient, et qu'on ne pût attribuer de plusieurs personnes, quel qu'un avoit dit qu'il devoit employer son fils à cela ; mais que ce neant, ayant pris la parole, avoit répondu qu'il étoit même trop jeune pour l'usage.

de sa réponse, et que s'il falloit que quelque'un traitât ce seroit plutôt son mari. On ne parloit pas encore de Schœgel, et plusieurs seroient déjà ce qui seroit dans le livre qui a été mis sous son nom. Ce que je remarque, c'est que vous considérez comme si il y avoit peu d'apparence après cela que Voïtain pût persister (contre la conscience d'une infinité de personnes qui avoient les mêmes choses que moi) qu'il seroit innocent des livres qu'on publieroit pour le défendre; et que moi, ayant reçu les six premières feuilles d'un tel livre, qui ne portoit le nom d'aucun auteur, j'aurois très-peu sujet d'insister à Voïtain la réponse que j'y voudrois faire.

Mais le principal motif que j'ai eu pour écrire cette réponse n'a pas été l'innocence des injures que je recurois dans ces feuilles; elles étoient si obscures et si peu croyables, qu'elles me demandoient plus de sujet de mépris que d'offense. Il y a été traité par trois autres plus fortes raisons: dont la première est l'utilité du public, et le respect de ses principes, qui a toujours été décrié et persécuté avec plus de soin par les Français que par plusieurs auteurs de ce pays; et, bien que je ne voulusse accuser Voïtain d'aucun crime, j'ai pensé que je rendrois quelque service à cet état, si je faisois connaître aux plus simples les erreurs que je serois de lui, pour le récompenser des fau-

mais qu'il pût lui en dire, en disant que c'était
tel ou tel prometteur ou tel autre jureur. Ma se-
 conde raison a été que j'ai été particulièrement
 liée plutôt à plusieurs de votre fille ; non point
 à ceux qui sont ennemis de votre religion, ainsi
 qu'il n'est impossible de persuader (car je
 crois qu'il n'y en a aucun qui ne le méprise de
 telle sorte, qu'ils seraient las d'être que tous ceux
 qui la défendent lui recommandent), mais à quan-
 tité des plus sages et des plus honnêtes gens de
 ceux qui la suivent, même à quelques-uns de vos
 ministres, auxquels je dois cette louange, que
 bien qu'il ait fait tout son possible pour les rap-
 porter à mon parti, et qu'il ait même persécuté quelques
 à cette fin, comme j'apprends des doctes de son fils,
 il n'a pu obtenir d'eux aucune chose à mon préju-
 dice, et même, le témoignage qu'il a eu du consé-
 crateur doit voir qu'ils l'ont refusé : car, après avoir
 transcrit de mot à mot le serment qu'il leur avoit
 fait, en laquelle je suis notée, ils lui donnent
 un simple témoignage de ses mœurs, tel qu'ils ne
 le peuvent honnêtement refuser à aucun de leurs
 confidés, pendant qu'il n'a point encore été re-
 pris de justice, et qu'ils ne le veulent point nor-
 mer ; mais de n'y être aucune mention de moi, ni
 de rien qui me puisse toucher, et même ils dé-
 clarent que c'est à votre regret qu'ils lui donnent
 ce témoignage : ce qui prouve son de conscience

l'œuvre complétant *des saints Étrennes*, etc. Sur la réputation de mémoires les *magistrats de la ville d'Yverhoi*. En sorte qu'ils ne lui auroient peut-être pas dédaigné, si c'eût été lui seul qui l'eût demandé; et maintenant encore j'ose croire que si on s'ignora de leur nombre ceux qui sont racontés pour ses créatures, ou pour ses disciples, et qu'on demande aux autres leur sentiment touchant le faux témoignage qu'il a prouvé à Schœnach contre moi, ils ne manqueroient pas d'en juger aussi que la vérité le requiert. Ma troisième raison est que, puisque Yverhoi ne vouloit faire un procès d'honneur pour m'obliger à vérifier les choses que j'évois racontées au passage et par dévoté dans mon écrit précédent, je pensai que je lui devois toutes expliquer, et prouver si clairement par un second écrit, que cela ne pût empêcher de la prise de les prouver devant des juges, et même lui ôter la volonté de s'y contredire.

Ainsi, ayant dressé mon second écrit en telle sorte qu'il se poutoit sans défiance de soi-même, et défendre aussi le premier, et en ayant envoyé des exemplaires à plusieurs vos deux bourgeois très d'honneur, lesquels leur furent dédaignés par deux des plus qualifiés de votre ville, qui leur firent des compliments de sa part, j'osais que je fus surpris, quelques semaines après, lorsque je vu votre publication du 12 juin 1663: non pas que je

ne fassent bien savoir ce qu'elle contenoit au regard de l'artifice, car j'y trouvois sa condamnation manifeste, en ce que vous y déterminiez qu'il étoit inutile, et même généralement nuisible à votre sùreté, et les choses que j'ai écrites de lui étoient vaines, et j'avois craint de leur vérité ; mais j'aimerois que vous m'en fussiez sûr pour les révoquer, comme si vous aviez eu quelque justification sur moi ; j'aimerois aussi que cette citation nût été faite avec grand bruit ou son de la cloche, comme si j'en eusse été criminel, enfin, j'aimerois que vous eussiez supposé pour cela que vous étiez ignorans du lieu de ma demeure, car mesmeux nos bourgeois pourroient aisément s'en rendre certains, s'ils ne l'étoient pas, et prenant la peine de s'en enquérir à ceux qui leur avoient donné mon livre. Toutefois, à cause que cette façon de procéder pouvoit avoir diverses interprétations, et que je pensois avec intérêt votre intérêt et non pas votre haine, je m'assurai que vous n'iriez point de vous de me nuire, mais seulement de faire échouer l'affaire, afin que celui qui étoit coupable, et sujet à votre jurisdiction, pût être puni avec l'approbation de tout le monde.

C'est pourquoi je fis imprimer aussi ma réponse à cette publication, dans laquelle, après vous avoir remercié de ce que vous entrepreniez d'examiner les erreurs d'un homme qui m'eussent offensé,

je vous prie par occasion de vouloir aussi vous en-
quêter s'il n'était pas complais du livre imprimé
sous le nom de Sévocat, dans lequel j'ai mal volon-
tairé ; non point que j'aussais pour cela qu'il en
fût coupable, mais pourvu que tout le monde l'en
suspçonnât, j'étois plus raison de vous prier
qu'il vous pût vous en acquiescer. J'y déclarai
aussi très expressément que je ne voulois point en
croire partie contre lui, et que je protestois d'in-
jure en cas que vous voulussiez prétendre quelque
droit de justification sur moi ; et enfin je m'offrois,
en cas qu'il se trouvât quelques choses en mon livre
dont vous dissimuler plus de preuves que je n'en
aurois donné, de vous en doter de nouvelles,
lorsqu'il vous plairait m'en servir.

Après une telle réponse, je ne pensois pas qu'il
fût possible que vous eussiez aucune intention de
me nuire, et principalement que j'apprenois
de divers lieux que mon livre avoit été si sévère-
ment par une infinité de personnes, et même
par plusieurs magistrats des principales villes de
ce royaume, mais qu'aussin y eût été rien remarqué
dont Voütre eût droit de se plaindre, ou vous
occasion de me blâmer, et que ma cause étoit si
généralement approuvée, que ceux qui en avoient
eu parler à plusieurs milliers de personnes n'en
auroient pu avoir reconnu que deux qui nichoient
de grandes que j'aurois tort, et ces deux disant

meurtre pour les auteurs de Yvonne, ou pour ses émissaires, comme parle Schœler, qui assure qu'il en a plusieurs, et il le dit bien savoir.

Je m'amusais seulement de me rappeler plus de nouvelles d'Étienne, ainsi que j'étais content de paraître, et je disais à trois fois sans s'apercevoir ce qui s'y passait, au bout desquels j'en voyais deux autres, sans apercevoir, selon d'une seule instance, et sans rien, par lesquelles j'étais assés que vous étiez de même même été pour vous paraître ou paraître comme criminel, et que je n'étais pas même en même en cette province, à cause que, par un accord qui est entre vous, les sentences qui se donnaient en la ville s'adressaient aussi en celle-ci. Je pensai d'abord que c'était une affaire, et ne m'en donnai point. J'allai néanmoins à La Haye pour m'en enquerir, et apprenant que la chose étoit telle qu'on me l'avait dite, j'en adressai à M. l'ambassadeur de La Haye, qui lui fit voir pourquoi il m'oblige, comme aussi généralement toutes autres à qui j'en l'honneur de parler, et ainsi je n'en eusse difficulté à obtenir ce que je desirais.

Mais je n'en demandai autre chose, ainsi que la cause de ces procédures extraordinaires fut arrêtée, parceque je voyais que ce furent les premières, et je ne savais rien de la sentence qu'on dit que vous aviez donnée avant ce temps la contre

moi. Je n'en appris aucune nouvelle que quelques semaines après, que me rencontrant en conversation avec quelques uns de ces esprits nobles et généreux qui s'intéressent pour la justice, encore même qu'ils n'eussent point de familiarité avec ceux auxquels ils s'adressaient qu'on a fait tort, l'appels d'un qu'on avait publié contre moi une citation au votre nom, par laquelle les deux parties se faisoient partie de Voltaire étoient condamnés, comme des libelles diffamatoires et pour ce que je faisais difficulté de le croire, me ce qui faisoit des amis en votre ville qui ne s'en avaient aucunement eue, bien qu'ils n'eussent point manqué en passant de me donner avis de votre publication du 13 juin, ils me répondirent que cette publication du 13 juin avoit été faite d'une façon plus séduisante qu'il ordinaire, avec plus grande conviction de peuple, et qu'elle avoit été imprimée, affichée, et répandue par tous les principales villes de ces provinces, en sorte qu'on n'étoit pas surveillé que j'en eusse eu connaissance; mais que, depuis la réponse que j'y avois faite, on avoit entièrement changé de style, et que mes ennemis avoient eu autant de soin d'empêcher que ce qu'ils préparoient contre moi ne fût vu, que si c'étoit été un dessein pour surprendre quelques villes de l'intérieur qu'ils m'eussent voulu m'insinuer quelques fausses, et que pour en sujet la manière qu'ils

troient que vous aviez été les en la maison de ville, mais que c'eust été à une heure ordinaire, après d'autres écrits, et lorsque j'allois qui serois de ceux qui n'en pourroient venir, n'y prendroit garde; et que pour les citations de votre officier, qui devoient suivre, de ne s'en étoient pas tant mis en peine. pourquoy ils pensoient que quand j'en serois arrivé, je n'y pourrois plus apporter de nouveauté, à cause que mes livres étoient déjà condamnés et moi cité en personne, ils ne doutoient plus que je ne comparerois pas, et que la sentence seroit donnée par défaut, laquelle ne pourroit être plus fautive, sinon qu'on me harceloit de ces procédures, qu'on me condamneroit à de grosses amendes, et que mes livres seroient brûlés. Même quelques uns assurent que Voëtius avoit déjà traité avec le bourreau afin qu'il fit un si grand feu en la brûlant, que la fumée en fût ven de loin.

On ajoutoit aussi que leur décret étoit après cela de faire supprimer, sous le nom de votre académie, un long récit de tout ce qui avoit été fait, et d'y ajouter plusieurs témoignages et plusieurs vers, tant pour louer G. Voëtius, que pour en louer, et surpasse singulièrement des exemplaires autour les endroits de la terre, afin que je ne puisse plus aller en aucun lieu où je ne trouvasse votre nom diffusé, et où la gloire du triumphe de Voëtius ne s'élevât.

Pour preuve de cela, on me disoit que, depuis que le cours de ces procédures avoit été arrêté, on avoit encore publié, au nom de votre académie, le récit de ce qui étoit passé avant mon premier arrêt, avec quelques uns de ces témoignages en faveur de Voëtius; et que c'étoit le reste de sa puissance qu'il avoit voulu tirer, après avoir perdu l'appui de l'empereur même.

Je demandais quels fondemens on qu'on prétendait on avoit eus pour procéder contre moi de la sorte; mais on ne m'en pouvoit rien approuver de certain. On disoit seulement que depuis votre première publication tous les docteurs de Voëtius avoient été continuellement occupés à rendre de moi en toutes les assemblées, et en tous les lieux où ils auroient pu trouver quelqu'un pour les démentir, en moyen de quoi ils avoient tellement usé le peuple, qu'un grand nombre qui avoient la vérité et avoient l'amour de leurs concitoyens n'osoit me dire à mon avantage, principalement après avoir vu de quelle sorte M. Regius étoit traité, de quoi je ne raconte point ici l'histoire, parceque vous le savez assez; mais que néanmoins, lorsqu'on examinoit toutes les choses que ces docteurs de Voëtius disoient de moi, on trouvoit qu'elles se rapportoient à deux points; l'un étoit que j'étois disciple des jésuites, que c'étoit pour les favoriser que j'étois parti contre ce grand docteur de la

religion chrétienne, G. Voëlin, et peut-être même que j'étais été surpris par ces deux maîtres des troubles en ce pays. L'autre point était que je n'avais jamais été offensé par Voëlin, et qu'il était naturellement ennemi du frère de la contre-révolution. Schœckl avait, qui se trouvait aussi dans ce même village, l'un avait entièrement déchargé, et voulait en avoir tout flâneur ou tout le billeson, de façon que j'avais eu très grand tort d'en accuser Voëlin comme j'avais fait, pour avoir prétendu d'être contre lui, et ainsi apparemment contraire à votre religion. Ce qui donne occasion de juger que votre sentence avait aussi été fondée sur ces deux points; et il semble qu'on avait raison, s'il est vrai qu'elle soit telle qu'on la imprimait dans le libelle sous vous, intitulé *« Emprunts praxidiaux, etc. »*, dont Schœckl assure que le jeune Voëlin est auteur.

Après que j'en apprenais toutes ces choses, je pensai que je devais rechercher les moyens de me justifier, et de faire savoir l'équité de mon cause à tous ceux qui pouvaient en avoir une autre opinion. Mais pour le premier point, je n'avais aucune difficulté à m'en assurer; car étant du pays et de la religion dont je suis, il n'y a que les ennemis de la France qui me puissent imputer à crime d'être son ennemi de rechercher l'amitié de ceux à qui son culte est contraire de reconnaître le plus intérieur de

leurs penchés, en les choisissant pour confesseurs : et chacun sait que les jésuites de France ont cet honneur, et même que le vicar général Dinet (qui est le seul auquel on ose reprocher d'avoir tort) fut choisi pour confesseur du roi peu de temps après que j'eus publié la lettre que je lui adressais. Et si maintenant cette raison il y a des gens si partiaux et si zélés pour le religion de ce pays, qu'ils s'efforcent qu'on ait communication avec ceux qui font profession de l'anglicanisme, ils doivent trouver cela plus mauvais en Voctius, qui, voulant être *calvinorum dogmatum deus et commentator*, ne laisse pas d'être le de son religion, dont la règle est plus austère que celle des jésuites, et de les appeler indifférents de la vérité, pour éviter d'acquiescer leurs bonnes grâces, qui n'ont pas eu un Français qui fut profane d'être de la même religion que son roi. Mais, outre cela, pour vous faire voir combien Voctius se plaît à tromper le monde, et à persuader à ceux qui le croient des choses qu'il ne croit pas lui-même, si vous prenez la peine de lire le petit livre intitulé *Septem objectiones*, etc., qui contient la lettre sur laquelle il s'est livré pour s'élancer l'antithèse des pleurs, et dont il a obtenu de vous la condamnation, si en quelon dit; ou bien s'il vous plaît seulement de demander à quelqu'un qui l'ait lu de quoi c'est qu'il traite, vous savez que tout ce livre est composé

contre un juif, depuis lequel je suis guéri d'être mécontent. Et je vous bien que l'on a dit que nos maîtres ne s'en sont point appria à leur irréconciliable. Vous sçavez aussi que j'y avois écrit vingt fois plus de choses au dévotisme de ce juif, que je n'avois dit aucun mariage de Voisins, depuis je n'étois plus qu'un passant, et sans le sçavoir; en sorte que, lorsqu'il a été connu que vous aviez condamné ce livre, il auroit dû être rendu le promoteur des juifs, et avoir obtenu de vous sa leur faveur plus qu'ils n'ont eue en esprit d'obliger des magistrats étrangers des villes où l'on dit qu'ils ont le plus de pouvoir. Et il a été prouvé sur quelques mots de civilité que j'avois cela en ce livre, pour faire croire à ceux qui voyoient seulement ces mots, sans lire le reste, que j'avois grande intelligence avec les juifs. Ce qui est le même que si quelqu'un s'accusait, non pas en France, où des accusations si faibles seroient nulles, mais en un pays où l'inspiration auroit fort d'être, d'avoir grande amitié avec Voisins, et qu'il le prouvé, parce que je le nomme Calébrei-mus même en l'inscription d'une longue lettre que je lui ai adressée; car je n'écris que ceux qui auroient ce que contient cette lettre verroient bien que celui qui m'écrivoit ainsi accusé n'auroit pris plaisir à écrire et se seroit moqué de ceux auxquels il seroit dit de telles choses.

Pour ce qui est de l'autre point, assurez que j'enseigne mes devoirs pour le présent, et je les enseigne comme hommes, je pense que le plus droit chemin que je pourrais tenir, étant de m'adresser à Schœuch, afin qu'il pût être posé au la place de Noëlle, s'il voulait se charger de son cours, ou bien que s'il n'étoit pas assez charitable envers lui pour cela, et qu'il voulait mériter quelques années, et être obligé de découvrir le secret.

La prudence, l'humanité et la générosité de ceux qui gouvernent en la province où il est me fit espérer qu'ils ne me refuseraient pas justice lorsqu'elle leur seroit demandée, sachant que je n'étais jamais en l'honneur de parler à aucun d'eux avant ce temps-là, et que Schœuch les étoit tout pour moi, et même qu'il fit le recteur de leur université lorsque je formai ma plainte contre lui; car, comme il n'y a rien que la justice qui soutienne les états et les empires, que c'est pour l'honneur d'elle que les premiers hommes ont quitté les grottes et les forêts pour bâtir des villes, que c'est elle seule qui donne et qui maintient la liberté; comme on construits d'out de l'imposition des impôts, et de la consommation des hommes, que vient la licence, qui, selon la remarque de tous les politiques, a toujours été la cause des républiques, je ne doutois point que des magistrats très-prudents, qui désirent le bien de leur état

»

et

et sont jaloux de leur autorité, s'occupent grand soin de rendre la justice, lorsque je la leur ai seule demandée.

Vous avez vu depuis ce qui en est résulté, et comment MM. les professeurs de l'université de Groningue, que Schœock a déshonoré pour ses juges, ayant moi-même lui d'abord de donner qu'il en pouvait souhaiter, n'ont pas laissé néanmoins, par une singulière prudence, de me donner toute la satisfaction que j'attendais, et que je pourrais légitimement prétendre. Car les particuliers n'ont aucun droit de demander le sang, ou l'honneur, ou les biens de leur ennemi, c'est avec qu'on les mette hors d'intérêt, autant qu'il est possible aux juges, le reste en les laisse polir, mais seulement le public. Or le principal intérêt que j'avais en cette affaire étoit que la fausseté des accusations qu'on avoit faites contre moi en cette ville fût découverte; c'est pourquoi ils me procédoient avec justice me refuser les noms qui servaient à cet effet, et que Schœock leur avoit mis entre les mains pour s'en servir. Mais ces actes sont vains, et font voir si clairement le crime de Gilbert Vairius, et de son collègue Desmazes, ainsi que je dois dire, que lorsque je les en rappele, je me persuade que ces deux hommes n'auront pas manqué de s'en être fait hors de votre ville s'ils qu'ils avoient été avertis de ce qui s'é-

voulez entièrement accomplir l'histoire, disiez que j'appris en même temps que Voëlin avait eu la vol contre moi sous la presse, avec une lettre au nom de Schœck, dont il falloit acheter l'impression sans la consentement de l'auteur, pour tacher de lui faire et de publier de nouvelles conclusions contre moi ; on a encore depuis imprimé plusieurs livres au nom de son fils, qui ont tous été contre moi (bien qu'ils aient aussi été contre d'autres), et je m'étonne que vous ne le sachiez pas, puisque vous avez condamné un livre comme étant contre Voëlin, sans qu'il n'y eût contre lui que deux ou trois périodes, et que le reste fût contre un Juif ; mais je n'ai point appris que les libraires qui ont imprimé ou vendu ces livres aient contre moi eu aucun mouvement d'âme en peine.

Quant aux Voëlin et Demutis, ont si peu de crainte de la justice pour le crime dont ils sont convaincus par leurs propres écritures, qu'ils l'ont de s'en être faits, ainsi que je n'étois persuadé, ils ont intenté un procès d'injure contre Schœck, comme s'il les avait calomniés, à cause qu'il n'a pas voulu persister en la malice qu'ils lui avoient enseignée, et qu'il a été déclaré la vérité à ses pages légitimes lorsqu'il en a été requis, et qu'il ne pouvoit tolérer les peines que méritoient les calomnieux, ainsi en la déclarent. Mais ce pro-

1
:
:
:
:
:
:

en ayant été si continuellement débattue de part et d'autre avec tant d'ardeur, a été tout-à-coup arrêtée, lorsqu'il étoit presque en son d'être jugé, au sorte que depuis quelques mois j'apprends qu'il ne se poursuit plus.

Ce qui est curieux que moi qui en attendais la décision, espérant qu'elle serviroit beaucoup à faire connaître les torts que j'ai reçus, je pourrais dorénavant être appelé devant vous, comme les Voëtius me le demandent déjà, si je différais davantage à faire tout mon possible pour tâcher d'établir justice. Et, à cet effet, je crois être obligé de vous dire ici en quelle sorte le jeune Voëtius parle des procédures qu'il dit avoir été faites contre moi en votre ville, et de celles qui ont été faites à Groningue contre Schoneck, afin que, comparant les uns avec les autres, vous puissiez remarquer s'il vous oblige ou non en faveur de telles choses, et que cela vous incite à me donner la satisfaction que je prétends.

Entre les divers livres que le jeune Voëtius a publiés pour son père pendant son procès contre Schoneck, dont je ne sais pas le nombre, il y en a un, intitulé *Pura et parata*, dans lequel, depuis la quatrième page de la feuille première jusqu'à la dernière de la feuille X. (les pages n'en sont pas entièrement écrites) il parle expressément de la sentence qu'il assure que vous avez

demande contre son livre, et y dit toutes autres choses que toute l'affaire a été conduite à des disputes, au milieu desquelles et malgré M. de Jussieu, etc., comme il parle en la page troisième de la feuille A, que ces notes *per disputes politiques et académiques* portaient etc. Mais quelques notes que fût en de métempiré qui ont été ces disputes, je n'ai encore pu apprendre les noms d'aucun d'eux. Il dit aussi qu'ils ont fondé la question dont il est rendu l'ouvrage, sur ce qu'en une réponse à votre publication du troisième juin je vous ai pué que, puisqu'on vous faisait Voitures criminelles, et que vous aviez dessein d'examiner ce rôle, il vous plût entre autres choses vous enquérir s'il étoit pas exemple des saluables qui sont dans le livre écrit sous le nom de Schœck contre moi. En sorte de quoi il veut que l'on croie qu'ils ont supposé que j'aurais que Voitures doit s'enquérir de ce livre, quoiqu'il soit très certain que je n'ai expressément écrit autre chose, sinon qu'il en étoit responsable, ayant été fait pour lui, et de son consentement, et ainsi qu'ils n'ont fait l'écouter, ou le demandeur, et Gilbert Voitures criminelles, ou le débiteur, sans oser qu'en cette même réponse, sur laquelle ils ont fondé leur question, à ce qu'il dit, j'aie très expressément déclaré que je ne voulais point me rendre partie contre Voitures, ni l'appeler en justice devant vous, et

que vous n'avez point de justification sur vous, et même qu'à peine prétendez d'en avoir eu une que vous ne vouliez insérer aucune.

De plus, il assure que son père n'a jamais été eul en cette affaire, et même qu'il ne l'a aucunement sollicité, ou procuré. *Nonquam*, dit-il, *amplius meum patrem super hoc negotio interrogavi, neque enim ulli quotoquam respondi, neque quoniam iudicium statui de famula Carissimi libelli sollicitus, aut procuravi.* Et il change entièrement la question; car, en votre publication du troisième juin, vous avez déclaré que si les choses que j'avois écrites du Voftius étoient vraies, il étoit indigne des charges qu'il a en votre ville, et même qu'il y étoit généralement nuisible, et que pour ce sujet vous vouliez prendre l'affaire à cœur et en rechercher la vérité; or qui ne voudra point d'autre interprétation, sinon que vous voulez vous enquire si entre les choses que j'avois écrites de lui celles que vous jugiez le rendre indigne de ses charges et lui devoir être imputées à crime étoient vraies. Mais la seule chose que le prêtre Voftius dit que ce député est nuisible [à savoir, si son père étoit auteur du livre qui porte le nom de Schooth] n'est point de ce nombre; car vous n'avez aucunement considéré ce livre comme un crime ou reproch de celui ou de ceux qui l'ont composé, ainsi qu'il paroît de ce que Schooth s'en

déclaré ouvertement l'autre, lorsqu'il était en votre ville, et s'en chargeoit pour en débiter par Voities, sans que vous ou ses députés l'en ayent appris; et ainsi comme il peüest, en tous les écrits que possible le prout Voities, il luy et déclaré au nom de son père tout ce qu'il y a de plus mauvais en ce livre, sans toutefois en dire point. De façon que, au lieu que vous aviez auparavant déclaré que vous vouliez vous enquerir si Voities étoit coupable des crimes que je lui avois imputés, il assure que ces députés ne sont nullement venus d'une chose que ni lui ni son s'ont point tenue pour un crime, et sans qu'ils n'aient condamné pourcoy'ils ont supposé que j'aurais accusé Voities d'une chose pour laquelle on ne fauroit point condamner, comme qu'il en eût été convaincu, sans qu'il soit très vrai qu'il en est coupable, et très faux que je l'en aie accusé; car j'aurais déclaré que je ne voulais point me rendre partie contre lui, et donc mes écrits j'aurais seulement que ce livre a été fait pour lui, et lui le sachant, et qu'il ne démentir en aucune façon.

Outre cela, toutes les preuves qu'il dit qu'on a cherchées ne sont autres, sinon qu'on a examiné les relations que j'avois mises en mon livre, pour prouver que son père étoit auteur de ceulx que porte le nom de Schouet, et qu'on ne lui a pas tenu ces nullitans. Mais il n'ajoute pas que je

n'avois point assuré que mon père ou fils l'onteur, et au contraire que j'aurois été expressément en la pays s'il de l'édiction latine de ce livre, que je ne le venais point porter à nos frères, mais seulement qu'il avoit été fait pour lui, lui le sachant et y consentant, qui sont des choses qu'il avoit, et qu'il dit que mon père n'a jamais eues.

Par quelle règle est-ce donc qu'il veut persuader, je ne sçai pas que j'étais obligé de prouver autre chose que ce que j'aurois écrit, mais, ce qui est encore plus étrange, supposer que j'aurois été obligé de mettre dans mes livres avec de raisons pour prouver une chose que je n'oserois pas dire vraie?

Il n'éprouve pas tout que dans une réponse à votre publication du troisième juin, sur laquelle réponse il dit que au depuis ce sont rigles, j'aurois été expressément que s'il y avoit quelque chose dans mes écrits qui fût d'impertinence, et dont on jugeroit que je n'eusse pas dû me en de prouver, je m'offrois d'en donner davantage en cas que j'en eusse acquis d'où il suit qu'ils ne pouvoient m'être a ne les prouver d'autre, comme il dit qu'ils ont été faits, sinon en m'en demandant si je n'avois point d'autres preuves que celles que j'aurois données.

Enfin, il dit que mon père, et certainement avec telon, et non qu'il en fût besoin, avant d'aller à

Un des députés les déclarations ou témoignages de cinq personnes : à savoir, celui de Schoeck, auquel on a vu depuis combien il faillait ajouter de foi, après déclaré devant les juges, à Goudingue, qu'il n'était sollicité par Fortin, Demais et Westerholt, de donner ce témoignage, et qu'il avait souvent réfléchi, et en forme de questions interrogatoires, joints conclusions de lui répondre, d'être interrogé des circonstances suivant les formes de justice, afin de pouvoir débiter sa conscience ; puis celui du témoin qui est affiché sur Fortin, et qui a même imprimé depuis par leur Tribunal unique, en sorte que s'il n'a rien déposé devant pour l'amour d'eux, ce que je ne puis dire, à cause que je n'ai pas vu son témoignage, il est mal à croire qu'il n'a rien dit, et que ce qu'il leur a dit, et qu'il a vu le crime, puisque ce sont eux, et non les juges, qui lui ont fait rendre ce témoignage. Le troisième est celui de Westerholt, que Schoeck assure avoir été employé par Fortin et Demais pour aller à le corrompre, et sans qu'il n'a pas eu besoin d'être corrompu ; outre que c'est un si révérend personnage, que bien qu'il soit le plus solennellement par Fortin, néanmoins Schoeck s'estime trop bon pour avoir quelque chose à débiter au sujet. Le quatrième témoignage est de celui qui se dit auteur d'un je ne sais quel livre intitulé *Reverie calumniana*, etc. Mais cet homme

ne peut avoir dit tout autre chose, si ce n'est que c'est lui qui en auteur de ce livre, et non pas Voëtius, ainsi je ne l'ai point expressément étiqueté; j'ai seulement dit que plusieurs l'en soupçonnaient; et quand je lui aurais étiqueté, cela ne me pourroit être imputé à crime, pourvu qu'il ne soit autrement que en moi un crime de l'avoir dit, et qu'il le lise et le défend encore à présent le plus qu'il peut. Le dernier est d'un je ne sais quel étudiant, qui ne sauroit aussi avoir étiqueté autre chose, si ce n'est que c'est lui, et non pas Voëtius, qui est auteur de certains vers injurieux distribués en votes académiques en sa faveur et en sa présence pendant des disputes; mais je ne l'ai jamais accusé d'être aucun poète, j'ai seulement dit qu'il avoit fait faire ces vers, ou du moins qu'il avoit permis qu'ils fussent faits; et cela ne peut être nié, outre que des vers de telle sorte sont si peu criminels, au jugement des Voëtius, que le fils en a encore depuis peu fait imprinter d'autres en des thèses qui sont de ce même étudiant, et aussi injurieux que les précédents; mais il y fait en honneur à votes académiques, que de dire de quelqu'un, qu'on nait d'un docteur de son professeur, qu'il est mon singe, ou qu'il emprunte ses idées. *Sicula mendaxi Cassi*, mentez-vous. Et il est aisé à voir que ces deux derniers témoignages n'ont été joints aux trois précédents que pour faire nombre, et afin

que Vostre pû dire que la sentence n'a pas seulement été fondée sur ce que je lui ai attribué un livre qu'il n'a point fait, mais sur ce que je lui en ai attribué plusieurs; et ainsi que ceux qui m'accusent le jurer de mes crimes, touchant chacun de ces livres, j'aurais pu dire que je lui ai peut-être en core accusé à tort de quelques autres, même une règle que lui et son fils ont continué de pratiquer, et que toutefois ils reproduisent mes autres, en disant, *Dites souvent in generalibus*. Mais si leurs dépositions ne se sont fondées, comme ils disent, que sur une alléguée à votre publication, ils n'ont pu s'enquérir que du livre qui porte le nom de *de lauch*, pour lequel je n'y ai parlé que de celui-ci; et il est certain que je n'ai point aussi que G. Vostre fin assure en de celui-ci, ni d'aucun autre auquel il s'agit point d'un nom, et que je ne lui suppose d'aucun qu'il n'ait rendu son ou le louant et le défendant, ainsi que parle son fils en sa *Prima* en présence, feuille 81, page 24, ligne 9.

Tout sçay donc, messieurs, que, suivant la description que le jeune Vostre fin de votre sentence [en quel je ne le veux nullement croire, si ce n'est que vous m'y obligiez, elle a été composée par des députés qui n'ont eu aucune des parties, ni aucune similitude, qui ont été accusateurs celui qu'ils ont condamné, maintenant qu'il est déclaré qu'il ne se valait point rendre partie, et qu'il ne fit aucun-

voient sujet à votre justification, qui ont fait cela sans l'en vouloir, si même venoient à être connus de lui, certainement qu'il se fût offert à donner d'autres preuves que celles qu'il avait écrites, si on lui en demandoit; qui ont changé la question sur laquelle vous eûtes fondé votre première publication, et s'est vu même qu'une chose qu'ils ont supposée que l'accusateur avait écrite, bien qu'il ne l'eût pas écrite; qu'ils ont déclaré être fautive, bien qu'elle soit vraie; qu'ils n'aient point considéré comme un crime au regard de celui qui l'eût faite, mais seulement au regard de celui qu'ils supposaient l'en avoir accusé; et enfin qui ne se sont pas contentés d'élucider le criminel, en jugeant que ce dont on l'avait accusé était faux, mais outre cela ont condamné celui qu'ils avoient voulu absoudre.

Et maintenant je vous prie de remarquer qu'il ne s'ensuit point d'aucunes fois que de ce que le criminel est innocent l'accusateur doive être condamné, si ce n'est qu'on puisse prouver qu'il a entrepris l'accusation contre *raisonnablement*, et sans avoir raison de croire ce qu'il dit; en sorte que, bien qu'il eût été tel fois que Voltaire fût auteur des principales calomnies de ce livre, ce qui néanmoins était vrai, et bien que je l'en aie accusé, ce que je n'avois pas fait, et qu'ils eussent jugé que l'auteur de ces calomnies était punissable, ce qu'ils n'ont aucunement fait paroître, et que j'en aie été

sojet à leur jurisdiction, et enfin qu'ils eussent vu les deux parties et les témoins, et observé toutes les formes d'un procès légitime, ils n'auraient eu pour cela aucun sujet de se scandaliser; pourvu que les principes, qui sont très notoirement à sa charge, soient suffisants pour prouver que je ne l'accuse point comme auteur criminellement, et que j'accuse en pure vérité de le faire.

On dira peut-être que je n'ai pas été condamné pour avoir accusé d'avoir fait ce larcin, mais parceque j'ai écrit de les plusieurs autres choses qu'on auroit pu dire en lui si elles avaient été vraies. lesquelles ayant des preuves fausses, on n'étoit seulement capable d'avoir fait le faux qu'on a écrit contre moi, afin que s'il en étoit l'auteur on pût révoquer dire que je l'accuse injustement. Mais cela étoit, il devoit donc spécifier quelque moi de mes écrits par lequel il pût positivement d'avoir été injurié, et même avouer, afin que si je ne l'eusse pas encore accusé révoqué je passe en danger d'avoir posé. Or cela n'a point été fait; et je puis assurer que les deux autres qu'on dit que nous avons condamnés ne contiennent aucune chose, non seulement qui ne soit très vraie, mais même que les gens d'importance pour établir un procès d'ignominie si elle étoit très fautive, excepté une, qui est que je l'ai nommé calomnieux et menteur; mais je l'ai si clairement prouvé au lieu

même où je l'ai écrit, qu'il ne lui auroit pas été avantageux de les plaider; et si on m'en aît demandé des raisons, j'en aurois eues peu ou point, mais jusqu'à présent entièrement irréprochables, sous de vaines répliques, et des plus qualifiées de la ville de Bâle-le-Duc, qui assurément qu'il les a entendues par là ont rendu leur témoignage public, en le faisant imprimer.

Je puis ajouter aussi que, bien que les *Votantes* aient publié plusieurs libelles depuis mon second écrit, intitulé *Epistola ad arbitrarium virum*, etc., dans lesquels ils chatoient de le rélater, ils n'y ont toutefois pu spécifier aucune chose en quoi ils prétendent que je leur aie fait tort, sinon que j'ai dit que le *Votatus* étoit corrigible du livre de Schenck, et que, pour persuader à ceux qui ne le lisoient qu'on demandât qu'il y a beaucoup d'ignorance dans le latin qui ont été corrigés par l'interprète, ils ont remarqué que *suaviter docetur* n'a pas été bien traduit par *petitula scholasticorum*; mais outre que c'est été la faute de l'imprimeur, qui a mis *petitula* au lieu de *peritula*, ils se plaignent en cela de n'avoir pas été assez battus, plutôt que de l'avoir trop été.

Ainsi, mesmes, vous pouvez voir qu'ils ne tentent d'avoir obtenu de vous la condamnation d'un écrit dans lequel il n'a pu être remarqué aucun des mêmes motifs de se plaindre. Et ains que vous sachiez que lorsqu'ils décrient les particularités

de cette condamnation, en disant que G. Vostine ne l'a point sollicité ni procuré, qu'il n'a jamais été mal par ses départs, qu'il a lui-même donné à l'un d'eux les déclarations des témoins qui n'ont point aussi été puisés, et plusieurs autres choses semblables, ce n'est pas pour vous faire honneur, ce pour persuader leur innocence ou leur crime à ceux qui liront leurs écrits (car on sait bien que si j'étais le moindre tort, j'aurais été appelé devant mes juges légitimes, et que G. Vostine et vous, si vous oseriez entreprendre sa cause, auriez eu aussi de celui pour obtenir d'eux la justice, sans aucun des voies si extraordinaires), mais que c'est plutôt pour faire gloire du pouvoir qu'ils ont auprès de vous, et pour se rendre favorables à ceux qui sont vos ennemis, sachant que la connaissance qu'on a de leurs crimes les rendent désormais méprisables au reste du monde, je vous prie de vouloir considérer que dans le même livre on le porte Vostine sorti de vous toutes ces choses, et encore dans un autre intitulé *Tribunal impie*, qu'il a fait depuis sous express pour calomnier MM. de Gisors, et le crime de la justice qu'ils n'ont rendue, il leur reproche impudiquement, et sans aucune raison, les mêmes choses qu'il déclare que vous avez faites, et prend de là sujet de les injurier et les blâmer, avec toutes les plus odieuses invectives qu'il puisse inventer.

En mettrai seulement ici deux ou trois exemples, tirés de ce Tribunal inique. Le premier est en l'épître, page 9, où il dit ces paroles : *Ecce protesti contra aliquem dñm sententiam, et iudicavi in quo alius est iudex; imo in quo tui freres existunt, quos ab imperitiis et erroribus iudiciorum omnium posuisti : quales sunt iudices incomprehensibiles, allegationem falsitatis, neglectis cunctis partibus, sine contestatione, et plura alia quæ in libro meo recte reperiuntur. Nisi il appellat eos ires sententiales, et un jugement qu'on a fait sans jugement, pourvu qu'il suppose que le juge n'est incompréhensible, les allegations fausses, la citation des parties négligée, et où la cause n'a point été débattue. En la quatrième page du livre il prononce contre son, ces sentences : *Quicumque nocentem iustificat, ac innocentem condemnat, interque dñm eliminat, et superbius ille dignus, qui non debuerit iudicare oppressum, ipsum oppressum reprobare.* Et dans les pages 51, 52 et 53, il menace et décrit chacun des juges en particulier, en disant d'un tout le pis qu'il peut, pour chacun de ses quatre aspects. Je ne crois pas qu'un d'eux de vous, ou du S. M. vos députés, se bien sans d'être décrit de la sorte ; et j'en suis peur de vous ennuier, si je m'arrêtais ici davantage à remarquer combien il vous offense lorsqu'il écrit toutes ces choses.*

Mais je vais cessé de vous représenter combien

il offense MM. de Goudoups par l'iniquité de ses calomnies. Et précisément, pour l'incompétence qu'il lui reproche, elle est hors de toute apparence : car nous ne lui adressons et recommandons par M. l'archevêque à MM. les ducs de la province, en laquelle Schœvel, dont je me plains, est professeur; et cela a été décidé par les autres professeurs qui, selon les privilèges de leur académie, doivent un jugement légitime, et qui par conséquent en cela n'ont pas simplement agi comme professeurs, mais comme magistrats : outre cela, leur jugement a été revu, examiné, et confirmé par MM. les orateurs de la même académie, qui sont des ducs de la province; et toutefois le jeune Voëlius ose écrire tout un livre contre ce jugement, avec un titre si odieux que de le nommer *Tribunal faupais*, et se fie tant en votre protection, qu'il ne craint pas d'offenser par ce moyen toute la souveraineté d'une province.

Il des peut-être que j'en aient écrit contre un jugement de votre académie : mais il n'y a aucune comparaison de l'un à l'autre; car en se jugeant prisonnier de vos professeurs, il n'étoit question ni du civil ni du criminel (de quel nom vos professeurs n'ont aucun pouvoir de juger), mais seulement de la philosophie, touchant laquelle je m'enfonce que plusieurs estiment que je suis jugé avec complaisance pour le malin que toute votre

accidents, et il y a autant de différences entre le jugement qu'impose le jeune Voëtius, et celui que j'ai devant moi, qu'il y a entre les vrais combats qui se font en guerre, ou l'erreur au hasard de sa vie, et les combats des docteurs, ou bien les disputes qu'on fait contre des choses ou contre certains, sans aucun effusion de sang, et même sans aucunement se bacher, quand ceux qui disputent sont gens d'honneur. Jamais on n'a vu que des magistrats se soient mêlés des disputes qui arrivent ainsi entre les gens de lettres, touchant des matières de philosophie; comme au contraire je n'ai jamais vu ni ouï dire que quelqu'un ait disputé inutilement, avec des fautes manifestes et des citations insupportables, un jugement fait par des papes légitimes, qui sont seuls et confidés de ceux auxquels il est sujet, sans en dire auparavant rien.

Or le jeune Voëtius ne peut être regardé des reproches qu'il fait à MM. de Groningue, sur ce que ses pères n'ont pas de leur juridiction, et qu'on ne l'a pas dit ni débattu la cause avec lui : car son père n'a été ni demandeur ni défendeur en cette affaire, et on n'a rien de tout jugé contre lui, on a reçu seulement les dépositions de Schoock, comme on fait en tous les procès criminels, lorsque ces dépositions peuvent servir pour examiner le crime de celui qui est accusé. Par exemple, si on se plaign

de quelqu'un pour avoir reçu de lui un paiement en fausse monnaie, et que celui-ci, pour s'excuser, dise qu'il n'a point vu que cette monnaie fût fautive, ou que ce n'est pas lui qui l'a faite, mais qu'elle lui a été donnée par un autre, si cet autre n'est pas de même juridiction, ses juges n'ont pas droit de le citer ni de lui faire ses procès; mais ils ne peuvent pour cela refuser de recevoir les dépositions qui sont faites contre lui, ni même d'en examiner la vérité, ou jusqu'à ce qu'il soit pour la décharge de celui dont ils doivent juger; et si à l'un contrairement des preuves il étoit que cela lui oblige à lui pardonner, ils doivent faire part de ces preuves à celui à qui cette fausse monnaie a été donnée en paiement, afin qu'il puisse avoir son recours contre celui qui l'a fabriqué.

Les injures et calomnies qui sont dans le livre de Schouch, peuvent à leur droit être comparées à cette fausse monnaie; et par conséquent, lorsque je me suis plaint de lui à l'occasion de ces injures, il a voulu s'excuser sur ce que ce n'est pas lui, mais G. Voëtius qui les a fabriquées, et que moi ne connaissant pas il n'ignoit qu'elles fussent fautes, ses juges ont été obligés de considérer s'il étoit vrai avant que de le condamner ou de l'absoudre, et il a été de tels actes en leurs mains, qu'ils ne pourroient me rendre la justice que je leur avais demandée, sinon en me les renvoyant.

Le jeune Voïvian n'a point aussi sujet de se plaindre de ce que le procès n'a pas duré bien long-temps, que je n'ai eu que par mes lettres, mes amis et mes ennemis ni procureur, et enfin qu'on n'a pas eu de toutes les formalités que la rhétorique inventées pour rendre les procès immortels : car ces formalités ne peuvent être régulières que lorsque le droit est douteux, et c'est l'ordinaire en toutes les cours de justice, que lorsqu'une des parties a si mauvais droit qu'on voit par ses propres plaideurs qu'elle doit perdre sa cause, on ne permet pas la peine d'inter les répliques de l'autre. Ainsi on a bien donné à Schoeck autant de loisir qu'il en a désiré pour consulter ses affaires et pour se défendre; il ne se plaint point qu'on lui ait fait aucun tort en cela; et il ne peut dire aussi que l'éloquence de mes avocats ou la subtilité de mes procureurs ait surpris ses juges: il n'y a, en que l'incertitude de mon bon droit qui ait plaidé pour moi; mais les juges ont été si équitables, et ma demande si modérée et si juste, qu'ils me l'ont entièrement accordée.

Le jeune Voïvian n'a point non plus de raison de tâcher de rendre son jugement suspect, sur ce qu'il existait un tiers ou deux qui ne lui sont pas agréables; à savoir, un modeste homme, et un autre avéré et si aussi sur ce que l'un des juges n'est ami, et n'est pas ami de son père. Car pour les deux qu'il

trouve celui-ci est le plus doux dont pourrions nous dire (sans restriction, et qui ont les vices en bonneur, pour exprimer le crime dont il doit question; mais qui en même se sont mis que comme des dispositions de Schoeck, qui apparemment en avait dit beaucoup d'autres plus odieuses au regard de G. Voetius, pour se débarrasser en l'excusant; et pour en priver l'innocence de ceux qui avaient luire dans son livre, sans qu'il en eût rien, des calomnies sans certaines pour le mettre en prison, que pour cela même que de dire, sans en avoir personnel, que ces calomnies avaient été mérités à plusieurs mains? Mais, puisque G. Voetius prend cela pour soi, c'est seulement son crime qui l'offense, et non pas ceux qui l'ont accusé.

Que peut-on dire aussi de plus doux, que de comparer à une comédie, son point sans jugement (comme Voetius tâche de vous persuader, afin de vous engager en ses querelles en vous amusant contre MM. de Groeninge, ainsi qu'il vous a voulu ci-devant mériter contre eux), mais les histoires dont il s'est servi en décriant de faux témoins, et finant toutes les autres choses qu'il doit avoir faites pour obtenir de vous la sentence qu'il a obtenue, et pouvoir après cela se vanter, comme il fait, qu'il ne l'a jamais sollicitée ni poursuivie.

Pour ce qui est de l'innocence qu'il prétend que j'ai

avec l'un des juges, il me fait tort de penser qu'il n'y en ait qu'un qui me soit ami, car je m'imagine qu'ils le sont tous, comme aussi de mon côté il n'y a aucun d'eux que je n'estime et que je n'honore. Mais l'amitié qui est entre eux et moi n'est pas de même nature que celle que G. Vordius a contractée avec Schoock, Dematus, Wasterlaet et verdelaken, qu'il engage peu à peu en ses querelles, et oblige à se défendre en lui rendant ses complais, et les poursuivant à outrance, comme de tels amis ennemis, lorsqu'ils témoignent avoir envie de se reposer; comme il a fait en l'exemple de Schoock, qu'il avait appelé en justice pour ce sujet; et après s'être réciproquement accusés qu'ils démasqueraient les secrets l'un de l'autre, la crainte qu'en sa main ses mystères sembleraient avec nullité. Il n'y a point de tels secrets entre MM. les professeurs de Groningue et moi, leur surveillance n'est fondée sur aucun intérêt, ni même sur aucune construction; car je n'ai jamais parlé que deux fois à celui dont il me reproche particulièrement l'amitié, et je ne lui ai point écrit durant cette affaire, pourvu qu'il soit témoin qu'il n'en veut pas d'un malin.

La haine aussi que le jeune Vordius dit que le même porte à son père est si juste, et G. Vordius l'a si bien méritée, que je ne la saurais rien. Toutefois celui qu'il prend pour son ennemi, a

télébré tant de fois de se réconcilier avec lui, qu'il a manifesté n'avoir point de haine pour le persenn de Voëtius, mais seulement pour ses vices; et je crois que cette même haine a été aussi en tous les autres, et qu'il n'y en a aucun qui n'ait eu de l'honneur et de l'aversion pour le crime de G. Voëtius, lorsqu'ils ont vu les actes que Schoock a produits : car ces actes sont tels que, par le propre aveu même de ses fils, plusieurs ont cru, lorsqu'ils les ont vus, que si lui et Donatus ne pouvaient plus désormais être reçus au nombre des gens d'honneur. Mais cette haine et cette crainte n'ayant été fondées que sur le côté de la justice, d'autant plus qu'elles ont été grandes, et qu'elles ont rendu ma cause plus favorable, et celle de Voëtius plus odieuse à ceux qui en ont au contraire, d'autant mieux prouvant-elles l'équité de leur jugement.

Quoi qu'il en soit, on ne peut être ni impartial ni la haine des juges qui ont rendu G. Voëtius et Donatus criminels, et sont les actes devenus de leur main, lesquels ils n'ont point jusqu'ici dissimulés, que les rendent manifestement coupables d'avoir télébré de corrompre Schoock, et même de l'avoir corrompu, pour donner un faux témoignage contre moi. Car évidemment, pour connaître ce que Voëtius a voulu que Schoock attestât en justice, il faut seulement considérer que, dans le

principal de ces notes, qui est une forme de témoignage écrite de la main de Voëtius, et qu'il a envoyé à Schoock pour la suivre, il veut exprimer surtout qu'il assure que c'est, selon propre et véritable, de son propre mouvement qu'il a entrepris d'écrire contre moi; et qu'il a fait son livre partie à Utrecht et partie à Groningue, et qu'il en a fait, etc. et au D. Faltius ne quelques autres que contre des la même chose en partie fautive, est quel est matériel, est quel est dispositionnel, est quel est stylique; et ainsi qu'il s'en que Voëtius lui ait fourni aucune matière. A quel on peut ajouter une lettre de même Voëtius, écrite à Schoock, en date du 21 janvier 1655, laquelle M. de saint académique de Groningue lui fait imprimer dans le *Beet Mel* sursum, page 25, où sont ces mots: *Donnae hoc volui: Te ex consilium copiam et structuram (il assure d'écrire contre moi), teque quod il- lud quod ad materiam, firmam, methodum, stylicum, inchoantem, abstrahens; etiam et abstrahens a me tibi nullas suppletiones aut additiones, nec ullam vel minimam pagellam confirmantem, quatenus la deservendo tuam fratris, etc.*

Puis afin de savoir que ces choses (qui ne concernent qu'un deux articles, le premier est que Schoock a écrit contre moi de son propre mouvement et sans que Voëtius l'y ait autorisé; l'autre qu'il ne lui a point du tout fourni de matière pour

à fait depuis contre moi s'étant par ce cas alors intervenu, il ne pouvait plus expressément l'attribuer à l'étrier, qu'à l'insubordination à s'empareur, et lors qu'il demandait dans le sens de l'étrier, ou de disputes, à ce qu'il voulait être fait contre moi, et dont il a lui-même depuis la suite le titre, ainsi que déclare Schœck, ce ne pouvait pas d'être en effet le même livre, puisque qu'il s'agit manifestement question du nom, mais de la chose, à savoir, des calomnies dont je m'étais plaint.

En suite que je puisse encore déclarer ceci, j'ai pris de vouloir remarquer que trois directes écrits ont été publiés en cette occasion pour Voetius; à savoir, le livre intitulé *Adversaria methodica*, ou bien *Philosophia antiqua*, qui n'est autre chose qu'un usage d'irrévérence contre moi, avec prétendu d'empêcher mes opinions; puis le préface de ce même livre, avec ses paralogismes, où l'on trouve expressément de répondre à ce que j'avois écrit de Voetius; et le troisième, la narration historique qui a paru au nom de votre académie, où il est traité des choses qui se sont passées au regard de M. Regius. Or, on voit clairement par la lecture de tous ces trois objets que Voetius avait dû leur demandé de s'empareur en ces trois livres; car, outre la première, à laquelle il alloue Schœck, par les paroles que j'ai déjà citées, même comme il parle des deux autres. De ce que ces

dominus nostrorum tempus, etiam non D.D. profectus, non patitur cum tempore non cum qui debitor. Et de quo in unum nostrum conpelli multum est circumstantia etiam delectamus. Et attente dicunt, non est collegi, per se non, consili; et per quem aut per rationem respondendum est, in his plus hinc. Sunt qui me, sunt qui filium, sunt qui se designant : et de hoc amplius. Interim qui ad certam litteram pertinet conpugnabunt; etiam, ubi equi, nonnullis conspiciuntur. Aut, ille ex de hoc intentione de hinc qui non D.D. profectus s'intervenerunt in unum; et pour ce qui la regardait en particulière, qui est ce qui contient la lettre du livre de Schoeck. Il faut bien croire de ne se pas faire : car il dit, et attente itaque non consili; mais il était encore incertain si ce qu'il écrivait ou devait écrire sur ce sujet devait paraître sous son nom ou sous celui de son fils, ou plutôt sous celui de Schoeck; et il dit lui-même, et de hoc amplius. Ce qui est proprement à dire que les autres lui conseillent d'écrire lui-même, ou de faire écrire son fils, mais que sans doute à lui est que ce soit Schoeck qui écrive. Et après cela il a voulu que Schoeck déclarât en justice que c'était sous son nom, et sans y être incité par Voltaire, qu'il avait écrit.

Cu vult enim per hanc litteram qu'il lui a fourni de la matière, tantum qu'il en a été capable; non

on peut ouvrir et y parler ainsi de nos opinions : *Opera prius scripta, et multa inde scripta perveniunt excerpta, et cum antiquorum scriptis ab antiquis hactenus (apud Augusti et Epiphanius de hereticis et Gnosticismis) irrevergent excerpta refutata ; primo auctoritate, secundo rationibus, tertio disceptis, tum disceptis et absurdum, et hinc non in contradictionem aliquam, tertio, auctoritatem patrum ; quarta, sententia antiquorum philosophorum, aristotelicorum, et stoicorum dialogorum et philosophorum, scilicet reformationum, hethurorum, peripateticorum, et operum non commensuratum auctoritatem christianorum, et auctoritatem scolasticorum. Hoc autem aliquot notandum, nihil novi cum producere, sed quod iam, non quod tanti auctoritatis, etc. On voit de ces belles matières que le livre de Schœck est composé ; et on le peut encore voir par une autre lettre du même Voetius, écrite cinq mois après, à savoir, le 15 novembre 1653, lorsque le livre de Schœck étoit sous la presse ; car on y trouve ces mots : *Particulares opiniones Caritatis sententia, auctoritas excerpta et hactenus. Tu modo remitte nobis nos verba et provisiones, et excerpta illa et abasque quæ sunt sine auctoritate. Latet et quæ sit in generalis notitia hujus methodi, non dubitamus quoniam sit de supplementis, non de supplementis ; et hoc abunde sufficit : hoc est : particulares disputationes non remittimus. A quæ respondet ingenuitatem**

M. Desmoulin, *Quel usage ?* nous demande ? Ainsi l'on voit que le diction de tout le livre n'a pas dépendu de la volonté de Sébauch, qui s'est déclaré d'expurger ses opinions en particulier, et cela aurait été plus honnête, mais de celle de Vadius, qui a seulement voulu qu'on parlât de moyen général, et qu'on employât tous ces lieux communs d'assertions pour tâcher de nos lecteurs sâlés, et qui par conséquent il en est l'auteur principal.

Si ces preuves, qui ne touchent qu'en des actes écrits de la main de Vadius, et qu'il se défendrait point, ne sont pas suffisantes pour le convaincre, mille témoins n'y suffiraient pas ; mais selon cela, Sébauch a déclaré qu'il parle encore tout le reste de la préface, écrit de la main de Vadius ; et c'est une préface qui contient plus de cent pages, et qui est la plus criminelle partie de tout le livre : il a déclaré le reste de la complicité avec Vadius, qui est le seul faiblement qu'ils peuvent pour échapper d'indignité, à savoir que j'ai écrit contre les autres, et que Vadius avait écrit d'écrit contre eux, bien qu'il s'en soit en elle ; d'où ils concluent que j'en ai écrit sciemment faussement. Et il a expressément déclaré que les mots qui signifient que *subito atque admodum crebro atque* *cremum alia officia, aut dei deus d'omne* *autre mots que de la divine, d'ont le dieu a ordonné* *ils sont dans la partie générale, et c'est prin-*

ciplément de ces mots que je me suis plu, pour-
craillâ continuant la plus noire et la plus pous-
sée situation qu'on aurait imaginée, et que, selon
les lois, il faut dissimuler avec soin pour sa
propre plénitude en justice, non pas regard la de-
couverte comme fait Voëtius, lorsqu'il dit que je l'ai
caché dans mes écrits, non que moi-même il n'en
cacher jamais pu quelque chose non en quoi je
lui ait fait tort.

En plus, les participations ajoutés à la poëse,
dont la dernière période seule contient autant
d'aisance et autant d'incertitude que tout le reste
du livre, ont été dès le commencement dissimulés
de Schoock, et ne l'ont point été de Voëtius.

Je n'aurais jamais fait, si je voulais lui remettre
toutes les preuves qui montrent que le témoignage
suggéré ou prescrit par lui est faux. Mais je n'en
peux de considérer que toutes celles que j'ai mises
ici sont utiles, et ne dépendent point de la relation
de Schoock; car pour le motif de la poëse,
et les autres écrits qu'il dit avoir entre ses mains,
et qui n'ont point été imprimés, n'il n'ait pas
vu qu'il les ait, on sait bien que le procès de
Voëtius contre lui n'aurait pu manquer d'être pour-
suivi: en qui montre combien est importante la
conscience du prêtre Voëtius, lorsqu'il reproche à
M^{re} de Grougus qu'il ait jugé sur la dépo-
sition d'un seul témoin, qui est ce qu'il leur ac-

proche le plus; car quand ils s'adressent au saxon
 d'après ses paroles de Schoock, ils ont au moins de
 preuves sous eux. Et toutefois il est évident que
 la déclaration faite à Groningue est incompréhensi-
 blement plus croyable que celle qu'il avait donnée au
 parlement d'Utrecht; car en celle d'Utrecht, outre
 qu'elle lui avait été suggérée, il se déposait que
 les choses qu'il pensait être à son avantage, à sa-
 voir qu'il était auteur d'un livre auquel il avait déjà
 mis son nom; et il n'était point en la présence des
 juges, il n'avait point juré d'être repris, encore
 que ce qu'il déclarait ne fût pas vrai; il le demandait
 seulement par lech à sa sœur qu'il estimait mieux
 pouvant pour le pouvoir tirer de prison, encore
 que sa fausseté fût découverte; au lieu qu'à Gron-
 ingue il a déposé ce qu'il croit être la vérité, et
 en qui devoit grandement déplaire à son plus in-
 time sœur; et il ne l'a pas déposé au secret, mais
 c'a été en la présence des juges; et ainsi on peut
 s'assurer qu'il n'y a eu que la révérence de la jus-
 tice et le crainte d'être obéi s'il mentait, et s'il
 se chargeoit de crime d'un autre, qui l'a obligé à
 dire ce qu'il a dit; même il a déclaré qu'il n'est con-
 fiant des Utrecht les mêmes choses, s'il eût été
 directement interrogé par des juges. Et il arrive
 presque toujours lorsqu'on examine un criminel
 ou un témoin que à quelques années à celui la vé-
 rité de ce qu'on lui demande, que la disposition

qu'il lui en jugement est contraire à ce qu'il a dit lors de la présence des juges, sans qu'on l'ait pour cela de la crainte.

Mais on s'en pas sans d'avoir prouvé que le témoignage que Voltaire a prêté à Schœuch était faux, il ne croit pas être convaincu, et on ne prouve qu'il fa sollicit et importun à donner un tel témoignage; c'est pourquoi je vous prie de conclure qu'il ne l'a pas seulement prêté, mais qu'il a fait faux, et qu'il l'a expressément commandé; car il a mis ces mots au bas du témoignage : *Replum fuisse tunc, nisi quia fieret sine dei intuitu, captum veritate scriptum, quantum per instantes illud fieri posset, utpote nisi subdignetur. Atque il vous lui que c'est la voix de Jacob et le langage d'Édouard, le style de Schœuch et les maximes de Voltaire. Il lui commandait de changer le style, mais de rester exactement le sens de tout ce qu'il lui prescrirait, principalement celui des mots au-dessous desquels il avait tracé des lignes; et il en avoit tracé au-dessous de tous les mots que j'ai ci-dessus rapportés. Ceux qui commandent Voltaire avoient aussi bien cette façon de prier ou de commander et importun, principalement au regard de ceux qu'il croit les être inférieurs ou obligés, comme étoit Schœuch; et on en a vu depuis l'expérience, en ce qu'il fa poursuivre en justice, à cause qu'il n'avoit pas prêté à malicieuse ce témoignage.*

Puis, outre cela, s'étonne pas si Vortius qu'on doit attribuer toutes les idées et toutes de Watterliet, et tout ce qu'il fait Derrière, pour inclure Schoeck, peu à peu à former son éducation suivant le modèle qu'il lui avait prescrit pour ces deux n'y avaient aucun intérêt, que comme étant amis de Vortius ; et néanmoins Schoeck assure que Watterliet en eût plusieurs fois le trouver pour ce sujet, et qu'il lui a envoyé à Groningue le modèle du éducation que Vortius désirait, mais que sa conscience ne lui permettait pas de donner un tel éducation, il leur en avait envoyé un autre plus conforme à la vérité. En effet, on peut concevoir, par ce qui a été fait depuis, que dans le éducation que Schoeck avait envoyé à Vortius, il avait choisi les mots qui constituaient la principale faiblesse, à savoir : *Et quidem enim, ut et non D. Fortius, non quinquem alios, qui autem, non de manu sua non parit fuerit, quod materiam, et qu'il en avait mis quelques autres en leur place et que pour le mot propre, et presque tout le reste, il avait tiré de la même par un dictionnaire, en mettant partout maintenant où Vortius avait mis d'abord, afin de ne signifier par malheur que l'ordre des chapitres et le style dont il voulait bien être l'auteur, et ne rien laisser des sujets et de la manière, aussi qu'il a tiré depuis. Et Vortius ne se souvenait pas en penser de cet éducation : car le livre était intitulé*

désinvolte maitre, il ne dresse point que tout ceux qui voudront ce mariage au premier accident pour tout le lieu. Mais il semble que les autres dames ou qu'il s'achève n'aurait pas autre son modèle ne le contenaient pas avec, et particulièrement l'union d'homme. Et qu'on s'en aille, car si qu'on se désolait plusieurs années sans s'en servir, jusqu'à ce que Schœck était allé à Utrecht, il est plus de commodité pour le faire insérer à la réforme; à quoi d'ordinaire on emploie Westerlaet, qui lui apporte ce billet écrit de la main de Comenius.

Reverendissime, solus in universis te quædam mactat; quædam amicus illa aut parvis amplex. Littera et ea, debentur amicus quibus sine authoribus, et scribitur, magis illam velis abolerem.

Littera 2a. Placuit bene retineantur, aut esse propere ut amicus, quædam et debentur.

Littera 3a. Debentur, et aliam manu esse; et scribitur, aliteris ceteris aut, per alio reversum esse, et poëta, nomen eorum apertis, ut simul quidquam.

Reverendissime, quare illa facilius remane, non amplex, eorum dicitur. P'ale

Et le tout après illam (à savoir *Litteram*, ou bien illam *medietatem*) *actum abolerem*, ou tel très commode; car il contient ce *actum* pour exciter Verbum, qui est le fondement de toute leur doctrine. Notre mot, ou *non potest esse amicus*, etc., ne

pourrait pas dire si facilement mensonge, si Danton lui-même ne devait expliquer par ses écrits en il s'agit de se défendre, qui est inséré dans la *Feuille de la Nation*, depuis la page 117 jusqu'à la page 128. Mais si il vous apprend, page 128 et 129, que Schœch avait été en ses témoignages qu'il avait appris, par la Vertue et par la de ses autres amis, les choses particulières qu'il avait écrites touchant ce qui s'était passé à Utrecht, ainsi qu'il lui avait été prouvé par Vertue, et que lui Danton ne croyait pas que Schœch eût aucun autre ami à Utrecht que Vertue d'où il eût rien appris de ces choses, avait jugé qu'il ne devait pas mettre par la *Feuille*, par la où elle avait été, mais effacer le nom de Vertue, et mettre seulement un autre. De quoi il se défend pleinement : *Si quis hic a me periculum accipit (dit-il), periculum in se continetur tant, quod colligo me mihi charissimum et cui ecclesia plurimum debet, innocens, reus, forte superfluitatis, veritas hinc extra, duo aliquid aliud (et qui occurrere potest) in hoc) ostendit me iudicem. Ainsi ce saint homme appelle vertueux comme celui de suborner des témoins pour tromper des juges, en leur faisant imaginer avec eux, au lieu de Vertue, ou une chose qu'il croit ne soit que du vrai Vertue, et par ce moyen leur commander un innocent pour lui dire l'innocence, les larmes et même la vie, s'il*

en avait eu la pensée. Et on ne peut dire que ce Denonville, qui avait eu cela plus de seize ans Vorstius rebu pour tranger les pages, ne savait point que Schenck eût été invité à écrire; car puis qu'il savait que c'étoit de Vorstius seul qu'il avait appris ce que c'étoit passé à Utrecht, il ne pouvoit ignorer la cause, ni lui demander de mettre en son mélange quelques autres auteurs, qu'il ne sût bien que ces mots contenoient une fausseté. Outre que par le discours de Schenck, qui rendent la *Revue* plus obscure, page 1, on apprend que c'a été dans un festin, ou la présence de Denonville, que le premier dessein de ce livre a été pris : ce n'est pas tout. *Mitius* sans autre sujet, mere me (*Silvanus*), *per fides* *concordia* *Utrique* *et* *quidam* *antem* *amici*, a *desine* *Fichte* *una* *cum* *clarissimis* *hujus* *academici* *professoribus*, *summa* *liberque* *estis* *honoris* *civis*, *hanc* *aliqua* *ex* *parte* *omnis* *concordie* *finis* *scriptum*. En ce monde j'en ai bû à *revertens* *D.* *Denonville* *aliqua* *in* *ipsum* *monitum* *epistola* *Caroli* *ad* *Dumum*, in qua *desine* *Fichte*, *proutque* *hujus*, *gratias* *omnis* *republice*, *republice* *et* *aliqua* *in* *ipsum* *hujus* *in* *ipsum* *D.* *Fichte*, *et* *per* *et*, *proutque* *hujus*, *colamus* *in* *republice* *republice*.

N'est-ce pas une chose admirable, que ce qui a été fait si publiquement en des festins, en présence de plusieurs personnes qui doivent avoir

sois de leur conscience et de leur honneur (car je ne veux pas croire que tous ceux que désignent ces Vœux deviennent semblables à lui), et qui est de soi si probable, que ceux mêmes qui s'en pagent que par conjecture ne doutent point qu'il ne soit vrai que Tachas a sollicité Schœck à écrire contre moi; n'est-ce pas, dis-je, une chose admirable et surprenante, que cela ait été choisi par lui pour être mis devant les yeux, et pour servir de fondement à une sentence par laquelle il avait dessein de me perdre? Et ce n'a aucun sujet de douter de la vérité de cette disposition faite par Schœck devant ses juges; car elle n'a pas même été contestée par ses adversaires dans leur procès contre lui, où ils ont fourni tant d'autres choses bien de propos et de moindre importance; qu'ils n'avaient pas osé relever, s'ils n'eussent eu peur d'être convaincus par les témoignages de ceux qui étaient de ce côté.

Mais revenons à présent pour conclure. Demandez, si veut qu'on lui prouve qu'il a importunément sollicité Schœck à suivre la lettre qu'il lui avait présentée: car toute sa défense est de dire, *Malis tuis impetrare sollicitationibus quies.* Comment ce ne s'ést-il pas aussi importuné ses hommes, après qu'on autre lui a présenté un témoignage qu'il n'a pu entièrement venir servir nonobstant que cet autre eût beaucoup d'autorité sur lui, de lui avoir posé un

lillet avec ces mots, *Fais-le maintenant au gen-
darm entier*, etc. Ce qui est si manifestement con-
traire les loques moeurs et contre les lois, que quand
l'on se lillet on continueroit rien qui ne fût vrai,
sans qu'il fût arrivé ni intéressât pas de mériter
d'en être aggravié. Mais, outre cela, il dit lui-même
qu'il n'eût aucune familiarité avec Sclavodk; et
toutefois il confesse qu'après lui avoir servi ce
lillet, il l'eût tenu en le lendemain, entre les six
et sept heures du matin; ce qui montre, en un
mot, une sollicitation très importante. Un
homme légal, professeur en théologie, ou de grand
mérite au logis d'un autre plus jeune, ou en lequel
il n'a aucune familiarité, pour le pour d'une chose
à laquelle il n'a point d'autre intérêt, comme il le
dichère, que pour leur plaisir à son aise, et même
de laquelle est une à d'être lui refusé. ou n'a pas
contenu d'être recevoir quelque-ou de cette façon
pour lui parler d'une affaire, que ce ne soit à des-
sein de l'en pour à leur intérêt, et de jouter ses
raison et ses instances avec celles de l'autre par qui
on est arrivé.

Mais j'avoue que je ne suis point pourquoi Vol-
taire n'y alloit pas lui-même, sinon qu'il venoit au
côté, mais bien qu'en l'ayant d'être Sclavodk contre
lui, à l'instar le danger qui se seroit de la part de
chaque pour faire les intérêts du feu; ou l'on peut
dire qu'après avoir déjà fait de son côté tout ce

qu'il avoit pu sans en être venu à bout, il espérait que les personnages et l'assistance de plusieurs seroient plus efficaces que celles d'un seul, et qu'il falloit que Valère et Domitien, deux vieillards de réputation, et qui, comme je crois, composoient alors toute la faculté théologique de votre académie, pourroient le troisième courant en ce temps-là, joindre avec eux leurs collègues pour interrompre la chaire de cette Sorbonne.

Mais s'il vous semble que toutes les preuves que vous pouvez avoir contre ces deux hommes, dont je n'ai pu dire ici qu'un parti, ne soient pas suffisantes pour les convaincre, je vous prie de considérer que celles du jeune Daniel contre ces deux autres vieillards de très grande maturité et les jureurs du peuple, qui avoient idolâtre comme eux de leur par de leur étiquettes que l'innocence fin conduisant, étoient bien méprisables : car Daniel ne donna point d'autres preuves contre eux, si ce n'est qu'ils ne s'étoient pas abstenus touchant la nourriture de laquelle ils prétendoient que Sorbonne avoit péché ; sur quoi si cet exemple que ces vieillards ne manqueroient pas de trouver divers exemples, en disant qu'ils n'y avoient pas pris garde, qu'ils ne savoient point les noms des arbres, qu'ils n'avoient pas avec leurs vœux pour les reconnaître de loin, qu'ils ne s'en souvenaient plus, ces choses sensibiles, qui avoient beaucoup plus

d'apparence qu'aucune de celles que Yvonne et Domitian ont alléguées en la défense de leur cause, et toutefois ils ne laissent pas d'être convaincus.

En un fait où les présomptions sont constantes, on a sujet d'être de beaucoup de circonspection avant que de rien déterminer : ainsi ici les preuves sont si claires et si certaines (il se voit, des traits de la main des criminels, et qui ne sont point démentis par eux), qu'on seroit obligé de les croire, encore que les présomptions fussent contraires : outre cela, les présomptions d'accusé sont entièrement avec elles, et toutes ces présomptions sont si fortes, que, suivant le jugement du plus sage de tous les rois, elles suffiraient pour faire condamner Yvonne, encore qu'on n'eût point d'autres preuves. Car Salomon ayant à juger laquelle de deux femmes étoit la seule mère d'un enfant pour lequel elles faisoient en dispute, ne fit aucune difficulté de le donner à celle qui lui témoignoit le plus d'affection, encore qu'il n'eût rien du tout pour prouver qu'elle en fût la mère, ainsi cette seule conjecture. Il est question tout de même de savoir lequel des deux, Schœch ou Yvonne, est le vrai père du fils légitime. *Admiranda mentes*, ou bien *Philosophia curiosa* : car ce sont à deux fois, à cause qu'il se voit avec un double père). Or Schœch le déboute et le convainc,

en sorte qu'il a même déclaré qu'il ne discuterait pas de toutes les actions de sa vie, que de ce qu'il s'est employé à écrire. En quelques occasions seulement il a pu se défendre, pour quel tel ouvrage se défendre depuis prison etc. Mais Voltaire au contraire continue toujours continuellement à louer et à défendre ce livre, ou à le faire défendre par son fils, et particulièrement ce qu'il contient de plus criminel, à savoir, leur calomnie touchant l'athéisme. Car le fils dit expressément dans son livre, *Petit du parvenu*, lettre H, page 117: *Ne parlerai parvenu, si (si son fils) ne défend parvenu (qui profanement, imprimé sous d'un, que véritablement acceptation), et enleverait athéisme abominable*. Philosophie première; et en plusieurs autres endroits de tous les livres qu'il a publiés depuis, il a eu soin de faire savoir aux lecteurs que son père approuve et défend ce livre. Et néanmoins il se vante que son père condamnait, pour ce qu'il en avait écrit, comme si c'eût été une grande calomnie d'avoir dit qu'il a fait une chose laquelle il estime bonne, et qu'il n'aurait point de honte d'avoir faite, même il veut qu'on croie qu'il a tant de pouvoir en votre ville, qu'il a obtenu cette condamnation sans l'avoir sollicitée ni poursuivie.

Je ne veux point continuer à mettre ici des exemples de la Bible, mais que celle du roi Amantius, qui, étant revenu qu'Amant avait abusé de sa fonction,

En la medida de lo posible, se aplicaron los mismos criterios a las actividades, para evitar sesgos en la recolección de datos.

— Au reste, afin de conclure ce discours, je ne veux point vous remercier pour que votre publication du 15 juin 1843, qui fut si odieuse, que le salubre et digne président de la séance, vous avait expressément déclaré que vous vouliez vous en tenir des mesures de Versailles, pourvu que si évidemment tel que je les ai sous les yeux, vous le paraissez être capable de votre ville, et que malheureusement elle ne trouvait guère que je n'avais dit ; en sorte que vous êtes obligés de tenir en cela votre parole. Je ne veux point vous adresser contre lui, en disant qu'il s'est occupé de la justice lorsqu'il a voulu pour le pourcentage d'un criminel, sans être jamais interrogé, et me faire pour celui d'accusateur sans que j'en aie rien vu, et disant que j'ai voulu seulement pour avoir dit qu'il n'est pas digne qu'il soit une fois dit, et enfin une fois condamner par des décisions dans je n'ai jamais que vous les avez et que son maître n'est pas que d'être dit une fois criminel de telle façon qu'il n'est pas sujet de s'en occuper, je ne veux point aussi vous adresser contre son fils, ne devant que lorsqu'il publie nous son chèque, et ne veut pour le moins sans compte que M. Rogien, qu'on dit avoir été un honnête de perdre sa profession pourvu qu'il s'en soucie de ne l'avoir vu de ce que s'était passé.

votre académie; bien que j'aime instérie de la servir, et que ce ne fassent point des secrets de la république, comme Yotius vouloit persuader, le ne vous point tâcher de rendre ces Votius odieux, en disant qu'ils sont tellement avérés, et que la coutume de pécher sans être punis les a rendus si effrontés, que sans seulement de se occupant de la justice, méritant de leur crimes; et comme si des témoignages apertement faux, tirés de la robe de Yotius et de Bonaldus, pour insulter Schœck à les déposer en justice et tromper les juges, tirant des choses de peu d'importance, le jeune Votius les appelle *analeis*, des bagatelles de nulle sorte, que HII de l'université de Groningue n'ont mesprés; et il ne se contente pas de faire un saint Paul de son père, en disant que, *celui est été crucifié*, concluant que ces crimes soient consommer plusieurs milliers de personnes, et qu'il ne puisse rien apporter que des injures et des impertinences pour les accuser, mais même il va jusqu'à l'impudence de le comparer à Jésus-Christ, en disant de lui, *Unumveris et de nobis*, que *Herodes et Pilatus curi fecit ut crucifis fieret*, ou *per Dei gratiam illudum* (*après lequel Christ*) *accusatus aspergerent*. Voilà je ne vous point vous demander votre courtoisie ou calculatrice et ces faussetés; c'est à vous à juger s'il vous est honnête ou utile que leurs crimes demeurent impunis; je

n'y a point d'intérêt, le me crois pas qu'il y ait derrière une personne qui ajoute fin à ce qu'elle dit, ou intèrret contre moi; toutes leurs maldisances seront ridicules et sans effet; les médisances même s'en empêcheront, pourvu qu'ils ne soient point décelés par votre protection : car leurs vœux sont maintenant mes ennemis; ou bien s'ils ne le sont pas encore alors, j'ai intérêt de les faire savoir à tous ceux qui pourront sans leurs menaces ou en leurs cas, ou par mégarde, s'ils qu'ils ne me nuisent pas; et je n'essaie de s'émouvoir rien de ce qui sera de mon devoir.

Mais je vous prie de trouver bon, qu'après tout l'honneur et le respect que je dois et que je vous rendrai aux jugements d'une ville comme la vôtre, je me plaigne à vous de vous-même, à cause que par vos procédés, et par la manière que vous avez de vouloir obtenir de vous contre moi, vous avez donné autant d'autorité et de crédit à leurs calomnies qu'il a été en votre pouvoir : c'est pourquoi je puis dire avec toute raison que c'est de vous seule que je me dois plaindre. Ce n'est pas que je prétende pour cela vous donner aucun blâme des choses que vous avez faites, je sais que les meilleurs juges du monde peuvent être trompés par de fausses dispositions de l'esprit, et je ne sais point toutes les intrigues et toutes les ruses dont G. Vettori s'est servi pour

obtenir les choses qu'il a obtenues; je ne sais pas même certainement s'il les a obtenues; je suis seulement qu'un homme de son humeur, et qui a le mérite qu'il a en votre fille, y peut obtenir beaucoup de choses. Mais pourquoi la raison veut-elle que la justice demande qu'on débarrasse, et qu'on mette hors d'état, même qu'on en a le pouvoir, non seulement ceux qu'on a offensés volontairement, mais aussi ceux à qui on a fait quelque tort sans le savoir, ou même avec l'intention de leur faire, et pourquoi s'en l'indigne des hommes vertueux, qui sont jaloux de leur réputation et de leur honneur, d'avoir beaucoup de soin de réparer les torts qu'ils ont ainsi faits sans le savoir, afin d'empêcher qu'on ne se persuade qu'ils ont eu mauvaise intention en les faisant; comme on contraindre et ne sont que les âmes fortes, sages et stupides, qui ayant fait du mal à quelqu'un, bien que c'eût peut-être été sans y penser, souffrent après de lui mieux le plus qu'ils peuvent, pour cela seul qu'ils croient avoir mérité d'en être haïs; ou bien que s'étant une fois surpris, ils ont honte de ne pas maintenir ce qu'ils ont fait, bien qu'on n'en sache rien de la disparoître, mais pourquoi je vous estime très glorieux, très vertueux et très prudents, je ne doute point que maintenant que les fautes de vos maîtres sont démenties, et que vous ne les pouvez plus

ignorer, vous ne savez bien bien d'avoir occasion de me donner le satisfaction que je vous demande.

C'est pourquoi je vous prie de considérer le sort et le jugement que vous m'avez fait : premièrement par votre publication de l'Esprit, et par la suite de son son de la doctrine, et par des allusions, qui furent même en plus avec vous de tous côtés en ces provinces, comme si j'eusse été un vagabond, ou un fugitif, qui auroit commis le plus grand et le plus odieux de tous les crimes. Car encore qu'on n'en avertisse point d'autre, mais que j'aie écrit contre Voisin, toutefois, à cause que c'est une chose entièrement nouvelle et sans exemple, de voir être quelqu'un d'une façon si extraordinaire pour avoir écrit contre un particulier, et que le même peuple, et généralement tous ceux qui n'ont point écrit, ne soient pas jusqu'à se peut étonner le péché de faire des livres, vous leur donnez sujet de penser que j'aurois commis en cela un si grand crime, qu'il doit aussi sans exemple. Et l'ajoute que je recevois étoit d'autant plus grande que je fusse moins mérité : car au fond je n'avois fait autre chose, sinon que je m'étois défendu, avec beaucoup plus de modération que je n'aurais été obligé d'en observer, contre les plus outrageux et calomnieux qui puissent être imaginés, et auxquelles la prudence ne permettait pas que je dé-

Brauc plus long-temps de s'écapper. Car, mais que j'ai bien vu ci-dessus que Voïllan avait un dessin formé de longc mais pour persuader que j'étois utile, j'ai pu raison de penser qu'il m'en vouloit même accuser et justifier, et tacher de m'opprimer par de faux témoignages; pour ce en aïst peut lui faire tort que de dire qu'il est capable de surprendre des Mandes, et que Sébaodt sçait que lorsque ce Voïllan lui recom-mandoit de m'opprimer principalement l'efféme en son lere, il lui promettoit tant autre séqueute prodieuse (à savoir, pour me convaincre de ce crime) par lequel contre moi-même des choses nous habes; mais depuis qu'il a vu que je veillois pour me défendre, il n'en a pu produire aucune. La seconde chose par laquelle vous m'avez grandement préjudicié, est la sentence qu'on dit que vous avez rendue, en laquelle condamnant mes droits, vous donnez expressément action contre moi à votre officier de justice, pour m'ôter entièrement l'honneur et les biens, selonc qu'il étoit en votre pouvoir. Raporte pour la troisième, mon mandement l'acte du 11 juin 1625, par lequel vous déclarez, mes Mandes d'empêcher ou vendre les droits qui seroient pour moi en un River, au même temps que je reçus le jugement de M. de Gréningue, en date du 10 avril de la même année, lequel seroit à me justifier, et pendant que Voi-

vous s'étoit imprimée une lettre de Schoeck, pour
confirmer ses calculs contre moi; mais aussi,
contre la protestation que vous avez donnée depuis
contre ses ses injures de Voülin, et de tous les
autres qu'il a suscités pour me nuire; jusque-là
qu'il a été au temps qu'on me voit que fesses en
votre ville à l'instar, sans contredire son torture et
celle ses amis, m'écrire des choses qui s'y dis-
sent à mon préjudice, bien qu'elles ne passent
pas sans légitimité, mais que j'en fusse averti;
et qui pendant que Schoeck obéissait aux personnes
de Voülin, se fessent pour lui compléter toutes
les plus criantes des calomnies qu'on puisse inven-
ter, il finit le bienvenu en votre ville; et le té-
moignage qu'on avait fait de lui contre moi y étant
sans pour lui en justice, bien qu'il fut rempli de
contradictions et d'équivoques, aussi qu'il déclarait
lui-même, et que son livre fut jugé contre
moi le doit rendre entièrement suspect; mais après
qu'il a eu causé quelques torts à mon avan-
tage, on lui a fait un procès d'argent pour ce sa-
jet; et bien qu'il les ait gagnés si évidemment,
que M^{rs}. de Groulagon ne les ont même
même en doute, il n'a pu toutefois encore chez
vous en être absous. En sorte qu'il semble que
vous ayez été depuis contre moi tout votre pou-
voir pour me briser les mains, et empêcher que
je ne me défendais pendant que vous m'avez

+

..

me battoit, et qu'il déclareroit toute sa colère et toute sa rage sur moi.

Mais je m'arrêtai aussi, s'il vous plaît, entre les raisons pour lesquelles j'aimais de vous une juste et saine satisfaction, que je n'ai point voulu rompre aux liens dont vous me retenez, bien qu'il m'en ait été très facile ; et que j'ai souffert patiemment toutes les injures que j'ai reçues de vossein depuis ce temps-là, sans m'en venger, pour cette seule considération, que j'ai vu que vous le corriviez tellement de votre corps, que je ne pouvois pas même le frapper sans vous toucher, et que je ne visois pas vous offenser. Jamais/elles disois je vous supplie de vouloir avoir égard, afin que je puisse recevoir de vous la satisfaction que je prétends. Et si je n'en puis obtenir d'autre, qu'il vous plaise au moins m'excuser ce qu'en n'a pas coutume de refuser aux plus criminels, et de trouver bon que je sache quelle est la sentence qu'en ils ont été dicte contre moi, par quelle papa elle a été donnee, car quel ils en sont les dées, et quelles sont toutes les charges ou les preuves qu'ils ont pour leur condamner ; car quel je puis dire qu'il vous inspire les conseils que seront les plus utiles à sa gloire, et desquels vous pouvez le plus être touché et édifié par tous ceux qui aiment la vertu, afin que j'aie pour raison de me dire, etc.

A. M. REGIUS *.

(Lettre écrite de Rome le 17 octobre 1851.)

Monsieur,

Je me suis en fait mis l'esprit de répondre plus tôt à votre dernière, si ce n'est, pour vous parler sincèrement, que je n'aie pu à dire d'un sentiment différent du vôtre; et comme il me paraissait que je ne pouvais passer comme vous sur les choses que vous m'écrivez, c'est ce qui m'a fait d'ailleurs si long-temps à parer la plume; j'étais surpris effectivement que vous voulussiez combler à l'inspiration, dont les traits sont inévitables, des choses que vous n'osiez pas exposer à l'examen d'une dispute d'une haute, et que vous appétissiez d'autre davantage les actions saintes et innocentes de vos adversaires, que celles qu'ils pouvaient former contre vous après une saine réflexion.

* Cette lettre répond à la 1^{re} de l'ami, écrite de St Jean d'Alip. Ainsi celle-ci que vous me m'avez adressée le 10 juin, par la voie de 2 lettres. En l'ajoutant plus qu'il est possible à celle que M. Guizot, dans le commencement de cette lettre, m'avait écrite. Je ne puis cependant l'en dire si long-temps... Cependant la réponse de l'ami à l'ami est une lettre de 10 pages.

et une longue étude, n'étant nouveau d'avoir lu dans votre *Compendium de physique* plusieurs choses véritablement dignes de l'attention commune, lesquelles vous y proposez si nettement et sans les appuyer d'aucunes raisons qui passent les autres probables aux lecteurs le crut que cela pourroit être supportable dans des thèses où l'on assaillit souvent plusieurs paradoxes pour faire un plus vaste champ de dispute aux adversaires; mais dans un livre que vous sembliez donner comme un trait de la nouvelle philosophie, je crus que cela est bien différent, d'en-t-ils qu'il faut les féconder par des preuves qui puissent persuader le lecteur que vos constations sont véritables, avant de les exposer au public, de peur qu'il ne soit effrayé de leur nouveauté; mais j'apprends que M. Van S. vous a fait changer de sentiment, et j'ajoute beaucoup plus en que vous entrepreniez, je veux dire ces thèses de physiologie par rapport à la médecine; j'espère que vous pourrez les mieux établir et les mieux défendre, et vos admirateurs trouveront moins d'opposition du maître sur elles. Adieu.

—

A. M. REGIUS *.

(Lettre 92 de tome I. Veritas.)

Messieurs,

Lorsque je vous écris au duc de Lorraine je n'avais encore parcouru que quelques pages de votre livre, et je crus y avoir trouvé un motif suffisant pour payer que la manière d'écrire dont vous vous étiez servi se pourroit être malheureux tout au plus que dans des thèses, où la coutume est de proposer ses opinions d'une manière très paradoxale, pour attirer plus de gens à la dispute; mais pour ce qui me regarde, je crois devoir être soigneusement que mes opinions ne paroissent point paradoxes, et je ne disais point du tout qu'on les propose en forme de dispute, car je les crois si certaines et si évidentes, que je me suis dit qu'étant une fois bien comprises elles seroient tout sujet de dispute. J'avais qu'on peut les proposer par définitions et par divisions, en descendant du général au particulier, mais alors il faut les appuyer de preuves;

* = Je dis dans l'écrit de 1711, et dans que la question de M. de Lorraine sur les 1711, de l'écrit de 1711.

et qu'après elles ne soient pas interrompues pour vous qui êtes assis dans la connaissance de nos principes, considérez, je vous prie, combien il y en a peu qui aient ces notions, puisqu'entre plusieurs milliers d'hommes qui se mêlent de philosophie, il peine s'en trouve-t-il un qui les comprenne, et certainement ceux qui entendent les preuves n'appréhendent pas aussi les conclusions, et par conséquent n'ont pas besoin de votre écrit. Pour les autres, étant vos conclusions sans preuves, et diverses définitions tout-à-fait paradoxes, dans lesquelles vous faites mention de globules éthérés, et autres choses semblables que vous n'avez expliquées nulle part, ils se méprennent d'elles et les interprètent : ainsi votre écrit pourra valoir la plupart du temps, et n'être jamais utile. Voilà le jugement que j'ai porté des premières pages que j'ai lues de votre écrit; mais lorsque je suis parvenu au chapitre de l'homme, et que j'y ai vu ce que vous dites de l'âme et de Dieu, non seulement je me suis contenté dans mon premier sentiment, mais outre cela j'ai réfléchi et arrêté de dire, voyez que vous êtes de telles choses, et que vous ne pouvez vous abstenir de les écrire et de les enseigner, quoiqu'elles vous peussent procurer aucune louange, mais vous causez de grands dangers et une grande honte. Parlez-moi, je vous prie, si je suis avec vous d'accord aussi franchement que

si vous êtes sans lein. Si ces écrits tombent entre les mains de personnes malintentionnées, comme cela ne manquera pas d'arriver, puisque quelques uns de vos disciples les ont déjà, ils pourraient vous prouver par là, et vous convaincre même par leur jugement, que vous faites de même à l'égard de Valère, etc. En peur que le public ne retombe sur moi, je me tienne dans la réserve du public partout à l'avenir que je suis entièrement éloigné de vos sentimens sur la métaphysique, et je suis même obligé de le bien connaître par quelques écrit public, si votre livre veut à être imprimé. Je vous suis véritablement obligé de me l'avoir montré avant de le publier; mais vous ne m'avez point du tout fait plaisir d'être enseigné en classe à mes leçons; précisément je soussais volontiers un sentiment de ceux qui souhaitaient que vous vous continuiez dans les bornes de la médecine, en effet, qu'est-il nécessaire de mêler dans vos écrits ce qui regarde la métaphysique ou la théologie, puisque vous ne sauriez toucher ces difficultés sans égarer à droite ou à gauche? Apparemment, en considérant l'âme comme une substance distincte du corps, vous avez écrit que l'homme était un être paracéphale. Potentiellement, considérant un contraire que l'âme et le corps sont étroitement unis dans le même homme, vous voulez qu'elle soit seulement un mode du corps, erreur qui en

plus que la première. Je vous prie d'excuser de mon pardonner, et de croire que je ne vous aurais pas écrit si librement si je ne vous aimais véritablement, et si je n'étais tout à vous.

Je vous aurais envoyé votre livre avec cette lettre, mais j'ai craint que s'il venait à tomber par hazard en des mains étrangères, la sévérité de son contenu ne pût vous nuire. Je le garderai donc jusqu'à ce que j'aie eu que vous avez reçu cette lettre.

B
A
I
I
I

A. M. REGIUS 1.

(Lettre pl. du tome I. Verses.)

Monsieur,

Ceux qui me soupçonnent d'être d'une manière contraire à mes sentiments, sur quelque sujet que ce soit, me font une injustice criante. Si je vois qui sont ces personnes-là, je ne pourrais m'empêcher de les regarder comme mes ennemis. J'aimerais qu'il y eût la présence de ce titre dans certaines occasions, et dans point donner au pu-

1 - Dans l'original il y a une signature sous la lettre de l'avis, elle est (suffit) et (suffit), je pense que la date est (suffit) et (suffit).

lille tout ce que l'on pense, mais d'écrire avec nécessité quelques choses qui aient contenu à ses propres sentiments et aux siens, et vouloir le persuader à ses lecteurs, je regarde cela comme une honte et comme une pure vanité, je ne puis m'empêcher de me servir de vos propres termes pour répondre à ceux qui insistent qu'il se faut pas être grand philosophe pour élever ce qui a été dit sur l'existence substantielle de l'âme, sans néanmoins refuser ces raisons, ni même pouvoir le faire : tout naturellement est naturel nécessaire : tout important digne de s'en est peut être même avec la doctrine spiritualiste, de toutes les bagatelles auxquelles il s'adresse, au reste, je ne crois pas que l'incrédulité de qui que ce soit, dont les sentiments soient opposés aux vôtres, puisse me nuire, pourvu que je ne puisse pas apprendre au contraire, et j'en suis bien sûr, que vous vous absteniez de donner matière pour l'usage de moi d'écrire tout ce qu'il vous plaira, et de l'imprimer, pourvu que vous ne trouviez pas raison de vous en, que je déclare partout publiquement que je me suis à-dit opposé à vos sentiments, mais pour ne pas manquer aux derniers devoirs de l'ame, puisque vous ne m'avez laissé votre livre qu'afin de servir mes sentiments, je ne puis m'empêcher de vous dire franchement que je crois qu'il n'est pas de votre intérêt de rien imprimer sur la philo-

longtemps, par même sur la physique : c'est parce que vos ouvrages vous vous ont fait défendre d'être imprimés au public ou en particulier la nouvelle philosophie, si vous laissez imprimer quelque chose qui en approuverait, vous foudroieriez au mieux tous ceux à qui vous en avez fait perdre votre chaire, et vous seriez touché comme même à d'autres points ; car de vous encore punir, de tout le force en vain, et peut-être que leur pouvoir d'accroître dans la suite plus que vous ne pensez. En second lieu, parce que je ne crains pas que vous puissiez mériter aucun honneur des choses où vous pouvez encore moi, parce que vous n'y ajoutez rien de votre que l'ordre et la brièveté, qui avaient été mis, si je ne me trompe, par tout bon esprit ; car je n'ai encore vu personne qui dépasserait l'ordre que j'ai gardé, et qui ne méritât plutôt d'être trop concis, que d'être diffus. Le reste en quoi vous différez de moi, vous attirez à moi vous plus de blâme et de disapprobation, que de louange ; c'est pourquoi je vous le répète, je ne vous conseille pas de faire imprimer votre livre ; attendez encore, mais le principe d'Héron, gardez-le bien en dans votre cabinet ; peut-être qu'un jour vous verrez qu'il n'est pas nécessairement de votre intérêt de le mettre au jour, si ne sera pas même tout à vous, etc.

mes larmes, sensible à celui qui s'exalte dans l'âme forte, lorsqu'on met dedans une grande quantité de poudre d'acier, et à celui de toutes les fermentations. Ce feu est entretenu par le sang qui coule à nos moments dans le cœur, au-devant la circulation qu'Herrman, médecin anglais, a très heureusement découverte; et après que ce sang s'est refroidi et cristallisé dans le cœur, il coule de là promptement par les artères en toutes les autres parties du corps, lesquelles il chauffe par ce moyen. Or, on peut dire en quelque sens que cette chaleur est plus grande l'hiver que l'été, pourvu qu'on n'ait pas été plus refroidi dans le cœur, et que le sang qui s'y refroidit n'est pas tant refroidi par l'air de dehors. Mais on peut dire aussi qu'elle est plus grande en hiver, ce qui fait qu'on a pour lors meilleur appétit, et qu'on digère mieux les viandes; et la raison en est, que les parties du sang qui sont le plus de chaleur, à savoir les plus subtiles et les plus agiles, ne s'évaporent pas si facilement en hiver par les pores de la peau, qui sont alors fermés par le froid, qu'elles le font en été: c'est pourquoi elles sont en plus grande abondance dans l'estomac, où elles aident à la cuisson des viandes.

La troisième question est touchant le froid du frisson, lequel je crois ne venir d'autre chose, sinon que le frisson est causé de ce qu'il s'élève

une humeur corrompue dans le système, ou en quelques-unes parties du corps, laquelle humeur ne bout d'un, ou deux, ou trois jours (qui est un temps dont elle a besoin pour la maturité et mûre d'elle-même, à moins de quoi la fièvre est ou quatuorzième, ou tierce, ou quarte), croît dans les veines, et ainsi se résout parait le sang, et allant avec lui dans le cœur, elle empêche qu'il ne s'y puisse tout déchauffer et dilater que de convenir, et par conséquent porter tant de chaleur au reste du corps, ce qui est cause du tremblement qu'on sent pour lui. Mais cela n'arrive qu'en commencement de fièvre : car comme le bois vert qui étant le feu allumé d'abord il y est assés, rend une fumée plus abondante que l'autre bois, après qu'il est bien embrasé, ainsi après que cette humeur corrompue a été mûrie quelque temps parait le sang, elle s'échauffe et se dilate davantage que lui dans le cœur; ce qui fait la chaleur de la fièvre, lequel dure jusqu'à ce que toute cette humeur corrompue soit épuisée, ou réduite à la constitution naturelle du sang. Or, la fièvre ne survient toujours à la fin de la fièvre, si on ne peut empêcher qu'il ne reste d'autre humeur en la place où s'est corrompue la première; et par conséquent peut y avoir une infinité de divers moyens pour empêcher cela, mais qui se résolvant par toujours, cela fait que la fièvre peut être guérie

par une infinité de divers canalicules, et que néanmoins tous les canalicules sont incertains.

La quatrième et dernière question est touchant les esprits animaux et vitaux, et ce qui s'évapore par transpiration; à quoi il n'est aisé de répondre, en supposant que le sang se dilate dans le cœur aussi que je viens de dire, et que j'ai ailleurs expliqué assez au long dans le discours de la Méthode. Car ce que les médecins nomment les petits vitaux, n'est autre chose que le sang coagulé dans les artères, qui ne diffère point de celui des veines, sinon en ce qu'il est plus rare et plus chaud, à cause qu'il vient d'être échauffé et dilaté dans le cœur. Et ce qu'ils nomment les esprits animaux n'est autre chose que les plus rares et plus subtiles parties de ce sang, qui se sont séparées des plus grossières, ou se coagulent dans les petites branches des artères carotides, et qui sont poussées de là dans le cerveau, d'où elles se répandent par les nerfs en tous les muscles. Enfin tout ce qui sort du corps par transpiration insensible, n'est aussi autre chose que des parties du sang qui sont assez subtiles pour passer par les pores du corps ou s'évaporer; et le même sang est échauffé et rarifié tout de suite en passant et repassant dans le cœur, avant ce qu'on appelle la doctrine de la circulation, qu'il n'y a aucune de ces

parties qui se soit eues rendues avec subtilité pour échapées en cette façon.

Je reviens à la première question qui est cause du sommeil, laquelle je crois consister en ce que tout du moins que nous voyons quelquefois que les vagues des merveilles se retirent, à savoir que le vent n'a pas assez de force pour les remplir, ainsi les esprits animaux qui viennent du cœur ne sont pas toujours assez abondants pour remplir la cavité du cerveau, et tenir tous ses pores ouverts : ce qui fait alors le sommeil ; car les pores du cerveau étant fermés on n'a plus l'usage des sens, et ce n'est que quelque violente agitation telle les esprits à les ouvrir. Or l'opium, le pavot, et les autres drogues qui causent le sommeil, font que le cœur envoie moins d'esprits vers le cerveau ; et l'on peut facilement, assés de soi, rendre raison de toutes les autres causes qu'on trouve par expérience causer ou empêcher le sommeil. Mais j'ai peur que la longueur de cette lettre ne l'excuse : c'est pourquoi je n'y ajoutez rien de plus, sinon que je ne sers jamais endormi lorsque je croisis pouvoir faire ou faire quelque chose qui soit agréable à votre excellence, de laquelle je suis, etc.

A UN SEIGNEUR *.

(Lettre 36 du tome I.)

Monsieur,

La lettre que votre excellence m'a fait l'honneur de m'écrire le 29 de juin, a été portée sans par les chemins, et le bonheur de la recevoir ne m'est arrivé qu'aujourd'hui; ce qui m'a empêché de pouvoir plus tôt prendre cette occasion pour vous témoigner que j'ai tout du contentement des services qu'il vous a plu me faire, sans que je les aie jamais pu mériter, et des preuves que j'ai eues de votre bienveillance par le rapport de MM. N. et M. et d'autres, que je n'aurais jamais osé de plus à vous que de tâcher à vous rendre service en tout ce dont je pourrai être capable. Et comme l'un des principaux motifs que j'ai reçus des lettres que j'ai publiées, est que j'ai vu l'honneur d'être

* Cette lettre s'est puë dans une occasion de lettre du 17 mai, que j'ai vue écrite d'une main différente, mais où cependant il est dit, et que l'auteur de deux autres lettres du 29 de juin, qu'il dit l'auteur d'aujourd'hui de ce rapport, avait été grandement servi, et que dans la circonstance même de celle-ci, il lui répondait à une lettre du 29 de juin, le 29 de juin de la même année.

œuvre de V. E. à leur occasion; mais n'y a-t-il rien qui me puisse obliger davantage à en publier d'autres, que de savoir que cela vous seroit agréable. Mais pourqu'on le *Traité des sens*, lequel j'ai commencé à travailler il y a plus de quinze ans, j'ai développé plusieurs expériences, sans lesquelles il m'est impossible de l'achever, et que je n'ai point encore eu la commodité de les faire, ni de me point quand je l'aurai, je n'ai pu me permettre de lui faire voir le jour de longtemps. Cependant je ne manquerai de vous obéir en tout ce qu'il vous plaira me commander, et je tiens à très grande faveur que vous eyes agréable de m'excuser mes opinions touchant quelques difficultés de philosophie.

Je me persuade que la vue et le tact se servent de la même façon que les couleurs, les sons, les odeurs, et généralement tous les objets des sens extérieurs, à servir, par l'entendement des nerfs, qui sont étendus comme de petits filens depuis le cerveau jusqu'à toutes les autres parties du corps, en sorte que lorsque quelque chose de ces parties est touché, l'endroit du cerveau auquel viennent ces nerfs se sent aussi, et son mouvement excite en l'âme le sentiment qu'on attribue à cette partie. Ce que j'ai tâché d'expliquer bien au long en la *Dioptrique*; et comme j'ai dit là que ce sont les divers mouvements du nerf ap-

tiges qui font venir à l'âme toutes les diversités des couleurs et de la lumière, ainsi je crois que c'est un mouvement des nerfs qui vont vers le fond de l'estomac qui cause le sentiment de la faim, et l'appétit des mêmes nerfs, et aussi de ceux qui vont vers le gosier, qui cause celui de la soif. Mais pour savoir ce qui vient ainsi aux nerfs, je remarque que tout de même qu'il vient du fœtus à la bouche lorsqu'on a bon appétit et qu'on voit les viandes sur table, il en vient aussi ordinairement grande quantité dans l'estomac, où elle est portée par les artères, peut-être celles de leur cavité, qui se vont rendre vers la suit des ouvertures à dessein et de telle figure, qu'elles donnent bien passage à cette liqueur, mais non point aux autres parties du sang ; et elle va contre une espèce d'eau forte, qui, se glissant entre les petites parties des viandes qu'on mange, sert à les dissoudre, et en compose le chyle, puis se joint avec elles dans le sang par les veines. Mais si cette liqueur qui vient ainsi dans l'estomac n'y trouve point de viandes à dissoudre, alors elle emploie sa force contre les pores dont il est composé, et par ce moyen agit les nerfs dans les extrémités sont stimulés à ces pores, ou la liqueur qui est requise pour faire venir à l'âme le sentiment de la faim. Ainsi on ne peut manquer d'avoir ce sentiment lorsqu'il n'y a aucune viande dans

Fortonne, si ce n'est qu'il y ait des obstructions qui empêchent cette liqueur d'y entrer, ou bien quelques humeurs froides et glorieuses qui demeurent en l'air, ou bien que le transpiration du sang durant ce temps, la liqueur qu'il avoit en l'estomac soit d'autre nature qu'il étoit d'ordinaire (et d'estomac quelques-uns de ces crues qui s'appellent humeurs mûres); ou bien aussi, sans que le sang soit corrompu, il se peut faire qu'il ne contienne que peu ou point de telle liqueur, ce que je crois arriver à ceux qui ont été fort long-temps sans manger. Car si de qu'ils cessent d'avoir rien après quelques jours; dont la raison est que toute cette liqueur peut être sortie hors du puits, et s'être évaporée en sueur, ou par transpiration insensible, ou en urine, pendant ce temps-là. Et cela confirme l'histoire d'un homme qu'on dit avoir conservé sa vie trois semaines sans avoir rien mangé, en buvant seulement une urine. car, étant ainsi enfermé sous terre, son sang ne se dissipoit point par la transpiration insensible, qu'il étoit fait en l'air libre.

Je crois aussi que le sang est causé de ce que la subtilité du sang, qui a coutume de venir par les artères en forme d'eau vers l'estomac et vers le puits, et ainsi de les humecter, y vient aussi quelquefois en forme de vapeur, laquelle le dissèche, et par même moyen agite ses nerfs en la façon qui est requise pour exciter en l'âme le désir

de balais; de fibres qu'il n'y a pas plus de différence entre cette vapeur qui rend le saul, et la liqueur qui cause la fumée, qu'il y a entre la sauge, et ce qui s'échappe de tout le corps par transpiration insensible.

Pour la cause générale de tous les mouvements qui sont dans le monde, je n'en conçois point d'autre que Dieu, lequel, dès le premier instant qu'il a créé la nature, a commencé à exercer diversément toutes ses parties, et maintenant, par la même action qu'il conserve cette nature, il conserve aussi en elle tout instant de mouvement qu'il y en a maintenant que j'ai tâché d'expliquer en la seconde partie de mes Principes. Et en la troisième j'ai décrit si particulièrement de quelle manière je me persuade que le soleil est composé, puis en la quatrième de quelle nature est la lune, que je n'en pourrais rien ajouter ici qui ne fût moins intelligible. J'y ai aussi dit expressément, au dix-huitième article de la seconde partie, que je ne sais qu'il implique contradiction qu'il y ait du vide, à cause que nous avons la même idée de la matière que de l'espace; et pourquoique cette idée nous représente une chose réelle, nous nous contredirions nous-mêmes, et nous aurions le contraire de ce que nous concevons, si nous disions que cet espace est vide, c'est-à-dire que ce que nous concevons comme une chose réelle n'est rien de réel.

La conservation de la santé a été de tout temps le principal but de mes études, et je ne doute point qu'il n'y ait moyen d'acquiescer beaucoup de connaissances touchant la médecine, qui ont été ignorées jusqu'à présent; mais la timidité des animaux que je méprise, et que je n'ai encore pu achever, s'étant qu'une entrée pour parvenir à ces connaissances, je n'ai pu de me vanter de les avoir, et tout ce que j'en puis dire à présent est que je suis de l'opinion de Tibère, qui vouloit que ceux qui ont atteint l'âge de trente ans eussent assez d'expérience des choses qui leur peuvent nuire ou profiter, pour être eux-mêmes leurs médecins. En effet, il me semble qu'il n'y a personne qui ait ce peu d'usage, qui ne puisse mieux connaître ce qui est utile à sa santé, pourvu qu'il y veuille un peu prendre garde, que les plus savants docteurs ne lui auroient enseigné. Je prie donc de tout mon cœur pour la conservation de la vôtre, et, de celle de monsieur votre frère, et celui, etc.

—

A MONSIEUR ***.

(Lettre anonyme.)

Monsieur,

Je sais qu'il vous a plu avant de vous enquis-
 des jugemens qu'on a faits de mes écrits au lieu où
 vous êtes et en effet de votre amitié pour le-
 quel je vous ai beaucoup d'obligations; mais encore
 que, lorsqu'on a pu lire quelques livres, l'on voit
 toujours bien aisée de savoir ce que les hommes en
 disent, je vous puis toutefois assurer que c'est une
 chose dont je me soucie fort peu; et même je pense
 connaître si bien la portée de la plupart de ceux
 qui passent pour sages, que j'aurois plusieurs
 opinions de mes pensées si je voyais qu'ils les ap-
 prouvassent. Je ne vous pas dire que celui dont
 vous m'avez envoyé le jugement soit de ce nom-
 bre; mais, voyant qu'il dit que la façon dont j'ai
 expliqué l'homme-ci est commune, et que mes
 principes de physique sont tirés de Démocrite, je
 crois qu'il ne les a pas beaucoup lues; ce que me

confirment aussi ses objections contre la rectification : car s'il avoit pu garder à ce que j'ai dit de celle qui se fait dans les scolies, ou dans les démonstrations l'air est passé nécessairement, et dans la grande démonstration, il ne me proposoit pas celle qui se fait en se tournant nécessairement. Et s'il avoit remarqué la façon dont j'ai employé que l'école que nous avons du corps en général, ou de la matière ne diffère point de celle que nous avons de l'espace, il ne s'arrêteroit point à vouloir bien conserver la distinction des dimensions par l'exemple du mouvement ; car nous avons une ligne très distincte du mouvement répété du mouvement, mais il implique contradiction et est impossible de concevoir que deux espaces se pénètrent l'un l'autre. Je ne réponde rien à celui qui dit que les démonstrations manquent en ces Géométries ; car il est vrai que j'en ai vues plusieurs, mais vous les avez toutes, et nous avons aussi que ceux qui se plaignent que je les ai omises, pourqu'ils ne les aient inventées d'eux-mêmes, montrant par là qu'ils ne sont pas les grands géomètres. Ce que je trouve le plus étrange est la conclusion du jugement que nous nous-mêmes, à savoir que ce qui empêche nos principes d'être reçus dans l'école, est qu'ils ne sont pas assez confirmés par l'expérience, et que je n'ai point réfuté les raisons des autres. Car j'addresse que nous-mêmes que j'ai démontré en parti-

celles presque autant d'expériences qu'il y a de lignes en mon dessin, et qu'il faut généralement rendre raison dans mes Principes de tous les phénomènes de la nature, être expliqué par mêmes moyens toutes les explications qui peuvent être faites touchant les corps inanimés, et qu'on construise ces aires ou jamais être expliqué aucune par les principes de la philosophie vulgaire, ceux qui le savent ne tiennent pas de m'objecter le défaut d'expériences. Je trouve fort étrange aussi qu'ils prétendent que je réfute les arguments de Nicole, car je crois que si je l'entreprenais, je leur rendrais un mauvais office; et il y a long-temps que la malignité de quelques uns m'a donné sujet de le faire, et peut-être qu'enfin ils m'y contraindront. Mais pourquoi ceux qui y ont le plus d'intérêt sont les pères jésuites, la considération des pères C. ¹, qui est mon parent, et qui ont maintenant le premier de leur compagnie depuis la mort du général, dequel il étoit assistant, et celle du père D. ² et de quelques autres des principes de leur corps, lesquels je crois être véritablement mes amis, a été cause que je m'en suis abstenu jusqu'à ici; et même que j'ai tellement composé mes Principes, qu'on peut dire qu'ils en contiennent point du tout à la philosophie commune, mais seulement qu'ils l'ont exclue de

¹ Nicole.

² Des.

plusieurs choses qui n'y tiennent pas; car puisqu'on y reçoit une infinité d'autres opinions qui sont contraires les uns aux autres, pourquoi n'y pourrions pas aussi bien recevoir les miennes? Je ne voudrais pas toucher les autres pour; car si elles sont fausses, je serois ravi qu'ils fussent trompés; et si elles sont vraies, ils ont plus d'intérêt à les rechercher que moi à les recommander. Quel qu'il en soit, je vous suis très obligé de la complaisance que vous avez de moi; je saluez que M. Vanil, vous remercie ce qui se passe à Utrecht, et qui est cause que je n'y jouterai ni autre chose, sinon que le temps et l'absence ne finiront jamais rien de cela que j'ai à-tire toute ma vie, etc.

À MONSIEUR ***.

Lettre 15 du tome II. Verses.

Monsieur,

Je ne sais pas qu'on que disoit d'ordinaire les anticatholiques ne soit catholiquement vrai. à savoir que

¹ *Anticatholique*, est dans *Thesaurus*, et dans *Periphrases de Huetius*. On trouve les mots *Anticatholique*, comme synonymes de *paillard* ou de *hérétique*.

dans un levier le plus long sera le moins d'autant plus vite que l'autre, qu'il a besoin d'une moindre force pour être mis ; mais je ne que la vitesse ou la tardiveté en soit la cause ; et même j'ajoute que la vitesse qui se rencontre là par accident, dépend quelque chose de la vitesse du canal. Car, par exemple, dans le levier ABC, supposons que son bras AB soit cent fois aussi grand que BC, et supposons aussi qu'il y ait cent fois plus de cent livres, à savoir en C, si ces livres étoient sans vitesse, ou poids du cent livres, qui est en C, levoient en A la pesanteur d'un livre ; mais puisque'il y a de la vitesse, le poids qui est en A, devra être un peu plus léger.

Pour la vitesse qu'il y a des planètes au soleil, rien ne me semble moins vraisemblable que ce que vous en dites : mais tout de même que divers corps qui dans un tour plein d'eau tourneraient au rond avec elle, et qui seroient de telle manière qu'ils recevraient en son impulsion de sa tournoiement un peu plus que l'un qui dans un cercle au centre, mais un peu moins que celle qui seroit vers la circonférence, ceux de ces corps qui auroient le plus d'impulsion s'éloigneroient davantage du centre, et ceux qui en auroient moins s'en éloigneroient moins ; j'estime aussi qu'il faut penser la même chose des planètes, qui agissent pour ainsi dire dans la même orbite.

Ce que vous racontez des goutteuses s'est peut-être extraordinaire; car le mouvement se fait par le moyen des esprits; et il peut qu'quelques-uns d'eux rencontrent une si grande quantité dans les artères du cerveau, qu'elle peut valloir pour faire que ce mouvement dure quelques temps après que le cœur est coëpé; et même le sang continue dans les artères y en peut recevoir de nouveaux. Mais si on coëpe la tête, encore bien que le cœur continue de palper, les esprits ne peuvent plus alors passer si du cœur si des artères dans les muscles, et par conséquent tous les mouvements doivent cesser, excepté ceux qui se font par le moyen des esprits qui se trouvent renfermés dans les muscles, comme il se voit dans la queue d'un léopard, lorsqu'elle est coëpée. Néanmoins il me semble qu'on peut dire avec raison que le cœur est le premier vivant et le dernier mourant : car la vie se termine pas dans le mouvement des muscles, mais dans la chaleur qui est dans le cœur.

Vous m'envoyez dans ma seconde lettre les publications du sear R.* touchant les tremblements des cordes, lesquelles je confirme comme vous ne m'avez point de tout intelligible, mais il est bien à regret que l'obscurité de ses paroles ne

* *Barrow.*

tautôt bien que nous devions avoir regret de ne pas craindre : car il s'agit sur un fait évidemment de supposer que la douzième fut plus terrible que l'octave ; ce que je puis bien lui avoir dit , comme faisant allusion sur le fait ; mais cela venait de la grosseur de la corde qui fait la douzième , laquelle tirade plus l'air que d'autres plus petites sur lesquelles j'examineis l'octave ; et il est certain que, notes parties, en considérant seulement le mouvement des cordes , ainsi qu'il suit, l'octave fut plus terrible que la douzième. Il ditait autre-fois les tremblements en trois, ce qui est purement imaginaire ; et enfin il suppose qu'entre deux tremblements il y a du repos, ce qui est certainement faux.

Je ne suppose point la matière solide, dont je vous ai parlé plusieurs fois, d'autre matière que les corps tendus ; mais comme l'air est plus liquide que l'eau, ainsi je la suppose encore beaucoup plus liquide , ou fluide et pénétrante , que l'eau.

Pour la réflexion de l'air, elle vient de ce que la figure de son corps étant interrompue, la matière solide qui passe au travers tend à le rompre, sans qu'il importe de quel côté elle y entre.

Je n'hésite de ce que vous dites avoir expérimenté que les corps qu'on jette en l'air s'emplissent ce plus ou moins de temps à monter qu'à descen-

des, et vous allez vous en aller, si je vous dis que je juge qu'il a été très malade! des faire constamment l'expérience. Les corps qui tombent étant toujours avec vitesse sont incompensablement plus vite au commencement qu'à la fin, au lieu qu'ils ne descendent pas si rapidement plus vite à la fin qu'au commencement, principalement ceux qui sont de matière fort légère. Car cette proportion d'augmentation selon les nombres impairs 1, 3, 5, 7, etc., qui est dans Galilée, et que je crois vous avoir aussi lue, n'est point, ne peut être vraie, comme je pense vous avoir aussi lue, qu'en supposant deux ou trois choses qui sont très fausses, dont l'une est que le mouvement croît ou par degrés depuis le plus lent, ainsi que le juge Galilée, et l'autre que la résistance de l'air n'empêche point, et cette dernière chose ne peut être que les corps qui descendent, étant parvenus à un entier degré de vitesse, ne l'augmentent plus; et ceux qui sont de matière fort légère paraissent bien plus tôt à ce degré de vitesse que les autres.

Pour l'écou, s'il ne retarde le son que de la moitié, cela est juste, car il lui faut autant de temps pour aller jusqu'en son lieu où se fait la réflexion, que pour retourner; mais s'il le retarde davantage, je m'en retourne et en ignore le cause.

Pour le mouvement qui cause le son, il peut être comparé à celui des cercles qui se font dans

l'eau d'une rivière quand on y jette une pierre, comme lui compare Arminius, et celui des vagues au cours de cette même rivière, en laquelle nous pourrions voir à l'ord. ce qui arrive.

L'adolesce graduellement, comme je viens de dire, ce que vous me voulez touchent le retardement du son par l'écho, et n'en aurais imaginé aucunement, si ce n'est que le son réfléchi ne suit pas le même que le direct, mais un nouveau qui se forme en l'air d'où vient l'écho, par l'agitation de l'air que le direct y cause, et ainsi qu'il faut du temps pour le former.

Pour votre expérience de faire entrer une vapeur le remplissant des vapeurs qui sortent de quelque liqueur, c'est une chose qui se peut fort aisément exécuter, en le tenant tout entier en lieu chaud, afin que les vapeurs y étant entrées ne se changent point en liquide, ainsi que vous dites qu'il vous est arrivé; mais je ne crois point que cela puisse de rien servir pour constater la diversité du poids de l'air comparé à cette liqueur: car la chaleur des vases empêche le passage qu'étoit l'eau d'où elles viennent.

Pour la descente des fleuves, qui est aussi prouvé que leur montée, bien que leur violence ne soit pas égale, je ne doute point que l'air raison d'en soit qu'en montant elles vont se commettant beaucoup plus vite qu'elles ne font à la fin

de leur dessein; et se contraindre beaucoup plus légèrement à la fin lorsqu'elles montent, qu'elles se font au commencement lorsqu'elles descendent.

Pour la matière subtile, il est vrai que je ne la peins pas à priori; car n'eussent pas voulu traiter toute la philosophie dans un tel livre, il m'eût fallu commencer par quelques livres; et c'est pour cela que j'ai écrit que je la supposais; mais je prétends qu'il y a plus de cinq cents raisons dans la Dioptrique et dans les Méétres qui la procurent à posteriori, c'est-à-dire cinq cents choses que j'explique par elle, et qui ne pourraient être sans elle; au sorte que j'espère que lorsque nous les aurons tous les, nous en jugerons comme moi.

C'est une marque qu'on voit parfaitement une chose, quand on se peut rendre l'explication fort courte et fort générale, et fort distincte; comme au contraire quand on y ajoute plusieurs choses superficielles et particulières, et embarrassées, cela témoigne de l'ignorance.

Les choses qui s'étoient sont souvent telles que ceux qui les font se persuadent que je ne les ai rencontrées que par hasard, et qu'ils les croient ne trouver en même façon; au même j'en ai vu quelquefois, en certaines choses, que se vantant de les avoir trouvées un autre sorte à cause qu'ils étoient tombés en quelques pensées qui s'y rap-

portant, médisaient qu'ils ne les avaient jamais bien digérées, et qu'ils avaient peine à en venir à bout : que je les en venais à bout ; en quoi ils me semblèrent faire le même que si un enfant qui n'a jamais rien appris qu'à connaître les lettres de l'alphabet ne venoit de savoir tout ce qui est dans tous les livres, à cause qu'ils ne contenaient rien que ces lettres.

Je considérai par le jugement que les particuliers feroient de mon inutile lecture que l'on en doit faire ; et si ce jugement est à leur avantage, je considérai par les suites qu'il produiroit dans les esprits des grands s'ils s'intéressent pour le bien public : et à tout parler franchement, je ne suis pas bien sûr que le grand n'est plus capable d'être rectifié au négligé.

Les grands font bien d'écouter aux Angloises, quand de leur propre accord, mais le cœur libre ne se qu'on puisse être sûr d'un homme qui se cherche en que personne n'a jamais trouvé, et si qu'il montre qu'il en a déjà inventé plusieurs. Et cette preuve est d'autant plus certaine qu'il n'y a rien au monde qui puisse être moins fautive qu'une démonstration, à cause que c'est immédiatement la raison qui se juge ; au lieu que les opinions des charlatans trompent souvent : et s'il est permis de le dire, les maximes mêmes sont faillées par le diable.

Je n'osais pas encore avouer que les choses que j'avais eues les vrais principes de la nature; mais au moins je vous dis que, m'en servant comme de principes, j'ai osé contester de ma satisfaction en toutes les autres choses qui en dépendent, et je vois que j'avance toujours quelque peu dans la découverte de la vérité, sans jamais reculer, ni m'arrêter.

Je ne suis pas aussi que l'envieuse que vous vous m'ait fait employer beaucoup de personnes; j'en ai même à ceux qui sont d'ailleurs logés de ne vouloir être obligés à personne. Pour moi, qui pense que le plus grand plaisir qui soit au monde est d'obliger un ami, je serais quasi aussi insolent pour dire à mes amis qu'ils ne doivent du retour lorsque je leur ai donné occasion d'en faire en ne lesant obligés par moi.

Pour ce qui est de la philosophie, je ne sache point qu'elle m'ait encore fait d'extrêmes en aucun lieu; il est vrai que j'en puis avoir que ne se sent pas encore débarrassé, mais je n'en pas pour qu'elle me donne beaucoup de peine, car je n'en fais étude à me plaindre les importunes, et à donner finement cause à ceux à ceux que je voudrais éviter. Au reste, je ne m'occupe pas qu'elle soit d'abord difficile de trouver des opinions si nouvelles; je m'occupe plutôt de ce qu'on a de les plus dévantages, et je suis assez satisfait de ce

été-là ; mais ce que le P. de H. vous a dit de ses idées m'enstru qu'il est de mon avis ; et je ne m'étonne pas que ces opinions trouvent d'abord mes opinions fort étranges, à cause qu'elles sont fort différentes de celles dont ils sont déjà imbus. Le livre de H. a bien rien qui vaille, et ne m'a rien que vous le lisez ; il a vué ambitieusement contredire à toutes mes opinions, en ce qui regarde la métaphysique, et a suivi aveuglément toutes celles de physique, sans lier entendre ni les uns ni les autres.

En voilà assez pour ce coup ; mon esprit est las de se presser, et il ne me reste quasi plus d'humaine que pour vous serrer que je suis, etc.

A MONSIEUR *****.

(Lettre à l'Académie.)

Monsieur, on,

La mise du levier peut très facilement être démontrée par mon principe : car que AB soit long de cent pieds, BD aussi de cent pieds, et BC long

* « C'est de l'apologie (c'est) l'apologie de la physique ».

d'un pied², l'arc AG, ou BG, sera sous le triangle de l'arc GF, et partant le même lieu d'une ligne en A, qui peut, en descendant de A en G, devenir une livre, ou un peu moins, de B en E, peut aussi devenir cent livres de C en F, pourvu qu'il ne soit pas plus de deux pour devenir cent livres à la hauteur qui est depuis G jusqu'à F, qu'il en faut pour devenir une livre à la hauteur de cent fois autant : comme il y a depuis D jusqu'à E. Et la considération de la vitesse n'a point ici de lieu, comme je vous en ai ci-devant écrit; et si AB est long de cent pieds, et BG d'un pied, il ne faut pas le poids de deux livres en A pour devenir cent livres en G, mais une livre seulement, et un peu plus, si nous avons égard à la vitesse, parceque le mouvement est plus vite en A qu'en G; mais cela est d'une trop subtile considération pour devoir être ici ajouté.

Pour ce qui est de savoir si les personnes vivant ou ne vivant pas après qu'on leur a coupé le cœur, c'est seulement une question de mots, parce qu'on est assuré du fait: c'est à savoir qu'elles vivent plus ou elles ne le principe qui cause le chaleur vitale, ou celui qui pourroit servir à la conserver, car l'un et l'autre dépend du cœur: et c'est pour cela qu'il me semble que c'est aussi selon qu'on a contenu de dire que le cœur est le premier vivant et le dernier mourant.

² Figure 2.

Quant à ce qui est des cordes à l'usage de même grosseur, auxquelles on suspend des poids égaux ou inégaux, il ne se peut qu'elles se rendent des sons qui aient entre eux la même proportion que leurs longueurs : en sorte, par exemple, qu'une corde qui est deux fois plus longue qu'une autre, doit faire une octave; une qui l'est trois fois, doit faire une douzième; une qui l'est quatre fois, une quatorzième; une qui l'est cinq fois, une dix-septième majeure, et ainsi des autres. Et si on faisait l'expérience cela venir à risqué autrement, c'a été l'indigence qui s'est rencontrée dans la grosseur des cordes, ou en quelques autres, qui en a été la cause. Mais afin que deux cordes de même longueur et grosseur fissent une octave, on doit attacher quatre livres à l'une, et une livre à l'autre; et afin qu'elles fissent une douzième, on doit attacher neuf livres à l'une, et une livre à l'autre; et ainsi des autres. Et quand l'une des deux cordes est deux fois aussi grosse que l'autre, on doit y attacher un poids deux fois aussi pesant, pour faire l'octave.

Je vois si-tôt du lever ce que j'en pense, c'est à savoir que la science n'est pas la cause de l'ignorance de la chose, encore qu'elle l'accompagne toujours. Mais c'est une chose ridicule que de vouloir employer la raison du lever dans la parole, et qui est, si j'ai bonne mémoire, une invention de Gual- l'Ubbie.

de un pain aussi que j'ai dit, ce que vous se' objectez touchant le levier, car ce n'a jamais été un poids, mais seulement que si le poids de ces deux qui sont en F, pourroit élever le poids d'un livre en G (supposez que le ligne BG soit contraire de BF), si la vitesse se seroit point d'équilibre, il se différencieroit point à cause de la vitesse, et cela pour ce que l'air résiste d'autant plus à un corps qu'il se meut plus vite; et pourtant il résisteroit plus au poids qui est en G, qu'à celui qui est en F.

Pour ce que vous me mandez de la balance, je suis de l'opinion de ceux qui disent que pendons une de ces balances quand sont en même temps l'un et l'autre perpendiculaires, que descend à contre-poids, la haste vient que extrême de l'autre vers le haut. Et, outre que la raison en est manifeste, on peut aussi le prouver fort bien par l'expérience, en faisant que les cordes auxquelles les poids seront attachés passent par dedans un anneau, lequel par ce moyen tiendra lieu du centre de la terre, et tiendra l'oscillation des lignes fort sensible. Par exemple, si h' est le centre de la balance AB, et BG son bras; AB et CG, les cordes auxquelles sont attachés les contre-poids; et F, l'anneau dans lequel elles passent; si l'on tire les et la F à angles droits sur CF et AF,

* Figure 100.

je dis que si on fait le poids à un point *g*, comme la ligne *bc* à *bd*, ils seront en équilibre, encore que les bras *Ab* et *bd* soient inégaux, et que les poids *g* et *h* soient tous deux également en la même ligne qui joint les centres de la terre et de la balance.

Je ne sais si j'ai été clair, ou si j'ai deviné que M. H. n'a jamais fait beaucoup d'état des bagatelles de l'école, ou que j'attribue à une force et à un art de jugement que j'ai vu tenir le même rang entre les sorts de l'esprit que les procès tiennent entre les hommes. Et j'ai bien avec de vanité pour me persuader que cette même force d'esprit, qui l'empêche de beaucoup valoir les opinions de la philosophie vulgaire, lui pourrait faire goûter les miennes, s'il les avait eues, à cause que je tiens à lui accorder avec le sens commun, qui est la même que le bon sens, ou bien que les rigeurs affectent souvent de dire des choses qui lui répugnent, pour sembler plus doctes.

Pour ce qui est de la définition du mouvement, il est évident que lorsque l'on dit qu'une chose est en puissance, on entend qu'elle n'est pas en acte; en acte que lorsque l'on dit que le mouvement est l'acte d'un être en puissance, on veut qu'il est en puissance, on entend que le mouvement est l'acte d'un être qui n'est pas en acte, ou tout qu'il n'est pas en acte, et qui subit une contrain-

distin apparence, ce des malis beaucoup de confusion et d'obscurité.

Il n'est fort peu, mais j'en suis persuadé. Je suis après à décrire la science du monde, où j'ai pu composer la plus grande partie de la physique. Et je vous dirai que depuis quatre ou cinq jours, en relisant le premier chapitre de la Genèse, j'ai trouvé comme par miracle qu'il se pouvoit tout expliquer suivant mes conceptions beaucoup mieux, ce me semble, qu'en toutes les façons que les interprètes l'expliquent, ce que je n'avois pas eu devant mes yeux, mais maintenant je me propose, après avoir expliqué ma nouvelle philosophie, de faire voir clairement qu'elle s'accorde beaucoup mieux avec toutes les vérités de la loi que ne fait celle d'Aristote.

Pour votre enseignement de moi, il est de considérer, et vous y devez prendre garde; outre le vinaigre, la menthe, le sel et les épices, vous devez aussi vous abstenir de vin, et surtout de safran, et de toutes sortes d'excès, tout d'après que de corps, et vous vous garder d'être malade; et si quelque chose de vous reprend, et que les remèdes ordinaires ne le puissent faire cesser, je vous conseille de vous faire ouvrir le vein au pied gauche, si c'est principalement de la nature chaude que vous saisissez, ou si c'est également de toutes les deux; et au pied droit si c'est principal-

l'impact de la droite, et de laisser seulement couler une cascade ou deux de sang à une fois, puis après un peu de temps encore arrêté, et ainsi jusqu'à deux ou trois heures, en fuyant d'une heure ou deux; c'est le plus amer remède que j'y mette : mais je ne désire pas que vous disiez que vous le teniez du mal, afin qu'on ne s' imagine pas que je me sois fait mal de la mal-destine.

Je ne doute point que le son ne fasse d'autant plus de bruit que l'agitation des tremblements de l'air ou plus grande; mais notez que je dis des tremblements de l'air, et non pas des autres mouvements qui peuvent être dans l'air; comme on peut bien agiter l'air par le souffle même de la bouche, plus fort qu'on ne fait en soufflant dans une flûte, sans même tant de bruit, mais non pas le faire trembler si fort. Ainsi pour vos objections contre ce qu'on dit que le son s'est même chose qu'un certain mouvement d'air, elles sont toutes à rhinocéros, en considérant que le quantième de l'air qui est mis ne sert pas à exciter le son, mais seulement la vitesse de son mouvement, et les tours et retours, ou le tremblement de l'air qui suit de cette vitesse, comme au chant ou à la parole, il faut prouver que l'air qui touche le larynx, pour le causer, se meut beaucoup plus vite que les vents, qui ne causent pas tant de bruit, encore qu'ils

meurent une quantité d'air qui est inconcevablement plus grande, et ainsi des autres.

Ne conviendrait-il point à Londres un médecin célèbre, nommé *Marcano*, qui a fait un livre *De metu cordis et circulatione sanguinis*? Quel boname est-ce? Pour le mouvement du cœur, il n'en est rien qui ne fût déjà en d'autres livres, et je ne l'apprends pas entièrement; mais pour la circulation du sang, il y a beaucoup, et a l'honneur de s'en être senti le premier, en quoi toute la médecine lui est fort redevable. Il promettrait quelques autres traités; je ne sais s'il a rien fait impimer depuis : car on voit de tels ouvrages qui méritent d'être vus, et non pas un grand nombre de gros volumes qui ne servent qu'à employer ou à égarer le papier.

Dites-m'en de deux préjugs, à savoir qu'il peut y avoir du vide, et que la force qui fait qu'une pierre tend en bas, qu'on nomme sa pesanteur, demeure toujours égale dans la pierre, qui tout choeur qu'on imagine communément comme sphérique, quelquefois soient très-faibles. Rien n'est pour certain que je sache, etc.

—

A MONSIEUR ¹⁷⁸⁸,(Lettre n^o du tome III.)

Monsieur,

Je vous suis très particulièrement obligé pour les notes que vous m'avez fait la faveur de me procurer et de m'envoyer. Je m'étance de la participation et de l'assentiment de ces gens qui pensent voir des choses dans mes écrits qui ne sont que des erreurs ou sans imagination. Je n'ai point décrit en détail dans mes principes tous les mouvements de chaque planète, mais j'en suppose un général pour ceux que les observateurs y remarquent, et j'ai tâché d'en expliquer les causes. Mais d'entendre que toutes les planètes ont celle de commun, qu'elles décrivent irrégulièrement des cercles réguliers qu'on imagine qu'elles doivent décrire, la lune autour de la terre, et les autres autour du soleil, ce qui a fait qu'on leur attribue des apogées ou aphéliees, et périhéliees ou pélagées, j'ai donné des raisons de ces apogées qui sont communes pour toutes les planètes, et les ai mises dans les pages 158 et 159. Puis, à cause qu'entre toutes les irrégularités qu'on

observés au la lune, tout de même qu'on découvre des autres planètes, on y observe encore cela de particulier, que toutes ces irrégularités, que je nomme en latin *aberrationes* à notre mode, sont plus grandes en ses quartiers que lorsqu'elle est pleine ou nouvelle, il m'en a fallu donner une raison particulière; et celle que j'ai donnée est que le ciel qui la contient a la figure d'une ellipse; ce ciel est tout fluide, et portant tellement la lune avec soi, qu'elle ne laisse pas d'être aussi exposée quelque peu penchée ou disposée à se mouvoir par d'autres causes, la raison veut que ces autres causes produisent un plus grand effet quand elle est aux extrémités où son ciel est le plus large, que quand elle est aux endroits où il est le plus étroit. Tout de même que si l'on imagine, art. 49 de la quatrième partie des Principes, que la surface qui est entre les deux lignes *ABCD*, *efgh*, est l'eau d'une rivière qui coule en rond d'*a* par *B* vers *C*, puis vers *D* et vers *a*, et que la lune soit un bateau qui est emporté par le cours de cette rivière, il est évident que si quelque autre cause dispose tout soit peu ce bateau à s'approcher davantage de l'un des bords de cette rivière que de l'autre, c'est le même cause, agissant contre lui lorsqu'il sera entre *B* et *C*, ne le fera pas tout dévier du flux où le vent cours de l'eau le conduit que lorsqu'il sera entre *C* et *D*; et il

est évident aussi que si ce bateau se meut plus lentement que la matière du son idéal, il s'agitera davantage le vitesse du son que quand il sera entre B et C que quand il sera entre C et D; mais il se l'agitera plus davantage s'il est proche du bord de cette rivière marqué B que s'il est proche du bord C; ensuite de quoi tout ce que j'ai écrit de la lune et du feu et celui de la mer me semble si étalé, que je n'y vois aucune occasion de doute.

Pour la description de l'animal, il y a long-temps que j'ai quitté le chemin de la mettre au net, non point par négligence, ou faute de bonne volonté, mais pour que j'en ai maintenant un meilleur. Je ne m'étais proposé que de mettre au net ce que je pensais connaître de plus certain touchant les fonctions de l'animal, pour que j'avisé presque perdu l'espérance de trouver les causes de sa formation; mais en méditant là-dessus, j'ai tant découvert de nouveaux pays, que je ne doute presque point que je ne puisse achever toute la physique selon mes souhaits, pourvu que j'aie du loisir et la commodité de faire quelques expériences.

Je sais que les correspondances vous peuvent venir en aide, mais elles vous font entendre des choses de moi que je ne sais pas moi-même. Je ne suis aussi d'ici m'être remis un livre de métaphysique, sur le ouvrage duquel j'ai trouvé votre nom ;

l'auteur se nomme Georges Raoul Solomon; et je ne puis croire que ce soit lui qui ait voulu que je vinsse son livre, puisque je n'y trouve rien qui me puisse fort attirer à le lire; et ayant vu que dès le commencement il étoit plusieurs fois très malade, j'ai voulu lui obéir, et n'ai pu continuer de le lire, mais je continuerai toute ma vie d'être, etc.

—

2

3

4

5

6

ANNÉE 1646.

À MADAME ÉLISABETH¹,

FRANÇOISE MAROTTE, etc.

(Lettre g du tome I.)

MADAME,

Il m'arrive si peu souvent de rencontrer de beaux raisonnements, non seulement dans les discours de ceux que je fréquente en ce siècle, mais aussi dans les livres que je consulte, que je ne puis lire ceux qui sont dans les lettres de votre sœur sans en avoir un sentiment de joie extraordinaire;

¹ « Cette lettre est peu de chose, cependant je la joins ici à cause de l'air simple. Les gens qui ne la prennent, et qui ne la lisent, dans le tome II de ce volume, disent souvent que c'est une lettre de la M^{lle} d'Orléans qu'elle avait en faveur au grand d'Orléans de la maison des pasteurs; cela est absurde; mais ce qui est sûr, c'est que c'est la M^{lle} d'Orléans, qu'il a joint à ces deux autres lettres en la faisant lire. Voici cela sur parole que vous l'avez vu dans le 1^{er} livre de l'Épique. »

et je les trouve si fiers, que j'ai vu même un *coeur d'homme* valant, que d'entreprendre de leur résister. Car encore que la comparaison que votre gloire refuse de faire à son avantage puisse sembler vérifiée par l'expérience, n'en constitue une vertu si facile de juger favorablement des autres, et elle choque si bien avec la pénétration qui vous empêche de vouloir mesurer la portée de l'espérance humaine par l'exemple de certains des hommes, que je ne puis manquer d'estimer extrêmement l'un et l'autre. Ils s'exerceront sans contrainte à ce que votre gloire doit du repentir, vu que s'en est une vertu chrétienne, laquelle sert pour faire qu'on se corrige, non seulement des fautes commises volontairement, mais aussi de celles qu'on a faites par ignorance, lorsque quelques passions s'empêchent qu'on ne connaisse la vérité : et j'avoue bien que la tristesse des tragédies ne plairait pas comme elle fait, si nous pouvions craindre qu'elle devint si excessive que nous en fussions incommodés. Mais lorsque j'ai dit qu'il y a des passions qui sont d'autant plus utiles qu'elles perdent plus vers l'exercice, j'ai seulement voulu parler de celles qui sont toutes bonnes, ce que j'ai toujours eu ajoutant qu'elles doivent être réglées à la raison. Car il y a deux autres d'entre l'un qui, changeant la nature de la chose, et de bonne la rendent mauvaise, empêchent qu'elle ne demeure soumise à la

religion; toutes, qui se rapportent seulement à l'homme, et ne font que de laisser le maître souffrir. Ainsi la dernière aile pour entra le ciel n'est que lorsqu'elle va au-delà des limites de la religion; mais pendant qu'elle ne la passe point, elle peut encore avoir un autre usage, qui consiste à s'être accompagnée d'une autre révolution, ou d'autres crises.

J'ai passé ces jours derniers au nombre et à l'ordre de ces passions, afin de pouvoir plus particulièrement examiner leur nature; mais je n'ai pu encore tout dire sur ces opinions, tantôt en sujet, pour les leur décrire à votre église, et je ne manquerai pas de m'en occuper le plus tôt qu'il me sera possible.

Pour ce qui est du libre arbitre, je confesse qu'en ne pensant qu'à nous-mêmes nous ne pouvons ni le pas croire indéterminé; mais lorsque nous pensons à la puissance infinie de Dieu, nous ne pouvons ni pas croire que toutes choses dépendent de lui, et par conséquent que notre libre arbitre n'en est pas exempt. Car il implique contradiction de dire que Dieu ait créé des hommes de telle nature, que les actions de leur volonté ne dépendent point de la sienne; puisqu'en c'est le même que si on disoit que sa puissance est tout ensemble fixe et changeante; mais, puisqu'il y a quelque chose qui s'en dépend point; et enfin, puis-

qu'il n'a pu créer ces choses indépendantes. Mais comme la connaissance de l'existence de Dieu ne nous doit pas empêcher d'être assurés de notre liberté arbitre, pourquoi nous l'implémentation et la volonté en nous-même, ainsi celle de notre libre arbitre ne nous doit point faire douter de l'existence de Dieu. Car l'indépendance que nous expérimentons et sentons en nous, et qui suffit pour rendre nos actions louables ou blâmables, n'est pas incompatible avec une dépendance qu'il est d'autre nature, selon laquelle toutes choses sont sujettes à Dieu.

Pour ce qui est de l'état de l'âme après cette vie, j'en ai bien moins de connaissance que M. d'Ugley, car, laissant à part que la foi nous en enseigne, je considère que, par la seule raison naturelle, nous pouvons bien lire beaucoup de nos peccés à notre avantage, et avoir de belles espérances, mais non point aucune assurance. Et pour ce que la raison naturelle nous apprend aussi que nous avons toujours plus de biens que de maux en cette vie, et que nous ne devons point laisser le hasard pour l'incertain, elle ne semble nous enseigner que nous ne devons pas certainement craindre la mort, mais que nous ne devons aussi jamais la rechercher.

Je n'ai pu trouver de réponse à l'objection que peuvent faire les théologiens touchant la venue

»

»

étoiles que j'ai attribuées à l'univers ; pourvu que votre adresse y a déjà répondu pour moi ; j'ajoute seulement que si cette étendue pouvait rendre les mystères de votre religion moins croyables , celle que les astronomes ont de tout temps attribuée aux cieux n'en eût pu faire le même , pourvu qu'ils les eût considérés si grands , que la terre n'eût à leur comparaison que comme un point , et toutefois cela ne leur a pas été objecté.

Au reste , si la prudence étoit maître des événements , j'en dirais point que votre adresse ne vint à bout de tout ce qu'elle voudrait entreprendre ; mais il faudroit que tous les hommes fussent parfaitement sages , sans que , sachant ce qu'ils doivent faire , en pût être incertain de ce qu'ils feront ; ou bien il faudroit que nous eussions particulièrement l'honneur de nous rendre utiles à ce à quoi nous sommes destinés , et ensuite de servir à peu près , à cause qu'ils ont entre cela leur libre arbitre , dont les événements ne sont connus que de Dieu seul. Et pourvu qu'on juge ordinairement de ce que les autres font par ce qu'on voudrait faire si on étoit en leur place , il arrive souvent que les esprits ordinaires et médiocres étant sensibles à ceux avec lesquels ils ont à traiter , plussent même de ces leurs conseils , et font plus aisément ce qu'ils entreprennent , que ne font les plus sages , lesquels ne traitent qu'avec ceux qui leur sont de

beaucoup d'intérêt et de sollicitude et en prières, j'ai tout autrement qu'en des affaires. C'est ce qui doit consoler votre âme lorsque la fortune s'oppose à vos desirs. Je prie Dieu qu'il les favorise, tant comme je suis, etc.

A MADAME ÉLISABETH¹,

PARLEMENT, 1701.

[Lettre en deux tomes.]

MADAME,

Je ne puis nier que je n'aie été surpris d'apprendre que vous ayez été en de la Rochelle, jusqu'à en être incommodée en sa santé, pour une chose² que la plus grande part du monde croit être bonne, et que plusieurs fortes raisons peuvent rendre excusable, envers les autres; car tous ceux de la religion dont je suis (qui sont sans doute le plus grand nombre dans l'Europe) sont

¹ « Le rapport de lettres à la postérité ou à des amis en sont le vrai sujet. »

² « Un événement de son être, le genre d'humilité. »

obligés de l'approuver, encore même qu'ils y vissent des circonstances et des motifs apparents qui fussent légitimes ; car nous croyons que Dieu se sert de divers moyens pour attirer les âmes à lui, et que tel est celui dans le ciel et avec une infinité d'intervaux, lequel y a servi par après une très belle cause. Pour ceux qui sont d'une autre opinion, s'ils en parlent ainsi, on peut craindre leur jugement ; car, comme en toutes les autres affaires touchant lesquelles il y a divers partis, il est impossible de plaire aux uns sans déplaire aux autres ; s'ils considèrent qu'ils ne seroient pas de la religion dont ils sont, si eux, ou leurs pères, ou leurs aïeux n'avoient quitté la leur, ils n'auroient pas sujet de se moquer, et de nommer les communistes ceux qui quittent la leur. Pour ce qui regarde la prudence du siècle, il est vrai que ceux qui ont la fortune d'être eux ont raison de demeurer tout autour d'elle, et de joindre leurs forces ensemble pour empêcher qu'elle s'échappe ; mais ceux de la maison desquels elle est fugitive ne font, en me semblant, point mal de s'accorder à suivre divers chemins, afin que, s'ils ne la peuvent trouver en eux, il y en ait au moins quelqu'un qui la rencontre, et cependant pourvu qu'ils croient que chacun d'eux a plusieurs ressources, ayant des amis en divers partis, cela les rend plus considérables que s'ils étoient tous engagés dans un seul ; et qui méritent

prête de pouvoir imaginer que ceux qui ont été auteurs de ce conseil aient eu cela seule vue à leur esprit. Mais je ne prétends point que ces raisons puissent empêcher le consentement de votre altesse; j'espère seulement que le temps l'aura dissuadé avant que cette lettre vous soit présentée, et je craindrais de le solliciter, si je m'attendais du succès sur ce sujet. C'est pourquoi je pense à le dissuader que votre altesse propose touchant le libre arbitre, auquel je tiens d'expliquer la dépendance et la liberté par une comparaison. Si un roi qui a défriché les duels, et qui suit très-exactement que deux gentilshommes de son royaume, demeurant en diverses villes, sont en querelle, et se battent assés l'un contre l'autre que deux en les empêchant empêcher de se battre s'ils se rencontrent; si, dis-je, ce roi donne à l'un d'eux quelques commandemens pour aller à certain jour vers la ville ou est l'autre, et qu'il donne aussi commission à cet autre pour aller au même jour vers la lieu où est le premier, il suit bien nécessairement qu'ils se rencontreront pas de se rencontrer, et de se battre, et ainsi de contraindre à sa défense, mais il ne les y contraind point pour cela; et sa commission et même la volonté qu'il a-eux de les y déterminer en cette façon n'empêchent pas que ce ne soit sans volontairement et sans nécessairement qu'ils se battent, lorsqu'ils viennent à se rencontrer, comme ils ne

voleur fait, s'il n'en voulait rien sa, et que ce fût par quelques autres occasions qu'ils se fussent rencontrés, et ils pourroient aussi justement être punis, puisqu'ils ont contraincu à se défaire. Or ce qu'en on peut faire en cela touchant quelques actions libres de son esprit, Dieu, qui a une prescience et une puissance infinie, le fait indistinctement touchant toutes celles des hommes : et avant qu'il nous ait envoyés en ce monde, il a vu exactement quelles seroient toutes les inclinations de notre volonté; c'est lui-même qui leur a mis en nous, c'est lui aussi qui a disposé toutes les autres choses qui sont hors de nous, pour faire que tels et tels objets se présentassent à nos sens à tel et tel temps, à l'occasion desquels il a vu que notre libre arbitre nous détermineroit à telle ou telle chose, et il l'a ainsi voulu; mais il n'a pas voulu pour cela s'y contraindre. Et comme on peut distinguer en ce cas deux différents degrés de volonté, l'un par lequel il a voulu que ces gentilshommes se battissent, puisqu'il a fait qu'ils se rencontrassent, et l'autre par lequel il ne l'a pas voulu, puisqu'il a débauché les ducs; ainsi les théologiens distinguent en Dieu une volonté absolue et indépendante, par laquelle il veut que toutes choses se fassent ainsi qu'elles se font, et une autre qui est relative, et qui se rapporte au mérite ou démérite des hommes, par laquelle il veut qu'en chose à ses lois.

Il est bon de sentir que je distingue deux sortes de biens, pour accorder ce que j'ai ci-dessus touché (à savoir qu'en cette vie nous avons toujours plus de biens que de maux) avec ce que votre saine m'objection touchant toutes les commodités de la vie. Quand on considère l'idée du bien pour servir de règle à nos actions, on le prend pour toute la perfection qui peut être en la chose qu'on examine comme, et on le compare à la ligne droite, qui est unique entre une infinité de courbes, auxquelles on compare les autres. C'est en ce sens que les philosophes ont coutume de dire que bonum est ex seipso ens, malum ex privatio defectus. Mais quand on considère les biens et les maux qui peuvent être en une même chose, pour servir l'estime qu'on en doit faire, comme j'ai dit lorsque j'ai parlé de l'estime que nous devons faire de cette vie, on prend le bien pour tout ce qui s'y trouve dont on peut avoir quelque commodité, et on ne considère rien que ce dont on peut recevoir de l'incommodité; car, pour les autres biens qui peuvent y être, on ne les compte point. Ainsi lorsqu'on offre un emploi à quelqu'un, il considère d'un côté l'honneur et le profit qu'il se peut attendre tant des biens, et de l'autre le peine, le péril, la perte du temps, et autres telles choses, comme des maux; et, comparant ces maux avec ces biens, selon qu'il trouvera ceux-ci plus ou moins

grands que ceux-là, il l'accepte ou le refuse. Or ce qui m'a fait dire ce se demander nous, qu'il y a toujours plus de biens que de maux en cette vie, c'est la peur d'être que je croie que nous devenons fiers de toutes les choses qui sont hors de nous, et qui ne dépendent point de notre libre arbitre, à comparaison de celles qui en dépendent, lesquelles nous pouvons toujours rendre bonnes lorsque nous en avons le moyen ; et nous pouvons empêcher par leur moyen que tous les maux qui viennent d'ailleurs, tant grands qu'ils puissent être, n'aient plus avant eu moins lue que la tristesse qu'y causent les maux-là, quand ils repêchentent de nous avec quelques actions fort basses ; mais je vous qu'il faut être fort philosophe pour arriver jusqu'à ce point. Et toutefois je crois aussi que même ceux-là qui se disent le plus importer à leurs passions jugent toujours au leur intérieur qu'il y a plus de biens que de maux en cette vie, encore qu'ils se aient qu'on ne peut pas s'en-faire ; car bien qu'ils appellent quelquefois la mort à leur secours quand ils sentent de grandes douleurs, c'est seulement afin qu'elle leur aide à porter leur douleur, ainsi qu'il y a dans la fable, et ils ne veulent point pour cette perdre la vie, car bien s'il y en a quelques uns qui la veulent perdre, et qui se tuent eux-mêmes, c'est par une erreur de leur entendement, et non point par un jugement bien

raisonnant, ni par une opinion que le nature ait imprimée en eux, comme est celle qui fait qu'on préfère les biens de cette vie à ses maux.

Les raisons qui me font croire que ceux qui ne font rien, que pour leur utilité particulière doivent aussi bien que les autres travailler pour autrui, se réduisent à faire plaisir à un chacun, autant qu'il est en leur pouvoir, c'est vouloir user de prudence, et qu'on voit ordinairement arriver que ceux qui sont estimés affables et prompts à faire plaisir reçoivent aussi quantité de bons offices des autres ; même de ceux qu'ils n'ont jamais obligés, lesquels de ne reconnoître pas si on les croyoit d'autre hauteur, et que les petites qu'ils ont à faire pleussent ne sont point si grandes que les commodités que leur donne l'utilité de ceux qui les connoissent ; car on s'intéressé de nous que les offices que nous pouvons rendre commodément, et nous n'en attendons pas davantage des autres ; mais il arrive souvent que ce qui leur coûte peu nous profite beaucoup, et même nous peut importer de la vie. Il est vrai qu'on peut quelquefois se peiner en bien faisant, et se contondre qu'on gagne à mal faire ; mais cela se peut changer la règle de la prudence, laquelle ne se rapporte qu'àux choses qui ont le plus d'avantage, et pour moi la maxime que j'ai le plus observée en toute la conduite de ma vie a été de servir

seulement le grand chemin, et de croire que la principale fiensse est de ne vouloir point du tout user de flatus. Les bons connoisseurs de la société, lesquels veulent toutes à se faire du bien les uns aux autres, ou du moins à ne se point faire de mal, sont, ce me semble, si bien établis, que quoique les soit franchement sans aucune dissimulation ni artifice, même une vie beaucoup plus heureuse et plus saine que ceux qui cherchent leur salut par d'autres voies, lesquels à la vérité risquent quelquefois par l'ignorance des autres hommes, et par le fureur de la fortune; mais il arrive bien plus souvent qu'ils y manquent, et que, pensant d'être, ils se ruinent. C'est avec cette légèreté et cette franchise, laquelle je fais profession d'observer en toutes mes actions, que j'ai été ainsi particulièrement profane d'être, etc.

A MADAME ÉLISABETH *

FRANÇOIS DE LAURENCE, 1660.

(Lettre et de tout l'1)

MADAME,

Je reconnais par expérience que j'ai eu raison

* Cette lettre est toute renouvelée depuis l'année de 1660, par

de mettre la gloire au nombre des passions, car je ne puis m'empêcher d'en être touché en regard le favorable jugement que fait votre altesse du point d'indulgence que j'en ai écrit, et je me suis tellement surpris de ce qu'elle y remarque sans des doutes, pourvu que je n'ai point douté qu'il n'y en eût un grand nombre, étant une manière que je n'avois jamais et devant d'indulgence, et dont je n'ai fait que tirer la première origine, sans y ajouter les coutumes et les usages qui seroient requis pour le faire paraître à des yeux moins clairvoyans que ceux de votre altesse, de n'y en pas une aussi que les principes de physique dont je me suis servi pour débiter que sont les mouvements du sang qui accompagnent chaque passion, pourvu que je ne les avertisse bien distinctement sans expliquer la formation de toutes les parties du corps humain; et c'est une chose si difficile que je ne l'aurois osée entreprendre, bien que je me sois à peu près satisfait moi-même touchant la vérité des principes que j'ai supposés en cet égard, dont les principaux sont, que l'effluve du foie et de la rate est de contenir toujours du sang de réserve, moins purifié que celui qui est dans les veines; et que le foie qui est dans le cœur a besoin d'être continuel-

que se fait dans ces deux qu'il accompagne l'indulgence, qu'il se voit à cette place, et le piteux, et à l'indulgence qu'il se voit à cette place, de la même manière que je l'ai fait.

tantôt extérieurs, ou bien par le suc des muscles qui vient directement du foie ou bien à son défaut par le sang qui est en réserve, à cause que l'autre sang qui est dans les veines se dilate trop promptement, et qu'il y a une telle liaison entre notre âme et notre corps, que les pensées qui sont accompagnées quelques moments du corps des le commencement de notre vie les accompagnent encore à présent, en sorte que si les mêmes mouvements sont excités deveschall dans le corps par quelque cause extérieure, ils excitent aussi en l'âme les mêmes pensées; et réciproquement, si nous avons les mêmes pensées, elles produisent les mêmes mouvements; et enfin que la machine de notre corps est tellement faite, qu'une seule pensée de joie, ou d'indigne, ou autre semblable, est suffisante pour envoyer les esprits animaux par les nerfs en tous les muscles qui sont réglés pour causer les divers mouvements du sang que j'ai dit accompagner les pensées. Il est vrai que j'ai eu de la difficulté à distinguer ceux qui appartiennent à chaque passion, à cause qu'elles ne sont jamais seules; mais néanmoins parce que les âmes ne sont pas toujours peintes sensibles, j'ai tâché de remarquer les changements qui se passent dans le corps lorsqu'elles changeoient de compagnie. Ainsi, par exemple, si femme étant toujours peinte à la joie, je me mettais à l'appeler des larmes il faudroit attribuer la cause

et la distance qu'il les faut sentir autour du cœur : mais pourqu'elle est aussi quelquefois jointe à la tristesse, et qu'il n'en est aucunement d'elle et non plus cette distance, j'ai jugé que la distance appartient à l'amour, et la tristesse à la jalousie. Et bien que le cœur soit quasi toujours avec l'amour, il n'est pas néanmoins toujours ensemble au même degré : car, encore qu'on aime beaucoup, on distait peu lorsqu'on se conçoit encore espérant; et pourqu'on n'a point alors la diligence et la promptitude qu'en aurait si le cœur étoit plus guéri; on peut juger que c'est de lui qu'elle vient, et non du l'amour.

Je crois bien que la tristesse des l'appétit à plus aimer; mais pourqu'on s'en toujours dépouillé en nous qu'elle l'augmente, je m'en règle à l'homme. Et finisse que la distance qui arrive en cela vient de ce que le premier aspect du bonheur que quelques uns ont en se commencement de leur vie a été qu'ils ne recevoient pas assez de nourriture, et que celui des autres a été que celle qu'ils recevoient leur étoit inutile; et en outre le renouvellement des esprits qui des l'appétit est toujours depuis de nouveau joint avec la passion de la tristesse. Nous voyons aussi que les mouvements qui accompagnent les autres passions ne sont pas entièrement semblables en tous les hommes, ce qui peut être attribué à pareille cause.

Pour l'admiration, encore qu'elle étende certains dans le cerveau, et ainsi que le soul témoignent du sang ne la puisse élever, comme il peut souvent élever la joie ou la tristesse, toutefois elle peut, par le moyen de l'impression qu'elle fait dans le cerveau, agir sur le corps autant qu'aucune des autres passions, ou même plus en quelque façon, à cause que le cerveau qu'elle contient cause les mouvements les plus prompts de tout ; et comme on peut mouvoir le bras ou le pied quand on entend instant qu'on presse à les mouvoir, pourvu que l'idée du mouvement, qu'on forme dans le cerveau, arrive les esprits dans les muscles qui servent à cet effet, ainsi l'idée d'une chose plaisante, qui surprend l'esprit, cause aussitôt les esprits dans les nerfs qui servent les muscles du rire ; et l'admiration ne fait en être autre chose ; mais que, par sa surprise, elle augmente la force du mouvement qui vivifie le jeu, et fait que les nerfs du cœur sont dilatés tout-à-coup, le sang qui entre dedans par la veine cave et qui en sort par la veine artérielle s'élève subitement le poumon.

Les mêmes organes extérieurs qui ont coutume d'accompagner les passions peuvent bien aussi quelquefois être produits par d'autres causes. Ainsi la rougeur du visage ne vient pas toujours de la honte, mais elle peut aussi venir de la chaleur du vin, ou bien de ce qu'on fait de l'exercice, et le ris

qu'on croit nécessaire, s'est entre deux qu'une circulation des sucs du visage; et ainsi on peut soupçonner quelquefois par costume ou par malade, mais cela s'empêche pas que les sucs ne soient des organes extérieurs de la respiration et du sang, lorsque ce sont ces parties qui les envoient. Je n'avois jamais eu dire si remarqué qu'ils fussent aussi quelquefois emmenés par la respiration intestinale; mais, lorsque cela arrive, je crois que c'est un mouvement dont la nature se sert pour faire que le suc des viandes passe plus promptement par le cœur, et ainsi que l'estomac en soit plus vite déchargé; car les sucs agitant le péricarde, font que le sang qu'il contient devient plus vite par l'action même dans le côté gauche du cœur, et ainsi que le nouveau sang, composé de suc des viandes qui vient de l'estomac par le foie et par le cœur jusqu'au péricarde, y pénétrant des veines.

Pour les remèdes contre les accès des peurs, j'en ai bien qu'ils sont difficiles à pratiquer, et même qu'ils ne peuvent suffire pour empêcher les disordres qui arrivent dans le corps, mais seulement pour faire que l'âme ne soit point troublée, et qu'elle puisse rester son jugement libre; à quoi je ne juge pas qu'il soit besoin d'être une connaissance exacte de la vertu de chaque chose, ni même d'être privé en particulier tous les accidents qui peuvent arriver, ce qui serait une double

impossible; mais c'est avec elles avoir imaginé un grand de plus fidèles que ne sont ceux qui arrivent, et de s'être préparé à les souffrir. Je ne crois pas aussi qu'on peche guère par excès en disant les choses nécessaires à la vie : ce n'est que des maximes ou répétitions que les sages ont besoin d'être rigides; car ceux qui ne tendent qu'à bien vivre, ce me semble, d'autant meilleurs qu'ils sont plus grands; et quoique j'aie voulu flatter mon élève, en mettant avec je ne sais quelle légèreté entre les passions excusables, j'ai été néanmoins beaucoup plus la diligence de ceux qui se portent toujours avec ardeur à faire les choses qu'ils croient être en quelque façon de leur devoir, encore qu'ils n'en espèrent pas beaucoup de fruit.

Je joins une vie si retirée, et j'ai toujours eu le danger de m'ennuyer des affaires, que je ne serai pas moins impressionné que ce philosophe qui voulait enseigner le devoir d'un capitaine en la présence d'Annibal, et j'entreprendrais d'écrire les maximes qu'on doit observer en la de même; et je ne doute point que celle que propose votre élève ne soit la meilleure de toutes, à savoir qu'il vaut mieux se régler en cela sur l'expérience que sur la raison, pourvu qu'on a soinment à traiter avec des personnes parfaitement raisonnables, ainsi que tous les hommes devoient être, afin

qu'on pût juger ce qu'ils feroient par le seul considération de ce qu'ils devraient faire ; et souvent les meilleurs conseils ne sont pas les plus suivis. Ces pourpains en ont eu tant de haïr et de se mettre au pouvoir de la fortune, laquelle je souhaite aussi abîmer à vos ébats que je suis, etc.

A MADAME ELISABETH *.

FRANÇOIS FRANÇOIS, etc.

[Lettre 12 de tout le]

MADAME,

L'excuse que j'ai de donner cette lettre à M. de Beza, qui n'est très intime ami, et à qui je ne le donne qu'à moi-même, est cause que je prends la liberté de m'y excuser d'une façon très déguisée que j'ai connue dans le traité des passions, et ce que, pour flatter son négligence, j'y ai mis au nombre des fonctions de l'âme qui sont raisonnables,

* Cette lettre est de 1545, puisqu'il parle des Passions, qui d'abord n'étaient qu'un commencement de 1544. Je trouve le plus qu'il est possible pour qu'il n'y ait pas de l'erreur (quoiqu'il n'y en ait pas) que je l'ai dit et l'espère. 1545. Je l'ai donc écrit de 1545. 1545.

me je ne vois quelle langueur qui nous appelle quelquefois de mettre en exécution les choses qui ont été approuvées par notre jugement : et ce qui m'a donné le plus de scrupule en moi, est que je me souviens que toutes choses particulièrement lorsqu'elles ont été traitées, comme si on n'en avait pas dissipé l'esprit, la pratique en un sujet où je ne puis voir qu'elle soit utile. J'en ai bien qu'on a grande raison de prendre du temps pour délibérer, avant que d'entreprendre les choses qui sont d'importance; mais lorsqu'une affaire est commencée, et qu'on est d'accord du principal, je ne vois pas qu'on ait aucun profit de chercher des délais en disputant pour les conditions. Car si l'affaire concernant cela réussit, tous les petits avantages qu'on aura peut-être acquis par ce moyen ne valent pas tant que peut coûter le délai que nous occasionnons ces délais; et si elle ne réussit pas, tout cela ne sert qu'à faire perdre au monde qu'on a vu des choses qui ont manqué, outre qu'il arrive bien plus souvent, lorsque l'affaire qu'on entreprend est fort bonne, que pendant qu'on en dilate l'exécution elle s'éloigne, que non pas lorsqu'elle est mauvaise. C'est pourquoi je me persuade que la dissipation et la promptitude sont des vertus très nécessaires pour les affaires d'importance; et l'on n'a pas sujet de craindre en qu'on ignore, car souvent les choses qu'on a le

plus appréciatives sont que de les connaître et trouver meilleur que celles qu'on a détestées ainsi les meilleurs ont en cela de se fier à la Providence divine, et de se laisser conduire par elle. Je salue par votre saluez tant Ben bien me pensez/reviens que le Prélapsus fort mal, et qu'elle perdent en elle entente qui s'abaisse d'effort ouï, car le voir tant que le main dire, etc.

A. MARJORIE ELIZABETH *

Abstract

11 Learning objectives: 1

1000

Puis les lettres dont votre adresse m'a été adressée de la dernière communication, et j'y trouve plusieurs principes qui me semblent fort bons, comme entre

« Les pinces (Hilbert) sont capables de pousser des voitures de la fin du 19^e siècle devant l'Université de Bonn, comme, il y a 100 ans, les pinces de la fin du 18^e siècle devant l'Université de Göttingen, ce qui est, en soi, une belle démonstration de la continuité de la physique. »

moins au car et en chapitres, qu'on puisse leur
 toujours faire la honte et le sujet de ses sujets,
 et que l'honneur du peuple soit mieux que les
 intérêts: mais il y en a aussi plusieurs autres que
 je ne saurais approuver, et je crois que ce en quoi
 l'auteur a le plus manqué est qu'il n'a pas dit assez
 de distinction entre les prisons qui ont acquis un
 rang par des vices justes, et ceux qui l'ont usurpé
 par des moyens illégitimes, et qu'il a donné à
 tous également les perceptions qui ne sont per-
 ceptibles que des dévotion. Car comme on bâtit une
 maison dont les fondemens sont si mauvais qu'ils
 ne supportent aucune des nouvelles loix et
 épreuves, on est obligé de les faire solides et basses,
 ainsi ceux qui ont commencé à s'élever par des
 crimes sont nécessairement contraints de conti-
 nuer à commettre des crimes, et on ne pourroit
 maintenir s'ils voulaient être vertueux. C'est au
 regard de ces prisons qu'il a pu dire en chapitres
 qu'ils ne sauroient manquer d'être les plus
 mérités, et qu'ils ont souvent plus d'avantage à leur
 beaucoup de mal qu'à en faire moins, pourvu que
 les loix fussent suffisantes pour donner la volonté

peut-être l'auteur, à qui il semble le complément qui fait le 12^e livre de
 ce volume. Les deux livres ne sont point cités et ne sont pas cités
 que le prisonnier d'état ne soit pas cité, car, par la page 11 de son
 livre, il est évident que le prisonnier d'état est dans une cage.
 lorsque l'auteur lui-même ne cite pas le livre de la dévotion, car le
 volume de la dévotion est 12.

de se venger, et que les gardes en fassent le pouvoir. Puis au chapitre xv, que s'ils voulaient être gens du bien, il seroit impossible qu'ils ne se réunissent contre le grand ministre de méchanceté qu'on trouve partout. Et au chapitre xvi, qu'on peut dire lui pour de bonnes actions et lui bien que pour de méchantes, sur lesquels fondements il appuie des perceptions très tyranniques, comme de vouloir qu'on vive tout un pays, afin d'en demeurer le maître; qu'on envoie de grandes armées, pourvu que ce soit promptement et tout à la fois; qu'on tâche de paraître homme de bien, mais qu'on ne le soit pas véritablement; qu'on se tienne en parole qu'aut long-temps qu'elle sera utile; qu'on demeure, qu'on travaille; et enfin que pour régner on se dispose de toute humanité, et qu'on devienne le plus facile de tous les maîtres. Mais c'est un très mauvais sujet pour faire des livres, que d'entreprendre d'y donner de tels principes, qui au bout du compte ne serviroient qu'à se méprendre. Il les donne; car, comme il veut lui-même, ils ne se peuvent garder du premier qui voudra négliger de se pour se venger d'eux. Au lieu que pour instruire un bon prince, quoique nouvellement élevé dans un état, il me semble qu'on lui doit proposer des maximes toutes contraires, et supposer que les ampués dont il s'est servi pour s'élever ont été pervers, comme en effet

je crois qu'ils le sont presque tous, lorsque les particuliers qui les pratiquent les retiennent tels; car la justice entre les souverains & d'autres limites qu'entre les particuliers: et il semble qu'en ces rencontres Dieu donne le droit à ceux auxquels il donne la force; mais les plus justes actions deviennent injustes, quand ceux qui les font les percent telles. On doit donc distinguer entre les sujets, les amis ou alliés, et les ennemis; car au regard de ces derniers on a quasi permission de tout faire, pourvu qu'on ne tire quelque avantage pour soi ou pour ses sujets, et je ne désapprouve pas en cette occasion qu'on accorde le combat avec le lion, et qu'on jûge favorable à la force. Mais je comprends sous le nom d'ennemis tous ceux qui ne sont point amis ou alliés, pourvu qu'on a droit de leur faire la guerre quand on y trouve son avantage, et que, conséquemment ils deviennent suspects et redoutables, on a lieu de s'en douter. Mais s'excepte une espèce de trahison, qui est si directement contraire à la justice, que je ne crois pas qu'il soit possible de s'en servir, bien que cette action s'appuie sur divers motifs, et qu'elle ne soit que trop en usage, d'est de trahir d'un côté de ceux qu'on veut perdre, afin de les pouvoir mieux surprendre. L'ennemi est une chose trop odieuse pour en abuser de la sorte, et ceux qui sont les trahisseurs d'un côté quelqu'un pour le trahir même que ceux qu'il

venant par apostrophes et flatteries à son créancier rien et le haïssant. Pour ce qui regarde les affûts, un prince leur doit tenir exactement sa parole, même lorsque cela lui est préjudiciable, car il ne le saurait être tant, que la réputation du ne manquer point à faire ce qu'il a promis lui est utile, et il ne peut acquiescer cette réputation que par de telles occasions, où il y va pour lui de quelque perte : mais en celles qui le valentient inutilement, le doit des gens le dispenser de sa promesse. Il doit aussi user de beaucoup de dissimulation avant que de promettre, afin de pouvoir toujours garder sa foi. Et bien qu'il soit bon d'avoir amitié avec la plupart de ses vassaux, je crois néanmoins que le meilleur est de n'avoir point d'intimité avec eux qu'avec ceux qui sont moins puissants; car, quelque fidélité qu'on se propose d'avoir, on ne doit pas attendre la parole des autres, mais faire son compte qu'on en sera trompé toutes les fois qu'ils y trouveront leur avantage; et ceux qui sont plus puissants l'y pourront trouver quand ils voudront, mais non pas ceux qui le sont moins. Pour ce qui est des sujets, il y en a de deux sortes, à savoir les grands et le peuple. Je recommande tout le monde de grande tout ceux qui peuvent former des partis contre le prince, de la fidélité laquelle il doit être tout assuré, ou s'il en faut plus, tous les politiques sont d'accord qu'il doit employer tous ses soins à les abaisser, et qu'en

tant qu'ils sont enclin à braver l'opini, il ne les doit considérer que comme ennemis. Mais pour ses autres sujets, il doit surtout éviter leur haine et leur mépris; ce que je crois qu'il peut toujours faire, pourvu qu'il observe exactement la justice à leur égard (c'est-à-dire suivant les lois auxquelles ils sont accoutumés), sans être trop rigoureux aux particuliers, ni trop indulgent aux princes, et qu'il ne se laisse pas de tout à ses caprices, mais que, leur laissant seulement le change aux condempnation plus colères, il ténalque avoir lui-même le soin de tout le reste; puis sans qu'il refuse niement sa dignité, qu'il ne quitte rien des honneurs et des distinctions que le peuple croit lui dus, sans qu'il s'en demande point davantage, et qu'il ne fasse parler en public que ses plus sages actions, ou celles qui peuvent être approuvées de tous, réservant à prendre ses plaires en particulier, sans que se soit jamais aux dépens de personne; et enfin qu'il soit inamovible et inébranlable sans pas une première décision qu'il aura formé en son-même, etc. d'autant qu'il ne peut avoir l'œil partout, il est nécessaire qu'il demande conseil et consulte les raisons de plusieurs avant que de se résoudre, mais qu'il soit inflexible concluant les choses qu'il aura distingué avoir résolues, encore même qu'elles lui fassent ennies; car malheureusement le pensent-elles des tant, que serait

l'impétuosité d'être léger et variable. Ainsi je désapprouve la maxime du chapitre ix, que le monde doit être corrompu, il est impossible qu'un homme se ruse si l'on veut être toujours homme de bien, et qu'un prince, pour se maintenir, doit apprendre à être méchant lorsque l'ambition le requiert ; si ce n'est peut-être que par un homme de bien on entende un homme superstitieux, et simple, qui n'est donner bataille au jour du sabbat, et dont la conscience ne puisse être en repos s'il ne change la religion de son peuple : mais comme qu'un homme de bien est celui qui fait tout ce que lui dicte la vraie raison, il est certain que le meilleur est de tâcher à l'être toujours. Je ne crains pas aussi ce qui est au chapitre xvi, qu'on peut mieux être laid pour les bonnes actions que pour les mauvaises, ainsi, en tout que l'évêque est une espèce de laide ; mais cela n'est pas le secret de l'astuce, et les princes n'ont pas coutume d'être servis par le courroux de leurs sujets, ils le sont seulement par les grandeurs, ou par leurs richesses, auxquels les mêmes motifs qui leur donnent de l'envie leur donnent aussi de la crainte : c'est pourquoi jamais on ne doit s'abstenir de leurs fâces, pour éviter cette sorte de laide ; et il n'y en a point qui leur puisse nuire que celle qui vient de l'injustice ou de l'oppression que le peuple paye d'écus ou d'or. Car on voit même que ceux qui ont été condamnés à la mort

s'est point contenté de leur faire juger quand ils
 peuvent l'être solides, et on souffre ainsi avec
 patience les maux qu'en s'a point solides, quand
 on croit que le prison de qui on les reçoit est en
 quelque façon content de les faire, et qu'il en a
 du plaisir, pourvu qu'on croie qu'il en fait
 qu'il préfère l'utilité publique à celle des par-
 ticuliers. Il y a seulement de la difficulté lorsque
 qu'en est obligé de satisfaire à deux parts qui
 jugent différemment de ce qui est juste, comme
 lorsque les empereurs romains avaient à contenter
 les citoyens et les soldats; auquel cas il est raison-
 nable d'accorder quelque chose aux uns et aux
 autres, et on ne doit pas entreprendre de faire
 tout d'un coup à la raison ceux qui ne sont
 pas accoutumés de l'entendre, mais il faut s'adres-
 ser peu à peu, soit par des décrets publics, soit par les
 vœux des préteurs, soit par tels autres moyens, à
 la leur faire connaître : car celui le peuple souffre
 tout ce qu'on lui peut persuader être juste, et s'il
 pense de tout ce qu'il imagine d'être injuste. Et l'ar-
 rêt des prisons, c'est-à-dire l'usurpation de quel-
 que autorité, de quelques droits, ou de quelques
 honneurs qu'il croit en leur être point due, ou
 lui en admette que parce qu'il la considère comme
 une espèce d'usurpation. Au reste, je ne suis pas sans
 de l'opinion de son auteur en ce qu'il dit en sa pré-
 face : que comme il faut être dans la plaine pour

entend voir le figure des montagnes lorsqu'on se voit dans le camp, ainsi on doit dire de condition prise pour bien entendre l'allure d'un prisonnier : car le croyez, un prisonnier que les choses qui se voient de loin, mais les principaux motifs des actions des prisonniers sont souvent des circonstances particulières, que si ce n'est qu'on voit prisonnier soi-même, ou bien qu'on en ait fait long-temps participant de leurs secrets, on ne les sauroit imaginer. C'est pourquoi je maintiens d'être incertain si je pourrai pouvoir enseigner quelque chose à votre sœur en cette matière : aussi n'ai-je pas manqué de lui, mais seulement de faire que mes lettres lui donnent quelques sorts de divertissement qui soit différent de ceux que je m'imaginais qu'elle a en son voyage, lequel je lui souhaite parfaitement heureux, comme sans doute il le sera si elle continue de pratiquer ces maximes qui enseignent que la félicité d'un chacun dépend de lui-même, et qu'il faut tellement se tenir hors de l'empire de la fortune, que, bien qu'on ne perde pas les occasions de réunir les avantages qu'elle peut donner, on ne pense pas toutefois à son malheur lorsqu'elle les refuse, et pourqu'on toutes les raisons du monde il y a quantité de raisons pour et contre, qu'on s'arrête principalement à comparer celles qui servent à faire qu'on apprenne les choses qu'on veut arriver. Tout ce que fortune le

plus inévitables sont les maladies du corps, quelques-je prie Dieu qu'il vous préserve) et je mène avec toute la dévotion que je puis vivre, etc.

À MADAME LOUISE,

PAROISSE GALATÉE, etc.

(Revue 11, de tome 1.)

MADAME,

Je mets au nombre des obligations que j'ai à une dame la présente Elisabeth votre sœur, que, n'ayant connaissance de la lettre, elle ne vouta que ce fût par l'instance de votre sœur, puisqu'il s'agit de combien elle vous chère, j'espère que mes lettres lui seront moins importunes. Je reconnais la compagnie des vôtres, et qu'elle lui donnerait plus de joie que si elle allait toutes seules, et ainsi pourquoi cela ne donne occasion de vous pouvoir aimer par écrit que je suis, etc.

A MADAME ÉLISABETH¹,

PARISIANNE MOUTON, etc.

(Lettre n° 1 de tome I.)

MADAME,

J'ai reçu une très grande lettre de votre altesse, en ce qu'elle a voulu que j'apprenne par ses lettres le succès de son voyage, et qu'elle est arrivée heureusement en un lieu où l'on grandement attendu et chéri de ses proches, il me semble qu'elle a senti de bien qu'on ne peut souhaiter avec raison en cette vie : car, sachant la condition des choses humaines, ce serait trop importuner la fortune, que d'attendre d'elle tout de grâces qu'on ne pût pas même en longuement trouver aucun sujet de Rejoindre. Lorsqu'il y a point d'objets présents que l'on

¹ « La princesse Elisabeth ayant écrit son voyage à son père le 10 novembre 1661 il lui envoya le rapport qu'il lui fit faire de Madelon, comme qu'elle lui avait écrit à Paris pour lui rendre. Et le lendemain ayant reçu nouvelles de la princesse Elisabeth, par le retour de la prisonnière Angloise, écrivit deux ans deux semaines les deux lettres qu'on lit ici¹ et la 10^e lettre de sa 1^{re} volume d'elles ne sont pas finies, mais finies cependant qu'elle nous laisse de sa dernière chose, puisque la 10^e de sa 1^{re} volume est une réponse particulière à celle-ci, et la fin de la dernière réponse de la princesse Elisabeth est finie. »

sent les vœux, ni aucune indisposition dans le corps qui l'incommode, un esprit qui suit la vérité même peut facilement se contenter; et il n'est pas besoin pour cela qu'il oublie ni qu'il néglige les choses désagréables, c'est avec qu'il s'élève à s'élever comme passion pour celles qui lui peuvent déplaire; et qui ne répugne point à la charité, parcequ'on peut souvent mieux trouver des remèdes aux maux qu'on croit ses passions, qu'à ceux pour lesquels on est affligé. Mais comme le senti du corps et la présence des objets agréables néant beaucoup à l'esprit pour chasser hors de soi toutes les passions qui participent de la tristesse, et donner accès à celles qui participent de la joie, ainsi réciproquement, lorsque l'esprit est plein de joie, cela sert beaucoup à faire que le corps se porte mieux, et que les objets présents paraissent plus agréables; et même nous font croire que la joie insinue à quelques secrets secrets pour se rendre la fortune plus favorable. Je ne voudrais pas faire voir à des personnes qui servent l'esprit faible, de peur de les induire à quelque supposition; mais au regard de votre sœur, j'ai raisonnablement pour qu'elle se croie de son côté devant trop certaine : toutefois j'ai une crainte d'expériences, et avec cela l'autorité de Socrate, pour confirmer mes opinions. Les expériences sont que j'ai souvent remarqué que les choses que j'ai faites avec

un cœur gai, et sans cesse répétant intérieurement, tantôt contents de me regarder heureusement; jusqu'à ce que dans les jeux de hasard, où il n'y a que la fortune seule qui règne, je fus toujours opérée plus favorable ayant d'allure des objets de joie, que lorsque j'en avais de tristesse. En ce qu'on nomme communément le jeu de hasard n'a sans doute d'autres choses, ainsi qu'il avoit accoutumé de suivre ses inclinations instinctives, et pensait que l'événement de ce qu'il entreprenoit seroit heureux. Lorsqu'il avoit quelque secret sentiment de pitié, et au contraire qu'il seroit malheureux lorsqu'il étoit triste. Il est vrai pourtant que ce seroit être superstitieux de croire autant à cela qu'on dit qu'il faisoit; car Platon rapporte de lui que même il demouroit dans la loge toutes les fois que son plaisir ne lui sembloit point d'en sortir. Mais touchant les actions importantes de la vie, lorsqu'elles se rencontrent et demandent que la providence se soit chargée de ce qu'on doit faire, il me semble qu'en a grande raison de suivre le conseil de son génie, et qu'il est utile d'avoir une forte persuasion que les choses que nous entreprenons nous réussiront, et avec la Liberté qui accompagne d'ordinaire la joie, ne manqueraient pas de nous bien servir. Ainsi l'on lui attribuoit votre sagesse, parcequ'elle se rencontre en un lieu où les objets présents ne lui faisoient que de

la satisfaction, qu'il lui plaise aussi contraindre du sien pour tâcher à se rendre content, et qu'elle peut, comme amide, dédaigner, en s'arrêtant son ne-pot qu'une chose possible, et ne pouvant passer ses affaires qu'une heure ou le courir au port de guerre. Et j'estime que c'est un bonheur que les livres de votre altesse n'aient pu lui être apportés, ainsi qu'elle les attendait, car leur lecture n'est pas si propre à entretenir le gaieté qu'il faut avoir la lecture, principalement celle du livre de ce docteur des penes, qui, ne représentant que les difficultés qu'on ont à se maintenir, et les ennemis qu'on profane qu'il leur conseille, lui que les particuliers qui le lisent ont moins de sujet d'envier leur condition que de la plaindre. Votre altesse a particulièrement bien remarqué ses fautes et les raisons, car il est vrai que c'est le docteur qu'il a eu de l'avis César Borgia qui lui a fait traître des maximes glorieuses pour justifier des actions particulières qui peuvent difficilement être excusées : et j'ai lu depuis ses discours sur Tit-Live, où je n'ai rien remarqué de nouveau ; et non peu-eul précepte, qui est d'extirper entièrement ses vices, ou bien de se les rendre amis, sans autre pensée la voie du milieu, et sans doute toujours le plus sûr, mais lorsqu'on n'a aucun sujet de crainte ce n'est pas le plus glorieux. Votre altesse a aussi bien remarqué le secret de la fortune manuellement, et

ce qu'il y a plusieurs personnes qui en publient les ventes, et qui sont peut-être guidés par ceux qui en espèrent du profit. Car il est certain qu'il n'y a point de remède qui puisse servir à tous les maux; mais plusieurs ayant été de celui-ci, ceux qui s'en sont bien trouvés en doivent être liés, et on ne parle point des autres. Quand qu'il en soit, la qualité de panger qui est en l'un de ces fontaines, et la couleur blanche avec la douceur et la qualité rafraîchissante de l'autre, donnent occasion de juger qu'elles passent par des mines d'antimoine ou de mercure, qui sont deux merveilleux drogues, principalement le mercure : c'est pourquoi je ne puis dire pas conseiller à personne l'un ou l'autre. Le cibet et le fer des yeux de tigre sont bien utiles à quelques-uns; et pour ce que l'un et l'autre dissolvent la rate et font écouler la mélancolie, je les estime. Car vous savez que sans permission, s'il lui plaît, de leur cette lettre par où je lui communique, et de lui souhaiter principalement de la satisfaction d'esprit et de la joie, comme étant non seulement le fruit qu'on attend de tous les autres biens, mais aussi souvent un moyen qui augmente les grâces qu'on a pour les acquiescer; et bien que je ne sois pas capable de contribuer à aucune chose qui regarde votre affaire, sinon seulement par mes vœux, je pourrais ajouter que je suis plus satisfait que qu'on ne l'est qui est en monde. etc.

MISE EN SCÈNE. — ACTE I. — SCÈNE PREMIÈRE. — LE COMTE DE MONTMORANT, LE MARQUIS DE MONTMORANT, LE MARQUIS DE MONTMORANT, LE MARQUIS DE MONTMORANT.

A MADAME LOUISE,

EN VERS DEUX-QUATRE, etc.

(Lettre n° 1 de sonnet 1)

MONTMORANT,

La lettre que j'ai eu l'honneur de recevoir de
Paris me fait connaître que j'ai de grandes obli-
gations à votre altesse; et cependant que celles
que j'écris et que je reçois passent par de si dignes
mains, il me semble que chacune votre main
la conserve divine, qui a coutume d'employer
l'estime des anges pour recevoir les recom-
penses des hommes qui leur sont beaucoup infé-
rieurs, et pour leur faire rendre ses commandements.
Et pour ce que je suis d'une religion qui ne se de-
fend point d'envoyer les anges, je vous supplie
d'être agréable que je vous en rende grâce, et
que je désigne ici que je suis avec beaucoup de
dévotion, etc.

FIN DE L'ACTE.

A MADAME ELIZABETH :

FRANÇOISE SOLLER, M.

(Lettre n^o du tome II.)

MADAME,

Je n'ai jamais trouvé de si bonnes nouvelles en aucune des lettres que j'ai eu ci-devant l'honneur de recevoir de votre église, que j'ai fait en ces derniers du 29 novembre; car elles me font juger que vous êtes maintenant plus de santé et plus de joie que je ne suis en si va supervenir; et je crois qu'après la mort, l'espérance ne vous a jamais manqué, ce sont les deux principaux biens qu'on puisse avoir en cette vie. Je ne mets point en

« La 1^{re} lettre du 2^e volume, page 17, est de M. Desmaris à la prieresse Elizabeth Peletier. Elle n'est pas datée, mais on voit (M. Desmaris répond à une lettre de la prieresse, du 29 novembre 1714) (page page 17 de la lettre), et par là l'apparence qu'elle est écrite après le 21 de novembre 1714. Il s'agit de l'apparence, qui doit pour l'ordinaire être, l'usage, page 17 de votre lettre, comme il paraît de la 1^{re} de l'usage, qui n'est autre d'espérance (le 29 novembre 1714) qui plus est, page 17 de votre lettre. Il s'agit de votre prieresse de la prieresse de la prieresse, et si on suppose, » mais que c'est la prieresse de l'usage, mais que la 1^{re} de l'usage, » mais que c'est la prieresse de l'usage, mais que la 1^{re} de l'usage, »

(2)

compte ce petit mal pour lequel les médecins ont prétendu que vous leur donniez de l'empire; car il n'est qu'il soit quelquefois un peu incommode, je suis d'un pays où il ne se vend point à ceux qui sont jeunes, et qui d'ailleurs se portent fort bien, que je ne le considère pas tant comme un mal que comme une marque de santé et un préservatif contre les autres maladies. Et la pratique a bien enseigné à nos médecins des erreurs, certains pour le guérir, mais ils ne conseillent pas qu'on tâche à s'en débarrasser en une autre saison qu'en printemps, pourqu'après les pores étant plus ouverts, on peut mieux en ôter la cause : mais votre sagesse à très grande raison de ne vouloir pas user de remèdes pour ce sujet, principalement à l'entrée de l'hiver, qui est le temps le plus dangereux ; et si cette incommodité dure jusqu'au printemps, alors il sera aisé de la chasser avec quelques légers purgatifs, ou quelques rafraichissemens, ou il n'y aura rien que des herbes qui soient communes en la cuisine, et ou s'abstenant de manger des chaudes où il y ait trop de sel ou d'acides. La saignée y pourroit aussi beaucoup servir ; mais pourqu'ce n'est un remède où il y a quelque danger, et dont l'usage fréquemment change le vie, je ne lui conseille point de s'en servir, si ce n'est qu'elle y soit absolument ; car lorsqu'on s'est fait saigner en même saison trois ou quatre années de

saire, on est presque obligé par après de faire tout
les uns de mêmes. Vous savez fort bien fort bien
de ne vouloir point user des règles de la philo-
sophie; on a besoin savoir tout l'usage explication de
leur vertu, la manière petit changement qu'on
fait en leur préposition, leur même qu'on pense
même faire, pour entièrement changer leurs qua-
rités, et faire qu'en lieu de subjectifs on soient des
positifs. Il en est quasi de même de la science
entre les mains de ceux qui la veulent déformer sans
la leur servir; car, en pensant corriger on ajou-
te quelque chose à ce qu'ils ont appris, de la con-
venance au besoin. Il me semble que j'en vois la
preuve dans le livre de Regius, qui est celui venu
au jour : j'en remarquerois ici quelques points,
si je pouvois qu'il fût envoyé à votre adresse;
mais il y a si loin d'ici à B...., que je sais qu'il
ne m'attendra votre retour pour vous l'offrir; et je
l'attendrai aussi pour vous en dire mon sentiment
de ne m'être pas de ce que votre sœur ne
trouve aucune chose au pays où elle est qui ne
soient entièrement principes des opinions de Ri-
card, car je vois que dans l'un même et en tout
le reste de l'Europe il y en a si peu d'autres, que
si je fusse en Espagne, je n'en pourrois ja-
mais rien lui proposer. Toutefois j'ai cette conso-
lation que, bien que je n'aie écrit que plusieurs

1. *Malin.*

n'ont pas manqué de volonté pour s'écarter, il n'y a toutefois encore eu personne qui soit sorti en lieu; et même je reçois des compléments des personnes saines, que j'ai toujours cru être ceux qui se sentaient les plus intéressés en la publication d'une nouvelle philosophie, et qui me le paraissent le moins, d'ils paraissent y pouvoir tolérer quelque chose avec raison. Je mets en nombre des obligations que j'ai à votre égard la promesse qu'elle a faite à M. le duc de B., qui est à Vm., de lui faire rendre ses écrits; car je m'imagine qu'autant que vous auriez été en ces quartiers-là je n'eusse point l'honneur d'y être connu, il est vrai que je n'allois pas fort de l'être de plusieurs, mais ma principale ambition est de pouvoir témoigner que j'en ai une haute opinion, etc.

À MADAME LOUISE,

POURQUOI MARIÉE, etc.

(Lettre n° du tome I.)

MADAME,

Les anges ne sauroient laisser plus d'indifférence et de respect en l'aspect de ceux auxquels ils

1. - La lettre n° du 1^{er} volume est de M. l'abbé de La Haye.

digne d'être comparée que la lettre que j'ai eu l'honneur de recevoir avec celle de madame : votre amour en a bûné dans le sien; et tant s'en faut qu'elle ait diminué l'espérance que j'avois, au contraire elle m'auroit qui ne s'est pas seulement le vœu de votre sœur qui m'aide d'être comparé à celui des anges, et sur lequel les poètes peuvent prendre patron pour les leur représenter, mais aussi que les génies de votre esprit sont siens, que les philosophes ont sujet de les adorer, et de les estimer semblables à celles de ces divins génies qui ne sont point qu'à être du lieu, et qui ne désignent pas d'obéir aux qui ont pour eux de la dévotion. Je vous supplie donc de croire que c'est avec un air très particulier que je suis, etc.

Remarque, certainement d'être des Mademoiselles. Elles ne peuvent être de ces lettres que les lettres qui lui sont adressées. Celle d'un et d'un même en lui est pour lui même, mais comme l'âme, qui se désigne d'être de l'âme avec l'âme d'elles, et d'être de la lettre qu'il lui adresse. Pour l'âme.

—

A M. CHANUT¹.

, Lettre No des tomes I, j.

Monsieur,

Si je m'étais donné l'honneur de vous écrire tant de fois que j'en ai eu le désir, depuis que vous êtes passé par ce pays, vous auriez dû être content d'importance de mes lettres; car il n'y a pas un jour que je n'y aie passé plusieurs fois. Mais j'ai attendu que j'eusse quelques autres occasions pour écrire à M. Bernier, afin qu'il ne lui semblât pas que je ne le voulais employer que pour faire tenir des papiers, et cette occasion n'étant pas venue, comme j'avais espéré, je me propose d'aller demain à La Haye, et de lui porter celle-ci pour vous dire adieu. La rigueur extraordinaire de cet hiver m'a obligé à faire souvent des voyages pour votre santé et pour celle de tous les vôtres; car on remarque en ce pays qu'il n'y en a point en

¹ - Cette lettre n'est point citée, mais on voit bien par la teneur de la lettre qu'elle est de la fin de l'hiver d'été 1666, dans le catalogue des lettres écrites au nom de M. Chanut. Il y en a une de M. Bernier au 11 mars 1666, et je ne trouve plus que en ce cas celle-ci. Je la cite donc du 11 mars 1666.

de plus vite depuis l'année révolue. Si c'est la nature ou le destin, vous y serez en toutes les gloires que la superstition peut produire. Ce qui me console, c'est que je sais qu'on a plus de précautions contre le froid en ces quartiers-là qu'on en a pas en France, et je m'imagine que vous ne les aurez pas négligés. Si cela est, vous aurez passé la plupart du temps dans un poêle, ou je m'imagine que les affaires publiques ne vous auront pas si considérablement occupé, qu'il ne vous soit resté du loisir pour penser quelquefois à la philosophie; et si vous avez daigné examiner ce que j'en ai écrit, vous me pourrez certainement obliger en m'écrivant des lettres que vous y aurez répondues. Car je n'ai encore pu rencontrer personne qui me les ait données, et je vois que la plupart des hommes jugent si mal, que je ne me dois point arrêter à leurs opinions, mais je tiendrai les vôtres pour des oracles. Si vous avez aussi jéré quelquefois la vue tant de votre poêle, vous aurez peut-être aperçu en l'air d'autres cabinets que ceux dont j'ai écrit, et vous m'en pourrez donner de bonnes instructions. Une seule observation que je fis de la notice héraldique ou l'histoire (123) a été cause du traité que j'en ai fait. Si toutes les expériences dont j'ai besoin pour le reste de ma Physique ne pouvaient ainsi tomber des cieux, et qu'il ne me fallût que des yeux pour les connaître, je me présenterais de l'instant

un peu de temps; mais pourqu'ai-je tant aimé des
maux pour les faire, et que je n'en ai point qui y
soit propres, je perds entièrement l'espoir d'y tra-
vailler davantage : ce qui n'empêche pas adieu-
meux que je ne cherche toujours quelque chose, et
quand ce ne seroit que de donner plaisir, et alors
d'en pouvoir profiter en particulier avec mes
amis, pour lesquels je ne saurois rien avoir de
meilleur. Mais je me plains de ce que le monde est
trop grand à cause du peu d'intimité des gens qui s'y
trouvent; je voudrois qu'ils fussent tous rassemblés
en une ville, et alors je serois à son aise de quitter
mes sentiers pour aller vivre avec eux, s'ils me
vouloient recevoir en leur compagnie, ou autre-
ment que je fais la multitude, à cause de la
quantité des importans et des importuns qu'on
y rencontre, je ne laisse pas de penser que le plus
grand bien de la vie est de jouir de la conversation
des personnes que l'on estime. Je ne sais si vous
en trouvez beaucoup aux lieux où vous êtes qui
soient dignes de la vôtre; mais pourqu'ai-je quel-
quefois envie de retourner à Paris, je me plains
quasi de ce que MM. les ministres vous ont donné
un emploi qui vous en éloigne, et je suis assuré
que si vous y étiez, vous auriez l'un des premiers
salons qui ne pourroient obliger d'y aller;
car c'est avec une très particulière inclination que
je suis, etc.

À M. CHANUT *.

(Lettre lre de suite.)

Monsieur,

J'ai été bien vite d'apprendre, par les lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, que la Santé n'est pas si délicate d'ici qu'on en puisse avoir des nouvelles en peu de semaines, et ainsi que je pourrai avoir quelquefois la bonté de vous entretenir par écrit, et de partager avec vous les fruits de l'étude à laquelle je vous vois préparé. Car puisque'il vous plaît de prendre la peine de servir nos Principes et de les examiner, je m'assure que vous y remarquerez beaucoup d'obstacles, et beaucoup de fautes, qu'il m'importe fort de savoir, et dont je ne puis espérer d'être averti par aucun autre si bien que par vous. Je suis seulement que vous ne vous dégoûtiez bientôt de cette lecture, à cause que ce que j'ai écrit se conduit que de son loin à la morale, que vous avez choisie pour votre principale étude. Ce n'est pas que je ne

* — Cette lettre est l'ancien tome d'Épique, le 11^e par ordre. Voici les titres des lettres de M. Chanut et les lettres correspondantes.

soit entièrement de votre avis, en ce que vous
 jugez que le moyen le plus assuré pour savoir
 comment nous devons vivre est de connaître au-
 paravant quels sont nos sens, quel est le monde
 dans lequel nous vivons, et qui est le catalogue de
 ce monde, et le maître de la maison que nous ha-
 bitons; mais, outre que je ne puis me, si ne pro-
 mets en aucun façon que tout ce que j'ai écrit soit
 vrai, il y a un fort grand intervalle entre la no-
 tion générale du ciel et de la terre, que j'ai tâché
 de donner en mes Principes, et la reconnaissance
 particulière de la nature de l'homme, de laquelle je
 n'ai pu et encore traité. Toutefois, afin qu'il ne sem-
 ble pas que je veuille vous détourner de votre des-
 sein, je vous dirai en confidence que la science
 telle quelle de la physique que j'ai tâché d'acquies-
 cer a grandement servi pour établir des fondements
 certains en la morale, et que je ne suis plus aui-
 sement satisfait en ce point qu'en plusieurs autres
 touchés et la médecine, laquelle j'ai néanmoins em-
 ployé beaucoup plus de temps. De façon qu'un lieu
 de trouver les moyens de conserver la vie, j'en ai
 trouvé un autre bien plus sûr et plus sûr, qui est
 de ne pas craindre la mort, sans toutefois pour
 cela être chagrin, comme sont ordinairement ceux
 dont la sagesse est toute élevée des enseignements
 d'autrui, et appuyée sur des fondements qui ne dis-
 posent que de la probance et de l'autorité des

humain. Je vous dirai de plus que pendant que je laisse croître les plantes de mon jardin, dont j'attends quelques explorations, pour tâcher de contribuer au Physique, je m'occupe aussi quelquefois à poser aux questions particulières de la morale. Ainsi j'ai tout-à-coup levé un petit traité de la nature des passions de l'âme, sans avoir néanmoins dessein de le mettre au jour, et je serais maintenant d'avis même à écrire encore quelques autres choses, si les détails qui s'en de vous conduiraient à y a peu de personnes au monde qui daignent lire mes écrits ou me fassent dire quelques-uns. Je ne le veux jamais en ce qui regarde votre service, car je suis de ceux qui d'affection, etc.

A M. CHANUT,

(Lettre 10, du tome I.)

Monsieur,

Si je ne lisais sans cesse tout extraordinaire de votre œuvre, et que je n'eusse point au contraire

— « Dans le manuscrit de M. Chanut, cette lettre est remplie de 177 annotations et d'ajouts en regard de M. Chanut à cette lettre au 10^e d'août 1666. »

deux d'apprendre, je n'aurais pas eu de tant d'importance que j'en fais à vous conter d'autres mes écrits. Je n'ai guère occasionné d'en prêter personne, et même je les ai fait sortir au public sans être payés, et avec aucun des ornemens qui peuvent attirer les yeux du peuple, afin que ceux qui se croient qu'ils s'instruiront ne les voient pas, et qu'ils soient seulement regardés par quelques personnes de bon esprit, qui prêtent le poids de les examiner avec soin, afin que je puisse tirer d'eux quelques instructions. Mais bien que vous ne m'ayez pas encore fait cette faveur, vous n'avez pas même de m'obliger beaucoup en d'autres choses, et particulièrement en ce que vous avez parlé avantageusement de moi à plusieurs, puisque j'ai appris de très bonne part, et même M. Clancher m'a écrit que vous attendez de lui mes Méditations françaises pour les présenter à la reine du pays où vous êtes. Je n'ai jamais eu aucun d'ambition pour désirer que les personnes de ce rang m'eussent mon nom, et même si j'en avais été seulement assuré qu'on dit que les ouvrages se perdant que sont les singes, je n'aurais jamais été connu de qui que ce soit en qualité de fauteur de livres : car on dit qu'ils s'imaginent que les singes pourroient parler d'ils voulaient, mais qu'ils s'en abstiennent afin qu'on ne les contraigne point de travailler, et pourroient je n'en pas en la même précaution à

m'abandonner d'écouter, je n'ai plus rien de mieux ni tant de repos que j'aurais si j'étais en l'apais de mes vers. Mais puisque la suite en déjà excessive, et que je suis connu d'une infinité de gens d'école, qui regardent mes écrits de travers, et y clanchent de tous côtés les moeurs de nos maîtres, j'ai grand sujet de souhaiter aussi de faire des personnes de plus grand mérite, de qui le pouvoir et la vertu me puissent protéger. Et j'en ai fait tant d'estime de cette reine, qu'on lui que je me suis souvenu plutôt de ceux qui m'ont voulu donner la connaissance de quelques grands, je ne puis m'abstenir de vous remercier de ce qu'il vous a plu lui parler de moi. J'ai vu M. de la Thémérie depuis son retour de Suède, lequel m'a dit ses qualités d'une façon si avantageuse, que celle d'être reine me semble être des monstres; et je n'en aurois osé croire la réalité, si je n'avois vu par expérience, en la prisonne à qui j'ai dédié mes Principes de philosophie, que les personnes de grande naissance, de quelque sexe qu'elles soient, aient pas besoin d'avoir beaucoup d'âge pour pouvoir surmonter de beaucoup en érudition et en vertu les autres hommes. Mais j'ai bien peur que les écrits que j'ai publiés ne méritent pas qu'elle s'arrête à les lire, et ainsi qu'elle ne vous envoie point de gré de les lui avoir recommandés. Peut-être que si j'y avais traité de la morale, j'aurais osé vous d'espérer qu'elle les

pourraient être plus agréables; mais c'est de quoi je ne dois pas me mêler d'écrire. Mettons les septuaginta ans si sains contre moi à cause des cinquante Principes de physique qu'ils ont vus, et si au moins de ce qu'ils n'y trouvent aucun prétexte pour se réchauffer, que si je traite après cela de la morale, ils ne me lanceraient aucun rayon. Car puisque un père R. ¹ a cru avoir assez de sujet pour m'accuser d'être sceptique, de ce que j'ai réformé les sceptiques qu'un ministre ² accusait de persuader que Jésus était, sans en alléguer d'autres raisons, sans que j'ai tâché de prouver l'existence de Dieu, que ne disaient-ils point si j'entreprenais d'examiner quelle est la juste valeur de toutes les choses qu'on peut désirer en ce monde, quel sera l'état de l'âme après la mort, jusqu'en où nous devons aimer la vie, et quels nous devons être pour n'avoir aucun regret d'en sembler la perte? J'aurais beau n'avoir que les opinions les plus conformes à la religion, et les plus utiles au bien de l'état qui puissent être, ils ne lanceraient pas de rayons sur une affaire que j'ai voulu de connaître à l'aise et à l'aise. Ils auraient pu croire que je me souciais de faire des livres, et ayant peu pour eux devenus, *Mais vous grande erreur, qui nous nous ennuie.*

¹ Bossuet.

² Verrius.

ignora mourir elle) de s'étudier plus que pour s'entraîner, et ne communique ses pensées qu'à ceux avec qui je pourrais converser personnellement, je vous assure que je m'entraîne extrêmement bien, mais si on pouvait être avec vous, mais je ne crois pas que j'aie jamais eu lieu où vous étiez, ni que vous vous retiriez en celui-ci, tout ce que je puis aspirer, est que peut-être, après quelques années, en espérant vers la France, vous me ferez la faveur de vous arrêter quelques jours en mon exil, et que j'aie alors le moyen de vous entretenir à loisir au vent. On peut dire beaucoup de choses en peu de temps, et je trouve que la longue fréquentation n'est pas nécessaire pour les diverses amitiés, lorsqu'elles sont fondées sur la vertu. Dès la première heure que j'ai eu l'honneur de vous voir, j'ai été entièrement à vous, et comme j'ai eu des lors connaissance de votre bienveillance, vous je vous supplie de croire que je ne vous pourrais être plus acquies que je suis, et ferois peut-être vous toute ma vie. Au reste, il semble que vous hésitez, donc que j'ai étudié les sciences, que je suis de la plus haute science; mais je vous dirai que tout ce que j'ai, ce les exerceant, je les ai acquises presque toutes seules, et seulement obéies à cette vie, que même dans d'autres pas je n'ai voulu douter pour la vie excepté un seul moment, si elle ne les pouvait recevoir. Il est vrai

que la satire est une de celles dont j'estime qu'il ne faut garder, en tout qu'elle a pour elle une offense reçue, et pour cela nous devons tâcher d'élever au haut notre esprit, que les offenses que les autres nous peuvent faire ne paraissent jamais jusqu'à nous. Mais je crois qu'un lieu de colère, il est juste d'avoir de l'indignation, et j'ai vu que j'en ai souvent contre l'insouciance de ceux qui veulent être pris pour doctes, lorsque j'ai vu plutôt à la malice. Mais je vous prie avant qu'à votre égard les passions que j'ai sont de l'admiration pour votre vertu, et un zèle très particulier, qui fait que je suis, etc.

À UN SEIGNEUR :

(Lettre 54 du tome I.)

Monsieur,

Les livres que je reçois par les lettres qu'il y

Il y a Les livres que de la liste de des ouvrages de l'Académie à l'Académie les professeurs qu'ils ont écrits, ils ont écrit les livres que l'on a écrit à M. le comte de (Monsieur), ou tout les uns de la liste) Les lettres que je vous adresse ne sont pas si dépourvues par les choses que de celle de l'Académie, et il y a plus de choses, des lettres

più à votre excellence de ministre, et les marges, qu'elles contiennent d'un esprit qui donne plus de lustre à sa très haute sagesse qu'il n'en reçoit d'elle, m'indiquent de les estimer extrêmement; mais il semble, outre cela, que la fortune veut montrer qu'elle les met au rang des plus grands biens que je puis posséder, pourqu'elle les ait écrits par les écrivains, et ne permet pas que je les reçoive quoiqu'ils aient été tous son œuvre pour l'Europe. Ainsi j'ai l'honneur d'y en recevoir une l'autre année, qui m'en fait quatre mais à venir de Paris ici, et celle que je reçois maintenant est de 5 janvier; mais parcequ'à M. de B. m'écrit que vous avez déjà été averti de leur retournement, je me taisais pour ne s'y avoir pas plus tôt fait réponse. Et d'autant que les choses dont il vous a plu m'écrire sont seulement des considérations touchant les sciences, qui ne dépendent point des changements du temps ni de la fortune, j'espère que ce que j'y pourrai maintenant répondre ne sera pas moins agréable que si vous l'aviez reçu il y a des mois.

Je souscris en tout au jugement que votre excellent fait des chrétiens, et crois qu'il ne fera que deux des mois hors de l'usage commun, pour faire

casos têm sido relatados que causam lesões, algumas em crianças de 10 meses, em idade de introdução alimentar, e/ou em recém-nascidos, quando ingerem leite materno, algumas em 10 minutos, em 10 segundos.

semblent de savoir ce qu'ils ignorent. Je sais aussi que ce qu'ils disent de la observation des fleurs par leur œil n'est qu'une imagination sans fondement, et que leurs extraits ont d'autres vertus que celles des plantes dont ils sont tirés; ce qu'on expérimente bien clairement, en ce que le vin, le vinaigre et l'eau-de-vie, qui sont trois divers extraits qu'on peut faire des mêmes racines, ont des goûts et des vertus si diverses. Enfin, selon mon opinion, leur œil, leur ouïe et leur sentance ne diffèrent pas plus entre eux que les quatre éléments des philosophes, ni guère plus que l'eau diffère de la glace, de l'éponge et de la neige; car je pense que tous les corps sont faits d'une même matière, et qu'il n'y a rien qui fasse de la diversité entre eux, sinon que les petites parties de cette matière qui composent les uns, ont d'autres figures, ou sont autrement arrangées que celles qui composent les autres. Ce que j'espère que votre excellence pourra voir bientôt expliqué avec un long et bon Principes de philosophie, qu'on va imprimer en français.

Je ne sais rien de particulier touchant la génération des pierres, sinon que je les distingue des métaux, en ce que les petites parties qui composent les métaux sont notablement plus grosses que les leurs, et je les distingue des os, des bois durs, et autres parties des animaux ou végétaux, en ce

qu'elles ne croissent pas comme eux par le moyen de quelques suc qui coule par de petites canaux, ou sous les membranes de leurs corps, mais seulement par l'addition de quelques parties qui s'attachent à elles par dehors, ou bien s'engagent au dedans de leurs pores. Ainsi je ne m'étonne point de ce qu'il y a des fontaines où il s'engendre des sautoirs : car je crois que l'eau de ces fontaines entre par moi de petites parties des rochers par où elle passe, lesquelles sont de telles figures, qu'elles s'attachent facilement les unes aux autres lorsqu'elles viennent à se rencontrer, et que l'eau que les autres font entrer vive et mobile agisse qu'elle n'a été dans les veines de ces rochers, les laisse tomber; et il en est ainsi de même de celles qui s'engendrent dans le corps des hommes. Je ne m'étonne pas aussi de la façon dont la liqueur se fait; car je crois que se durcissant de ce que l'action des fers faisant sorte d'entre ses parties, non seulement les parties de l'eau que j'imagine longues et glissantes, ainsi que de petites aiguilles, qui coulent dans les pores des autres corps sans s'y attacher, et auxquelles on les compare l'humidité ou la moiteur de ces corps, comme j'ai dit dans les Mémoires, mais aussi toutes les autres parties de leur matière qui ne sont pas bien dures et bien fermes, se meurent de quel milieu qui demeurant se joignent plus étroitement l'une à

l'éther, et aussi dont que le liquide est plus dur que l'argile, bien qu'elle ait des pores plus grands, dans lesquels il entre par après d'autres parties d'eau ou d'air qui le peuvent rendre avec cela plus pesante.

Pour le nature de l'argent vil, je n'ai pu encore fait toutes les expériences dont j'ai besoin pour le connoître exactement; mais je crois néanmoins pouvoir assurer que ce qui le rend si fluide qu'il est, c'est que les petites parties dont il est composé sont si unies et si glissantes, qu'elles ne se peuvent aucunement attacher l'une à l'autre, et qu'ainsi plus grosses que celles de l'eau, elles se donnent guère de passage paroi elles à la matière subtile que j'ai nommée le second élément, mais seulement à celle qui est très subtile, et que j'ai nommée le premier élément; ce qui me semble valloir pour pouvoir rendre raison de toutes celles de ses propriétés qui nous dé-convenent jusqu'à ici: car c'est l'absence de cette matière du second élément qui l'empêche d'être transparent et qui le rend fort froid; c'est l'activité du premier élément, avec la disproportion qui est entre ses parties et celles de l'air ou des autres corps, qui fait que ses petites gouttes se cabrent plus en rond sur une table que celles de l'eau; et c'est aussi la même disproportion qui est cause qu'il ne s'attache point à nos mains comme l'eau, qui n'a point

rapet de penser qu'il n'est pas harnade comme eux, mais il s'attache bien au plomb et à l'or; c'est pourquoi on peut dire à leur égard qu'il est harnade.

J'ai bien du regret de ne pouvoir lire le livre de M. d'Iphig, sans d'entendre l'anglais ; je n'en ai fait interpréter quelques choses ; et pourquoyn je ne suis entièrement disposé à obéir à la raison, et que je n'ai que son esprit est excellent, j'en suis persuadé, si j'avais l'honneur de parler avec lui, que nous aurions l'accordement parfait sur les choses

Pour ce qui est de l'entêtement ou de la pécuné que Montaigne et quelques autres attribuent aux bêtes, je ne puis dire de leur avis, ce n'est pas que je m'arrête à ce qu'ils disent, que les hommes ont un empire absolu sur tous les autres animaux; car j'en vois qu'il y en a de plus forts que nous, et craindre qu'il y en peut avoir ceux qui disent des choses naturelles capables de tromper les hommes les plus fins : mais je considère qu'ils ne nous laissent pas soupçonner qu'en celui de nos esprits qui se sent point esblouir par leurs pensées, car il arrive souvent que nous marchons et que nous errons sans penser en aucune façon à ce que nous faisons; et il est très-facile sans voir de notre maison que nous repoussons les choses qui nous nuisent, et parons les coups que l'on nous porte. *Qu'on nous que nous voyons d'ordinaire exprimer ainsi*

point mettre nos mains devant notre tête lorsqu'il arriva que nous tombâmes, nous ne pourrions nous en empêcher. Je crois aussi que nous interagissons comme les lèbres, sans l'accès appelé, si nous n'avions aucune pensée; et l'on dit que ceux qui meurent en dormant passent quelquefois des rivières à la nage; ou ils se noieraient dans d'oubliés. Pour les mouvements de nos pensées, bien qu'ils soient accompagnés en nous du poids, à cause que nous avons la faculté de peser, il est néanmoins très évident qu'ils ne dépendent pas d'elle, puisqu'ils se font souvent malgré nous, et que par conséquent ils peuvent être dans les lèbres et même plus violents qu'ils en sont dans les hommes, sans qu'on puisse pour cela conclure qu'ils sont des pensées; mais il n'y a aucune de ces actions réflexives qui puisse assurer ceux qui les remarquent que notre corps n'est pas seulement une machine qui se remue de soi-même, mais qu'il y a aussi en lui une âme qui a des pensées, excepté les paroles, ces autres signes faits à propos de sujets qui se présentent, nous se rapporter à certains passons. Je dis les paroles, ces autres signes, parceque les mots se servent de signes en même façon que nous de la voix, et que ces signes sont à propos, pour cesser le parler des perroquets, sans enlever cela des fous, qui ne tiennent pas d'être à propos des sujets qui se présentent, bien qu'il

ne suivent pas la même; et j'ajoute que ces paroles ou signes ne se doivent rapporter à aucune passion, pour vouloir non seulement les arts de joie ou de tristesse, et semblables, mais aussi tout ce qui peut être enseigné par signes aux animaux; car si on apprenoit à tous les à dire toujours à un malheureux lorsqu'elle le voit arriver, on ne peut dire qu'on finisât que la passion de cette parole devienne le mouvement de quelque-une de ses passions; à savoir, ce sera un mouvement de l'espérance qu'elle a de mourir, si l'on a toujours accoutumé de lui donner quelque finaison lorsqu'elle l'a dit; et ainsi toutes les choses qu'on fait faire aux chiens, aux chevaux et aux singes, ne sont que des mouvements de leur crainte, de leur espérance ou de leur joie, en sorte qu'ils les peuvent faire sans aucune pensée. Or il est, et me semble, fort remarquable que la parole étant ainsi diffusée se con- vient qu'à Flaccus seul, car bien que Montagne et Charron aient dit qu'il y a plus de différence d'homme à homme que d'homme à bête, il ne s'est toutefois jamais trouvé aucun bête si parlative, qu'elle ait usé de quelques signes pour faire entendre à d'autres animaux quelque chose qui n'eût point de rapport à ses passions; et il n'y a point d'homme si imparfait qu'il s'en use; en sorte que ceux qui sont aveugles et muets inventent des signes particuliers par lesquels ils expriment

leurs pensées : ce qui me semble un très fort argument pour prouver que ce qui fait que les bêtes ne parlent point comme nous, est qu'elles n'ont aucune pensée, et non point que les signes leur manquent. Il est au point d'être qu'elles parlent entre elles, mais que nous ne les entendons pas ; car comme les chiens et quelques autres animaux nous expriment leurs passions, ils nous exprimeroient aussi bien leurs pensées s'ils en avoient. Je sais bien que les bêtes font beaucoup de choses mieux que nous, mais je ne m'en étonne pas ; car cela nous sert à prouver qu'elles agissent naturellement et par instinct, mais qu'une horloge, la quelle montre bien mieux l'heure qu'il est, que nous jugeant nous l'indiqua. Et sans doute que lorsque les hirondelles viennent au printemps, elles agissent en cela comme des horloges. Tout ce que font les mouches à miel est de même nature, et l'ordre qu'elles ont la graine au vol, et celui qu'observent les aigles en se battant, d'il est vrai qu'ils en observent quelques-uns, et cela l'instinct d'une telle leur montre n'est pas plus étrange que celui des chiens et des chats, qui grattent la terre pour couvrir leurs excréments, bien qu'ils ne les couvrirent presque jamais ; ce qui montre bien qu'ils ne le font que par instinct, et non y penser. On peut seulement dire que, bien que les bêtes ne fassent aucune action qui nous assure qu'elles

personne, sensible, à croire que les organes de leurs corps ne sont pas fort différents des autres, on peut conjecturer qu'il y a quelques points points à ces organes, ainsi que nous supposément en nous, bien que la leur soit beaucoup mieux parfaite; à quoi je n'ai rien à répondre, ainsi que si elle paraissent ainsi que nous, elle auraient une leur immortelle aussi bien que nous; ce qui n'est pas vraisemblable, à croire qu'il n'y a point de raison pour le croire de quelques raisons, sans la croire de bien, et qu'il y en a plusieurs trop imparfaits pour pouvoir croire cela d'eux, comme nous les haïsses, les épouses, etc. Mais je craignais de vous importuner par ces discours, et tout le désir que j'ai eu de vous témoigner que je suis, etc.

À UN H. P. JÉSUITES.

(Lettre n^o du tome II.)

Mon révérend père,

Je suis que vous avez tant d'occupations que

1. — C'est le P. Noël Nicolas Pappalardo de la lettre d'un H. P. tome II. Je suis que vous avez tant d'occupations que j'ai eu de vous témoigner que je suis, etc.

valent mieux que de lire les lettres d'une personne qui n'est point capable de vous rendre aucun service, que je fais scrupule de vous importuner des miennes, lorsque je n'ai point d'autre sujet de vous écrire que pour vous annoncer de suite que j'ai à vous honorer. Mais pourquoi il y a ici quelques personnes qui me veulent persuader que plusieurs des pages de votre compagne parlent étonnamment de vous écrits, et que cela méite en de nos amis à écrire un Traité dans lequel il veut faire une simple comparaison de la philosophie qui s'enseigne en vos écoles avec celle que j'ai publiée, afin qu'on vusente ce qu'il pense des sciences en l'un & il faut d'autant mieux voir ce qu'il juge meilleur en l'autre, j'ai cru ne devoir pas contredire à ce dessein que je ne sois en même temps parvenu à suppléer du moi prescrire ce que vous jugez que je dois faire. L'obligation que j'ai à vos gens de toute l'assistance de ma jeunesse, l'indulgence très particulière que j'ai toujours eue à les honorer, et celle que j'ai aussi à peindre les vices des uns et amables à celles, qui peuvent déplaire, me font des raisons assez fortes pour m'obliger à présenter sans de vouloir excuser ni plume sur quelque autre sujet où je ne ferois point utile, si je n'étois comme forcé de pousser de l'autre côté par la force qu'en dit que cela me fait, et par la règle de la prudence, que m'apprend qu'il vaut beau-

compromis avec des ennemis déclarés que nous-
vions; principalement en telle occasion, où s'élevait
quelque question d'honneur, d'intérêt que la querelle
éclatât plus, d'autant est-elle plus avantageuse
à celui qui nous jure crime. Mais le respect que
je vous dois, et l'honneur que vous m'avez toujours
fait le devoir de me résigner, à plus de force sur
moi qu'aucune autre chose, et fait que je dois
attendre vos commandements sur ce sujet; et je
me souviens rien tant que de vous pouvoir res-
pondre par effet que je suis, etc.

A UN R. P. JÉSUITE *.

(Lettre 3 de tome III.)

Mon révérend père,

Rassurez que la lettre que vous m'avez fait l'hon-

* — Ce plaisir est le même, en d'autre P. N'est-ce pas même des deux
lignes suivantes... *aliquando plerumque, et sic plerumque, imprimere. La lettre*
est celle. Voyez la 10^e des remarques de l'édition. On trouve aussi la 1^{re},
R. En outre, remarque la lettre à qui il écrit, du premier qu'il lui a fait
de son église. Voyez tout d'un P. N'est-ce pas dans cette lettre un hon-
neur d'être de la 1^{re} édition d'après, il est dans la 1^{re} édition que ce plaisir est
aussi dans la 1^{re} édition, en outre d'après qu'il lui écrit d'après.

vous de m'écouter soit du côté septentrional, je ne l'ai néanmoins reçue que depuis huit jours, autrement je n'aurais pas manqué d'y faire réponse plus tôt, pour vous remercier des bons conseils que vous m'avez fait le faveur de me donner, dont je vous suis véritablement obligé, et pour vous assurer que j'en devais de les suivre très exactement. Je vous remercie aussi très humblement des *Aphorismes physiques* et du *Sol fluens* qu'il vous a plu m'envoyer. Il n'y a que trois semaines que j'ai reçu en dernier, et même que je tiens à honneur d'y être cité en la page cinquante. J'ai été bien aise que les pères de votre congrégation se s'attachent pas tant aux sciences spéculatives, qu'ils n'en aient aussi proposer de nouvelles. Pour les *Aphorismes physiques* je ne les ai point encore lus, mais on m'a prouvé de me les envoyer à la première occasion. Au reste, je vous dirai que, lorsque j'écrivis ci-dessus au révérend père Charlet, je n'étais point encore appes qu'il fût provincial de France; je n'étais pas même assuré qu'il fût du retour de l'Amérique, et les choses dont je lui parlais ne venaient point de Paris, mais de Besançon, de Rome, de La Flèche et d'ailleurs; et si je me plaignais à lui, ce n'étoit point

un commencement de supposition de la même manière, à l'égard, lorsqu'il étoit dans le dessein de faire faire par lui des nouvelles parables de sa plume plus, et de la philosophie scolastique et scolastique. C'est l'usage que l'on en fait en la ville de l'Université.

qu'il y ait toutes sortes d'opinions contre moi, car cela ne me nuirait jamais : effriter, se contredire, de quelque style et de quelque façon qu'ils puissent être, je croirai toujours qu'ils servent à mon avantage, pourvu qu'ils soient bons, j'enrai du plaisir à y apprendre ce à y répondre, et cela ne le sera pas, ils ne serviront qu'à faire voir l'impudence de ceux qui m'osent attaquer. Ainsi je vous puis assurer que le bruxellais de M. Goussier ne m'a jamais tant déplu que cela plus le jugement qu'en fit le R. P. Bolland avant qu'il s'en allât aux Indes, car il m'écrivit qu'il l'aurait tenu en fort peu de temps, pourvu qu'il n'y eût rien écrit contre ses opinions à quoi il ne pût aisément répondre. Mais ce qui me déplaît le plus sont des discours particuliers contre lesquels je vous avoue que je ne suis point d'autre remède que de leur avouer au public que ceux qui les font ne sont sincères, cela qu'on y ajoute moins de plaisir. Toutefois je ne suis pas si difficile ni si inquiet, que je demande qu'on change avec ses sentiments, ou que je m'efforce de ce que ceux qui en ont d'autres disent franchement ce qu'ils pensent (j'en crois aisément que je devrai m'appuyer à ceux qui s'attachent à faire voir plusieurs opinions aux autres d'une chose de laquelle ils ne paraissent point du tout, cela s'en croient certaines bonnes opinions. Et pourvu que cela soit

continuer à la prédire, je n'ai garde d'imaginer rien de tel des parts de votes partagés, particulièrement de ceux de France, où j'ai le R. P. Charlot, de la particulière affection et singulière vertu duquel je ne puis douter. Je vous prie aussi de ne douter aucunement que je ne sois tout à vous de cœur et d'affection, et de vos amis, etc.

A UN R. P. JÉSUITE¹.

(Lettre 6 du tome III.)

Mon très-aimable révérend,

Les lettres que j'ai eu l'honneur de recevoir de la part de votre révérence m'ont extrêmement obligé, et j'eussai soin d'empêcher même qu'il n'en en vint pour ce qu'unus de mes amis ne fassent rien contre les bons conseils que j'y trouve. Ce n'est beaucoup qu'ils ne s'apprennent que vous ne trouvez point mauvais de, sans attaquer personne

¹ « Que s'il n'est, comparé aux précédents. Il me venant qu'il vous parle de la partie des Français, qu'il s'a même que vous le lui d'avez été. Cependant c'est à moi, de même obligé, en fait de quelle obligation la France lui en, qu'il ne peut être qu'une partie d'une page ou deux. Mais je puis être votre témoin et vous dire. — Vous plaisez et vous faites à cause de moi s'aggraver la parole.

en particulier, on dit son sentiment au général de la philosophie qui enseigne constamment patience. C'est un sujet auquel il est malaisé de résister de tomber, mais peut-être qu'il qui avait été commenté par un de mes amis ne m'a pas satisfait, je lui prié de se point continuer, et afin de pouvoir mieux voir de toute la circonspection et réserve qui sera requise pour dire que cela n'offense personne, je pense que je pourrais moi-même la plume, ou peut-être pour en écrire un long discours, mais pour éviter seulement par occasion dans une petite ou deux choses dont il me semble que ma conscience m'oblige d'avertir le public. Car je puis dire en vérité que, si je n'avais senti que mon inclination, je n'aurais jamais rien fait imprimer, et que je n'ai point d'autre motif que de m'acquiescer de mon devoir, si d'autre pensée que celle qui est excitée par le souvenir des obligations que je vous ai, et qui me font dire, etc.

A MONSIEUR *****,

(Lettre n° de tome II.)

MONSIEUR, UN CERCLE QUI A UN SEUL
OU DEUX MOUVEMENTS. (Thomson.)

Monsieur,

Il me semble qu'il est plus difficile de reconnaître en quoi consiste la difficulté de cette question, que non pas de la résoudre après l'avoir examinée sur ses vraies conditions qu'il y a dans une roue deux mouvements tout-à-fait différents, l'un qui est droit et l'autre est circulaire, l'un desquels, à savoir le droit, ne contribue en façon quelconque à sa circonvolution, mais qui tend à lui faire avancer tout en-semble en même temps suivant une ligne droite sur le plan où elle est appuyée, faisant mouvoir ses diverses chaînes de ses parties également vite, et dont l'autre, à savoir le circulaire, ne contribue rien du tout à le faire ainsi avancer sur son plan, mais qui tend à lui faire mouvoir chacune de ses parties

* * * On se voit à quel point elle est obscure. »

à l'extérieur de son axe, non pas toutes d'une égale étendue, mais les plus éloignées de l'axe plus vite, et celles qui en sont plus proches plus lentement, en sorte que ces dernières complètent avant de temps à achever leur petit circuit, que les autres à faire leur plus grand, certainement il n'y aura pas sujet de s'étonner, si toutes les parties d'un cercle décrivent chacune sur leur plus ou moins également longue, encore qu'elles ne se meuvent pas toutes également vite en sens; car il voit bien que ces deux mouvements sont tout-à-fait différents, et que l'un en dépend point de l'autre; et même il voit bien qu'il faut nécessairement que cela se fasse ainsi, en sorte que ce serait un miracle s'il arrivait autrement : car le mouvement décrit étant égal dans toutes les parties de la roue, et la circonférence étant égale dans les parties qui sont également éloignées de l'axe, il est nécessaire que toutes se meuvent en même temps également vite d'un mouvement droit, elles se meuvent aussi toutes également d'un mouvement circulaire. Il s'en peut donc venir cette difficulté : d'où peut-être de ce que ces deux mouvements différents sont considérés comme un seul et même mouvement, et qu'on croit ordinairement que les roues des horloges décrivent toujours sur leur plus ou moins égale à leur circonférence : ce qui toutefois ne peut jamais être exactement vrai, si ce n'est par hasard.

A

car ce qui fait que ces roues ne marchent suivant une ligne droite, c'est la force des charnières qui tendent le chariot en quelque autre sensibilité, et ce qui fait qu'elles tombent en rond, c'est que ces roues par leur propre poids pressent le plan sur lequel elles sont appuyées, lequel étant incliné et non poli, elles s'y attachent en quelque façon, et ces deux causes étant tout-à-fait différentes, il est difficile qu'elles puissent jamais produire des effets entièrement égaux; et je m'imagine qu'il y en a si qui se servent de l'exemple de la réflexion pour expliquer cette difficulté, qui, à mon avis, n'est qu'imaginaire; car on conçoit bien plus facilement deux mouvements différents, dont l'un est plus vite que l'autre (qui est tout ce qu'il y a ici à considérer), que cette réflexion enque à la façon de l'école, laquelle je confesse ne pouvoir du tout comprendre.

Dans cet imprimé, page 6, il est dit que chaque partie du plus petit cercle touche seulement une partie du plan qui est au-dessous, ce qui est faux. Car si ce cercle étoit sur ce plan une ligne droite, son plus grand que sa circonférence, chaque partie de cette circonférence touche deux parties de ce plan qui lui sont égales: si elle en étoit une toute fois plus grande, elle en toucherait trois, etc. Et il ne faut pas trouver étrange si une même ligne devient successivement le segment commun de deux li-

par, pourqu'elle s'applique proprement à l'un et opposée à l'autre : c'est-à-dire lorsque je me promène dans une place, mon corps décrit la courbe ou segment de toutes les lignes qu'on peut tracer du centre de la terre à toutes les parties de cette place.

Sur ces paroles de la page précédente on voit quelle proposition l'auteur a en plus grand et en moindre espace ? Réponse. Selon que la force qui cause le mouvement droit est plus grande ou plus petite que celle qui porte et qui détermine au mouvement circulaire, et je sçis que la ligne droite coïncide parfaitement avec la circulaire : on peut concevoir parfaitement assésible, toutes les parties de l'un devraient coïncider en même temps à toutes les parties de l'autre, et nous n'en sommes pas, et l'exemple de la pièce de drap, de la page 9, n'est pas pareil, car l'application de chaque main se fait tout en même temps, et non pas ici celle de chaque partie.

Page 11. Cette proposition, personne ne doute ce qu'il n'a pas, est un sophisme : car une plume n'a point les lignes qu'elle laisse sur le papier, lorsqu'elle les trace par son mouvement ; et ce qui nait n'est pas visible.

Page 16 et 17. La distinction qui est mise entre la réflexion naturelle et l'ignorance, et entre le mouvement naturel et celui qui se fait par ac-

valent, ou chimérique, et n'a aucun fondement dans les choses : par où tout ce qui nous peut le valant dire nous vient.

A MONSIEUR ***.

(Lettre 121 de nos N.)

Monsieur,

Je vous remercie très humblement du livre *De plecti perperet*¹, que vous m'avez fait la bonté de m'envoyer; l'observation qu'il contient est belle, et ayant été faite par M. Versélimus, qui est homme savant aux mathématiques et de très bon esprit, je ne fais point de doute qu'elle ne soit vraie. Je ne sais rien aussi à dire contre les raisons qu'il en donne, pourqu'on telles matières, dont on n'a pas plusieurs expériences, s'est assez d'imaginer une cause qui puisse produire l'effet proposé, encore qu'il puisse aussi être produit par d'autres, et qu'on ne sache point la cause. Alors je crois bien

¹ « Cette lettre est une véritable satire dans le sens d'*satelles* et *stipit*, comme on peut voir par le grand usage qu'elle a fait de *stipit* des mots courus de l'école, tels que *stipit* et *stipit*. »

² « *Stipit* et *stipit*, et *stipit*. »

certainement qu'il peut sortir quelques exhalaisons des divers endroits de la terre, et particulièrement de ceux où il y a du vitriol, qui se mêlant avec l'eau de la pluie dans les ruis, la rendent rouge; mais pour assurer qu'on a justement trouvé la vraie cause, il me semble qu'il faudroit faire voir par quelque expérience, non pas comment le vitriol tinte la teinture des roses, mais comment quelques vapeurs ou exhalaisons qui sortent du vitriol, jointes à celles qui sortent du bitume, se mêlant avec celle de l'eau de pluie, la rendent rouge; et ajouter pourquoi les mêmes mines de vitriol et de bitume, découvertes toujours aux mêmes lieux proches de Bruxelles, ne s'a toutefois encore jamais remarqué que cette seule fois qu'il y eut tombé de la pluie rouge. Pour la pierre de fondage, il y a long-temps que j'en ai vu parler, mais je ne l'ai jamais vue, et aussi je serois très-âché d'en vouloir dire la même. Pour le livre de M. Leroy, il ne contient pas un mot touchant la métaphysique qui ne soit directement contraire à mes opinions; et touchant la physique, bien que je n'y ait quasi rien vu que je ne puisse soupçonner qu'il a emprunté de moi, toutefois il y a une beaucoup de choses que j'estime fautes, en la façon qu'il les a écrites, à cause qu'il les a mal comprises; comme particulièrement ce qu'il répète deux fois touchant le mouvement des muscles, qu'il a tort, comme je

m'engage, d'un bout que je n'ai point mesuré par-
tisi, de quel n'ayant eu mes dents qu'une seule
impulsion et sans figure, je ne m'attache pas
qu'il l'ait mal comprise.

Je suis obligé de ne point lâcher l'auteur de
l'imprimé qu'il veut à plus m'écouter, pourvu que
je vois qu'il entende de mieux en pratique quelque
chose de ce dont j'ai proposé la théorie en ces
dioptriques, où encore que mon principal dessein
ait été d'expliquer les lunettes longues vus, tant-
bien au commencement du septième ou du huitième
siècle, j'y ai parlé aussi en passant de celles qui
soulagent les défauts de la vue; et tout pour les
maîtres qui savent mieux de leur que de moi,
qui pour ceux qui ne peuvent voir que de près,
j'ai dit quelques choses d'un croquis ou tentatives
du côté qu'on voit vers l'œil, et relâché au bout
de l'autre côté, et qu'il n'est pas nécessaire que
leur figure soit si exacte que celle des autres, de
quoi il semble que on l'auteur a voulu faire ap-
prender, mais je ne puis deviner si elle lui a réussi
car les jugant beaucoup plus difficiles à tailler
que les vulgaires, je n'ai jamais osé d'en faire
essai, et n'ai point eu qu'on me l'ait fait;
et ce qui m'en donne même bonne opinion, est
que je vois que cet imprimé n'est autre chose
qu'un galimatias de charlatan, qui encore qu'il
n'entende pas ce qu'il dit, et se tienne qu'il débite

ou drogues) car si les hommes étaient si baveux qu'il les vante, il n'en pourrait tout faire qu'on en voudrait acheter, et ainsi n'aurait pas eu le loisir de faire cet effort de son esprit pour en parler les louanges. Je suis, etc.

A M. CLERSÉLIER ¹.

(Lettre suivie sous I.)

Monsieur,

L'empresse que j'ai d'être bachelier à Paris est cause que je suis moins soigneux d'écrire à ceux que j'aspire avec l'honneur d'y voir. Aussi il y a

¹ « La lettre suivie de 1^{re} colonne, page 151, est de M. Desvignes à M. Clerselier. On y lit des objections de M. Lemaire, page 152, dit être vraies que nous avons à dire dans l'art chap. Pour le jour, je le crois d'être le 21 juillet chap. on doit être avec les mêmes raisons à M. Clerselier, d'après d'être de l'année chap. Je l'assure que qu'il y a une raison qu'il a jugé objecter de M. Lemaire, qu'il est plutôt dans celle-ci et les autres... et la phrase de M. Desvignes est vraie que M. Lemaire dans ses objections à M. Clerselier, qui les expose ensuite à M. Desvignes, qui y ajoute les réponses chap. Ces objections ont été en conséquence à M. Desvignes, qui y a vu les raisons quelques temps auparavant Paris et Paris qu'il a vu chez M. Desvignes en l'empresse que d'y être tout en réponse. Une note écrite personnel que cette lettre est datée du 21 juillet chap. pour le jour. »

déjà quelque temps que j'ai reçu celle que vous avez pris la peine de m'écrire, mais j'ai pensé que vous ne vous souciez pas tant d'avoir réponse à la question qu'il vous a plu m'y proposer touchant ce qu'on doit prendre pour le premier principe, à cause que vous y avez déjà répondu tel que je ne saurais faire. J'ajoute seulement que le mot de principe se peut prendre en deux sens, et que c'est notre chose de chercher une autre chose, qui soit si claire et si générale qu'elle puisse servir de principe pour prouver l'existence de tous les êtres, les uns, qu'on connaît pas après, et notre chose de chercher un être, l'existence duquel nous est plus connue que celle d'autres êtres, en sorte qu'elle nous puisse servir de principe pour les connaître. Au premier sens, on peut dire que impossible au lieu même car et non car est un principe, et qu'il peut généralement servir, non pas proprement à faire connaître l'existence d'autres choses, mais seulement à faire que lorsqu'on le connaît, on en confesse la vérité par un tel raisonnement : Il est impossible que ce qui est ne soit pas, or je connais que telle chose est, donc je conclus qu'il est impossible qu'elle ne soit pas. Ce qui est de bien peu d'importance, et ce nous rend de rien plus savants. En l'autre sens, le premier principe est que notre être existe, à cause qu'il n'y a rien dont l'existence nous soit plus connue. J'ajoute aussi

que ce n'est pas une condition qu'on doive requies-
re au premier principe, que d'être tel que toutes
les autres propositions se puissent réduire et pro-
venir par lui, c'est aussi qu'il puisse servir à en trou-
ver plusieurs, et qu'il n'y en ait point d'autre dont
il dépende, si qu'on puisse plus s'en trouver que lui.
Car il se peut bien qu'il n'y ait point au monde
aucun principe auquel soit toutes les choses se
puissent réduire; et la façon dont on réduit les
autres propositions à celle-ci, impossible est l'idée
simul avec et sans elle, est superflue et de nul usage;
un lieu que c'est une très grande vanité qu'on com-
mence à s'assurer de l'existence de Dieu, et ensuite
de celle de toutes les créatures, par la conséden-
tation de sa propre existence.

Le père Mercator m'évoit répondu que M. Le-
conte a pris la peine de faire quelques objections
contre ses Philosophes, mais je ne les y ai point en-
core vus : je vous prie de l'honneur que je les
attends, et que je tiens à honneur qu'il ait pris la
peine de les écrire.

L'Article de Dieu se sera pas difficile à résoudre,
si on prend garde que si à la dixième partie de quel-
que quantité on ajoute la dixième de cette dixième,
qui est une centième, et encore la dixième de cette
centième, qui n'est qu'une millième de la première,
et ainsi à l'infini, toutes ces dixièmes jointes en-
semble, quoiqu'elles soient supposées réellement

celles, se composent toutefois qu'une quantité finie, avoir une mesure de la première quantité, ce qui peut facilement être démontré. Car, par exemple, si de la ligne AB on tire la droite perpendiculaire au côté qui est vers A, à savoir AC, et qu'on mesure trois ou six fois soit autant de l'autre côté, à savoir BD, il ne reste entre deux que CD qui est égal à AC, puis dorénavant si de CD on tire un deuxième perpendiculaire vers A, à savoir CE, et huit fois autant de l'autre côté, à savoir EF, il ne restera entre deux que EF, qui est la dixième de la route CD, et si on continue indéfiniment à tirer du côté marqué A un troisième de ce qu'on vient d'être supposant, et huit fois autant de l'autre côté, on trouvera toujours entre les deux dernières lignes qu'on aura tirées qu'il restera une dixième partie de toute la ligne dont elles auront été tirées, de laquelle dixième on pourra détacher deux autres lignes ou même lignes; mais si on suppose que cela ait été fait un nombre de fois successivement infini, alors il ne restera plus rien du tout entre les deux dernières lignes qui auront ainsi été tirées, et on sera parvenu parvenu des deux côtés au point G, supposant que AG est la première partie de la route AB, et par conséquent que BG est le complément de AG; car puisque ce qu'on aura fait du côté de B aura toujours été le triple de ce qu'on aura

* Page 4.

Soit du côté A, il faut que l'aggrégation, ou la somme de toutes ces lignes issues du côté du B, qui toutes ensemble composent la ligne BG, soit aussi comprise de AG, qui est l'apogée de toutes celles qui ont été tirées du côté de A; et par conséquent ni à la ligne AG on ajoute GE, qui est la dixième partie, et de plus que dixième de cette dixième, et ainsi à l'infini, toutes ces lignes jointes ensemble ne composent que la ligne AG, qui est la somme de la suite AB, ainsi que finira l'entreprise de démontrer. Or cela étant vu, si quelqu'un dit qu'une tortue qui a dix lieues d'espace sur un cheval qui en dix fois n'est rien qu'elle ne peut jamais être devancée par lui, laissez que pendant que le cheval fait ces dix lieues la tortue en fait une de plus, et que pendant que le cheval fait cette lieue la tortue en fait encore la dixième partie d'une lieue, et ainsi à l'infini, il faut répondre que circulairement le cheval ne la devancera point pendant qu'elle fera cette lieue et cette dixième et $\frac{1}{10}$ et $\frac{1}{100}$ de lieue, mais qu'il ne s'en sera pas de la qu'il ne la devance jamais, pourquoi cette $\frac{1}{10}$ et $\frac{1}{100}$ etc., ne font que ; d'une lieue, ou lieue de laquelle le cheval commencera de la devancer ; et la raison est en ce qu'on imagine que cette courbe passe d'une lieue est une quantité infinie, à cause qu'on la divise par une imagination en des parties infinies. Je sais néanmoins, etc.

A M. DESCARTES.¹(Lettre n^o du tome II.)

Monsieur,

Je vous écris désormais que, selon vos ordres, j'ayez présenté à M. Lacoste un exemplaire de vos *Principes de philosophie*, que cette belle et nouvelle doctrine nous avoit donné plusieurs fois sujet d'admiration et d'admiration; que dans les conversations que j'ayais avec à diversus esprits

¹ = Par la lettre manuscrite de M. Descartes à M. Clavius, dans le 1^{er} vol. de l'éd. Il s'agit que M. Descartes avait été dans le pays de M. Clavius, mais comme auparavant, par le manuscrit de son 1^{er} vol., les principes de M. Lacoste. Mais elle n'est ni mention de l'éd. ni en même temps. L'éd. d'abord terminée à cette 1^{re} lettre, mais la lettre par le P. Descartes ou par M. Clavius, je suppose que c'est par M. Clavius, à moins que Descartes ne le dise. M. Clavius a transcrit de M. Lacoste les notes relatives aux lettres manuscrites de M. Descartes, les 1^{re} et 2^{de}, mais il ne mentionne pas que c'est de la 1^{re}. Mais comme les notes relatives aux lettres manuscrites, qui d'abord, par celles de M. Descartes, sont dirigées de son 1^{er} vol. à M. Lacoste, sont toutes relatives à l'éd. de son 1^{er} vol. à M. Lacoste, mais les notes de M. Clavius, pour y répondre et développer d'autres M. Descartes en réponse, à la collection de M. Clavius (comme par l'éd. de la lettre 1^{re} du 1^{er} volume), il les a écrits auparavant dans le pays de M. Clavius, mais avant les pages 1-6

avec lui, il m'eût souvent proposé des difficultés sur quelques points de votre livre, que j'eusse trouvées fort considérables, et qui méritoient bien d'être mises sur le papier; que je l'en aie parlé, et même pensé, et qu'enfin j'eusse obtenu de lui qu'il les indiquât par écrit en forme d'objections: vous m'avez répondu, monsieur, que vous auriez un très grand plaisir de les voir, je vous les envoie par cet ordinaire, pour satisfaire à votre curiosité. J'y ai joint aussi les réponses claires et précises que j'en ai vu venir et des autres, auquel je les aie communiqué, et vous prendra la peine d'y faire.

OBJECTIONS DE M. LEBLANC.

REPLIQUE AU CHAPITRE DE LA MÉTHODE DE M. LEBLANC.

(Page 186, col. 34. Version.)

D'accord d'accord des principes que M. Descartes a posés pour fondement de sa nouvelle physique, des figures et de toutes les lois des mouvements.

En fin des objections de M. LEBLANC, on a vu ci-dessus que M. LEBLANC adresse ses objections au P. DESCARTES, dans le cas où l'on suppose que cette lettre est du P. DESCARTES, et qu'elle a été envoyée à M. LEBLANC par le fils de celui-ci, et si l'on ne se fonde pas sur les objections de M. LEBLANC, on ne se fonde pas sur les objections de M. LEBLANC, mais on s'en fonde, de manière, et celle que la lettre qui contient les objections n'est du P. DESCARTES, mais celle du P. DESCARTES, et celle du P. DESCARTES, et celle du P. DESCARTES.

qu'il a donné son petit corps dont il veut que le monde soit composé, il me semble que si la matière du premier élément s'est ainsi agglomérée au commencement, elle doit encore aujourd'hui croître sans cesse, à cause du mouvement continu des petits globes du second élément, qui, se rencontrant et se frôlant encore mutuellement les uns les autres, doivent comme autant d'épaves se recueillir continuellement, et par conséquent augmenter toujours le premier élément; et cela étant, le corps du soleil et des étoiles fixes devrait continuellement croître. Ce qui toutefois ne nous paraît point.

RÉPONSE DE M. PIGOT.

Vous remarquez fort bien qu'il s'agendrait tous les jours de nouveaux quelques petites parties de la matière du premier élément; mais vous devriez aussi prendre garde à ces mots de l'art. 2 de la 4^e partie: *Mais les autres petites parties de sa matière (à savoir de la matière du premier élément), s'attachant peu à peu les unes aux autres, etc., et ainsi prenant la forme du troisième élément.* Car par là vous essayez ce que les autres aient dûment pas pour cela croître davantage.

INSTANCES DE M. DESCARTES.

Cette réponse ne satisfait nullement; car du premier élément d'angles le troisième, et quelquefois aussi le premier et du troisième se convertit en celui du second; et ainsi le second élément est répété comme M. Descartes l'a remarqué et en la page 22, article 220, il dit que le troisième élément se convertit souvent à l'infini.

[Page 146, ces vers et mots suivent.]

En cet endroit M. Descartes ne prouve pas que les petits globes du second élément se meuvent plus vite en rond vers la circonférence d'un ciel ou d'un tourbillon, que vers le milieu, c'est-à-dire dans notre ciel, qu'ils se font vers Saturne; mais seulement il montre que l'effort qu'ils font vers pour s'éloigner du centre, soit que les plus grands et les plus prompts se meuvent le dessus; et ainsi il se peut faire que quelques uns d'autres eux se meuvent plus vite que les autres d'un mouvement droit, ou quasi droit, vers les entendeurs d'un tourbillon, mais non pas d'un mouvement circulaire. Et si l'on veut dire que leur mouvement circulaire suit aussi également par cet effort qu'ils font pour s'éloigner du centre de leur mouvement, je demande pourquoi étoilés n'en pas généraux par

11

12

13

tout un tourbillon, et quelle peut être la raison de la diversité et du retardement qui arrive à une certaine distance, comme vers Saturne.

Et il semble qu'après tant de tours et de révolution que ces petits globes ont faits depuis six mille ans ou environ, ils devraient à présent être tellement disposés et arrangés que les plus pesants et les plus solides fussent au-déans des autres, et qu'ils ne devraient plus pour ce sujet changer leur ordre (si ce n'est peut-être par accident), mais seulement suivre le mouvement rectiligne de tout le ciel où ils sont.

Et l'exemple que l'on apporte dans la figure suivante en conclut point du tout ces petits globes du second élément : car lorsqu'ils changent leur ordre, ils parcourent d'un chemin droit dans un plus large, puisqu'ils se reculent de centes pour s'approcher de la circonférence, et dans cette figure le contraire est représenté.

RÉPONSE DE M. PASCAL.

Dans cet article l'auteur veut montrer comment les petits globes, quoiqu'égaux en grandeur, aussi qu'il les avait supposés, se meurent plus vite les uns que les autres; on qu'il démontre fort bien Et il n'y a point de doute que les supérieurs ne se meurent plus vite que les inférieurs au-delà de la sphère

de Saturne, puisque les supérieurs parviennent au même temps au plus grand espace que les inférieurs. Il est mal sçavoir que de dire que les plus solides doivent être au-dessus des autres, puisque l'air ne se pousse pas que ces globes, pour être plus mobiles, s'éloignent davantage du centre du vortex ou du tourbillon, mais seulement ceux qui sont les plus agiles, s'est à savoir lorsqu'il arrive que ceux qui sont au-dessus n'auraient plus les autres en vitesse, qu'ils ne sont empêchés par eux en grandeur.

INSTANCES

Mais ces globes ne seroient être plus agiles les uns que les autres, si ce n'est puisqu'ils sont plus solides, ou bien cette agitation sera seulement accidentelle, et par conséquent de peu d'importance.

Mais la principale difficulté de cette seconde objection, qui n'étoit pas été aussi clairement proposée la première fois, consiste en ce que je ne vois point pourquoi, par exemple, toute la matière qui se meut circulairement à l'entour du soleil doit être peu à peu par lui retardée jusqu'à une certaine distance, par exemple, jusqu'à Saturne, et, passé la sphère de Saturne, je ne vois pas non plus d'où cette matière peut recevoir une nouvelle vitesse, pour faire qu'elle passe aussi peu à peu au

en

seroient circulairement plus vite, jusqu'à l'immobilité de son centre, ou, si vous aimez mieux, de son aiel et de son tourbillon.

Car M. Descartes a supposé que toute la matière étoit divisée en un nombre infini de parties qui se mouvraient toutes séparément sur leur propre centre, et qu'une quantité insensiblement de ces parties les tournoient circulairement autour de certains points, qui font les centres des étoiles fixes, et qui sont séparés les uns des autres par des espaces immenses; et cela suppose il a grand de servir contre les apparences.

Mais, dans cet article et dans les suivans, il veut prouver que la matière du ciel se moue plus vite vers le centre et la circonférence que vers le milieu, ou vers un certain point qui n'est pas déterminé; mais j'estime qu'il devoit plutôt demander qu'on lui accordât cela comme une troisième supposition, que non pas d'entreprendre d'en donner la raison; car je ne pense pas qu'aucune loi de la nature ou du mouvement, ni même qu'aucune expérience puisse servir à confirmer une telle proposition. Et il semble que l'imagination, ou l'invocation d'un mouvement ainsi composé, a été controuvée par l'auteur, afin que, selon son hypothèse, il pût sauver les apparences des comètes, et même aussi la libration de ses planètes, et les frons où il les place.

Je demande donc pourquoi, depuis le centre de chaque tourbillon jusqu'à sa circonférence, le mouvement circulaire s'est pas également augmenté ou diminué par degrés, ou pourquoi toute la matière d'un ciel ne fait pas son tour en même temps, et quelle est la raison de la diversité et du retardement qui arrive à une certaine distance du centre.

Contre l'article 14 de cette troisième partie l'on pourroit objecter que, bien que la matière du soleil se meue très vite, et qu'elle puisse entretenir avec soi les globes du second élément qui lui sont voisins, toutefois, pourrroit-on dire que ces globes sont mal-à-propos l'air qui les entoure, lequel étant composé de brisées de plusieurs parties concaves, et des matières grossières propres à couvrir de taches le corps de l'autre qui est au centre du tourbillon, et par conséquent peu capables d'une grande agitation, de là il semble que ces parties du second élément ne devraient pas se mouvoir si vite proche de la sphère du soleil qu'en peu plus loin, où ces englochemens cessent.

(Pap. 109, m. 100.)

Au contraire il me semble que ces taches devroient plutôt paraître vers les pôles que vers l'écliptique, puisque la matière du soleil se meut d'un mouvement plus rapide vers une écliptique

que vers ses pôles, comme il est dit en l'article 86 : que il est certain que l'écliptique, entre un grand nombre de mouvements qui lui sont communs avec tout le reste du corps du soleil, a son mouvement plus rapide que toutes les autres parties.

Or, si le mouvement est plus violent, si aussi, selon les lois de la nature et du mouvement, il se fait une vitesse continuelle plus forte, et par conséquent les taches qui naissent vers l'écliptique devraient s'en éloigner, et être chassées vers les pôles, à quoi l'on peut ajouter que la matière du premier élément, et les petits globes du second, vers l'air d'élémentaire, et tout ce qu'il y a de corps contigus au soleil, sont aussi transportés d'un mouvement plus rapide vers l'écliptique que vers les pôles.

Mais s'il arrive qu'il naissè quelques taches vers les pôles, elles ne s'en devraient nullement éloigner, à cause du mouvement très vite qui est vers l'écliptique, qui ne leur permet pas de s'approcher vers elle, et leur empêche par ce moyen de s'éloigner des pôles.

Et cela étant, le soleil et les autres astres devraient être transportés de taches vers les pôles, et non pas vers l'écliptique; et toutefois le contraire nous paraît aux taches du soleil.

Ce qui peut être encore confirmé par l'exemple que nous avons apporté. Car nous verrons que souvent l'écliptique qui sort hors des équinoxes qu'on lui attribue

sur eux le feu est repartie vers les lieux où ces liquores bouillent le moins, de même la matière du soleil qui bouit avec violence dans l'écliptique depuis chaque tumeur et les taches vers les parties qui se meurent et bouillent le moins.

RÉPONSE DE PICOPE.

Je ne vois point pourquoi vous voulez que les petites taches couvertes de la matière des taches : car ces petites parties dont les taches sont composées, étant mises d'un mouvement droit depuis les écliptiques des autres tourbillons voisins, sont reçues avec agilité lorsqu'elles parviennent au soleil, et qu'elles entrent dans son corps par les pores, pour ne s'y point arrêter, et passer jusqu'à une certaine distance, avant que de perdre cette agilité en ligne droite, laquelle elles conserveront pendant, s'étant qu'elles se mêlent avec la matière du soleil, qui, étant plus agité et plus disposé au mouvement que ces petites parties, les chasse vers la circonférence, c'est-à-dire vers l'écliptique plutôt que vers les pores, à cause que la nouvelle matière qui entre dans ceux dans le soleil chasse les taches vers l'écliptique; et qui est confirmé dans tout l'article 96. Et il n'importe pas que le mouvement soit plus vite dans l'écliptique : car il est manifeste que la matière des taches empêche moins l'agitation de la matière du soleil lorsqu'elle

est sur sa superficie extérieure que lorsqu'elle est au dehors; et c'est la raison pourquoi la matière qui est nouvellement entrée dans le soleil, étant seule & sans autres états disposée à mouvoir, se locomut sans cesse.

REMARQUE.

Le lecteur portera son jugement en faveur de qui bon lui semblera.

REMARQUE DE M. CLEBERLIN.

Sur la révolution nouvelle.

L'auteur et l'apposant demeurent tous deux d'accord que la matière des taches du soleil est jetée dehors vers l'écliptique, et les parties qui lui sont voisines, comme étant les plus agitées; mais de là l'apposant soutient que ces taches doivent couler ou être chassées vers les pôles, à cause de la rapidité du mouvement qui est vers l'écliptique, et vers les autres parties voisines, ce qui est contre le sens de l'auteur.

Certainement si cette matière dont les taches sont composées demeurait appuyée sur le corps du soleil après en être sortie, de même que les corps pesants demeurent attachés à la terre, il n'y a point de doute qu'ensuite elle ne dût couler de l'écliptique vers les pôles, ainsi qu'il est prouvé par l'expérience de l'écluse, apportée au de part et d'autre. Mais, comme dit l'auteur, cette matière qui a sans

fait être jointe avec le corps du soleil ou abandonnée dans un air libre, sans perdre pourtant du soleil, et tourne avec lui, sans aucune résistance à son mouvement; et il n'y a point de raison pour-
quoi elle se doit assembler vers les pôles.

Mais comment pourrions-nous dire que cette matière se doit assembler vers des taches vers les pôles, c'est ce que le répondant a fort bien expliqué.

(Page 143, vers. rom.)

C'est une chose contraire à l'ordre de la nature, que les parties capables de la matière du premier élément passent plus aisément par une tache que par l'air; car il est plus facile aux parties de la matière de passer au travers des corps moins épais, qu'au travers de ceux qui le sont davantage, et qui pour cela résistent plus au mouvement des autres corps: et selon M. Descartes, page 118, ces parties réunies viennent de l'extrémité d'un tourbillon, et se forment des pores ou conduits depuis A jusqu'à x, qui est au-delà de d.

Qui empêcheront qu'elles ne se forment toujours de semblables conduits, depuis x jusqu'à B, qui est le pôle opposé à celui d'où elles viennent? car l'air, les petits globes du second élément, et le matière du premier, peuvent partout leur donner passage avec une égale facilité; et il n'en a pas besoin

qu'elles changent leur sensibilité et leurs forces ordinaires de se servir pour continuer leur chemin, et même celui qu'elles ont fait quand elles sont parvenues depuis A jusqu'à l'autre ont pu continuer également après leur venue à parvenue depuis l'autre jusqu'à B.

Et la réponse de l'article 115 ne peut nullement servir : d'est à savoir qu'il est plus facile aux parties sensibles de passer par les taches que par l'air qui les environne, à cause que l'air obéit au mouvement des petites globes du second élément, et se contourne par la même situation; par ces petites globes du second élément, et l'air qui est entraîné par eux, se meut tout de même depuis A jusqu'à B qu'il l'est depuis A jusqu'à E.

Et même si cette réponse étoit recevable, on pourroit dire que les parties sensibles devraient plutôt passer de l'extrémité du pôle d'un côté-là vers l'autre extrémité, que de contourner la petite tache-là dont il est parlé dans l'article 101. D'autant que vers les pôles, les deux premiers éléments et l'air qui se trouve parus se meurent lentement et d'un autre bruta, le air vers l'équateur se meurent d'un mouvement beaucoup plus rapide et fort divers; et par conséquent il doit être plus facile aux parties sensibles de continuer leur mouvement vers le pôle opposé, que de rétrograder par l'air et les petites globes du second élément vers

l'écliptique, où le mouvement est fort différent de celui des pôles, et où les parties globes du second élément et leur d'ailleurs changent continuellement de situation, à cause de la rapidité de leur mouvement.

Enfin, parqu'on, selon ce qui est dit en la page suit, les parties circulaires ne viennent pas seulement de quelques point du ciel vers l'autre, mais qu'elles viennent de toute la partie du ciel qui est autour du pôle A , vers la partie du ciel marquée BBQ , et y coulent sans cesse, par quel moyen ces parties circulaires, qui sont venues d' A vers B , pourroient-elles retourner par un vis l , pour composer comme ces vagues ou tourbillons autour de l'autre, ou de la terre? car ces parties circulaires rencontreroient en leur retour celles qui viennent comme elles du pôle A , et s'appesant les uns sur les autres empêchés retent ce retour, et même celles qui viendroient du pôle opposé pour leur leur retour antécédent vers le retour de celles-ci, ce qui semble être fort difficile à expliquer.

RÉPONSE DE PIGOT.

Au contraire, ce qui est dit en cet article est conforme à l'ordre de la nature : car dans une machine il se trouve plus de conduits par où les parties circulaires peuvent partir, qu'il ne s'en rencontre dans l'eau, et il n'importe pas que l'air transmette

la lumière plus facilement que les taches, par conséquent qu'il peut donner passage à l'action qui vient de la lumière, et non pas les parties opaques, qui, bien qu'elles soient elles-mêmes au rang des parties du premier élément, ne sont pas nécessairement des plus solides, comme l'insensé a souvent dit. Et il y a une raison très manifeste pourquoi les parties opaques qui sont venues depuis A jusqu'à x ne peuvent passer jusqu'à B, qui est que tous les intervalles par où elles pourraient passer sont remplis des petites parties du premier élément, qui, venant des ténébreux voisins, tendent avec grande force de B vers A, et les chassent de toute la force dont elles tendent toutes vers A, laquelle est plus grande que celle qui pourrait venir des autres de chasser vers B, il ne faut pas trouver étrange si elles les contrainquent de retourner vers le pôle par où elles sont entrées. Et encore que finir et les globes du second élément se mouvant plus vite vers l'écliptique que vers les pôles, nous n'en devons pas pour cela conclure que ces parties opaques doivent continuer leur chemin tout droit vers le pôle opposé, mais seulement qu'elles passent avec moins de facilité au travers de l'air et de ces globes, qu'au travers de ces taches, et que cet est vrai. Et c'est pour cela que M. Descartes a démontré que la plus grande partie de ces petites parties qui sont entrées dans la terre par un cer-

vers pile, retournant vers ce même pile par la corde intérieure de la voûte.

INSTABLE.

Tout ce qui se meut, se meut suivant qu'il peut suivre une ligne droite, selon les lois du mouvement établies par l'histoire : il faut donc considérer en cette occasion quelle est la cause qui empêche que ces parties censées ne continuent à se mouvoir d'un pile à l'autre, suivant une ligne droite.

On répond que tous les tiers celles qui sont, par exemple, entre d et B, sont pleines des parties parties du premier élément, et si nous voulons nous de parties censées, qui, venant de B vers l'autre I avec une force plus grande, contraindraient les parties censées qui sortent des endroits g d'e de cet entre de retourner par l'air en qui les environne de toutes parts, sans leur permettre de passer tout droit vers B, qui est le pile opposé.

A quoi je réplique que les parties censées, et une infinité d'autres particules très subtiles et très déliées du premier élément, qui tendent des environs du ciel A vers tout l'espace compris entre Q et B, doivent empêcher le retour des parties censées qui étant venues d'A vers g par le milieu de l'autre I. Et l'on ne peut rien alléguer pour rendre raison du retour de ces parties, qui ne puisse servir plus probablement à prouver le con-

trava. Car, premièrement, tous les intervalles qui ne sont pas occupés par les points globes du second élément sont pleins des parties les plus déliées, ou même des parties émanées du premier, tant vers les pôles que vers les autres parties de l'air. Secondement, les parties émanées qui viennent des endroits du pôle A et les autres parties du premier élément tendent avec plus de force vers les espaces occupés entre Q et l'astre, ou l'un entre H et l'autre, que quelquesunes d'autres elles qui, étant venues des mêmes parties du pôle, ont déjà passé par le milieu de l'espace I , et s'en retournent pour entrer derechef par I , dans cet autre I . Je veux dire qu'après que les parties émanées qui viennent d' A ont passé au travers de l'astre I , et qu'elles commencent à retourner de I par l'air qui les environne vers I , elles ne peuvent plus avoir les mêmes forces qu'elles auraient si elles ne se faisaient point distendre du droit chemin pour faire ce retour. Et c'est pour cela que les parties émanées, et les autres parties plus déliées, qui viennent des pôles du coté A , vers H ou vers Q , et qui n'ont point été auparavant distendues ni de ce coté, tendent avec plus de force, du coté jusques à H ou jusques à Q , que celles qui étant entrées dans l'astre, et qui en étant sorties par un autre I , retournent vers I ; et cela est très manifeste suivant les lois du mouvement de l'éther.

instables : car ces parties cannelées sont plus échauffées du la source de leur mouvement quand elles ont traversé l'astre, et quand à leur retour elles sont vicieuses de ch , ou de gk , puisqu'alors elles ont fait plus de chemin, que ne le sont celles qui sont venues tout droit jusqu'à des cannelures vides, et qui s'est point remuées l'astre en leur chemin. Que si l'on dit que les parties cannelées qui s'en retournent ne sont fait et créées d'autres passages que ceux qui servent aux parties cannelées qui viennent avec se détacher depuis le pôle d'où les uns et les autres sont partis, il seroit aisé de dire que les parties cannelées ne pourraient faire autre, afin de continuer tout droit leur chemin, depuis un pôle jusqu'à l'astre qui les ont opposé.

Bien, s'il y a quelque autre raison qui puisse confirmer l'opinion proposée par l'auteur, il est vraisemblable qu'elle pourra aussi servir à fortifier cette opinion.

M. CUNIBERTUS

CHATEAU D'ARTILLERIE, PARIS, 1693.

Tout bien considéré et examiné, j'avoue que je ne vois pas bien de quelle force les parties cannelées qui venant d' ch , ont passé au travers de l'astre l , sont poussées pour faire qu'elles repassent vers l'hémisphère gk .

Mais si on lit avec attention ce que dit l'auteur au la page 200, on verra manifestement qu'il ne dit pas que toutes ces parties caennelles rejoignent au centre, comme y étant contraintes par quelque force qui les y pousse; mais il semble seulement leur attribuer un mouvement irrégulier et discordant, qui fait que les uns sont brisés et dissipés par les parties de l'air qu'elles rencontrent, les autres emportés dans le ciel (à savoir celles qui se sont élevées vers les parties du ciel qui sont proche de l'écliptique), et enfin que fait que les autres étant posés comme par rencontre vers l'hémisphère GFE, soient détreffés dans l'air par les mêmes causes qu'ils s'éloient auparavant élevés dans ces ténées.

Mais la force de cette objection est telle, qu'il semble qu'elle ferme le passage à ce retour, et qu'elle doive même empêcher ce mouvement irrégulier et discordant, si ce n'est peut-être que l'on voudrait dire que l'air qui est autour de la terre se meut moins vite, et qu'il donne plus aisément passage aux parties caennelles que se font le ciel, et que les parties caennelles qui viennent de l'extérieur du ciel A. ne sont pas en si grand nombre qu'elles puissent toujours s'appuyer au chemin de celles que ce mouvement irrégulier fait écarter comme sur leurs pas de la partie du ciel B. J'entendrais volontiers la réponse que fera l'auteur à ces objections.

(Page 286, art. 1000.)

La difficulté est touchant le mouvement et le lieu d'une étoile fixe, qui se change en qui digère entre un planète ou un comète : car quand un astre est emporté par le cours de quelqu'un des vortex ou tourbillons voisins, cet astre sans emporté devoit plutôt demeurer vers la circonférence de ce tourbillon, que de passer plus outre, pourvu que la matière céleste qui se sent plus attirée aux centres d'un tourbillon qu'aux autres lieux, jusqu'à un certain terme, devoit repousser vers les extrémités les corps qui viendroient à entrer dans son tourbillon.

Si l'on dit que cet astre est poussé presque à un certain terme par son mouvement qui lui est propre, ou par celui qui lui a été imprimé, je le veux bien; mais toujours doit-il après quelque temps être repoussé vers la circonférence du tourbillon qui l'emporte, au-delà de laquelle il ne peut plus reculer, pourvu qu'il en ait rempli tout autour par les autres tourbillons voisins; car c'est une loi de la nature, que les corps grands et pesants qui se meuvent autour de quelques centres éloignés plus du centre de leur mouvement que ceux qui sont plus légers. Si la chose est ainsi, on ne doit jamais voir de planètes, mais seulement des comètes, ou du moins toutes les planètes devroient

être dans la même existence du tourbillon, par le cours duquel elles ont été précédemment composées, et même avec les comètes.

Et pourtant une planète ne devoit point entrer dans un autre tourbillon, et quand, par quelque rencontre que ce soit, elle y est une fois entrée, elle devoit être rejetée vers les lieux où la matière de ce tourbillon est la moins agitée, c'est-à-dire vers Saturne, dans notre ciel. Car tout de même que quand des eaux vives et courantes laissent entrer dans leur lit quelques corps légers, elles le rejettent après vers les lieux où l'eau est la moins agitée, quelques vases, grandeurs et figure qu'aient ces corps; ainsi, etc.

Et la réponse que vous faites dans la page 229 et dans les suivantes au troisième point : c'est à savoir qu'un autre peut être moins propre à recevoir les mouvements qui lui ont été une fois imprimés, que les petits globes du second élément, si, par exemple, la matière de cet autre étoit tendue comme des fils, ou des feuilles d'or.

Car il est constant, par ce qui a été dit ci-dessus, que les autres sont nobles, puisqu'ils réfléchissent la lumière; il est constant qu'ils sont ronds; il est constant qu'une étoile fixe ne peut perdre l'étendue de son tourbillon, et être absorbée par un autre, si elle n'est couverte de plusieurs autres, comme d'autant de croûtes, qui sont des

corps solides qui réfléchissent la lumière, et par conséquent les autres sont pressés, tendus, et font grande. Et le plus ou moins de pesanteur, de solidité et d'étendue qui se rencontrent en eux, peut seulement leur cause qu'ils soient étendus plus hautement ou plus vite vers l'extrémité de leur étendue dont ils sont enveloppés, mais cela n'empêchera pas qu'enfin ils n'y parviennent, puisque la matière du premier et du second élément, joignant leurs forces ensemble, les y pousse pas à peu sans cause. Car, à dire le vrai, il me semble que cette liberté des planètes, que l'on suppose être distincte des causes des autres de tout de leurs, n'est pas concevable; et je voudrais qu'on me montrât quelque exemple semblable dans la nature.

Car tout de même que nous voyons dans les exemples apportés en la page 147. qu'une masse d'or ou de plomb pourrait ressembler telle figure qu'elle seroit capable d'une certaine agitation qu'une balle de bois plus petite et plus légère qu'elle, et que néanmoins cette indigence de poids ou de figure n'empêche pas que cette masse et ce bois abandonnés au flux se perissent au même terme, à savoir à la terre (ou plus hautement ou plus vite n'importe), ainsi, etc.

Le même se voit aussi dans une eau courante, dont il semble que les corps qui agissent dedans sont toujours portés vers l'extrémité de son cours, plus

site ou plus lentement, selon que ces figures sont plus ou moins capables de recevoir d'impulsions, ainsi les autres qui supportent dans la tourbillion ces autres masses doivent aussi être portés, de quelque figure ou solidité qu'ils soient, jusqu'à son extrémité de notre tourbillion, ou de là de quel les en ne peuvent plus être portés, à cause, comme il a été dit, qu'ils sont retenus par les autres tourbillons voisins; et si dans le tourbillion où ils sont il y a quelque endroit où la matière soit moins agitée qu'aux autres, ils doivent être chassés vers ces endroits, et y demeurer.

Enfin, quelles que soient les autres planètes, il est certain que la terre que nous habitons est ronde, qu'elle est épaisse, solide et grande; et que selon les lois de la nature et du mouvement circulaire rapportées, elle doit être chassée jusqu'à la circonférence du tourbillion de notre soleil, et qu'elle ne peut s'arrêter en aucun lieu, jusqu'à ce qu'elle soit parvenue à la sphère de Saturne, où le mouvement est plus lent.

Enfin, dis-je, et la terre où nous sommes a été créée d'un autre, et qu'après avoir été couverte de taches, et supportée par le cours de la matière du ciel et du soleil, elle s'en est approchée jusqu'à ce qu'elle ait maintenant, il semble, selon ce qui a été dit auparavant, qu'elle devienne tous les jours s'éloigner un peu du soleil, car plus les masses qui s'é-

emporté par un autre à de telcité, d'autant plus se doit-il éloigner de l'autre qui l'a emporté. Or il est très possible que notre terre doit être à présent plus solide qu'elle n'étoit autrefois, parceque la matière du premier élément qui est contenue dans ces creux se couvre toujours peu à peu de plusieurs couches, et que dans ce creux où elle est elle ne peut pas facilement être renouvelée par une nouvelle matière qui y survient, à cause que ces creux ne donnent pas un passage si libre aux petites parties du premier élément qu'elles faisoient autrefois avant qu'elle en fût tout-à-fait couverte. À quoi l'on peut ajouter qu'étant continuellement foulée par le grand nombre de ses habitants, elle doit tous les jours de plus en plus devenir solide : ce qui se peut dire avec autant de raison et d'apparence que ce que dit ailleurs M. Descartes, à savoir que la direction de l'aimant peut être changée par les hommes : et toutefois plusieurs astronomes assurent le contraire, et disent que la terre doit approcher du soleil, sans rien de s'en éloigner, et disent que déjà elle s'en est beaucoup approchée.

RÉPONSE DE M. PICOT.

Vous sçavez pas, et me semble, avec quel succès à ce que l'auteur dit des corps diaphanes et de la pesanteur ; car comment un autre qui a été emporté par un autre terriblement pourroit-il de-

meuve balancé et suspendu vers la circonférence de ce tourbillon par qui il a été emporté, si les petits globes qui sont vers la circonférence de ce même tourbillon sont plus agités, et par conséquent plus légers que cet astre ? et je ne vois pas pourquoi étant vers son axe suspendu, il ne reculerait en s'approchant du centre. Quant à ce que vous ajoutez que les astres sont plus solides que les particules du ciel, pourqu'elles s'attacheraient à lui même, vous ne prenez pas garde qu'il y a des corps qui, bien qu'ils soient plus légers, ne laissent pas d'être capables de plus d'agitation que les autres, et qui ont été cités dans les articles vis, vis, vis. Et puisque nous voyons que dans les fleurs les fibres et les corps moëux disposés au mouvement sont repoussés vers les bords, nous devons conclure que les astres doivent être chassés vers le centre, et non pas vers la circonférence des tourbillons, dont le raison est que les parties de l'eau étant plus agitées vers les bords, tendent avec plus de force à continuer leur mouvement au ligne droit, et ainsi elles se dirigent de leur centre, et les repoussent vers les bords; et si vous prenez la peine de lire l'art. 180, vous verrez comme une pierre ne perdant pas jusqu'à son centre de son tourbillon, sans devenir suspendue à une certaine distance, et vous y trouverez la démonstration de tout ce que vous demandez.

Tout s'orne par ainsi de prius à compenser que la terre que nous habitons n'est pas si si solide, si nous pouvons garder à sa destination ; et il est facile de concevoir d'autres corps beaucoup plus solides ; et il n'y a point de doute qu'il n'y en puisse avoir dans la nature ; mais de servir si par accident du temps une planète ne pourroit point s'éloigner du centre de son tourbillon, ou peut-être aussi s'en rapprocher du plus près, ce n'est pas tel le cas d'un globe la terre. Quant à ce que vous dites que les hommes en faisant la terre de leurs pieds la peuvent rendre plus solide, vous aimez d'assoir cette pensée, si nous faisons comparaison entre la force des hommes et celle de la matière étendue qui coule autour de la terre ; et il semble que notre nature ait voulu limiter la même chose que vous, sur la fin du troisième article de la quatrième partie. Mais il y a une chose beaucoup d'autres causes qui peuvent faire que cette matière qui est au dedans de l'autre vers l'en soit pas ainsi condamnée, et personne ne lui peut rendre service. C'est pourquoi, puisque nous savons que la terre est suspendue à la distance où elle est, cela se fait sans doute pourqu'elle a telle proportion avec les globes célestes qui courent autour d'elle. Et il n'est pas vrai que la matière du premier élément, qui est vers le centre, ne se renouvelle point car il en entre toujours de nouvelle par les pores de la terre

avec les parties connues, mais elle ne se peut élever ainsi que fait celle du soleil.

Sur la figure de la planète L.

Quelques-uns pourroient demander, en considérant le comète d'une comète, depuis en la figure de cette planète, ce que deviendra cette comète. Et, si elle le voit, il semble d'abord que cela répugne à la raison, de s'imaginer qu'elle puisse passer toujours et éternellement de surface en surface, ou de tourbillon en tourbillon, et être soustraite d'un mouvement à entraînement, et d'autre côté, la solidité, la figure, la grandeur d'une comète, semblent s'opposer à ce qu'elle puisse descendre sans lui vers un autre pour pourvoir devenir l'une de ses planètes. Que deviendra donc cette une telle comète? Sera-t-elle toujours soustraite en différents tourbillons, ou descendra-t-elle dans l'un plutôt que dans l'autre? Car, si ce que vous nous avez dit de la solidité des comètes, de la nature des tourbillons qui ont la même part, et des mouvements de cette matière qui sont presque semblables, ou véritable, il semble qu'il n'y ait pas lieu de croire qu'une comète puisse se convertir en planète dans un tourbillon plutôt que dans un autre, ou principalement que toute la différence qui vous sépare entre eux ne consiste que dans leur position ou grandeur.

A PROPOS.

Vous vous amusez, genre du mouvement d'une comète, pourquoi vous pensez qu'il soit extrême-
 ment, quelquefois même il soit ordinaire et
 régulier, en sorte que si la disposition de tous les
 tourbillons pouvait être comparée par l'entende-
 ment humain, on pourrait peindre les comètes
 aussi certainement que les éclipses de lune.

(Page 107, art. 1000.)

Si la lune est emportée par la matière du ciel
 qui environne la terre, et si elle doit se mouvoir
 plus vite, à cause que son corps est plus petit, je
 ne vois point de raison pourquoi la lune étant en
 A, ne continue pas son cours jusqu'à la terre et
 ne la vient point heurter, ni pourquoi quand elle
 est parvenue en C, elle ne doit pas s'éloigner éter-
 nellement de la terre en continuant d'aller vers Z.
 Car il est impossible de concevoir comment la
 lune, contre le mouvement de la matière céleste,
 qui se meut beaucoup plus vite que la terre et
 elle, comme il est dit en la page 247, et qui s'en-
 va vers Z, peut constamment cela même lui-même
 tout contraire et aller de C par D vers A, car elle
 se mouvrait en même temps de deux mouvements
 contraires, et dont les directions seraient opposées,

ce qui serait tout-à-fait sensible aux mouvements que quelques astronomes ont voulu donner au soleil et aux autres pour servir la plupart des géométriciens, mais que ceux qui stabilisent le mouvement à la terre, répètent avec raison.

Enfin, en l'article 153 il est dit que la distance du ciel se mesurait mieux vers C et à qu'on ne B et D; ce qui tendrait au même contraire à cette loi ci-dessus établie, et qui est contraire à tous les tourbillons, qui est que plus la matière est proche de B, s'est-elle du soleil ou de quelques autres, et plus vite elle se meut; et selon cette loi, la matière qui est vers D doit être emportée plus vite que celle qui est vers C, et celle-ci plus vite que celle qui est vers B, à cause que la vitesse de mouvement va toujours croissant depuis le soleil jusqu'à Saturne. Et cette distance sera encore plus grande si la lune et la terre se meuvent, étant environnées de toutes parts de la même étendue des tourbillons du soleil qui les emporte; et il ne me paraît pas sans raison, selon M. Descartes, elles se meuvent dans toutes deux d'une circonférence de la même du ciel du soleil, ou bien si elles sont encore à présent enveloppées de cette matière céleste qu'elles avaient auparavant qu'elles fussent emportées par le tourbillon du soleil.

RÉPONSE DE M. PILOT

La cause qui empêche que la lune soit proche de la terre, n'approche pas nécessairement si près d'elle qu'elle la touche, est la matière céleste qui communique à la lune une telle agitation, que lorsqu'elle est attirée vers A elle l'éloigne de s'éloigner de la terre, et de former à l'entour d'elle un petit tourbillon. Et ce qui fait qu'elle ne s'éloigne pas plus loin vers E quand elle est vers C, est qu'elle se meut plus vite dans ce tourbillon qui l'entraîne d'abord, à cause que la matière céleste y est plus agitée. Mais pour cela il n'est pas vrai que la lune soit attirée contre le mouvement de la matière céleste, puisqu'on suppose elle obéit à son mouvement, et que, pendant le cours d'une année, elle est emportée dans l'écliptique avec la terre et tout le tourbillon qu'elle l'entraîne suivant le cours de la matière céleste.

Maintenant c'est une chose conforme à toutes les lois du mouvement que la matière céleste se meut autour d'elle entre C et A qu'entre B et D; et on en voit tous les jours l'expérience dans les fleuves, dont l'eau coule d'autant plus vite que son lit est plus étroit; et encore que la matière céleste se meut d'autant plus vite au rond qu'elle est plus proche du soleil, ce n'est pas à dire pour cela qu'elle avance plus en ligne droite, pourvu que le-

petits globes de la matière éthérée qui est proche du soleil surpassent même les autres en vitesse qu'ils ne sont surpassés par eux en grandeur.

(Page 212, art. 22 de la 2^e partie.)

Le corps M doit s'éloigner du centre L, du moins au-delà de l'air AB, selon ce qui a été dit auparavant. Et l'expérience même nous enseigne que les corps éthérés, sans peu de force, passent facilement par l'air; et si le corps M est la terre, ou même un corps plus solide qu'elle, et qu'AB soit l'air, qui empêche que du moins les parties de la terre ne soient chassées au-delà de l'air, par le mouvement de la matière du premier élément, qui est contenue en l.

Ce qui se confirme de ce que le corps de la terre, selon ce qui a été dit ci-dessus, n'a pas été épuisé tout à la fois, mais seulement par parties, et petit à petit; et de quelque façon que ces parties aient été faites successivement, et même pour peu de mouvement qu'elles aient eu, il a fallu néanmoins pour faire une seule terre, telle qu'elle est à présent, que toutes ces parties les unes après les autres aient auparavant été rendues solides, ce qui n'a pu se faire sans avoir été chassées de leur état en d'entrer dans l'air et dans le ciel, par le mouvement rapide du premier élément qui est en l.

Car, comme qu'on voudrait dire que la terre se commença à former, fin terriblement à un tas de terre, toutefois il n'est pas concevable que pour se séparer elle ne pût être soulevée, et élevée du milieu dans l'air vuide : car l'air est toujours moins subtil qu'elle; et ainsi elle devoit au moins chercher sa place au-dessus de son air; et elle n'a point de demeure dans le lieu où l'on dit qu'elle est ici, c'est à savoir au milieu du centre de la terre.

Et il ne sert de rien, pour répondre à cette objection, de dire que la terre est soulevée par la combustion qui l'échauffe, et non pas par la matière du premier élément, qui est enfermée dans son centre, comme il est dit dans la page 506, art. 22. Car on ne considère la terre au commencement de sa formation, et avant qu'elle soit échauffée par un autre tourbillon, à savoir quand elle se meut par la matière de son propre tourbillon, et qu'elle commençoit à se couvrir de nuages, et étoit prête à pousser dans le tourbillon de notre soleil.

ALPHABET DE LA FIGURE

Les nuages qui composent l'air, et qui étoient éparses à quelques distances de la terre, quand elle étoit sur le point d'être entraînée par le tourbillon du soleil, ont été percées par la force des autres tourbillons, et ainsi ont fait plusieurs tour-

ens, lesquelles peuvent être, ou continues, à savoir quand elles sont composées de parties sensibles à celles des bruits ou inférieures qu'elles se rapprochent sans aux autres, ou bien leur matière peut être fluide en quelques lieux, à savoir quand elle est composée de parties dont les figures sont planes et glissantes. Et le milieu qui fait que ces parties glissantes et celles qui sont entrelacées ensemble ne s'éloignent point d'l vers A et vers B, est que les parties de l'air et du ciel qui sont vers A et vers B sont beaucoup plus agitées qu'elles. Car encore que celles qui sont vers B soient beaucoup plus grosses, de ce néanmoins qu'elles peuvent plus facilement communiquer l'agitation qu'elles ont aux autres qui sont plus déliées que d'un milieu d'elles mêmes, ces plus déliées doivent toujours se rapprocher et éloigner davantage du centre de leur mouvement que ne font les autres, et ainsi doivent repousser les plus grosses vers le centre. Ce que l'expérience nous confirme, car un boulet de canon qui est tiré en l'air a plus d'agitation et de force que l'air qu'il lève au-dessus de lui; mais, pourqu'il communique peu à peu cette agitation aux parties de l'air, et qu'il n'en reçoit d'elles aucune, après avoir transféré toute l'agitation qu'il avait reçue du premier élément, il est rebattu repoussé par elles et par la matière collée vers le centre, c'est-à-dire vers la terre.

sur la ligne de la pesanteur.)

La matière du premier et second éther, comme nous l'avons vu, remplissent facilement tous les lieux, et sont donc attirées par les autres corps plus gros, et, selon cette loi, quand la lune est en B elle se doit plus plutôt presser l'air et les deux autres premiers éthers vers la terre que vers le ciel, car ils peuvent monter et se glisser : au contraire il est plus facile à ces deux solides éléments et à l'air de monter et de se mouvoir au dessus de la lune, que de lui faire subir un grand effort contre la terre, qui est massive et fort éloignée de la déplacer de son centre, et de pousser ou abaisser les eaux.

Et il est aisé de concevoir que si la lune approchoit de la terre à un mille près, rien de nouveau ne devoit pour cela paroître sur la terre, sinon que l'air et la matière éthérée tirassent vers les lieux éloignés par la lune, et couleraient en-dehors d'elle.

Et encore qu'on accordât que l'air et la matière éthérée fussent poussés par la lune vers la terre, ils devroient plutôt se retirer aux côtés de la terre à C, E, F, et G, que de causer ces grands mouvements à l'eau et à la terre; car l'air cède plus facilement à l'air que la terre à l'eau.

Si la petite ténacité de la terre et de la lune étoit enfermée dans un vase d'airain, et que la ma-

l'èbre éthérée n'est point un étherisme libre et sou-
 versif de tous côtés, et que la lune, ou quelque
 autre corps sensible, vient à entrer de nouveau
 dans ce petit tourbillon, elle pourrait peut-être
 par ce moyen imprimer un tel mouvement aux
 eaux et à la terre; mais le cours, l'équilibre et la sa-
 vierie des fibres de toutes parts à la matière éthérée
 et à l'air, et la lune occupant toujours ou quelque
 endroit ou place dans la nature, il n'y a point de
 raison pourquoi elle puisse imprimer à la ma-
 tière éthérée et à l'air un mouvement avec grand
 poids libre qu'ils pressent les eaux et chassent la
 terre hors de son lieu; et je ne vois pas pourquoi
 il est nécessaire que l'air et la matière éthérée soient
 pressés entre la lune et la terre; car il suffit, s'il ar-
 rive que la lune approche de la terre plus qu'à l'or-
 dinaire, que quelques parties de l'air et de la ma-
 tière éthérée montent et coulent au-dessus de la
 lune.

Si dans un canal large de quatre pieds et plein
 d'eau on courrait je suppose vis-à-vis l'une de
 l'autre deux grosses boules de bois, en sorte qu'elles
 fassent designes de deux pieds, il coulerait entre
 ces boules autant d'eau que deux pieds en pour-
 raient comprimer; mais si on vient à approcher
 ces deux boules ou seulement l'une d'elles, en
 sorte qu'elles ne soient plus designées l'une de
 l'autre que d'un pied, qu'arrivera-t-il de là, si non

que quelques parties de l'un qui couleront capteront entre ces boules, couleront après eux vers les bords ; car il ne doit paraître aucun autre mouvement extraordinaire dans l'un ni autour de ces globes , pourvu qu'il n'y ait rien de nouveau dans le canal ; et si l'un qui coule est également attiré et également couronné de toutes parts , les deux globes voisins couleront également après l'un de l'autre ; et si on les approche l'un de l'autre, l'un qui pourra entre les deux passera d'un autre côté sans violence.

RÉPONSE DE M. FICHT

Si vous voulez bien garder à la nature de la pesanteur, vous saurez vu que la terre est environnée de toutes parts de la matière du ciel, tout de même que si elle était entourée d'un mur d'airain ; car les parties de la matière qui sont dans ce tourbillon sont tellement balancées, qu'elles n'ont point sortie de leur place et s'écartent le moins du monde sans que quelques causes les y obligent, et cependant elles s'en approchent les unes.

Pour le raison qui fait que le centre de la terre change continuellement de place, à cause de la présence de la lune, elle se voit dans le même article où l'auteur dit que la place de la terre s'en détermine dans ce tourbillon que par l'égalité des forces de la matière céleste : de même il se voit

h

h

été démonté, que lorsque l'espace entre lequel coule la matière élaste est rendu plus étroit, si aussi elle coule plus vite; et quant à ce que vous s'admirez pas que pour cela il s'éleve qu'elle pousse davantage la superficie de l'air et de l'eau, vous le sçavez bien mieux raison : car l'expériences nous ont que lorsqu'un corps fluide est pressé, il fait effort pour se mettre au large, et pousse quelque vent les lieux où il pourra être moins pressé.

[Page 768, vers. 1.]

L'eau de la mer en la plupart de ses bords ne se meut ni régulièrement, ni d'une manière qui puisse rendre facile la raison de son mouvement car il y a plusieurs circonstances particulières et variables : en quelques parts le vent meut en quatre heures, et en cinq fois huit à descendre; en d'autres elle meut en sept heures et descend en cinq. Dans la Nouvelle-France, ainsi que m'ont assuré divers pilotes qui y ont navigué, la mer se meut sans aucune règle ni mesure, principalement le long des côtes; car les marées sont quelquefois huit jours à couler vers un même côté, et jont coulent deux heures devant de l'autre; quelquefois les marées se changent trois ou quatre fois en un jour; néanmoins dans le Grand-Saint-Laurent et en quelques autres les marées sont plus régulières.

(Page 109, art. 11.)

Aux solides les marins sont plus grands qu'en-
tre les solides et les équinaires, et néanmoins, en-
tre la raison qu'on en a ici apportée, les marins
devraient toujours diminuer de plus en plus jus-
qu'aux solides, et croître aussi toujours de plus
en plus depuis les solides jusqu'aux équinaires,
ce qui est contre l'expérience.

(Réponse à la page 108, art. 1.)

Il peut y avoir beaucoup de vérité dans les fables
et dans les railleries, et, encore qu'on en puisse ap-
porter plusieurs, toutefois il n'y en a aucune qui
soit vraie dont on ne puisse rendre raison par ce
qui a déjà été expliqué; mais il ne faut pas ajou-
ter foi aux narrations qui ne font, si elles ne sont
faites par des personnes expérimentées, et qui
sont examinées les choses de fort près.

(Réponse à la page 109, art. 11.)

J'ai toujours été d'un aux navigateurs, et à plu-
sieurs autres qui ont fait les mêmes observations,
que les marins sont plus grands aux équinaires
qu'aux solides, et je ne sais pas sur quoi vous
fondez le contraire.

fin

(Page 126, art. 10.)

Dans les observations qui ont été faites dans les navigations, il est certain que l'air et l'eau en plusieurs endroits de la terre sont portés vers l'occident; et néanmoins, et de ce qui a été dit ci-dessus, on peut colliger tous les mouvements opposés à l'air et à la matière éthérée; le contraire nous devoit apparaître.

C'est à cet égard en plusieurs lieux que la terre est vaincue par son mouvement journalier par la matière éthérée qui l'environne et qui coule et pétille dans ses pores et au fond de sa et de la mer partie, il est dit que la matière éthérée se meut quelque peu plus vite que la lune et la terre, qu'elle s'oppose avec elle. Il est encore parlé, dans le même article 10, d'une autre vitesse de la matière éthérée qui environne la terre, c'est à savoir celle qui est vaincue par le passage plus étroit qui est fait à la matière éthérée par l'oppression du corps de la lune; et ainsi tous les mouvements de la matière éthérée qui environne la terre tendent tous vers l'orient. Comment donc sera-t-il possible que, contre l'impression de tous ces mouvements, cette même matière éthérée, l'air et l'eau, puissent être portés vers l'occident qui est au parti opposé, comme en effet ils y sont portés: de plus, ce mouvement de

l'air et de l'eau vers l'occident, mais qu'il est ici direct, ne diffère en rien de ce mouvement de ré-appropration qui fait le flux et le reflux, et descend, en l'espace de six heures et deux minutes, parcourir la quatrième partie de la terre, et après cela courir de côté opposé; ce qui toutefois s'entend par analogie, par exemple, si un homme étoit en E et qu'il allât vers F, il se sentiroit frappé par l'air d'une autre manière que s'il étoit en F et qu'il allât vers G, mais que chacun peut aisément juger par l'inspection seule de la figure; car, en allant d'E vers G, la cause qui fait le gonflement que dit M. Descartes, c'est, pourquoy l'espace G, J, est plus large que F, B.

REMARQUE.

Il est vrai que la matière céleste fait mouvoir la terre autour de son propre centre, mais cela n'est point tel que la lune ne fasse que l'air et l'eau s'élèvent toujours vers l'occident. Et parceque vous vous étiez souvenu, en ce que vous croyez qu'il y a de la contrariété en divers mouvements, vous devez reconnaître que le mouvement n'est pas contraire au mouvement, mais bien que la direction soit vers un côté ou contraire à la direction, non vers l'autre.

Et ce mouvement diffère du flux et du reflux de la mer, en ce que la lune allant d'occident en

orient, comme les eaux des parties orientales vers les plus occidentales d'un fleuve continué. Et je ne vois pas pourquoi ce flux se doit pas être continué, puisque la nature des corps contigus est telle, que, lorsqu'ils sont fluides, soit que quelqu'un d'eux ait poussé et attiré, il pousse son voisin, et ainsi tous les autres de suite.

(Page 166, art. 102)

On attribue ici plus de vertu au retour des parties cannelées qui sortent d'une pierre d'aimant, qu'au cours ordinaire qu'elles ont de s'approcher au nord et de s'éloigner de l'auget ; car, avant que cet aimant fût divisé en deux pièces, selon ses plus parallèles à ses pôles, les parties cannelées du premier Aimaient l'obligement à prendre une situation contraire à celle de son cours ordinaire, et maintenant elles lui font prendre une situation contraire à celle-là ; de quoi néanmoins je ne vois pas qu'on ait tiré aucune raison suffisante. Et il semble que l'on veuille donner à ces parties cannelées deux vertus différentes, et la force de leur pousser à l'aimant toutes sortes de situations car si le contraire paraîtroit, et que la pierre d'aimant, qu'on tient pendue à un fillet au-dessus de l'auget, parût à l'envers de direction et situation qu'elle avoit auparavant que d'être divisée, on pourroit dire que ces parties can-

celles suivant toujours leur cours habituels, s'élèvent aussi cette pièce d'aimant à sa hauteur toujours d'une même façon, de même que si elle n'étoit point déviée de son trajectoire.

Mais ce qui arrive aux pierres d'aimant, et non les qui ne s'en tombent, et aux pièces qui ont été déviées, quand on les suspend à un filon, et qu'on les met l'une sur l'autre, n'arrive pas de même quand on les dispose d'une autre manière. Car si vous approchez deux barreaux sur un même plan, leurs aiguilles indiquent vers le septentrion la même partie qu'elles peussent.

Mais si l'une en met une justement et directement au-dessus de l'autre, pour lors elles sembleront converger entre elles à qui gardera son antérieur situation vers le septentrion; car l'une des deux, et peut-être celle qui a le moins de vertu, sera contrainte de tourner son pôle boréal vers le sud, qui est le pôle qui lui tient auparavant. Or, comment donc pourra-t-on accorder ensemble cette diversité d'effets, et nous attribuer à tous la vertu de l'aimant au simple mouvement des parties convulsées?

RÉPONSE DE M. PIERRE

On s'attribue aucune nouvelle vertu aux parties convulsées; mais puisque celles qui sortent de la pièce de dessous AB sont australes, c'est-à-dire sont attirées par son pôle austral, et sortent par la

boréal, elles doivent faire traverser la pièce de dessus *a*, *b*, et la disposer en telle sorte qu'elles puissent entrer par *a* et sortir par *b*. Supposons que *A* est le pôle austral de la pièce de dessous, par lequel sortent les parties cannelées qui viennent du pôle austral du monde, et sortent par *B*, son pôle boréal, lesquelles par conséquent ne peuvent entrer dans la pièce de dessus par *b*, à cause que c'est son pôle boréal, qui n'est pas par où recroquer les parties cannelées qui viennent du pôle boréal du monde. Mais pourquoi la pièce de dessus est percée à un fil, les parties cannelées, qui sortent du pôle boréal de la pièce de dessous, la disposent si bien à prendre la situation qui est la plus commode pour faire que les parties cannelées qui sortent de *B*, pôle boréal de la pièce de dessous, puissent passer par *a*, pôle austral de celle qui est au dessus.

Mais ce qui fait que les boussoles situées en un même lieu regardent toutes deux le septentrion comme imparement, c'est qu'elles sont entre deux points l'une de l'autre, et que cette sorte de communication que dans un certain espace qui est leur sphère d'action. Car il est évident que les parties cannelées qui viennent du pôle austral, et qui sortent par le pôle boréal d'une des aiguilles, doivent entrer dans l'autre par son pôle austral et sortir par le boréal.

(Page 18, col. deux.)

Un *fer bien battu, trempé et poli*, ne devrait pas avoir la même facilité de donner passage aux parties cannelées, comme il feroit s'il n'avoit pas été traité avec tant de flure et d'industrie par les marteaux et par le trempage ; car les parties cannelées avant de petits coups, et le marteau, le trempage et la polissure doivent se sembler boucher les pores et les passages, et rendre les chemins ou les ouvertures plus difficiles à être traversés par les parties cannelées ; et par conséquent un *fer moins battu* devroit recevoir plus facilement la vertu de l'aimant qu'un autre qui l'est davantage : ce qui toutefois ne se rapporte pas à l'expérience. Si donc nous voulons avoir pourquoi le *fer commun* ne reçoit pas si facilement la vertu magnétique qu'un *fer poli ou en acier*, ce n'est pas des parties cannelées qu'il en faut tirer la cause.

RÉPONSE DE M. PICOT.

Il paroît que l'acier soit poli, néanmoins pourvu qu'il a toujours tant de cannelures, qu'il y pourroit entrer plus de parties cannelées qu'il n'y en entre en effet, à cause qu'il n'y en a pas en grande abondance dans l'air, le marteau ou la polissure n'empêchent point leur effet, et il est certain qu'il de-

metait toujours un plus grand nombre de ces conducteurs dans l'air, qu'il n'y en a pour l'ordinaire dans le fer commun, et ceux qui y demeureraient sont plus profonds, pour les raisons que l'auteur a exposées.

[Page 515, 516, 517.]

J'ai vu une expérience de deux petites pincettes dont les extrémités étoient, et d'une pierre d'aimant qui lui étoit en l'air l'une après l'autre, qu'on feroit ici du sujet pour faire une objection. On devoit tourner sur une table l'une de ces pincettes, et puis on lui présentoit la pierre d'aimant qui s'est tirée en l'air, et étoit ainsi suspendue, et se touchant l'autre presqu'en un seul point, elle fléchit plusieurs fois, et même beaucoup plus qu'elle n'en étoit d'habitude l'autre tournant sur la table. Après cela on faisoit tourner l'autre pincette sur la même table, et on approchoit l'une de la première, qui étoit déjà fléchie et attirée à l'aimant, près de l'une de la seconde, et aussitôt elle étoit attirée en l'air et se tenoit suspendue à l'autre, se touchant l'une de la première qu'en un seul point. Ces deux pincettes, ainsi fléchies et suspendues, tournoient un fort long temps sans que le mouvement de l'une nuisît au mouvement de l'autre, en quelques sens qu'on les fit tourner, et quoique leurs déterminations fussent souvent contraires.

Mais si cela est, comme l'expérience le fait voir, comment les parties cannelées pourraient-elles passer par ces deux trous ou pirovettas ? car l'une ayant un mouvement dont la détermination est contraire à celle de l'autre, s'opposera au passage de ces parties cannelées ; d'où suit que si la détermination de l'une est propre à leur permettre le passage, celle de l'autre y sera nécessairement contraire. Un exemple pourra rendre ceci plus clair. Si une rue est traversée d'un bout propre pour passer par un bout dont les écuselles sont disposées pour la recevoir, et que cet écu se meut par exemple vers l'occident ; si étant au de ce bout il facilite l'entrée de cette rue, il est sans difficulté que si cet écu se meut au contraire, c'est à savoir vers l'est, il se empêchera l'entrée, comme il est manifeste à toute personne qui se veut donner la peine d'y passer. Cela se peut voir encore en un petit pressoir ; car la vis ne pourra jamais entrer dans l'écu du pressoir si cet écu n'est immobile, ou que son mouvement soit tel qu'il facilite l'entrée de la vis : car s'il se meut à contre-sens il se empêchera l'entrée.

Ces deux pirovettas de la étant deux suspensions à un même manivelle ne pourront pas toutes deux donner passage aux parties cannelées, et par conséquent il faut chercher une autre raison de l'aspiration et de la suspension de ces deux pirovettas.

qui ne laisse pas de durer long-temps suspendue, puisqu'elle tourne à contre-sens. On ne pourroit dire autant d'une seule qui tourne tantôt d'un côté tantôt d'un autre; car il n'y a pas d'apparence qu'elle cède aussi facilement et aussi long-temps à trois suspenses à l'aimant, en tournant d'un sens qu'en tournant de l'autre : ce qui toutefois se voit par expérience.

Mais je n'aurais bien tard, mon cher monsieur père, que j'aurois trop long-temps de votre patience, et que ce seroit, quoique court, se laisser pas de vous causer beaucoup d'ennui, si vous prenez la peine de le lire. Permettez-moi cependant de vous faire savoir que je n'ai écrit ces objections que pour contester votre conclusion, après que vous m'en avez fait pressentir; et si je n'ai pas bien réussi, ce n'est votre silence qui le prouve, que c'est vous, mon cher monsieur père, qui vous en devez à vous-même la satisfaction; la nouveauté et la subtilité de la doctrine, et la portée de mon esprit, que vous connaissez aussi bien que moi, achèveront ce que vous-même n'avez pu.

RÉPONSE DE M. PÉRE.

Je n'ai point encore vu l'expérience que vous apportez ici; mais sachez que deux personnes tournent à contre-sens, l'une vers l'orient et l'autre vers l'occident, les parties opposées s'entrevoient

pas moins nécessaire dans l'une que dans l'autre, puisqu'elles tournent aux deux, les unes vers une partie, et les autres vers la partie opposée; et en qu'on puisse seulement objecter, à savoir que le mouvement droit de ces particules devrait rendre ces particules immobiles, et très bien résolu dans le même article.

Et y a encore quelques choses qui vous donnent de la peine, vous m'obligerez beaucoup de me le faire savoir, et je tiendrai mieux que je pourrai de vos nouvelles: car quant à ce que vous avez parqué cet objet, je ne doute point, si vous y prenez garde, que vous n'en trouviez la solution dans mes réponses.

Quant à ce que vous objectez ici sur la fin, à savoir qu'une vis, etc., cela ne vient que de ce que vous n'avez pas pu dire que ces conduits, dans une perspective de fer qui tourne, doivent être considérés comme immobiles; car, en effet, les uns ne se remuent point au regard des autres. Et s'il y avoit deux ces chambres ou les pressent dans les deux sensant diamétralement l'un et l'autre, de quelque côté que se pût remuer la chambre, les vis ne laisseroient pas d'entrer dans les creux propres à les recevoir, aussi facilement que si la chambre étoit immobile, pourvu que tous ces pressent s'ouvrent point d'un mouvement que le mouvement général de la chambre.

BRIÈVE RÉPONSE
DE M. DESCARTES

LES ÉLÉMENTS DE MÉTHODE DE L'ÉCOLE.

(Lettre à de tous M. Pascal.)

Je laisse la première objection, parcequ'il dit
avoir déjà été entièrement satisfait par M. Pico.

Je reconnais par la seconde que je n'ai pas
assez expliqué ma pensée dans l'article 63. Car avec
dessein n'a point été de montrer au cas où
que les globes les plus petits et les plus grands
sont au-dessus de ceux qui sont plus petits : car on
contraindre je n'ai supposé en eux aucune pesanteur,
ni aucune différence quant à la solidité, mais j'ai
seulement tâché de prouver qu'on ne pouvoit
finir qu'ils fussent été au commencement si
égaux en solidité, en grandeur et en mouvement,
qu'on n'y trouvoit par suite de l'inégalité, du moins
en leur mouvement, laquelle inégalité j'ai de
monstré de ce que plusieurs d'autres eux doivent
passer en même temps par des chemins tantôt plus
droits et tantôt plus larges, et que quelques uns
de ceux qui se suivent également vite, lorsqu'ils

passent par un chemin fort large , devraient devancer les autres , lorsqu'ils viennent à un plus étroit , et ainsi doivent commencer à se recroiser plus vite ; comme il paraît par l'exemple de la première figure de la planche 8. Si j'ai apporté deux raisons pour prouver que les chemins par où ils passent sont aussi plus étroits, aussi plus larges : la première, parceque les vortices ou tourbillons qui sont à l'extérieur ne sont pas égaux, et la deuxième parceque l'endroit du tourbillon dans lequel ils sont doit être plus étroit vis-à-vis du centre de chacun des tourbillons voisins que vis-à-vis des autres parties. Ainsi l'on peut voir dans la figure de la planche troisième que les globes qui se meuvent circulairement dans le tourbillon A210 passent par un espace plus étroit entre B et E qu'entre B et F, parceque ces tourbillons ne sont pas égaux ; et que l'espace aussi par où ils passent est plus étroit dans la ligne droite qui peut être menée de B à F, qu'entre celle qui peut être menée de B à E. De ce cela seul que quelques globes ont une fois commencé à se recroiser plus vite que les autres, assure que du reste on les imagine être égaux, j'en pense qu'il est évident, par les lois du mouvement que j'ai vu auparavant établies, qu'ils doivent revenir par après cette même vitesse, tandis qu'il n'y a point de cause qui la leur puisse ôter ; et par conséquent qu'ils doivent occuper le lieu le plus

haut, ou le plus éloigné du centre du tourbillon que n'est le cercle BC .

Et je ne mets aucune différence entre un mouvement et un autre, de ce que l'un est droit et l'autre circulaire, ainsi qu'il semble que fait M. Leconte, et aussi entre l'agitation accidentelle et celle qui ne l'est pas, comme si fait M. de la Moignon, d'autant que par quelque cause que ce soit qu'un corps soit agité, et peut accidentelle ou cause cause puisse être, il ne doit jamais perdre par après son agitation, s'il ne survient quelque autre cause que la lui donne, et cette même agitation pourra aussi bien durer qu'il se mesure d'un mouvement circulaire que d'un mouvement droit, si l'on suppose une cause qui le détermine à celui-ci et la figure circulaire de chaque tourbillon, et la situation des autres tourbillons voisins qui l'environnent de toutes parts, sont les causes qui déterminent le mouvement des globes du second élément, contenus dans chaque tourbillon, à être circulaires. Or la même raison qui prouve que les petits globes les plus éloignés du centre de chaque tourbillon se meuvent plus vite jusqu'à un certain terme que ceux qui en sont plus proches, sert aussi à prouver au contraire que ceux-ci se meuvent plus lentement; mais c'est une autre raison: qu'il est qu'il n'en va pas de même depuis ce terme jusqu'au centre du tourbillon; de quoi nous parlerons ci-après.

Au reste je ne sais pas que ces différences qui arrivent aux mouvements de la matière céleste se soient nécessaires pour expliquer les phénomènes des planètes et des comètes, et que cela ne soit obligé à les examiner soigneusement ; mais cela n'empêche pas que je ne croie que la vérité s'en est très bien découverte de sa première hypothèse, suivant les lois de la mécanique.

A ce qui est objecté contre l'article 84, je réponds que la matière des ténues et de l'air qui est autour du soleil est à la vérité susceptible de fort peu d'agitation, c'est-à-dire qu'elle ne peut retarder longtemps le mouvement qu'elle a reçu, si les autres corps qui sont autour d'elle y résistent ; mais que néanmoins elle ne laisse pas de servir plus facilement le mouvement de la matière subtile qui s'échappe continuellement du soleil, que ne font les petits globes du second élément. Tout de même que nous voyons que les fibres, les fluides et les plumes sont emportés plus facilement par les vents que non pas les pierres, lesquelles néanmoins sont susceptibles d'une plus grande agitation.

[Sur ce que a été objecté contre l'art. 85, voyez sup.]

Il a été très bien objecté que, dans les liquides qui bouillent, l'événement est chassé par la bouillie, car les parties où le mouvement est le plus lent, mais il a aussi été très bien répondu que pour cela

la matière des taches est chassée par le soleil vers le ciel, puisqu'il y a moins de mouvement en lui que dans le soleil; et même vers l'écliptique du ciel plutôt que vers les pôles, à moins que la nouvelle matière qui naît continuellement par les pôles vers le soleil pousse ces taches vers l'écliptique, ce qui sera peut-être rendu plus clair par cet exemple. Concevons deux fleuves qui coulent, l'un d'A vers B, et l'autre de B vers A, et que leurs vases qui se rencontrent en B, et qui ont égale force, ont creusé une grande fosse, à savoir d, e, f, g, dans laquelle, comme elles sont nécessairement, elles tournent en rond, et que de là elles s'écoulent vers M, et vers Y : et pensons que par le choc mutuel qui se fait de ces vases, s'écouler d, e, f, g, il s'écoulerait quantité d'éther; d'où il sera aisé de concevoir que cette écoule ne saurait aller vers A ni vers B, c'est-à-dire vers les pôles, mais qu'elle doit tourner quelque temps sur le capotillon de l'eau qui est en B, et après cela s'écouler vers M et vers Y, c'est-à-dire vers l'écliptique.

(Ces deux fleuves, page 109.)

L'espacité d'un corps n'empêche pas que d'autres corps ne puissent passer à travers, mais seulement sa densité ou dureté, laquelle néanmoins n'empêche pas non plus le passage des autres corps, lorsqu'il y a dans ce corps des pores assez grands

pour recevoir ceux qui y doivent passer, ainsi les parties concaves passent plus aisément par les pores convexes des taches, pour diren qu'elles acceptent, que par l'air qui est autour d'elles. Car la densité des particules de cet air est plus grande que celle des particules de la matière du premier élément, qui se rencontre seule dans ces cavités, à cause que c'est d'elle seule qu'ils peuvent être remplis.

Ce qui est proposé ensuite dans l'instance pour faciliter deux rivières par l'exemple des deux fleuves que je viens d'apporter. Car si l'eau du fleuve qui vient d'A vers B écoule d'une autre source que l'eau de l'autre fleuve, nous pourrions voir à l'ord que les particules de l'eau qui viennent d'A continuent de couler au-delà du point B, jusqu'à une certaine petite distance, sans que l'eau écoule de B vers d, et qu'après elle commence de se parç, et par e vers f, et qu'ainsi elle coule en petit tourbillon; et que tout de même les autres particules qui viennent du B vers f continuent de couler jusqu'à l, et non pas au-delà vers d, ce qui se rapporte entièrement à ce que j'ai dit des parties concaves.

(Sur la page 181, art. 122.)

Je n'ai rien à ajouter ici à la réponse qui a été faite, sinon que la superficie de la terre que nous habitons n'a de hauteur ou d'épaisseur qu'environ une ou deux toises, laquelle est peu considérable,

12

si on le compare à un cercle infiniment, dans le cas même on est de plus de deux mille lieues; et si l'on lui fait une sphère courbée de plomb ou d'or, ou de quelque autre matière très pesante, dont l'épaisseur n'ait pas plus grande proportion au diamètre de ce cercle que celle de x à $cccc$, cette sphère, comparée avec un globe solide de la même matière, serait fort légère. Pour ce qui est de savoir si maintenant dans les cavités de la terre il s'acquiesce quelques choses de semblable aux taches, on n'y en a supposées pas, je ne l'ai point dessinées dans la troisième coupe de la quatrième partie, où j'en ai traité; car on peut apporter des raisons pour et contre. Enfin, je ne vois pas qu'il soit vraisemblable de dire que les hommes en marchant sur la terre la rendent plus solide; car le mouvement est plutôt la cause de la rectification que de la condensation, et même nous voyons dans les chairs, dans le bois, et dans les autres corps, quels qu'ils soient, que lorsqu'ils se corrompent et qu'il s'y engendrent des animaux, ils n'en sont pas rendus pour cela plus fermes, mais plutôt plus rudes.

(Sur la figure de la planète en.)

Je n'ai aussi rien à ajouter ici, sinon qu'il me semble qu'on peut assez facilement concevoir qu'une comète en passant par d'autres tourbillons, chassée de très grands courants, qu'il est facile de

conçoit qu'une planète tourne toujours autour du centre d'un seul et même tourbillon, jusqu'à ce qu'elle, comme il n'y a rien qui soit immuable dans le monde, et les tourbillons, et les planètes, et même les étoiles fixes soient détruites.

(Sur le papier 44, art. 1000.)

La lune n'est point enportée contre le mouvement de la matière céleste, mais elle lui obéit entièrement, bien qu'elle n'en embrasse pas toute la circonférence, et c'est la raison pourquoi elle ne va pas d'A vers T; car la terre et toute la matière céleste qui est contenue dans le petit tourbillon ABCD, tournant autour du centre T, la lune, qui est enportée par cette matière céleste, doit aussi tourner autour du même centre T, et non pas être portée vers lui, et étant parvenue à C, elle ne doit pas s'écarter vers E, mais elle doit être reprise vers D, parceque la matière céleste dans laquelle elle est contenue l'y conduit.

Il est qu'il ait été dit que la matière céleste qui tourne autour du soleil se mouvoit d'autant plus vite qu'elle est plus proche de lui, il ne s'ensuit pas pour cela que les parties de cette matière céleste, qui sont contenues dans le petit tourbillon ABCD, doivent être enportées plus vite autour du soleil quand elles sont vers D que quand elles sont vers B, d'autant que toutes celles qui sont entre

soient dans la petite tombelle ABCD, s'écartant toutes ensemble à l'un ou l'autre mouvement autour du centre E, qui fait que toutes elles s'approchent du soleil, et toutes s'en éloignent, au égard à cette vitesse qu'elles empruntent du soleil, elles ne doivent point être considérées comme séparées les unes des autres, mais comme faisant toutes ensemble un seul corps, qui tourne tout à la fois en soi en autour du centre E.

Et il n'importe pas que nous croyions en quel temps se croissent pas que la terre et la lune soient encore enveloppées de la même matière céleste dont elles étaient enveloppées auparavant qu'elles ne tournassent autour du soleil, pourvu que nous sachions que la matière dont elles sont à présent enveloppées ne peut être fort différente de celle qui est vers K et vers L; car étant fluides, si ses parties étoient beaucoup plus subtiles, elles s'approcheroient davantage vers E; et si elles étoient beaucoup plus grossières, elles s'en éloigneroient davantage, et d'autres succéderoient en leur place.

[Sur la page 325 et sur la figure de la planche (L.)]

Ce que j'ai dit de la pesanteur peut faire avoient-encore pourquoi le corps M ne doit pas s'éloigner davantage du centre E; car je ne sais pas que toutes les parties du tombillon M ne tendent à s'éloigner du point E, mais je ne sais qu'elles peussent.

ont traversé quelques fois où elles paissent et se tiennent, parceque toute la matière qui s'entretenue dans cet équilibre de ce même point L, et a plus de force pour s'en éloigner que d'en à le corps M.

(Sur la figure de la planche xl.)

Il a été très bien répondu que la matière du tourbillon ABCD ne se contient pas moins dans ses limites que si elle étoit entourée d'un tour d'airain.

Pour ce qui est du canal plein d'eau qui courra, si l'on met au dedans de lui le corps dur L, de quelque matière qu'il soit, pourra qu'il ne se meuve point, ou, se qui revient à la même chose, pourra qu'il se meuve plus lentement que l'eau, de même que la lune tourne plus lentement que la matière céleste qui l'entoure, la pesanteur de ce globe sera que l'eau pressera plus les côtés de ce canal en A et en B, qu'aux autres endroits : au moyen de quoi, si ces côtés sont de telle nature qu'ils puissent facilement être renversés de sa place et changer le lieu de son centre, ils se courberont quelque peu en A et en B, et si le canal devenoit un peu plus large, il est bien vrai que ces côtés ne se courberont peut-être pas davantage en B qu'en A;

mais je ne vois pas ce que de là on peut conclure contre ce que j'ai dit.

(Sur la page 361, art. 1.)

La diversité des bords, des détroits et des vents, fournit des raisons assez suffisantes pour expliquer toutes les variétés des flux et reflux; mais je ne me souviens point d'avoir jamais lu ni même ouï-dire que les flux et les reflux soient plus grands aux solstices qu'entre les équinoxes et les solstices, et je serois bien aise de savoir par qui cela a été observé, quoiqu'il soit vrai que je ne m'étonnerois pas si cela se trouvoit véritable en quelques endroits, pourvu qu'il y eût plusieurs causes qui pourroient servir à rendre les flux et les reflux plus grands ou plus petits.

(Sur la page 361, art. 100.)

Tous les mouvements de la terre et de la matière céleste, et même ceux de l'eau et de l'air, que nous avons dû se faire d'accident ou soient, n'empêchent pas l'astre mouvement de l'eau et de l'air, que nous avons dû aussi se faire d'intuit ou accident, et qui est causé par la pression constante de la lune; et nous nous apercevons plus sensiblement de celui-ci que de tous ces autres mouvements, c'est-à-dire qu'il suit beaucoup plus lent qu'eux, à cause que nous sommes nous-mêmes de

toutes ces autres sortes de mouvements, et que celui-là seul s'inspire point son mouvement au vide, par la même raison qu'étant assis dans un vaisseau, nous apercevons plus facilement le mouvement d'une tige qui se voit lentement dans le même vaisseau de la pièce vers le pouce, que nous n'apercevons le mouvement d'une tige qui se voit vers la partie opposée, quoique son mouvement soit beaucoup plus vite.

[Sur la page 163, art. six.]

Nous attirerons plus de vertu au centre des parties centrales, quand, sortant des pôles d'une pièce d'aimant qui a beaucoup de force, elles retourneront par les pôles de l'autre, que nous n'en attirerons à leur premier centre, à savoir, quand, sortant des pôles de la terre, elles rentreront par ceux d'un aimant, dont la raison est que la terre est un aimant fort faible, pour la raison qui est courcée au Chapitre VIII, et que nous supposons que l'aimant dont nous parlons ici est beaucoup plus fort, et que pour cela même nous pensons qu'il y a beaucoup plus de parties centrales qui s'assemblent autour de cet aimant, et qui composent comme un petit tourbillon autour du lui, qu'il n'y en a en un autre lieu autour de la terre, ce qui fait qu'il a beaucoup plus de force et de vertu. Pour l'expérience sur le fil de la pièce

Pourriez, M. Flou, ce me semble, valablement conclure.

(Sur la page 321, voir aussi.)

Un fer bien battu, coupé et poli, etc. On joint ici plusieurs choses sensibles qui me semblent devoir être distinguées : car un fer qui a été enduré par le temps donne plus facilement passage aux parties sensibles que celui qui n'a pas été ainsi enduré, pourquoi il a des passages bien mieux ordonnés que l'autre, mais que j'ai expliqué autre part, et un fer poli ne reçoit pas en lui plus facilement ni aussi plus difficilement les parties sensibles, qu'un autre qui n'est pas poli ; mais ces parties sensibles, sortant de l'un de ces pôles pour retourner vers l'autre, gardent entre elles un ordre plus exact et mieux interrompu, ce qui fait que la vertu magnétique paraît plus grande dans un fer ou dans un aimant quand il est poli et qu'il a même une figure oblongue et équivalente disposée selon ses axes, que dans un autre qui est rude et sans forme. Pour ce qui est du fer qui a été battu par le marteau, je ne pense pas qu'on ait jamais observé qu'il admette plus facilement les parties sensibles que celui qui n'a pas été ainsi battu ; au contraire, si après qu'un fer a été coupé ou brisé sous le marteau, il perd toute la dureté qu'il a acquise par le temps, ainsi que n'est

avoir plusieurs occurrences; et ainsi il n'y a point de doute qu'il est plus ou moins propre à recevoir les parties amovibles.

AU R. P. HERSENNE *.

Elzévir, et en deux chaps.

(Lettre XI du tome III.)

Monsieur HERSENNE,

Encore qu'il n'y ait que huit jours que je vous ai écrit, je trouve deux choses dans votre dernière auxquelles je ne veux pas différer de répondre. La première est que M. de Boheral dit que je n'ai pas résolu le lieu de Pappus, et qu'il a un autre sens que celui que je lui ai donné; mais quoi je vous supplie très humblement de lui vouloir demander de ma part quel est cet autre sens, et qu'il pense le point de le mettre par écrit, afin que je le puisse mieux entendre; car puisqu'il dit qu'il s'en offre de son le démonstrer lorsque j'étais à Paris (comme du fait je crois qu'il m'en a dit

* Cette lettre est dans deux Voyes la 10^e des lettres de M. de Valart.

quelque chose, mais je n'en ai qu'une seule fois tenté, il ne me doit pas refuser cette faveur; et, afin de l'y obliger d'autant plus, je m'en suis récompensé de l'avertir des principales fautes que j'ai remarquées dans ses Arisbéques. L'autre point de votre lettre auquel je ne veux pas différer de répondre est la question touchant la grandeur que doit avoir chaque corps, de quelque figure qu'il soit, étant suspendu ou fait par l'une de ses extrémités pour y faire ses tours et retours égaux à ceux d'un plomb pendu à un fil de longueur donnée. Car je vois que vous faites grand cas de cette question, et je vous en ai écrit si négligemment il y a huit jours, que même je ne me souciais pas de ce que je vous en ai écrit, ainsi que vous ne m'en aviez presque qu'un seul cas. La règle générale que je donne en cet cas est que, comme il y a un centre de gravité dans tous les corps qui descendent librement ou liés à cause de leur pesanteur, ainsi tous ceux qui sont mis autour de quelque point par la même pesanteur ont un centre de leur agitation, et que tous les corps dans que ce centre d'agitation est également distant du point par lequel ils sont suspendus font leurs tours et retours au temps égaux, pourvu toutefois qu'on excepte ce que la résistance de l'air peut changer dans cette proportion; car elle retarde bien plus les corps légers et ceux dont la figure

ou soit déglutis de la sphère que les autres.

Or, pour trouver ce centre d'agitation, je donne les règles suivantes. C'est le corps où qu'une dimension variable, comme AD^1 , que je suppose être un cylindre qui n'a ni peu de grosseur qu'il n'y a que sa hauteur seule à considérer, son centre d'agitation est au l'endroit de ce corps qui passe par le centre de gravité du triangle ABC , lorsqu'il décrit ce triangle par son mouvement, à savoir, au point a , qui laisse un tiers de la longueur AD vers la base.

2° Si ce corps a deux dimensions variables, comme le plan triangulaire ABC , dont je suppose les côtés AB et AC être égaux, et qu'il se meut autour du point A , et ensuite de l'axe PG , on sçait que la ligne BC est toujours parallèle à cet axe, alors son centre d'agitation est dans le point de la ligne AD perpendiculaire à sa base BC , lequel passe par le centre de gravité de la pyramide que décrit ce triangle lorsqu'il se meut en cette façon, à savoir, au point O , en sorte que OD est un quart de la ligne AD . Et il est à remarquer que, soit qu'on suppose la base de cette pyramide (laquelle base est une partie quadrangulaire d'une superficie cylindrique) être étroite, soit qu'on la suppose fort large, pourvu qu'on en ait un côté s'accroît le demi-cercle, le

¹ Figure 12.

centre de gravité y décrit toujours la perpendiculaire en même temps.

Or si ce plan triangulaire ABC se meut autour du point A, ou en autre sens, le solide, autour de l'axe AB perpendiculaire à FG, en sorte que les points B et C s'entraînent, alors pour trouver son centre d'agitation je ne le cherche plus dans la ligne AD, mais dans l'un des côtés AB ou AC, et je décris le trapèze HIEL, dont le diamètre HE est égal au côté AB ou AC, et toutes les lignes droites qu'on y peut inscrire en les adjoignant à angles droits à ce diamètre, comme 11, 22, 33 et 77 sont égales à autant de parties de circonférences de cercles ayant leurs centres au point A, qui peuvent être inscrites dans le triangle ABC, et qui divisent les côtés en mêmes raisons que HE, comme sont 11, 22, 33 et 77. Puis j'ajoute que ce trapèze étant mis quelque peu (c'est-à-dire en sorte que l'un de ses points décrit moins qu'un demi-cercle) autour du point H et de l'axe FG, décrit un solide qui a six faces, chaque solide je cherche le centre de gravité, et je dis que le point du diamètre HE, qui passe par ce centre de gravité en décrivant ce solide, est le centre d'agitation demandé.

Or enfin, si le corps auquel on demande le centre d'agitation a trois dimensions sensibles, de quelque figure qu'il puisse être, comme ABCD,

pour le tracé, je désire primitivement une figure plane, comme $HIKLMN$, dont les deux côtés HI , KL et HN , doivent être égaux et semblables, et le diamètre IL égal au diamètre du plus grand cercle que décrit ce corps $ABCD$, lorsqu'il se meut autour du centre A ; à savoir, il doit être égal à la ligne AE , si ce corps se meut autour du centre FG , et il doit être égal à la ligne AC , s'il se meut autour d'un autre centre qui coupe FG à angles droits, et toutes les lignes droites qu'on peut tirer dans cette figure $HIKLMN$ ordonnées à angles droits au diamètre IL , comme IN , KM , etc., doivent avoir entre elles même proportion que les surfaces cylindriques, qui sont des sections de ce corps $ABCD$ faites par des cylindres droits autour du même centre autour duquel il se meut, et qui deviennent son diamètre et semblables parties : par exemple, si ce corps se meut autour du centre FG , qu'il y ait même proportion entre les lignes IN et KM , qu'il y a entre les parties des surfaces cylindriques représentées par les lignes ch et ku , inscrites dans ce corps, et que IN et KM deviennent HN , en même raison que ch et ku deviennent AE , et ainsi des autres. Pour s'imaginer que cette superficie $HIKLMN$, dont une quelconque part (c'est-à-dire en sorte que chacun de ses points trace autour qu'un demi-cercle) autour du centre FG , décrit

* Figure 13.

un solide, auquel solide je cherche le centre de gravité, et je dis que le point du diamètre HL, qui passe par ce centre de gravité, en décrivant ce solide, par exemple le point O, décrit HL, ou même ramène que ce centre d'équilibre demandât d'être AE, le diamètre du cercle dont le n'ajoute point les raisons de tout ceci, car il ne me reste ni temps ni papier. Je suis, etc.

A M. DE CAVENDISH¹,

CHIFFONNIER ANGLAIS.

Chiffonni, et la main droite.

(Lettre 26 du tome III.)

HONNABLE,

Je suis à beaucoup d'honneur qu'il vous ait plu me proposer une question touchant laquelle quelques autres n'ont pu vous satisfaire ; mais j'ai bien peur de le pouvoir croire même, puisque mes raisonnements ne concordent pas avec les expériences que vous avez pris la peine de m'envoyer.

¹ « Cette lettre est bien écrite de la main d'un homme de bien. »

et toujours je vous avoue ingénument que je ne puis-moins espérer de quoi ils manquent. C'est pourquoi je les exposerai tel tels qu'ils sont, tels de les remettre à votre jugement, et qui vous en ferez, s'il vous plaît, le lever de rideau.

Il y a cent fois au moins que le même père libéralement m'ayant proposé la même difficulté, je lui ai répondu que puisque il y a un centre de gravité dans tous les corps selon lequel ils descendent librement en l'air, ainsi ceux qui se meuvent sont suspendus ont un centre de leur agitation, lequel règle la durée de ce que nous nommes leurs vibrations, en sorte que tous ceux dans qui ce centre d'agitation est également distant de l'union autour duquel ils se meurent font leurs vibrations en temps égal. Mais j'exceptois néanmoins trois circonstances ce que la situation de l'air peut changer dans cette proposition. Puis supposant qu'on avoit cela en faisant les expériences d'élever cette substance de l'air, et m'examinant que les figures où elle s'est pas étendue, à cause que sa quantité ne peut être déterminée par raison. Je m'attachois seulement à chercher ce centre d'agitation par les règles de la géométrie, lesquelles je pensai infallibles dans ce point. Et voici celles que je donneis.

Ayant, par exemple, le corps $AEGD$, sur lequel supposant qu'on le voulait supporter (ce qui s'entend

* Page 14

quelque en telle sorte que la figure ait deux points
 que la résistance de l'air soit sensible, et que par
 conséquent il n'ait pas beaucoup d'épaisseur), je
 diviseais perpendiculairement l'axe FG, autour du
 quel je suppose qu'il fait ses vibrations, et la per-
 pendiculaire AE, qui rencontre ces axes à angles
 droits, et passe par le centre de gravité de ce corps :
 pour mesurer son volume de cylindres de diffé-
 rentes grandeurs, qui ont tous pour axes la ligne
 FG, et qui occupent ce corps, je divise une figure
 plane AHIE, qui a pour diagonale la perpendicu-
 laire AE, et dans laquelle toutes les lignes droites
 parallèles ou égales à l'une des deux côtés à angles
 droits à cette perpendiculaire, comme sont a, b
 et c, d, ont entre elles même raison que les pyra-
 mides dont le sommet est au point A, et qui ont
 des bases égales aux parties des surfaces des cy-
 lindres mesurés, lesquelles se trouvent dans ce
 corps, en sorte que passant à dissection dans cette
 perpendiculaire AE les points 1, et 2, l'ordonnée
 1, 5 est égale aussi à l'ordonnée 2, 6 que toute
 la pyramide A 15, dont la base 15 est partie d'une
 surface cylindrique à la pyramide A 56, qui a
 aussi pour base la surface commune à ce corps
 et au cylindre qui le coupe aux points 1, 2. Puis
 enfin je cherche le centre de gravité de cette figure
 plane, et je dis que le centre d'agitation du corps
 dans ABCD est dans la perpendiculaire AE, au

même point où est ce centre de gravité; de quoi j'ignoremî del la démonstration.

Ensuite, comme le centre de gravité est tellement situé au milieu d'un corps pesant, qu'il n'y a aucune partie de ce corps qui pousse par sa pesanteur éloignée ce centre de la ligne suivant laquelle il descend, dont l'effet ne soit empêché par une autre partie qui lui est opposée, et qui a justement autant de force qu'elle, d'où il suit que ce centre de gravité se tient toujours en descendant par la même ligne qu'il feroit s'il étoit seul, et que toutes les autres parties du corps dont il est le centre faussent équilibre; ainsi ce que je nomme le centre d'impulsion d'un corps suspendu au le point auquel se rapportent et agissent les diverses actions de toutes les autres parties de ce corps, que la force qui peut arrêter chacune d'elles à force qu'il se mouve plus ou moins vite qu'il en fait, est toujours empêchée par celle d'une autre qui lui est opposée; d'où il suit aussi (ce définition) que ce centre d'impulsion ne doit mouvoir autour de l'union auquel il est suspendu avec la même vitesse qu'il feroit si tout le reste du corps dont il est point étoit seul, et par conséquent de même vitesse que feroit un globe pesant à un fillet à une distance de l'union (10).

Après cela je considère qu'il n'y a rien qui empêche que ce centre d'impulsion ne soit au même

point auquel est le centre de gravité, ainsi que les parties les plus éloignées de l'axe autour duquel ce corps se meut sont plus légères que celles qui en sont plus proches; d'où je conclus qu'il doit être dans quelque point de la perpendiculaire AB, dans laquelle je suppose qu'est aussi le centre de gravité, pourvu qu'on regardé des parties qui sont des deux côtés de cette perpendiculaire également distantes de l'axe FG, il n'y a aucune différence entre les propriétés de ces deux centres; mais il doit être dans ce point de cette perpendiculaire plus éloigné de cet axe que n'est celui de gravité, parce qu'en sont les parties qui en sont les plus éloignées que ont le plus d'agitation.

Enfin, je suppose que toutes les autres parties de ce corps qui sont également distantes de cet axe FG, c'est-à-dire qui sont dans la superficie d'un même cylindre, lequel a aussi FG pour son axe, sont également agitées, et que celles qui sont dans la superficie d'un autre cylindre plus grand ou plus petit, qui a aussi FG pour axe, sont plus ou moins agitées à raison de ce que le diamètre de leur cylindre est plus ou moins grand que le diamètre du précédent; et par conséquent qu'il y a même raison entre la force de l'agitation qu'ont ensemble toutes les parties de ce corps qui sont dans la superficie du premier cylindre, et celle qu'ont toutes les parties du même corps qui

sont dans la superficie du second, qu'il y a entre les pyramides ou autres solides de même espèce, quels qu'ils soient, qui ont leurs bases égales à ces superficies cylindriques, et leurs hauteurs égales aux diamètres ou demi-diamètres des mêmes cylindres. Car la force de leur agitation ne se mesure pas seulement par leur vitesse, dont la différence est représentée par les différentes hauteurs de ces solides, mais aussi par la diverse quantité de leur masses, laquelle est représentée par les diverses grandeurs des bases; d'où il suit évidemment que le centre de la gravité de la figure plane décrite admettra toutes ses hauteurs dans la perpendiculaire AE que le centre d'agitation demande, qui est ce que j'avois à démontrer.

Mais pourqu'on les expériences que vous m'avez fait la faveur de m'envoyer semblent être fort éloignées de ce calcul, il faut encore ici que je tienne d'un dire la raison, laquelle je crois procéder de ce que les figures des corps qu'on a examinés rendent la résistance de l'air fort sensible. Car pour les triangles isocèles, je m'imagine que s'ils avoient été suspendus par l'angle opposé à leur base, et qu'on les eût fait mouvoir autour d'un même, auquel cette base eût toujours été parallèle, on eût trouvé, aussi bien dans ceux dont l'angle opposé à la base est de soixante ou de quatre-vingt-dix ou de cent vingt degrés, que dans

celui de cinq, que la perpendiculaire tirée du cul
single sur sa base est toujours en à peu près la
proportion de quatre à trois avec le plané, ou,
comme vous le connaissez, la flépendiculaire, dont les
distances sont les mêmes, surtout en que j'ai en-
devoir de la résister par Moresane. Mais si
on fait mouvoir ces cylindres dans un entre-fer,
on voit que les angles à la base se haussent et se
bassent l'un après l'autre, et non point également
en même temps (ce que je juge qu'on a fait en
ce cas expérimen), cette proportion entre la per-
pendiculaire et la flépendiculaire doit être beaucoup
plus grande que de quatre à trois, et elle doit être
d'autant plus grande que l'angle opposé à la base
est plus obtus, comme j'ai vu aussi manifesté au ré-
sultat par Moresane. Et je pense que l'expérience
qui suit peut suffire pour démontrer que cela ne
vient que de la résistance de l'air.

Si on bâille un autre corps long, comme PQ,
également gros des deux côtés, est tellement em-
pêché par son milieu au point A, qu'il soit en par-
ticulier équilibré, il n'y a personne qui n'avoue que la
même force est suffisante pour faire hausser
et baisser les deux bouts P et Q à toutes sortes
d'inclinaisons, et qu'il n'y a rien que la résistance
de l'air qui empêche que cette même force ne le
puisse hausser et baisser avec la même vitesse

1. Page 26.

qu'elle ne peut mouvoir étant seule (car je suppose les deux en état de résistance de l'air, ce que les autres appellent la ténacité ou l'adhésion du repos, qu'ils prennent être naturelle à tous les corps, et je lui donne encore un autre nom, si l'entrepreneurs d'expliquer toute cette matière suivant ses Principes, mais cela requerrait beaucoup de temps); de façon que le plomb B attaché au fillet AB, que je suppose égal à la ligne AP ou AQ, faisant ses vibrations en certains temps, si on attache ce même plomb B à l'un des bouts du bâton P ou Q (on leur met à quelque autre endroit que ce soit du demi-cercle PRQ, lequel je suppose si léger qu'il n'apporte en ceci aucun changement qui soit sensible), il n'y a rien qui l'empêche de faire ses vibrations aussi vite qu'auparavant, c'est-à-dire la résistance que fait l'air au mouvement de ce bâton, nous en trouvons par expérience que si ce plomb n'est point fort gros et pesant à comparaison du bâton, il fera ses vibrations beaucoup plus lentement, en le faisant ainsi mouvoir avec lui, que s'il n'étoit attaché qu'à un fillet. Si donc on fait exactement cette expérience, et qu'après on considère le triangle ABC¹ tellement suspendu en A, que lorsque son angle B descend du G vers E, son autre angle C monte vers F, on verra clairement qu'il n'y a la plupart du temps

¹ Figure 28.

quelque petite partie de ce triangle qui ait de la force pour le soutenir ; et que tout le reste ne sert qu'à retarder ses vibrations, ou même fuyes que le bâton PQ retarde celles du plomb B; car ce point où il est soutenu, c'est sa partie CAE qui est au-delà de la perpendiculaire AE, et une autre partie de l'autre côté qui lui est égale, à savoir EAH, sont en équilibre, ainsi que les deux côtés du bâton AP, BQ, si bien qu'il ne reste que EAH qui agisse et qui excite le plomb B; et à mesure que l'angle D devient plus B, cette partie EAH devient plus petite, et l'autre EAC devient plus grande ; ce qui étant continué et ajouté à ce que j'ai vu ci-dessus, m'a servi de révéralgales Merveilles, je ne doute point qu'il ne s'accorde avec toutes les expériences, pourvu qu'elles soient faites exactement. Mais il y a beaucoup de choses à observer afin de ne se pas méprendre en les faisant, et qu'il n'y ait point d'autres additions ou déductions à faire ou omettre. Car premièrement, la longueur du fil suspendu ne doit être comptée que depuis le principe de son enroulement à jusqu'à sa centre d'agitation du plomb B, lequel n'est pas sensiblement différent de son centre de gravité; puis il faut avoir soin que l'épaisseur des lames dont on fait ces triangles soit fort égale dans toutes leurs parties, et que le point de l'angle par lequel ils sont suspendus se

— Figure 17.

rapporte bien justement à l'usage auquel chaque de se rapporte.

Au reste, monsieur, j'ai bien peur que vous ne blâmez un téméraire, de ce que j'ose ainsi déterminer des choses qui dépendent de l'expérience, sans que j'en aie fait l'expérience auparavant; mais je vous supplie de croire que c'est le seul que j'ai à vous offrir qui m'a servi à écrire ici mon sentiment sans aucune réserve; comme je suis aussi sans aucune réserve, etc.

ORIENTATION DE M. DE MOIRVAL,

sur la rétro de la machine après le 2. novembre 2.
a, novembre, ou le 2. novembre 2.

(Lettre 2. de 1803.)

Notre couronne de diffusion, M. Descartes et moi, touchant le point qu'il appelle le centre d'égitation, lequel nous nommons ici le centre de percussion, mais sa conclusion est entièrement différente de la mienne, de laquelle pourtant j'ai la démonstration exacte; il y a donc quelque défaut en son raisonnement. C'est ce que je prétends ici vous faire paraître. À cet effet, entre plusieurs figures que je pourrai choisir, je me suis arrêté à un secteur d'un cylindre droit, dans lequel j'opose votre idée voir si clairement ce défaut, qu'il vous

sera facile de concevoir qu'il a lieu dans toutes les autres figures analogues, même dans toutes les figures planes, desquelles l'issue du mouvement n'est pas dans le plan d'arrivée, mais perpendiculaire ou oblique à ce plan; et je crois M. Desvignes trop amateur de la vérité pour ne les pas voir, s'il prend la peine de concevoir une raison.

Soit donc un secteur de cylindre droit $ABDC$ FGH , auquel l'issue, tant du cylindre que de l'agitation du secteur, soit la ligne droite AB ; ce secteur étant compris des deux parallélogrammes rectangles AD , AE , qui ont pour côté commun l'arc AB , des deux secteurs de cercles $ACGE$, FHD retranchés des bords du cylindre; et de la portion de la superficie cylindrique CD retranchée par ces parallélogrammes et secteurs de cercles, et ayant décrit en deux également l'arc AB au point E , soit mené par ce point un plan parallèle aux bords du cylindre, lequel plan coupe le secteur de cylindre, et la section sera un secteur de cercle, comme $ELNE$, égal et parallèle aux secteurs $ACGE$ et FHD ; de ce secteur $ELNE$ soient les deux diamètres EL , EN , et l'arc LEN , lequel soit coupé en deux également au point M , auquel soit mené le demi-diamètre EM , et prolongé au delà vers N autant qu'il en est besoin. Remarquez aussi que cette ligne EN soit perpendiculaire à

fluoïens, et que AM soit de même. Or, on a vu que IP les trois quarts de IN , et qu'on a vu aussi IL , corde de l'arc LNM , soit extrême que comme l'arc LNM est à un cercle LM , ainsi les deux tiers du demi-diamètre IN soient à IO , portion du même demi-diamètre. Nous avons démontré que ce point O est le centre de gravité, tant du secteur de cylindre AIL que du secteur du cercle ILM . Que si on construise un arc semblable au cercle LM ou à son arc LNM , ainsi soit IP (trois quarts de IN) à OQ portion de IN , nous avons aussi démontré que le point Q sera le centre de percussion ou d'agitation tant du secteur de cylindre AIL , que du secteur du cercle ILM .

Toutefois, suivant le raisonnement de M. Descartes, il faudroit que ce centre de percussion ou d'agitation, tant du secteur de cylindre AIL que du secteur de cercle ILM , fût en point P , qui est aux trois quarts de la ligne IN , et ce en tout secteur grand ou petit, même en deux cylindres et en deux cercles, ce qui est tout contraire à notre conclusion, qui fait voir que le véritable centre Q est toujours plus éloigné d' I que P , et d'autant plus que le secteur approchera plus près d'un demi-cercle ou d'un demi-cylindre, n'étant pas toutefois plus grand; jusqu'à ce que si l'arc étoit d'un quart plus grand que le cercle, le centre de percussion seroit le point M , et l'arc étoit encore

plus grand, on construira tout le secteur circulaire de N .

Mais notre démonstration est trop longue pour ce lieu; voyons donc le début de celle de M. Descartes, ainsi que nous nous sommes proposé. En partant de faire passer des points L, M les lignes droites LS, MS , qui touchent l'arc LMN , et qui se rencontrent au point S , dans le demi-diamètre IN prolongé : portant les angles ILS, IMS seront droits. De même ayant pris dans l'arc LNM deux autres points T, V , également éloignés du part et d'autre du point N , soient menées les tangentes TS, VS , qui se rencontreront au point S , dans le même demi-diamètre IN prolongé; et ainsi de suite ayant mené les demi-diamètres IT, IV , les angles ITS, IVS seront droits; il en sera de même de tous les points éloignés également du part et d'autre du point N . Enfin, par les lignes AS et IS soit mené un plan $AMBG$, qui coupe le secteur AIN en deux autres secteurs égaux, et formera le rectangle $AMBG$, dont les côtés AG et BN couperont aussi en deux également les secteurs des cercles $ACCE$ et $BDDE$, et par les points G, B, N soient menées des lignes droites qui touchent les arcs CE, LM, DF , lesquelles touchantes soient EG, XY , et BY , qui seront perpendiculaires aux demi-diamètres AG, IN, BN .

M. Descartes fait donc NE égale à BY , puis dans

le demi-diamètre ou perpendiculaire DN , ayant pris le même point qu'on voudra, comme le point 3 , et par ce point étendant une autre superficie cylindrique autour du latus AB , il veut que comme la pyramide dont le sommet est 1 , et la base égale à la superficie cylindrique $GGHF$ est à la pyramide dont le sommet est 1 , et la base égale à la superficie cylindrique qui passe par 3 , et qui est comprise dans le secteur AH , ainsi soit l'ordonnée IX à une autre $3-8$ qui lui soit parallèle, et ainsi d'une infinité d'autres points que l'on pourra entendre être trouvés comme au point 6 , par tous lesquels points une figure plane dans le cercle de part et d'autre de son diamètre AB qui le coupe en deux également, il prouvera que le centre de gravité de cette figure plane sera le centre d'agitation du secteur AH , ou de tout autre corps par lequel on aura suivi les règles de cette construction. Or il est clair que les pyramides dont il parle sont les unes elles comme le carré de NI ou carré de 12 , et pourtant l'ordonnée IX étant à 2 , 3 comme ces pyramides, c'est-à-dire comme le carré NI au carré 13 , le centre de gravité de la figure plane (qui est ici un triangle aigu parabolique) sera au point, qui selon ses sections sera le centre d'agitation du secteur AH .

Son raisonnement est que toutes les parties qui sont dans la superficie de quelques cylindres droit,

chaque AB est l'essieu, sont également agités; et que celles qui sont dans la superficie d'un même cylindre plus grand ou plus petit, qui a pour AB pour essieu, sont plus ou moins agitées, à raison de ce que leur distance de l'essieu AB est plus ou moins grande; d'où il s'ensuit qu'il y a même motion entre la face d'agitation qu'est ensemble toutes les parties de ce corps qui sont dans la superficie du premier cylindre, et celles qu'est toutes les parties du même corps qui sont dans la superficie du second cylindre, qu'il y a entre les pyramides qui ont leurs bases égales à ces superficies cylindriques et leurs hauteurs égales aux demi-diamètres des mêmes cylindres; d'où il suit évidemment, dit-il, que le centre de gravité de la figure plane décrite et dessinée touche au même point dans la perpendiculaire HN que le centre d'agitation demandé.

Le détail de ce raisonnement ne qu'il considère l'agitation seule des parties du corps agité, enlève la direction de l'agitation des distances de ces parties, laquelle direction change et est différente dans tous les points qui sont inégalement éloignés du plan vertical AB, quoique ces points soient dans une même superficie cylindrique abaissez de l'essieu AB, car la direction du point L, par exemple, est la touchante LD, soit que ce point agit comme de L vers S, ou qu'on considère il tire vers la partie opposée. Parolement la direction du point M

est MS, la direction du point T en TS, la direction du point Y en TY, etc. Tellement que quoique l'agitation de tous ces points soit égale, toutefois la différence de leur direction change l'effet de cette agitation pour deux effets : le premier, qu'à l'égard de la perpendiculaire TS, ils tiennent au pointant par des points différents S, M, etc. ; le second, que leurs lignes de direction font des angles inégaux avec cette perpendiculaire. En un mot de tous les points qui sont dans la superficie cylindrique CGHF, il n'y a que ceux qui sont dans la ligne GH qui agissent et tiennent leur effet par le point S sur la perpendiculaire TS, tous les autres se faisant au dehors entre S et S₁ et pouvant le centre d'agitation de tous ces points, c'est-à-dire de cette superficie, être aussi entre S et S₁, et non pas au point S, comme il le faudroit pour faire que le mouvement de M. Descartes fût bon. Il devoit, pour venir en centre, élargir notablement comme l'arc LM est à un corde LM, ainsi le demi-diamètre TS soit à TS, et le point S être le centre demandé ; que si on fait le même pour toutes les autres superficies cylindriques, situées sur l'axe AB, notamment que CGHF, et comprises dans le secteur AM, on viendra à une conclusion tout autre que celle de M. Descartes.

Je passe sans m'arrêter dans toute autre ligne que TS, pourvu qu'elle soit menée du point S dans le plan HLM, ou point unique au centre de per-

centres, et que tous ces centres sont dans un lieu.

Au point même que quoique le centre de percussion ou d'agitation s'isole comme d'habitude, il se pareît peu qu'il s'isole la règle ou distance requise pour les vibrations ou balancements des corps, auquel balancement le centre de gravité contribue quelque-chose, mais bien que le centre d'agitation. Car ce centre de gravité est la cause de la réciprocation de ce balancement de droite à gauche et de gauche à droite, ou que s'il n'y avoit que l'agitation, le mouvement seroit continu d'une même part sans retour de l'autre.

Toutefois jusqu'à les expériences on s'est accoutumé d'unir près avec une conclusion de centre d'agitation, d'où j'ai conclu que le centre d'agitation y contribue plus que le centre de gravité.

Le centre de percussion d'un corps solide est, toujours successivement celui du point u , u_1 , u_2 , etc. en agitant, en u_1 , en u_2 , etc.

Soit la ligne AB indéfiniment divisée en points A , G , F , E , B , etc. Considérant la force d'agitation de chacun de ces points, il est certain que leurs forces sont entre elles comme leurs agitations, ou comme leurs vitesses ou charmes, c'est-à-dire comme les arcs semblables BEO , ELN , FMI , etc., sont entre eux.

C'est-à-dire comme les distances au rayon de

point immobile A jusqu'à chacun des, telles que sont AB, AE, AF, etc., ou encore comme les sous-tendantes BD, EH, FI, etc., ou encore comme les lignes du triangle AED.

Or, comme lesdites lignes BD, EH, FI, etc., sont entre elles, ainsi leurs forces de pesanteur sont entre elles (par les éléments de mécanique, et en les prenant pour des pesanteurs de sensibilité direction); donc les forces des agitations des points B, E, F, etc., de la ligne AB, sont entre elles comme les forces de pesanteur des lignes BD, EH, FI, etc., sont entre elles.

Et parant, le centre des forces d'agitation de la somme des points B, E, F, etc. (c'est-à-dire de toute la ligne AB), est semblablement posé entre les points extrêmes A et B, que le centre de pesanteur de toutes les lignes BD, EH, FI, etc. (c'est-à-dire du triangle AED), entre la ligne extrême BD et le point A, comme a démontré Lucas Valérius dans son traité *De centre gravitatis*.

Or le centre de pesanteur du triangle AED divise AF en Q, en sorte que AQ est double de EQ; donc aussi O, centre d'agitation de la droite AB, divise AB en O, en sorte que AO est double de BO; parant est trouvé le centre d'agitation d'une droite AB, ce qu'il fallait, etc.

¹ Figure 12.

2

11

La première objection, qui est que mon raisonnement doit être défectueux, puisque j'en tire une autre conclusion qu'il ne fait du sien, lequel il veut que je révoque pour très certain, sans toutefois me dire quel il est, ne prouve à mon égard autre chose, sinon qu'il veut que je délire davantage à son aise, qu'à son raison.

La seconde et dernière objection est que je considère l'agitation seule des parties du corps agité, oubliant la direction de l'agitation de chacune de ses parties, laquelle il dit devoir être considérée pour deux chefs: le premier, qu'il s'agit de la perpendiculaire IH les tirant au passage par des points différents; le second, que leurs lignes de direction font des angles inégaux avec cette perpendiculaire A. Quant je réponds facilement, en disant qu'il faut ici considérer que cette diverse direction se rapporte à une certaine perpendiculaire, et les deux raisons dont il me pour le prouver, s'étant fondées que sur la détermination de cette perpendiculaire, s'ont mêmes bien et étouffamment assés élles. Car bien que la perpendiculaire de l'espace dans lequel se font les vibrations, c'est-à-dire la ligne tirée du point par lequel le mobile est suspendu vers le centre de la terre, et aussi celle de ce mobile tirée du même point vers le point où est son centre de gravité, lorsqu'il s'est attaché à rien, doivent être considérées pour

maintenir la quantité de ses vibrations, ou l'empêchement que celles de ses parties qui sont au même lieu font au mouvement de celles qui s'y sont posées, ou choses semblables; toutefois il est évident qu'au regard de son agitation, il n'y a en lui aucune perpendicularité plus considérable que toutes les autres lignes menées du point *I* dans le plan *ILNM*, et que *M*, de l'horizon semble avoir été reconnu cette vérité, quand il a mis sur la fin de son écrit que l'on que toutes celles de ses parties qui sont dans une même superficie, également distantes de l'œuf ou sur laquelle tourne, se meuvent également vite, et sont par conséquent également agitées; dans toute autre ligne que *IN* on peut assigner un autre de pesanteur, ou quel je suis d'accord avec lui; et le même est que tous les points de ce plan, qui sont également distants du point *I*, sont également agités, et le lieu dans lequel sont tous ces centres est la circonférence d'un cercle. C'est pourquoi, étant convaincu de la vérité, il doit avouer qu'il s'est mépris, si dans sa prétendue démonstration, pour mesurer l'agitation des divers points d'une même superficie cylindrique, il les rapporte à quelques perpendicularités différentes, au regard de laquelle cette agitation soit inégale. Comme aussi je trouve qu'il s'est mépris où il a pensé que le centre de gravité du globe contribuât quelque autre chose à la

centre de ses vibrations, que ce qu'y contribue le centre d'agitation : car le mot de centre de gravité est relatif aux corps qui se meuvent librement au l'air, ou bien qui sont appuyés sur quelques autres corps sans se mouvoir; de façon que ceux qui sont suspendus à quelques cordes, autour desquel de se meuvent, n'ont aucun centre de gravité au regard de cette position et de ce mouvement, mais seulement un centre d'agitation. C'est pourquoi, au lieu de dire que le centre de gravité est celui de la répartition de droite à gauche, il devoit seulement dire que c'est la gravité ou pesanteur de mobile qui se est cause, non parler du centre de cette gravité, lequel n'est rien en ce cas qu'une chimère; et ce qu'il dit passer sous silence ne fait rien contre moi; car, par la définition du centre d'agitation que j'ai donnée, et de laquelle il dit convenir avec moi, tous les corps dans qui ce centre est également distant de l'équale autour duquel ils se meuvent font leurs vibrations au temps égal. Maintenant, monsieur, je vous supplie de vouloir juger auquel des deux raisonnemens je dois plutôt donner créance, ou bien au moins peser, que ce semble très évident et très vrai, et qui a été vu et reconnu par M. de Roberval, sans qu'il y ait rien pu trouver à redire en quoi je ne voie très clairement qu'il s'est trompé; ou bien au lieu, lequel je n'ai point vu, et dans lequel néanmoins,

je ne de la une lettre que vous arien faite pour la défense de M. de Maillet, j'ai attendu jusqu'à ce que je vous n'y répondre; mais encore que je n'asse point mes votre dernière des chapitres de ce mois, j'ai eu l'habitude de vous écrire à ce sujet pour vous demander de vos nouvelles. Vous me mandez dans votre précédente que les philosophes sont contents à un philosophe, à cause qu'elle leur fait perdre leurs belles connaissances touchant la nature; mais, s'ils y veulent penser, ils en pourraient tirer de plus belles de mes Principes, pourvu qu'ils en fassent usage avec discernement, de quelle sorte ces connaissances sont utiles, si n'y a que la façon d'expliquer ces effets qui est différente, et je pense que la mienne est la plus intelligible et la plus facile. Ainsi, pour expliquer les qualités des corps glorieux, ils peuvent dire qu'ils sont sensibles, et ceux de la lumière, et tâcher de faire bien connaître quelles sont ces qualités, et comment elle se trouvent en elle; sans pour cela prétendre que les rayons sont des corps, car ce serait dire une fausseté; et sans vouloir persuader que les corps glorieux ont les qualités qu'on leur attribue par le sens commun de la nature, et qui sont sous eux; mais il suffit que les rayons sont des corps, c'est-à-dire que ce sont des propriétés de quelques corps, pour persuader que d'autres sensibles propriétés peuvent être sous par ailleurs dans les corps des Mondes.

vous. On m'a dit qu'il y a un ministre à Lapde qui est estimé le plus digne de ce pays, et le plus honnête homme de sa profession que je connaisse (il se nomme Ray¹), qui se met souvent de ses plâtres en œuvre, et en tire des comparaisons et des explications qui sont fort bien reçues; mais c'est qu'il s'en est étudié, et que s'il ne peut-être pas fait ceux qui se plaignent qu'ils leur ont leurs vieilles comparaisons, au lieu qu'ils devraient se réjoindre de ce qu'ils leur en fournissent de nouvelles.

Pour vos exemplaires du livre de Vite, vous les devez avoir reçus il y a long-temps, car lorsque le sieur Elavier en donna un pour moi à M. Hagelande, il lui dit qu'il les avait acceptés dans la suite du sieur Petit. Je vous ai obligé de celui que vous m'avez donné, et vous en remercie; mais moi s'en faut que j'en aie tiré davantage, que même, si vous voulez que je donne ici à quelque autre celui que j'ai, je m'en passerai fort aisément; car je ne crois pas qu'il y ait rien que je doive apprendre, et il y a long-temps que je n'étudie plus en mathématiques. Toutefois je ne les ai pas encore tout oubliés, qu'il ne m'ait été fort aisé de faire l'analyse de la règle de M. de Roberval pour les élévations des triangles; car, voyant que vous m'avez par votre lettre qu'elle s'accorde toujours avec

¹ - Hagelande, Ray.

l'expérience, j'ai tiré de l'expérience; mais, outre que les expériences ou telles mathématiques ne peuvent jamais donner aucune, en règle, de la façon qu'il le propose, me comme une méthode qui s'allonge et s'accroît tant que l'on veut, on sent les années de la déesse de Syrie, qui se pourraient tourner en tous sens. C'est pourquoi j'ai bien grandement votre bonté de vous des idées pour- suader qu'elle se rapporte à l'expérience, mais que quelque il vous ait donné le moyen de trouver le point de son calcul, lequel je crois qu'il ne sait pas lui-même; mais le voir. Quant l'angle $\triangle ABC$, pour trouver la distance depuis B jusqu'à un centre de cercles H, auant se s'agit, comme vous me l'avez écrit dans votre lettre du quatorzième septem- bre, je fis comme la perpendiculaire ED est à EC, qui est la moitié de la base, mais EC est à une autre ligne que je nomme N; et dechauf comme ED est à H, ainsi N est à une autre ligne que je nomme M; puis ajoutant trois vingtièmes de M avec la moitié de N, et les $\frac{1}{2}$ de ED, j'ai le reste de ce qu'on trouve par une épuisante calcul pro- posé d'une façon peu intelligible; par exemple, si on est égal à six, et si on lui seroit aussi égales, et pour ce que $\frac{1}{2}$ et $\frac{1}{2}$ et $\frac{1}{2}$ ajoutés ensemble font $\frac{3}{2}$ la longueur du perpendiculaire uncheux, H sera $\frac{1}{2}$ de la ligne ED. Tout de même si ED est 1, et EC 2, N

Figure 101.

sera $\frac{1}{2}$, et BI sera $\frac{1}{2}$, et BI la longueur du sinus perpendiculaire sera $\frac{1}{2}$, c'est-à-dire $\frac{1}{2}$ de AB , une moitié de AB , et les deux quarts d'un; et mesurant toujours au point BD , si BC est $\frac{1}{2}$, BI est $\frac{1}{2}$; si BC est $\frac{1}{3}$, BI est $\frac{1}{3}$; si BC est $\frac{1}{4}$, BI est $\frac{1}{4}$; si BC est $\frac{1}{5}$, BI est $\frac{1}{5}$; et ainsi des autres; de quoi je m'offre d'envoyer la démonstration à M. de Bouasse. Je maintenant vous pouvez voir si ce règle d'accorde avec l'expérience, ou lui demandant prouveront la justesse du sinus perpendiculaire en quelques triangles par sa supposition, pour voir si elle s'accorde avec celle-ci; car s'il ne les peut pas supporter, notamment perpendiculaire, selon avec une hauteur nouvelle, assurez qu'elle s'accorde avec l'expérience, et s'il les supporte, ce que je ne crois pas qu'il puisse faire, je m'assure que lorsque vous en viendrez à l'expérience, vous la trouverez fort éloignée du juste calcul. Car je sais que, posant l'angle ABD de 10 degrés, vous diriez que BI est seulement quatre fois aussi long que BD , au lieu qu'il devrait être plus de 30 fois aussi long, suivant ce règle. J'admire votre bonté, de ce que vous souffrez qu'il vous parle de si fautes nouvelles. Je suis bien aise de ce que vous avez fait avec les points du procès à M. de Bouasse, car je suis qu'il est très capable d'en juger, et j'acquiescerai très volontiers à son jugement. Je suis, etc.

dans les situations des triangles suspendus à sa façon, j'ai déjà eue devant moi que tout ce qui retarde ces situations davantage qu'en l'autre façon, pour laquelle j'ai donné ma règle universelle, se vient que de ce que j'ai noté l'empêchement de l'air, la quantité duquel je ne vois pas pouvoir être déterminée par le seul raisonnement, mais bien par l'expérience; et il me semble que j'ai eue devant moi la façon dont on peut faire cette expérience. Il restait ainsi que je déterminas les situations des triangles pendus par la base ou la façon que j'ai proposée, à quoi il n'est aisé de répondre que tous les triangles ainsi suspendus ont leur perpendiculaires descentes du Suspendu, dont les situations sont isochrones; par exemple, si CD^a est la perpendiculaire du triangle qui se meut autour de l'ordonnée Ad , faisant ED égal à EC , je dis que CE est la longueur du Suspendu isochrone, et cela suit clairement de la règle que j'ai donnée: car prenant à diversités dans cette perpendiculaire les points F et H , également distans du milieu E , puis menant les lignes FGH parallèles à la base, le rectangle CFG est toujours égal au rectangle GHI ; et par conséquent la figure dont il faudroit chercher le centre de gravité, étant en règle, pour avoir le centre d'agitation de ce triangle, seroit quadrangulaire, et seroit son centre de gravité au point E . Enfin

^a Figure 11.

quand il ajoute que je lui dis ce qu'il faut faire pour trouver le centre d'aplanition d'une pyramide, ou d'un cône pendu par le point ou par la base, il répond que ce ne pas savoir de la règle que j'avais enseignée, parcequ'elle ne contient rien de plus que ce qu'il faut faire pour trouver ce centre dans toute sorte de corps, et par conséquent aussi dans ceux-là, et il peut fort aisément être calculé par géométrie; c'est pourquoi j'en laisse, s'il vous plaît, le soin à M. de Roberval, puisque que j'attends les instructions qu'il veut à plus me faire espérer de sa part. Il ne me saurait rien venir de la vision que je n'attends, et je suis, etc.²

Et par conséquent aussi dans ceux-là à savoir, lorsque le pyramide ou le cône est suspendu par le point, sa hauteur doit être à la longueur du foyers-pendule comme 5 à 3, suivant son aigle; et elle se trouve vraie dans tous les cônes ou pyramides dont l'angle qu'on mesure au point par lequel est fait aigle, à cause que l'aplanissement de l'air n'y est pas sensible; mais il n'y est pas de reflexe de ceux où cet angle est trop aigle, ni aussi de ceux qui sont suspendus par leur base, à cause que cet aplanissement est alors toujours sensible; ce qui fait que je n'ajoute point les cas où leur centre d'aplanition, qui est nécessairement fort aisé à trouver,

² « Je lui fait la lettre. Il n'est pas sûr qu'il n'y ait pas dans l'original que j'ai vu de M. de Roberval ».

C'est pourquoi je pense devoir laisser à M. de Beauvill le soin de les clarifier, en attendant mes instructions, je suis, etc.

© 2006 The Authors
Journal compilation © 2006 Blackwell Publishing Ltd

1. INTRODUCTION

Country **Age** **Gender** **Year**

Year	1990	1991	1992	1993	1994
1990	100	100	100	100	100
1991	100	100	100	100	100
1992	100	100	100	100	100
1993	100	100	100	100	100
1994	100	100	100	100	100

[illegible][illegible]

rien par que le désir de contrôler à un homme pour qui je n'ai pas toute l'estime qu'en font plusieurs, et qui j'ai eu des longtemps n'être pas fort ardent à s'obliger de m'obliger, m'a fait désirer une chose contre mon sentiment, je réprimais les un peu de moult et qui me semble pouvoir avoir touché la cause de la durée des vibrations de chaque corps. Premièrement, je fais distinction entre ce qui fait mouvoir le corps et ce qui l'empêche, puis aussi entre ce qui peut être déterminé par le mouvement, et ce qui ne le peut être que par l'expérience. Les causes qui le font mouvoir sont la pesanteur de celles de ses parties qui descendent, et l'expansion tout de celles qui descendent que de celles qui montent. Les causes qui l'empêchent sont la pesanteur de celles qui montent, et la résistance de l'air, laquelle résistance est considérable en deux lieux : la première consiste en ce que les parties de l'air peuvent s'être peu disposées à sortir de leur place si vite que le corps qui se moue tout à y entrer; et cette résistance n'est la même sensible, disant que les vibrations du corps suspendu sont assez lentes; l'autre s'appartient pas tout à l'air grossier que nous respirons, qu'à la matière subtile qui est dans les pores de tous les corps courants, laquelle fait que lorsque ces corps sont en parfait repos, bien que le mouve semble presser que la moindre

Si on soit capable de les mesurer, on trouve certainement, par expérience, que cette force doit avoir quelques proportions avec leur grandeur, et la vitesse dont elle les meut. De cette résistance n'a point lieu dans les triangles ou autres corps suspendus en la façon que j'ai décrits, à cause que toutes leurs parties descendent ensemble, ou montent ensemble; mais elle en a beaucoup dans les corps plats suspendus au même façon, à cause qu'il y a presque toujours un de leurs côtés qui monte pendant que l'autre descend; et le plus petit de ces deux côtés est en équilibre avec une portion de l'autre qui lui est égale, ainsi qu'il me semble avoir remarqué dans la première lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire sur ce sujet. Or l'effet général de la pesanteur est que les vibrations de chaque corps doivent avoir certaines proportions avec les mouvements des lieux; et c'est ce qui fait qu'un suspendu de telle longueur doit faire justement telle vibration, par exemple, en une heure, et non plus ou moins; mais cela ne peut être déterminé par le raisonnement, mais par l'expérience seule: c'est pourquoi je ne m'y suis point arrêté, et j'ai seulement examiné l'autre effet, qui est la diverse vitesse des vibrations de divers corps comparés les uns aux autres, comme lorsqu'un triangle est comparé avec un suspendu, etc.; à quoi la pesanteur et l'élasticité contribuent con-

jointement, en telle sorte qu'on ne les peut considérer l'une sans l'autre, et c'est ainsi que je les ai considérées pour former la règle que j'ai ci-devant établie. Pour l'empêchement qui vient de la pesanteur des parties qui naissent, en tant qu'elles ne sont point en équilibre avec d'autres qui descendent, je ne me suis point senti obligé à l'examiner, à cause qu'ayant même rapport dans tous les corps avec l'agitation que ces mêmes parties acquièrent en descendant, il ne peut causer aucune variété dans leurs vibrations; si bien qu'il ne reste que l'empêchement de l'air, lequel j'ai excepté très-impérieusement dans ma règle, à cause que sa quantité ne peut aucunement être diminuée par le mouvement, mais seulement par l'expérience, et même j'ai donné la façon de faire cette expérience et averti en quel sens les corps plain doivent être suspendus, afin que cet empêchement y soit moins sensible; de façon que je ne vois point encore à présent que je puisse ajouter ni changer aucune chose en cette règle. Et comme ledit sieur de Rohault me semble peu habile de s'être enchaîné en des imaginations superflues, en considérant le centre de gravité dans un corps qui est suspendu, et la direction de tous ses points rapportés à je ne sais quelle perpendiculaire, pour déterminer par un raisonnement une question qui est purement de fait, il me semble aussi fort inutile de dire que

une règle se s'écarter pas à l'expérience, à cause que l'expérience montre que ce que j'ai si excepté en doit être nécessairement excepté, et de m'écarter d'une loi, pourvu que je n'ai pas suivi les chemins par lesquels il s'est agité.

Pour la difficulté que vous trouvez dans l'article 55 de la quatrième partie de mes Principes, j'ai tâché de l'éclaircir par l'article 56 de la seconde partie, où je suppose qu'un corps dur, tant gros qu'il soit, peut être décomposé & se résoudre par le médiocre. Mais lorsqu'il est résolu en tant autour d'un corps fluide, comme est les éléments O et P sont nécessairement d'air, et la force qui les détermine à s'approcher l'un de l'autre est que l'air qui est entre eux, deux vers E est poussé plus fort par la machine subtile qui sort de ces deux éléments, et qui agit constamment contre lui, que celui qui est vers R et T n'est poussé par la machine subtile qui se sort que de l'un de ces mêmes éléments d'air, étant que cet air doit aller de E vers R et T, et ainsi pousser les éléments O et P l'un vers l'autre. Au reste, encore, je vous prie d'observer de ce que la première difficulté que vous me faites l'histoire de me proposer est en 55^e article de la dernière partie, car vous me fait espérer que vous n'en aurez point réservé en ce qui précède; mais je n'ai point de plus grande ambition que de vous pouvoir assurer que je n'ai, etc.

AU R. P. MERSENNÉ *.

(Lettre qu'il nous fit)

Mon révérend père,

Je vous par votre lettre du dix-septième février que vous supposez que je vous ai envoyé une règle pour les vibrations des triangles suspendus à votre façon, et qui n'a aucunement été mon intention, mais seulement de vous faire voir la fausseté de celle que vous a donnée M. de Kolowrat, en démontrant son calcul, et vous montrant que lorsqu'on le prend juste il est tout autre qu'il ne vous a voulu persuader. En sorte qu'en lieu qu'il dit que l'angle de 150 degrés donne 4, il donne plus de 30 par son calcul, lorsqu'il en fait justement en la façon qu'il veut qu'il soit fait, laquelle j'ai seulement réduite à une autre façon plus claire, afin de le pouvoir faire justement. Et ce que je vous ai montré que je pouvois démontrer n'est autre chose, sinon que sa règle certainement donne le même nombre lorsqu'on en fait bien exactement

* Cette lettre étant une réponse de M. Descartes à une lettre de P. Merenne, datée des 22 Février 1652, par laquelle nous voyez :

le calcul que donne l'autre règle que je vous ai surrétyé; mais ni l'une ni l'autre n'est aussi importante avec les relations des triangles. Et afin qu'il ne puisse lui-même que j'aie marqué en changeant quelques circonstances de sa règle, je la transformerai si de mot à mot, comme vous me l'avez enseigné dans une lettre (la quatrième septième n^o 16) Vous verrez, s'il vous plaît, si elle est bonne.

Soit divisé l'arc ED en tout d'arcs égaux qu'on voudra (le plus sera le meilleur, et la division sera d'autant le juste), soit qu'il soit divisé par degrés, soient prises les sinuées d'un degré, de deux, de trois, etc.; de chacune de ces sinuées soit pris le cube, et tous ces cubes soient ajoutés ensemble pour avoir leur somme; puis soit prise la somme desdites sinuées, laquelle soit multipliée par le sinus total, pour avoir le produit de cette multiplication; par ce produit soit divisé la somme des cubes rendus pour avoir le quotient de cette division; celui par une règle de trois soit fait comme le sinus total à ce quotient. ainsi les $\frac{1}{2}$ de la ligne ED à un quatrieme, qui sera la distance depuis H jusqu'à un centre de perspective nommé H. Or, je dis que si un objet (que ce soit un travail dant un homme soit capable) veut peindre le plan de dessin l'arc ED en tout de parties qu'elles soient entièrement insensibles, et d'échapper toutes fois le calcul que est propre par cette règle, la somme

qu'il trouvera sera la même que celle que se trouve par l'autre calcul que je vous ai envoyé. Et ainsi que l'angle APC étant de six degrés, BE ne sera pas seulement quadruple de BD, comme il vous a voulu paraître, mais plus de trente-deux fois tant longue; c'est de quoi je me suis offert d'envoyer la démonstration.

Je ne me suis doute même, si j'ai tortillé pour DE. Il suit de mes Principes que l'agitation de la matière solide doit être plus grande au lieu où est le point de réflexion, deux ou même parallèles, que la raison de ce que la lumière y est plus grande. Et j'ai démontré dans la Dioptrique que, lorsque deux miroirs sont d'égale grandeur, et de figure semblable, le plus grand ou brisé pas plus fort que le petit intensifie, mais seulement étendait, ainsi qu'un petit charbon de feu brille autant intensité qu'un plus gros de même bois.

—

AU R. P. MERSENNE.

(Lettre g^e de nos III)

22 DE JUIN 1654.

Mes trèschers amis,

Il y a environ trois semaines que j'ai écrit à M. de Castelnau touchant les difficultés que vous proposez, et je ne doute point qu'il ne vous l'ait vaincu ma lettre, à cause que j'y ai fait mention de celle que je vous avais écrite auparavant touchant le même sujet. C'est pourquoi je n'ai rien de nouveau à dire, sinon que la grande différence qui est entre les vibrations des triangles obus, ou de ceux qui sont suspendus par leurs bases, et le calcul que j'en avais fait pour tous les triangles en général, ne vient que de la cause que j'étais venu à l'empêchement de l'air, laquelle, comme j'écris, se me semble, du côté-là, est beaucoup plus considérable aux triangles obus qu'aux autres. Or, je crois que la quantité de cet empêchement

* « Cette lettre est dans deux Exempls, le premier est de, Supra le 2^e des manuscrits de Lézard.

mais on ne peut déterminer que par l'expérience. C'est pourquoi j'avois seulement considéré les triangles suspendus par un angle, et lorsque leur base devenoit parallèle à l'arc du cercle duquel ils se soutenoient, pour rendre cet empiriquement moins sensible : car je ne présumois pas tant de moi-même, que d'entreprendre d'abord de rendre raison de tout ce qu'on peut voir empiriquement; mais je croiois que la principale adresse qu'on pouvoit employer en l'examen des expériences consiste à choisir celles qui dépendent de moins de causes diverses et desquelles on peut le plus aisément découvrir les vrais raisons.

Je vous avoie ici quelques-unes des fautes que j'ai remarquées dans l'Antiquaire, et je vous dirai ici, entre nous, que j'ai tant de peine de la médiocrité du savoir et de l'orgueil de son auteur, que je ne puis avec plaisir qu'il se soit voulu à Paris tant de réputation, car enfin, outre son invention de la ressource qui est si facile qu'elle auroit pu être découverte par une infinité d'autres avant bien que par lui, s'il étoit arrivé qu'ils l'eussent cherchée, je n'ai jamais rien vu de sa façon qui ne puisse servir à prouver son insuffisance; comme, par exemple, ce qu'il écrit je ne défends la règle de M. de l'Esneux contre moi, où il a plusieurs choses fautes; puis lorsqu'il pensoit avoir trouvé une omission et une faute dans un *Officium*, ou tou-

mais il s'étoit trompé dans l'un et dans l'autre ; puis lorsque je lui envoyai la solution de tous questions qu'il qu'on ne pouvoit trouver, et dont il ne pouvoit pas même entendre les solutions ni M. de Beaune ne lui en vint, bien qu'il n'ait brûlé plusieurs miles de papier pour tâcher de faire un petit calcul, que j'y avois mis à dessin, sans qu'il en pût venir à bout. Je n'ajoute point qu'il n'a jamais pu trouver la question que M. de Beaune nous proposa à nous, et dont je n'ai point appris que personne qui n'en ait envoyé la solution, car elle étoit assez difficile. Mais quand je serois jamais venu de lui que non Aristarque, si il suppose toujours et mécaniquement *général* ou *spécies* principes actuels ; des choses qui sont absolument fausses, je ne pourrois juger de lui autre chose, sinon qu'il pense être beaucoup plus habile qu'il n'est, et que c'est plutôt en faisant le capable et en surprisant les autres qu'il a eu quelques répétitions, que non pas en produisant quelques chose de son esprit qui la rendrait.

Il n'a pas besoin de demander permission pour répondre à ce que je vous écrivois contre son livre, car c'est une chose qu'il a droit de faire, même que je ne le rendrais pas, comme je l'aurois aussi de dire sans crainte de ce qu'il a trouvé à répondre dans ses théories quand je finis en. Mais j'espère que ce n'est point qu'elle continue

aucun chose que je voulais y voir, mais seulement que je n'ai fait, et en quoi je pourrais manquer à l'ordonner ou à la réviser des choses que j'ai écrites; seulement y ai-je mis quantité de choses qui seraient pu servir à la rendre plus claire, et que j'ai fait à dessein, et je ne voudrais pas y avoir manqué. Au reste, pourquoy j'ai commencé par quelques uns de vos lettres précédentes qu'on vous en avait parlé avec mépris, je vous dirai encore ici que je ne crois pas que ni M. de Richelieu ni aucun de ceux qui ne seront pas plus habiles que lui soient capables d'apprendre tout ce qu'il y contient en toute leur vie; et ainsi que je n'ai pas besoin de le refaire ni d'y ajouter rien de plus pour le rendre recommandable à la postérité. Rien ne m'eût si-tôt fait proposer de le refaire que pour l'éclaircir en faveur des lecteurs; mais je vois qu'il y aient la plupart si malins que j'en suis nécessairement dégoûté. J'ai vu le *Renouveau* que deux d'entr'eux ont à Leyde, mais je n'ai fait qu'en parcourir les propositions pendant un quart d'heure, pourquoy le jeune Schaeffer, qui vient avec eux à Paris, et qui est maintenant professeur à Leyde en la place de son père, m'assure que ce Cartesius ne fait autre chose que démontrer par un nouveau moyen des choses qui ont déjà été démontrées ailleurs, et que ce nouveau moyen n'est autre que l'un de ceux dont j'

on n'en verra pour démontrer la réalité, on supposera que deux triangles carrilignes différents étoient égaux, pourvu que toutes les lignes droites tirées au même sens ou l'un qu'à l'autre étoient égales; et cela est, le chef qui a commencé d'élucider l'usage de C², comme vous m'avez bien demandé, n'a pas vu toutes les façons qu'elle peut avoir, et son esprit doit être encore livré à beaucoup de soucis : car j'en suis sûr plus important, et j'en ai mis quantité dans un Géomètre, mais il ne les y trouve pas aisément, puisque si chacun s'est expliqué par ses gros livres, il ne les connaît point. Si vous voyez M. Poet, je vous prie de lui dire que j'ai reçu ses lettres, mais que je ne puis encore lui renvoyer la suite de sa version, parceque je n'ai encore pu trouver un quart d'heure en tout un an, qu'il y a que j'en suis à cet article, pour débiter en quelque chose mes règles du mouvement. Je suis si dégoûté du métier de faire des livres, que je ne m'y souviens même en aucune façon. Je ne manquerais pas toutefois

* « Bédini »

¹ « M. Bédini ne doit pas croire que je ne sois à jamais perdue par la perte de ces plans des algébres, et que je ne sois obligée d'acquiescer avec eux, je les ai tous eus. J'en ai vu un exemplaire de Bédini, qui était même présent à l'écriture de ces plans, et qui m'a dit de M. de la Harpe, un-ou-ou de M. de la Harpe, dans une note sur le même Bédini, que j'ai vu, etc. »

de lui envoyer dans quinze jours ce qu'il m'a demandé, et je suis passionnément son ami, comme tant je suis, etc.

AU R. P. HESSENHE *.

(Lettre pl. Versée de vous III.)

Mon adoré monsieur,

Je ne prends jamais la peine qu'une quelque sorte de déplaisir quand je ne puis, sans faire violence à la vérité, porter un jugement des écrits qu'on m'a donnés à examiner qui puisse plaire à leurs auteurs, en quel je puis dire sans flatterie que je suis bien éloigné de l'honneur de certains parrains, qui ne manquent se dire que lorsqu'ils ne trouvent rien qu'ils puissent reprendre. Et c'est ce qui m'a empêché jusqu'ici de vous dire le jugement que je fais de cet ouvrage s'appelant que vous m'avez envoyé à ce dessein par deux de vos vôtres, et dont j'ai reçu depuis longtemps les exemplaires. Mais, puisque vous m'en priez de francher, et que vous me faites la grâce de m'excuser

* « On ne m'en a rien dit, répondit, après la lecture du manuscrit de l'abbé, »

que celui qui en est l'auteur du avoir voulu que
que chose à rendre dans ce que j'ai publié depuis
seul me touchant la situation, pour l'édifier à
me faire voir les fautes qu'il dit être dans mon
œuvre, je vous bien vous dire lui en peu de mots
ce qu'il me semble du sien.

Toutes et quantités que nous voyons ou sup-
posons quelque chose pour en expliquer une au-
tre, ce que nous voyons et supposons ainsi
doit toujours être plus probable, plus évident
et plus simple, ou être plus connu en quelque
manière que ce soit que cette autre que nous
voulons expliquer par son moyen, autrement cela
ne peut servir à la faire mieux connaître. Que si
quelqu'un, pour chaque chose qu'il veut expli-
quer, en a non seulement supposé autant d'autres
sans lacunes, mais un plus grand nombre, et
même moins croyables, et qu'avec cela ce qu'il a
voulu conclure ne suit pas de ses suppositions,
certainement il ne doit pas prétendre d'avoir rien
fait que soit digne de recommandation.

Je n'ai remarqué dans tout ce livre que trois
choses qui appartiennent au système du monde,
et trois autres qui ne lui appartiennent pas pro-
prement, dont l'auteur a tiré de quoi en d'expli-
quer les causes. La première, que le soleil, la terre
et les autres plus considérables parties du monde,
gardent entre elles une certaine situation, la se-

voient, qu'elles se meuvent toutes circulairement ; les irrégulières, que néanmoins leurs mouvements ne sont pas parfaitement circulaires, mais un peu irréguliers ; à quoi se rapporte tout ce qu'il a dit avec beaucoup de discours de la déclinaison de la lune, des apogées, des périgées et de la précession ou rétrocession des équinoxes. Les trois autres choses sont des flux et des reflux de la mer, de la génération des comètes (qu'il considère comme des météores) et de l'apparence de leur queue ; tout le reste de ce qui est contenu dans ce livre n'est qu'un extrait de ce qui se trouve dans Copernic et dans Kepler, et n'est contenu ou allégué d'aucune raison, mais est supposé comme vrai et indubitable : par exemple, que la surface des cieux est étendue ; que toutes les planètes se meuvent autour du soleil ; que la terre doit être mise au rang des planètes, et être considérée.

Or, pour exprimer le premier point, qui concerne la situation des parties de l'univers, il suppose principalement que le soleil est absolument étendu, ou plutôt qu'il a une grande vertu d'étendue ; et que la matière dont le monde est composé est fluide, liquide, perméable et transparente, qui a cela de propre de pouvoir être rarifiée ou condensée, selon que la chaleur est plus forte ou plus faible. ¹ Qu'un corps dense plongé dans un fluide plus rare n'y peut demeurer, mais qu'il se

partir vers les parties plus denses du liquide, si ce liquide a des parties d'une densité donnée. 2° Que toute la matière de l'univers, et chacune de ses parties, a une certaine propriété, par la vertu de laquelle toute cette matière s'unit et s'assemble en un seul corps continu, dont toutes les parties sont inclinées et font effort pour se joindre les unes aux autres, en s'efforçant réciproquement l'une l'autre, pour être la plus étroitement jointes qu'il est possible. 3° Que toutes et chacune des parties de la terre, de l'eau et de l'air, ont aussi une propriété toute semblable, par laquelle elles s'attirent aussi réciproquement l'une l'autre et font effort pour se joindre, en sorte que chacune d'elles (et ce que je dis ici des parties de la terre ou de l'air se doit aussi entendre de celles qui occupent ou qui environnent les autres planètes) ait en soi ses deux vertus, l'une qui la joint avec les autres parties de leur planète, et l'autre qui la unit avec la reste des parties de l'univers. Toutes lesquelles choses sont sans doute beaucoup moins intelligibles que la seule situation des parties de l'univers, qu'il a eu besoin d'expliquer par leur moyen.

Ces, proprement, l'explication se nous apprend pas mieux que la seule recherche, que la nature du monde est fluide, liquide, perméable et dilatable, et que plusieurs corps peuvent être au

réflecte par la chaleur, que nous voyons par la même expérience que le soleil et les autres astres gardent entre eux la situation qu'ils ont eu d'abord. Ils nous comprennent bien plus aisément comment de tels astres, dès le commencement du monde, ils ont eu cette situation, et que l'un d'eux apporte point de raison, pourquoi ils tiennent de chaque part après, il suit qu'ils doivent avoir le centre, que nous ne comprenons comment le soleil chauffe, et comment la raréfaction ou une suite ou un effet de la chaleur. Car nous voyons bien qu'il a été nécessaire que dès le commencement du monde tous les corps aient eu entre eux quelques situations ; et pourconsequenter ne voyons point de raison pourquoi ils aient dû en avoir une autre plutôt que celle qu'ils ont, ou en doit point aussi demander pourquoi ils ont celle-là plutôt qu'une autre. Mais nous ne voyons pas si clairement que le soleil ait dû avoir la vertu d'échauffer, ni ce que c'est que la chaleur, ni ce que c'est que d'être fluide, liquide, parabolique et sphérique ; ou ce que c'est que la raréfaction, ni comment elle suit de la chaleur ; car, au contraire, l'expérience même nous montre que certains corps se refroidissent par la chaleur, bien loin de se raréfier, comme on peut voir dans la glace, laquelle étant insensiblement échauffée se convertit en eau, qui est plus dense qu'elle.

Mais ce qu'il suppose comme est bien plus de-

surde , c'est à savoir qu'un corps dense plongé dans un liquide plus rare n'y peut demeurer, mais qu'il se porte vers les parties plus denses du liquide : or, pour concevoir cela, il faut s'imaginer que chaque corps, en chaque partie de la matière de l'univers, qui peut être plus-dense ou plus rare que celle qui lui est voisine, a en soi-même un principe de mouvement, c'est-à-dire est animé d'une force qui lui est particulière; car l'on dit ordinairement que l'âme est le principe du mouvement.

Enfin, ce qu'il ajoute en troisième lieu, c'est à savoir que chaque partie de la matière dont l'univers est composé a une certaine propriété ou moyen de laquelle elle se portait toutes les unes vers les autres, et s'attirent réciproquement l'une l'autre, et de même que chacune des parties de la terre a une autre propriété toute pareille, à l'égard des autres parties terrestres, laquelle néanmoins s'empêche pour l'effet de la première. Car pour concevoir cela, il ne faut pas seulement supposer que chaque partie de la matière de l'univers est animée, et même animée de plusieurs diverses forces qui se s'empêchent point l'une l'autre; mais même que ces forces sont intelligentes, et toutes distinctes, pour pouvoir connaître ce qui se passe en des lieux fort éloignés d'elles, sans aucun concours qui les en avertisse, et pour y exercer leur pouvoir.

Car il suppose qu'elles ont une telle vertu, que si, par exemple, *S'* est le soleil, *T* la terre, *A* l'air qui environne la terre, *DD* des parties du ciel plus épaisses, et *rr* plus rares; que chaque *cl* chacune des parties de la terre *T* tendent vers *DD*, et qu'elles contiennent toutes celles de l'air d'alentour tendent vers *rr*, quelques parties elles ne peuvent pas se demeurer suspendues, comme on les voit ici dépeintes, mais *DD* et *rr*, par la force de ces mêmes autres vertus, qui, attachant toutes les parties de l'air à la terre, empêchent qu'elles ne se séparent et ne se déjoignent d'ensemble. Or par quel instinct toutes les parties de la terre peuvent-elles devenir qu'elles doivent tendre vers *DD* plutôt qu'avvers *rr*, ou tend tout l'air qui l'environne? et par quelle force sa vertu peuvent-elles empêcherement attirer la matière qui est vers *DD*, si elles ne sont douées d'une connaissance et d'une puissance toute-divine?

S'il est ainsi permis de rendre toutes sortes de vertus dans chaque corps, certainement il ne sera pas difficile d'en lever une de nous, qu'on puisse par leur moyen expliquer aisément toutes sortes de phénomènes. Mais, néanmoins, toutes celles que notre nature a supposées ne sont pas suffisantes pour inférer ce qu'il en a voulu conclure : à savoir, que toute la matière de l'univers se doit assembler en un globe parfait, au centre du-

* Figure 14.

quel soit le soleil, qui rend cette matière inégale-
ment, s'est-à-dire qui rend davantage celle qui
est proche de lui, que celle qui en est plus éloi-
gnée : car de là, au contraire, on doit conclure
que toutes les parties plus denses de la matière
devaient se rendre vers le centre, et que celles qui
sont plus rares se doivent porter vers la circonfé-
rence. En sorte que si le corps du soleil en tant
est peu dur, tel qu'il le suppose être par après,
la figure du monde doit être devenue un ovale, et
le soleil doit être placé au sommet de cette forme,
ou tumeur. Par exemple, si Q est le centre du
monde, vers lequel se soient rendues et densifiées
les parties plus denses de la matière, il doit à la
même y avoir autant de matière entre ce centre et
la circonférence du monde CC¹ d'en être que de
l'autre, mais néanmoins cette circonférence doit
être plus éloignée du centre du côté où est le soleil,
qu'à un autre endroit, à cause que le soleil rend
toute la matière qui est proche de lui plus rare, et
par conséquent étendue dans un plus grand espace.

Tout ce qui est contenu dans le reste du livre se
suit peu à peu, comme je le ferai voir aisément,
si jamais il en est besoin; mais n'ayant presque
ici examiné que les quatre premières pages de son
livre, si j'avois entrepris d'analyser le reste avec
une pareille exactitude, nous ne pourrions sans

¹ Figure 13.

Mais que adieu. Je me souviens qu'un regard de l'agitation d'un corps suspendu, il y ait en lui quelque perpendicularité plus considérable que les autres lignes ; (prenons plus considérable, en cette sorte que la direction de tous les points de ce corps lui doit être rapportée, ainsi que prétendait l'arabique, mais je ne laisse pas d'ajouter que le centre de cette agitation est dans la même perpendicularité à laquelle il a rendu que cette direction lui rapportée ; et il n'y a en cela aucune apparence de contradiction.

En second lieu, il dit qu'il n'a point pensé à me donner sa démonstration, ni à faire passer son universel pour objectif. Et ainsi il avoue que le titre de son ouvrage est, qui ne contient rien du tout que cela, est un titre, le servir depuis ces mots, *Non contentus, etc.* jusqu'à *maximè*. Mais outre démonstration est trop longue, etc., etc., par ces mots de *être et de ne pas être*, il me fait souvenir du capitaine de la comédie, et on lui peut dire comme à celui de *nosseigneurs* : *Je n'ai point vu de x, y, et z, etc.* car, par exemple, j'ai dit en commençant que le titre d'opérateur est et la perpendicularité devant être le centre de la terre, je n'ai pas dit que pour trouver ce centre il fallait considérer la direction de chacun des points de perpendicularité, rapportée à une même perpendicularité qui est en elle par elle-même. Car c'est autre chose de dire que le centre d'opérateur est une même perpendicularité, ce qui est tout autre chose de dire qu'il faut pour trouver ce centre, rapporter la direction de chacun des points de cette perpendicularité, et que je n'ai pas dit, parce qu'il est facile de comprendre la même chose répétée.

*Vivence ! L'âme aime parfois glorieux servir
 en sa tranquillité, qui l'âme aime, qu'il n'a en soi.*

En troisième lieu, il dit qu'il veut deux choses, mais, pourquoi'il n'en propose aucune, on les peut penser avec un développement pénétrant qu'il réserve la preuve, et dit que ce sont des dimensions de l'esprit.

En quatrième lieu, il présente dans l'œuvre de son premier livre, un il prétend que ce qu'on connaît le centre de gravité contribue à la diminution de ce qui s'en suit le centre d'égitation, et il le définit d'une façon fort imagée, on l'appelle un principe mécanique, lequel il veut que je rapporte comme un axiome qui sort de la bouche. Son principe prétendu est que quand un même corps est porté de deux différentes puissances, chacune à son centre particulier : ce que je résume n'est pas généralement vrai ; car lorsque ces deux différentes puissances sont tellement jointes que l'une dépend nécessairement de l'autre, comme ici, où l'égitation dépend de la pesanteur, elles ne peuvent avec qu'un même centre, et non deux : considérez en ce qu'il imagine que le point qu'on suppose centre de pesanteur est quelque chose d'absolu qui résiste toujours avec une même force dans les corps pesants, au lieu qu'il est relatif, et ne peut être dit centre de gravité, qu'en tant que toutes les parties du corps au il

est tout également libre à descendre, ou tout également empêché. C'est pourquoi ici, où le côté du mobile par lequel il est suspendu est tout libre que les autres, ce centre de gravité change de place, et n'est point différent du centre d'impulsion : ce qu'on verra fort clairement, si on considère que la pesanteur et l'impulsion sont deux puissances qui concourent à lier que les corps descendent en ligne droite quand ils sont libres, mais bien qu'ils fassent qu'ils aillent et viennent de côté et d'autre quand ils sont suspendus ; mais néanmoins que ces deux puissances n'ont qu'un même centre, au sorte que le point qu'on suppose le centre de gravité dans un corps qui descend librement ou l'air est aussi le centre de l'impulsion qu'il a pour lier, et le point que j'ai nommé le centre d'impulsion ou ceux qui sont suspendus peut aussi être nommé le centre de leur gravité, en tant qu'ils sont tous suspendus.

Au reste, ce qu'il dit, que l'expérience contredit constamment à ses conclusions, est une chose très fautive ; car, en ses conclusions, j'ai excepté ce que j'ai dit pouvoir être nommé l'empêchement de l'air, ou la résistance naturelle des corps, ou bien, pour m'expliquer par circonstance, l'empêchement que font les parties qui sont en équilibre ou mouvement de celles qui n'y sont pas ; la quantité dequel empêchement j'ai dit ne pouvoir être dé-

tenaient que par l'expérience, et même j'ai employé toute la moitié de ces premières lettres à demander le moyen de faire cette expérience. Et voilà j'ai dit qu'il n'y avait que les corps pleins, et qu'on en la façon que j'ai ditte, est entièrement n'est point inutile; s'est prouvé, afin que l'expérience s'accorde entièrement avec mes conclusions, il faut que le calcul que j'ai fait ne se trouve. Or qu'on en est j'ai dit que est entièrement n'est pas sensible, et qu'on tous les autres les vibrations soient plus tardives; et pourquoy cela se trouve par expérience, il est évident que l'expérience s'accorde très exactement avec mes conclusions. Mais, au contraire, l'expérience, on se vante d'avoir ditte-mais par ses raisonnements ce qui ne le peut être que par l'expérience, fait voir qu'il n'estoit pas avec ce qu'il est, et qu'il ne soit quand rien en cette matière que ce qu'il a pu apprendre de mes lettres; il est seulement habile en cela, qu'il refuse ses démonstrations de prouver, afin que si s'en découvre par les différens.

Pour ce qu'il ajoute à la fin, que je lui ai reproché sa longueur, je ne l'ai pu lui en dire; car il m'a fait souvenir d'un petit naïf, qui, ayant ouï que quelque un se mesuroit de sa grande tête, pensoit que cela fût à son avantage, et qu'on lui reprocheroit d'être trop grand. J'ai dit au pauvre qu'il est pu épargner beaucoup de paroles, s'il est fait avec-

d'être un secteur de cercle ou bien d'un secteur de cylindre, pour l'aventurer immédiatement que tout ce qu'il avait écrit de ce cylindre devait disparaître, et à cet égard qu'il embrassait les lectures, et ainsi je me voyais obligé de voir un écrit de trois petits feuillets, dont les potentialités latentes se développaient plus de deux, à savoir jusqu'à ces mots : *Le défilé de la civilisation*, etc. En sorte que d'un seul côté on a une tête se montrant, qu'elle est deux fois plus grosse que le reste du corps, et en laquelle il y a bien peu de sens. Voilà ce qu'il m'avait fait reprocher sa longueur.

Il m'a fallu ruer aussi en voyant sa conclusion, en laquelle il m'avait en Géométrie, et ce que j'ai écrit contre l'arrangement ; car il m'a fait souvenir d'un certain du capitaine, lequel, après avoir été battu, ne laisse pas de continuer ses malencontreuses, et de même toujours victorieuses et invincibles.

La première partie de son œuvre qu'il a faite contre moi, se finit lorsqu'il voulait m'indiquer une règle au développement mathématique, dans laquelle j'avais dit qu'il manquait quelque chose, et il y était si mal, que M. de Fremon, qui était maître de cette règle, s'étonna de le découvrir, et m'indiquait strictement dans sa réponse les choses que j'avais dit manquer à sa règle.

La seconde finit lorsqu'il pensait avoir trouvé

« — Vous n'avez pas d'âme poétique. »

une amitié et une fierté dans ses Citoyenns, ou je lui fa voir très clairement qu'il se transport dans l'un et dans l'autre.

Je puis m'en tenir pour la troisième au grand nombre de questions de philosophie que vous m'avez envoyées par après de sa part, de toutes lesquelles je vous renvoyai les solutions telles qu'on les pouvoit donner; et, en ayant trouvé quelques unes impossibles, je reconnus qu'il me proposoit des choses qu'il ignoroit, afin de les apprendre sans s'en avouer gré; ce qui m'obligea de vous prier que vous ne m'envoyassiez plus aucune question de sa part, s'il ne vouloit m'apprendre qu'il ne les pouvoit résoudre, et vous m'en renvoyâtes trois de cette sorte, la solution desquelles je vous renvoyai sans aucun délai au voyage suivant. Et pour voir jusqu'à où alloit sa science, j'y joignai deux autres sans être averti, depuis il ne se put jamais débiter; mais il fallut que M. de Beauvo lui enseignât la façon de les résoudre.

La quatrième partie de ces lettres est la question que le même M. de Beauvo proposa par après à lui et à moi, laquelle je résolus; mais pour lui, jamais il n'y eut accord. Après ces divers succès qui lui venant et mal réussis, s'il ne vouloit pas me rendre la reconnaissance qu'il me devoit, il m'écrivoit au moins laissez-moi en paix, s'il n'est en plus de peine. Mais puisqu'il s'est encore senti

depuis qu'il avoit trouvé quelque chose à représenter dans son *Géométrie*, j'ai voulu l'obliger à dire ce que c'est; et, pour cet effet, je vous ai demandé ce que je trouvois à redire dans les premières pages de l'Épistrophe, où il y a tant de fautes contre le bon sens, que j'aimerois mieux ¹ ne pas celles j'en suis sûr, que de voir qu'on pût dire de moi, avec autant de vérité, de telles choses; mais, pour lui, encore qu'il y ait dix sept ou huit ans que cela s'est passé, il se contente toujours de parler dans ses contestes, et de m'accuser de l'aire ²; ce qui m'oblige aussi de parler à l'aire si j'en ai l'air de tout ce qu'il peut dire, que je ne disputerai pas même avec d'autant moins chose de sa part, si ce n'est que vous, ou quelques autres qui s'y amusent, m'accusiez qu'elle mériteroit d'être lue, et qu'il aura mieux rencontré qu'il n'a de contenance. Je suis, etc.

¹ « J'en aurais pu souffrir avec une patience. »

² « C'est de l'air de la dispute, en quel... »

À MONSIEUR ***.

(Lettre 22 de notre III.)

Monsieur,

Je vous remercie très humblement des lettres que vous m'avez fait le plaisir de m'envoyer, et des nouvelles dont il veut à plez me faire part. M. Polet me vient d'écrire qu'il a des appels par votre moyen à la profusion en philosophie et mathématiques de la part de son altesse. Je me propose d'apprendre quelon venille ainsi faire finant les sciences dans une ville où j'ai autrefois été maître. Il y a quelques temps que le professeur m'envoya un écrit du second fils de M. de Zuylichem, touchant une invention de mathématiques qu'il avait cherchée; et encore qu'il n'y eût pas tout-à-fait trouvé son compte (ce qui n'étoit pas étrange, puisqu'il

* Je ne me suis point vu faire un abrégé, d'un petit livre de M. Polet, de son ouvrage, mais comme M. Polet me parle de l'École d'Altesse de Biele, dont l'écriture ne s'est faite que le 21 de septembre 1748 (voyez la lettre de M. Bayle au P. Bérault, dans la collection 1748), je ne pourrai être l'auteur qu'un 22 octobre 1748. »

cherchait une chose qui n'a jamais pu être trouvée de personne ; il n'y avait pas de tel bien, que cela seulement qu'il devenait excellent en cette science, en laquelle je ne suis presque personne qui m'achève. Pour le mot B., c'est un personnage en qui je ne pense plus du tout ; ses entreprises sont si chancelles, que je ne crois pas qu'il y ait désormais aucun homme en qui raisonnable qui fasse état de tout ce qu'il veut dire ou croire. Que si, nous obtient cela, ne veut qu'il soit nécessairement dégoûté de ces et croquant, ainsi qu'il se qualifie lui-même, et qu'on l'estime plus nécessaire à votre église qu'à tout autre. Il n'a été à celle de tous les chrétiens, ainsi que certainement quelques uns de ses idolâtres, et que pour ce sujet on lui veut donner un autre de dire tout ce qui lui est sensible, à cause que saint Jean n'a point écrit d'appeler les gens espérance de sagesse, et n'est pas à moi à m'en formaliser, puisqu'il en attaque tant d'autres, qui ont inconspicueusement plus de pouvoir que moi, je ne dois pas me surprendre s'il ne m'écrit pas pas non plus. Je dois plutôt croire qu'il a cet autre particulier de parler d'un chacun comme lui lui semble, et qu'il n'est pas permis de dire le secret de son cœur, même lorsqu'on y est contraint par justice, mais par m'apprend son procès contre les hommes, sans qu'on se mette en hazard d'être condamné par ceux qui le manifestent de

n'arrêta point ce qu'il eût été fort enclin à faire contre MM. les chanoines ; mais Schœnachius me vint à bras armé à défendre ses propres causes, que je ne le juge pas fort propre à défendre la leur. Et même je ne suis ni la nouvelle qu'on me vint d'apprendre ou venue ou non ; mais on m'écrivit qu'il a perdu son procès à l'écrit, sans d'abord me vérifier les choses qu'il avait produites. Quoi qu'il en soit, permettez-moi que je vous dise ici en liberté que lorsque j'eus écrit contre lui, le droit du jeu fut qu'il m'appelât le secouru de son magistrat, comme il a fait ; mais lorsqu'il écrivit contre un des membres des états de la province, le droit du jeu est qu'on lui fasse une pièce, et non pas qu'on donne à dire quatre lid des livres. Le trop de retour de ceux qui ont un peu de pouvoir, et le trop d'audace de ceux qui le veulent usurper, est toujours et qui trouble et qui cause les républiques.

— Pour ce qui est de la difficulté que vous me faites l'honneur de me proposer touchant l'optique, je réponds qu'il est très vrai que les rayons qui viennent de l'objet doivent être divergens, ou au moins parallèles, lorsqu'ils entrent dans l'œil, et non point convergens, pour rendre la vision dis-

¹ M. de la Roche, jusqu'à l'écriture de la lettre, est de la même École que son collègue, et ne paraît pas le reconnaître que lui de la Roche d'écrit.

finest : d'où il suit que si le verre concave AB, fait que les rayons qui viennent du point B soient convergens, et s'assemblent au point C, l'œil étant mis au point C ne pourra voir distinctement l'objet mis au point D; mais le même verre, qui fait que les rayons qui viennent du point D s'assemblent au point C, fait aussi que ceux qui viennent d'un autre point plus proche, par exemple du point E, sont parallèles ou divergens lorsqu'ils sortent dans l'œil mis au point C, non pas exactement comme ils doivent être en venant tous d'un même point, mais avec si peu de différence qu'elle n'est exactement sensible : d'est pourquoi l'objet étant mis au point E pourra être vu aussi distinctement par l'œil C, et même l'objet étant au point D pourra être vu par l'œil mis au point F. De sorte que si on met l'objet un peu plus proche du verre, comme vers E, ou bien qu'on en recule l'œil un peu davantage, comme vers F, alors les rayons qu'il en vient non l'œil de chaque point vient à peu près parallèles, ou bien divergens, non pas à la vérité toutes d'un même point, mais d'un même point; mais il s'en faut si peu, que cela n'est perceptible par le sujet d'un objet distinct, si l'œil est

Fig. 100.

Par un verre concave.









